BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~1 H H~~ 8 1533
Sala Grande
Scansia 24 Palchetto 1°
N.° d'ord.

35. 3. 11.

Palat. XXIV
1

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME QUARANTE-TROISIE'ME.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
TOME QUARANTE-TROISIÈME.

34588

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-TROISIE'ME.

FORO PALATINO

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU IVe LIVRE.

VOYAGE
DE
GUILLAUME DAMPIER,
AUTOUR DU MONDE.

INTRODUCTION.

CE fameux Voyageur auroit pû trouver place dans l'Article des Navigations aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, s'il n'étoit diſtingué par la ſingularité de ſa route, qui le fit entrer dans la Mer du Sud, ſans avoir paſ-

INTRODUCTION.

ſé par aucun des deux Détroits, à la deſcription deſquels on a rapporté toutes les Relations de cet Article. D'ailleurs, ſes vûes n'ayant jamais été bien éclaircies pour le terme de ſon Voyage, il appartient plus naturellement à la Claſſe des Voyageurs Errans; avec cet avantage particulier, que le haſard, ſon guide continuel, lui donna plus d'occaſions de connoître les Iſles de la Mer du Sud, qu'on en avoit jamais eu juſqu'à lui.

Deſſein & premieres courſes de Dampier.

Ses premieres courſes appartiennent à l'Amérique, où l'envie de s'enrichir, par le Commerce, l'avoit conduit dès l'année 1679. Il ſe donne pour un ſimple Avanturier, qui, dans les premieres vûes de ſon ambition, ne ſe propoſoit que d'aller couper du bois dans la Baye de Campeche, au Golfe du Mexique. Le fond de ſes eſpérances rouloit ſur quelques marchandiſes, qu'il avoit portées à la Jamaïque, pour y acheter des liqueurs fortes, du ſucre, des ſcies, des haches, des chapeaux, des bas, des ſouliers, & d'autres denrées, dont il connoiſſoit la valeur à Campeche. Mais d'autres vûes l'engagerent dans des entrepriſes plus importantes. Il n'oſe les nommer plus glorieuſes, quoiqu'elles duſſent le conduire

à la fortune par des voies beaucoup plus courtes. En un mot, il s'attacha ſucceſſivement au ſervice de divers Avanturiers, avec leſquels il pénétra dans la Mer du Sud par l'Iſthme de Darien. Son retour, par terre, après diverſes avantures, ſervira, dans la ſuite de cet Ouvrage, à jetter beaucoup de jour ſur la deſcription de cette partie de l'Amérique. INTRODUCT.

Les premiers Voyages de Dampier n'ayant ſervi qu'à lui inſpirer le goût d'une vie errante, il ſe joignit en 1683, au Capitaine Cook, qu'il avoit rencontré à la Virginie, & qui partoit, avec une troupe d'Avanturiers choiſis, pour ſe rendre par le Détroit de Magellan ſur les Côtes du Chili & du Pérou, dans le deſſein d'enlever, aux Eſpagnols, des richeſſes qui excitoient depuis long-temps la jalouſie des Anglois. Il étoit fort éloigné de s'attendre aux nouvelles avantures, qui ne devoient le ramener en Europe qu'après avoir fait le tour du Monde. Cependant les traverſes qu'il eſſuya dès les premiers jours de ſa Navigation, & l'obſtacle de vents, qui le jetterent ſucceſſivement aux Iſles du Cap verd, & de-là ſur la Côte de Sierra Liona, ſemblerent lui annoncer ce qu'il avoit

Il part de la Virginie, en qualité d'Avanturier.

INTRODUCT. à craindre dans un Voyage dont il ignoroit le terme. C'eſt de la Riviere de Scherboroug, ſur cette derniere Côte, qu'il ſe repréſente prêt à partir, avec les Compagnons de ſon entrepriſe (1).

DAMPIER. 1689. Traverſée de la Côte d'Afrique, aux Iſles Sebald.

Ils eurent, à leur départ, un temps fort chaud, avec des grains violens, qui viènnent ordinairement du Nord-Eſt, mais qui ne ſont pas de longue durée. Quelquefois, en un quart d'heure, le vent change, pour ſe remettre au Sud, & la Mer devient tout-à-fait calme. Les Anglois profitoient de ces grains, qui recommençoient trois ou quatre fois le jour, & portoient au Sud avec toutes leurs voiles, parce que dans les intervalles ils avoient fort peu de vent. Ceux, qui ſouffloient alors, étant au Sud-Quart-d'Eſt, ou Sud-Sud-Eſt, les retarderent beaucoup juſqu'au paſſage de la Ligne. Après l'avoir traverſée à un degré Eſt du Méridien de Saint Jago, une des Iſles du Cap verd, ils eurent peine d'abord à tenir le Sud-Oueſt : mais lorſqu'ils eurent gagné le Sud de la Ligne, le vent ayant tourné plus à l'Eſt, ils fi-

(1) Voyage de Dampier, Edition d'Amſterdam, 1701, Tome I, page 86.

rent route au Sud Oueſt Quart-de-Sud. A meſure qu'ils avancerent vers le Sud, le vent acquit des forces & tourna tout-à-fait à l'Eſt. A trois degrés de latitude Méridionale, il devint Sud-Eſt. A cinq degrés, on l'eut conſtamment Eſt-Sud-Eſt, juſqu'à trente-ſix degrés de latitude Méridionale. Dampier admire que dans un ſi long eſpace, on ne rencontra rien de remarquable; pasmême un poiſſon, dit-il, ſi ce n'eſt des poiſſons volans, ſpectacle familier pour les Voyageurs (2) DAMPIER. 1683.

Mais, à cette hauteur, on obſerva que la Mer, de verte qu'elle avoit été juſqu'alors, étoit devenue blanche ou pâle. La crainte de quelqu'écueil fit prendre auſſi-tôt la ſonde. On ne trouva point de fond à cent braſſes. Dampier n'entreprend point d'expliquer ce phénomène. Il compta, le même jour à midi, d'être éloigné du Lézard de quarante-huit degrés cinquante minutes Oueſt. La variation, qui avoit augmenté le matin, ſe trouva ſuivant la hauteur, de quinze degrés cinquante minutes à l'Eſt. On étoit au 18 de Janvier. Mer blanche.

1684.

Le 28, on prit le parti de faire Iſles Sebald.

(2) Voyage de Dampier autour du Monde, page 87.

DAMPIER. 1684.

voile vers les Iſles Sebald de Weert, qui ſont ſituées à cinquante & un degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, &, ſuivant le calcul de Dampier, à cinquante-ſept degrés vingt-huit minutes de longitude Occidentale du Lézard (3). Depuis un mois, il s'étoit efforcé de perſuader au Capitaine Cook de mouiller à l'une de ces trois Iſles, où l'on pouvoit eſpérer de faire de l'eau, en lui repréſentant que ſi l'on n'y en trouvoit pas, on pourroit, avec un peu de ménagement, arriver à l'Iſle Fernandez, dans la Mer du Sud, avant que celle qui reſtoit encore fût tout-à-fait conſumée. Son intention, dans ce conſeil, étoit de rompre le deſſein qu'on avoit formé de paſſer par le Détroit de Magellan, dont il prévoyoit les dangers, avec un Equipage peu ſoumis, qu'il ne croyoit pas capable de ſe réduire à prendre les meſures & les ſoins néceſſaires dans ce redoutable Paſſage. Les Iſles Sebald ſont pierreuſes & ſtériles : on ne peut approcher des deux plus Septentrionales. Si l'on vit de plus près la troiſiéme, on n'y

(3) La variation s'y trouva de vingt trois degrés dix minutes.

trouva terre qu'à deux cables du rivage, & toutes les recherches n'y firent découvrir aucune apparence d'eau. Le jour qu'on avoit porté vers les Iſles, on avoit apperçu de groſſes troupes d'Ecreviſſes rouges, qui couvroient la Mer un mille à la ronde autour du Vaiſſeau. La plûpart n'étoient pas plus groſſes que le bout du petit doigt; mais les petites, commes les grandes, avoient les pattes groſſes. C'eſt le ſeul endroit du Monde, où Dampier en ait jamais vû de naturellement rouges. D'autres Voyageurs ont fait la même obſervation, à la même hauteur. DAMPIER. 1684. Ecreviſſes rouges.

Après avoir perdu l'eſpérance de mouiller & de faire de l'eau, il ne reſtoit qu'à continuer la route vers les Détroits. Mais le vent étoit ſi fort de l'Oueſt, qu'il devint impoſſible de porter les Perroquets, & de s'approcher de la terre. Cependant le 6 de Février, on découvrit le Détroit de le Maire, vers lequel on ne balança point à porter, avec un vent frais de Nord-Nord-Oueſt. A quatre mille de l'embouchure, on fut pris d'un calme; & l'on trouva une vigoureuſe marée, qui chaſſant du Détroit vers le Nord, mit le Vaiſſeau dans un extrême danger. » Je Comment le Vaiſſeau de l'Auteur paſſe dans la Mer du Sud.

DAMPIER, 1684.

» ne ſçais, dit l'Auteur, ſi c'étoit le » flux ou le reflux ; mais je ſçais que » la Mer étoit courte, hériſſée, comme » ſi deux marées s'étoient combattues. » Elle ſembloit pouſſée de toutes parts. » Tantôt elle ſe briſoit ſous le milieu du » Bâtiment, tantôt ſous la Pouppe ; tan- » tôt elle paſſoit ſur notre Château d'a- » vant, en faiſant rouler le Vaiſſeau com- » me une coquille d'œuf. Je n'ai ſenti, » de ma vie, un mouvement ſi incer- » tain & ſi bizarre (4). A huit heures du ſoir, un petit vent d'Oueſt-Nord-Oueſt fit naître l'idée de porter à l'Eſt, dans la réſolution de faire le tour de l'Iſle des Etats ; & graces au vent, dont la faveur ſe ſoutint toute la nuit, on arriva le lendemain à la Pointe Orientale de cette Iſle. Dampier remarqua trois autres Iſles à cette Pointe, ou plutôt trois Rochers aſſez élevés, & blancs de la fiente des Oiſeaux. Après avoir obſervé le Soleil, on fit route au Sud, pour tournoyer autour du Cap de Horn, partie la plus Méridionale de la Terre de Feu, dont on avoit perdu la vûe le ſoir du jour précédent. Dampier regretta de n'avoir pû faire aucune obſervation ſur cette Terre ; d'autant

On croit la Terre de Feu fort peuplée.

(4) *Ibidem*, page 90.

plus qu'il avoit appris de pluſieurs perſonnes, qui avoient fait la même route, qu'ils y avoient vû du feu & de la fumée, non ſur le ſommet des Montagnes, mais dans les Plaines & dans les Vallons, & qu'ils en concluoient que le Pays eſt fort peuplé. DAMPIER. 1684.

Depuis les Iſles Sebald, juſqu'à la Mer du Sud, on n'eu qu'une fois la vûe du Soleil; & l'obſervation fit trouver, à midi, cinquante-deux degrés trente minutes de latitude. Enſuite on avança juſqu'à ſoixante degrés. C'eſt la plus grande latitude Méridionale, où l'Auteur ait jamais pénétré.

Le 14, à cinquante-ſept degrés, une furieuſe tempête fit voir mille fois aux Avanturiers, la Mer entr'ouverte ſous le Vaiſſeau, & leur perte qui ſembloit écrite au fond de l'abîme. Cette ſituation dura juſqu'au premier de Mars: mais elle ne les empêcha point de recueillir vingt-trois barils d'eau de pluie. Les jours ſuivans, un vent d'Eſt les fit entrer dans les Mers du Sud. Ils continuerent d'avancer aſſez heureuſement, avec un vent de Sud-Eſt, juſqu'à trente-ſix degrés de latitude du Sud, où ils rencontrerent un Vaiſſeau Anglois, commandé par le Capitaine Eaton. Ils lui donnerent du biſcuit & du bœuf, en Rencontre d'un Vaiſſeau Anglois.

DAMPIER. 1684. échange pour de l'eau, qu'il avoit priſe en paſſant le Détroit ; & ſes vûes le conduiſant auſſi à l'Iſle Fernandez, ils acheverent le Voyage enſemble.

Avanture d'un Moskite, qui paſſe trois ans ſeul dans l'Iſle Fernandez.

Ils eurent la vûe de cette Iſle, le 22 de Mars ; & le lendemain ils mouillerent dans une Baye, au Sud, à deux longueurs de cable du rivage. La plus vive impatience de Dampier étoit de revoir un Moskite, qu'il y avoit laiſſé en 1681 (5), lorſqu'il étoit entré dans la Mer du Sud avec Scharp, par l'Iſthme Darien. C'eſt à lui-même qu'il faut laiſſer un récit, intéreſſant par ſa naiveté : » Nous mîmes auſſi-tôt le Canot en » Mer. Le Moskite étoit déja ſur la Cô- » te. Lorſque nous en approchâmes, » un autre Moskite, que nous avions » avec nous, ſauta le premier à terre, » & courant à ſon Compatriote, qu'il » nomma ſon Frere, il ſe jetta tout de » ſon long à ſes pieds, le viſage contre » terre. L'autre le releva ; & l'ayant » embraſſé, il ſe jetta auſſi à ſes pieds, » le viſage collé à terre, d'où il fut re- » levé à ſon tour. Nous nous arrêtâmes

(5) Les Avanturiers, avec leſquels il étoit alors, en avoient été chaſſés par les Eſpagnols. On appelle Moskites une Nation Indienne, qui habite les environs du Cap Gratia-Dios, entre Honduras & Nicaragua, & qui eſt fort amie des Anglois de la Jamaïque.

» avec plaiſir, pour jouir de la ſurpriſe DAMPIER. 1684.
» & de la tendreſſe d'une cérémonie ſi
» touchante. Après les civilités des deux
» Indiens, nous nous approchâmes,
» pour embraſſer celui que nous avions
» retrouvé, & qui étoit ravi de voir ar-
» river ſes vieux amis, qu'il croyoit ve-
» nus exprès pour le chercher. Il s'ap-
» pelloit Will, comme l'autre ſe nom-
» moit Robin; noms qu'ils avoient re-
» çus des Anglois, car n'en ayant point
» entr'eux, ils regardent comme une
» grande faveur d'être nommés par quel-
» qu'un de nous.

» Cet Indien avoit demeuré ſeul,
» plus de trois ans, dans l'Iſle; & quoi-
» que les Eſpagnols qui ſçavoient que
» nous l'y avions laiſſé, l'euſſent cher-
» ché pluſieurs fois, ils n'avoient jamais
» pû le trouver. Il étoit dans les Bois,
» à la chaſſe des Chevres, lorſque le
» Capitaine Anglois avoit fait rembar-
» quer ſes gens, & l'on avoit mis
» à la voile ſans s'appercevoir de ſon
» abſence. Il n'avoit que ſon fuſil &
» un couteau, avec une petite corne
» de poudre & un peu de plomb. Après
» avoir conſumé ſon plomb & ſa pou-
» dre, il avoit trouvé le moyen de ſcier,
» avec ſon couteau, le canon de ſon fu-
» ſil en petits morceaux, & d'en faire

DAMPIER. 1684.

» des harpons, des lances, des hame-
» çons, & un long couteau. Il faiſoit
» d'abord chauffer les pieces au feu,
» qu'il allumoit avec ſa pierre à fuſil,
» & un morceau de canon qu'il avoit
» appris à durcir au ſervice des Anglois.
» Les pieces de fer étant chaudes, il
» ſe ſervoit de pierres pour les battre,
» & pour leur donner la figure qu'il
» vouloit. Il les ſcioit enſuite avec ſon
» couteau, dont il avoit fait une eſpece
» de ſcie; il leur faiſoit une pointe à
» force de bras, & les durciſſoit à ſon
» gré (6). Avec ces inſtrumens, il eut
» toutes les proviſions que l'Iſle pro-
» duit, Chevres & Poiſſon. Il nous dit

(6) Dampier, pour diminuer l'étonnement de ceux qui ne connoiſſent pas l'induſtrie de ces Indiens, aſſure que dans leur Pays, ils font tous leurs inſtrumens de pêche ſans forge & ſans enclume, quoiqu'ils y mettent beaucoup de temps. D'autres, dit il, n'ayant pas l'uſage du fer comme les Moskites, qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrêmement dure, & en coupent les arbres, mais principalement ceux qui portent le coton, dont le bois eſt doux & tendre, & dont ils bâtiſſent enſuite des Maiſons & des Canots. D'ailleurs, ils font, avec le feu, ce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils. Ces haches de pierre ont environ dix pouces de longueur, quatre de largeur, & trois d'épaiſſeur au milieu. Elles ſont plates, & aigues par les deux bouts. Au milieu & tout autour, ils font une coche ſi large & ſi profonde, qu'un homme y peut mettre le doigt tout du long; & prenant un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient dans cette coche, atout de la tête de la hache, ils s'en ſervent comme d'un manche. *Ibid.*, page 95.

» qu'avant qu'il eût fait des hameçons, » il avoit été forcé de manger du Veau » marin, qui eſt une nourriture très-or- » dinaire; mais que depuis, il n'en avoit » tué que pour faire des lignes de leur » peau, qu'il coupoit en courroies. A de- » mi-mille de la Mer, il avoit une petite » Hute, revêtue de peau de Chevre. » Son lit étoit ſur des pieux, qui avoient » dix pieds de hauteur, & couvert des » mêmes peaux. Il ne lui étoit pas reſté » d'habit. Une ſimple peau ſervoit à » lui couvrir les reins. Il avoit apperçu » notre Vaiſſeau, le jour avant que » nous fuſſions entrés dans la Baye; & » ne doutant pas que nous ne fuſſions » Anglois, il avoit tué, le matin, trois » Chevres qu'il avoit fait cuire pour » nous traiter (7). DAMPIER. 1684.

Les deux Vaiſſeaux Anglois remirent à la voile (8) le 8 d'Avril, pour entrer dans une Mer, à laquelle Dampier ne veut pas qu'on donne plutôt le nom de *Pacifique*. Quoique les Géographes la nomment en général *Mer Auſtrale*, Mer du Sud, ou Mer Pacifique, il lui ſemble néanmoins que ce nom ne doit

Bornes que Dampier donne à la Mer Pacifique.

(7) Pages 93 & 94. *Voy.*, dans la Relation de Woods Rogers, une autre Hiſtoire de même nature.

(8) Le Capitaine Cook prit dans l'Iſle une Maladie, dont il mourut.

DAMPIER. 1684.

s'étendre, du Midi au Septentrion, que depuis le trentiéme juſqu'au quarantiéme degré de latitude Méridionale, & depuis les Côtes de l'Amérique juſqu'à l'Occident indéfini, autant qu'il a pû le remarquer juſqu'à plus de deux cens cinquante lieues des Terres, où la Mer eſt en effet dans une tranquillité continuelle. On n'y voit point de nuages pluvieux, quoique ſouvent l'Horiſon ſoit aſſez épais, pour ne pas permettre, l'uſage du Quart-de-Cercle, & que les matinées ſoient quelquefois accompagnées de gelée blanche, & de brouillards épais qui mouillent fort peu. Il n'y a, ſur cette Mer, que les vents reglés. Elle n'eſt ſujette, ni aux grains, ni aux ouragans, quoiqu'au Nord de la Ligne ils s'y faſſent ſentir comme ſur la Mer Atlantique. Cependant toute pacifique qu'elle eſt, elle a de hautes & groſſes vagues, aux nouvelles & aux pleines Lunes; mais ces vagues ne ſe coupent point en Mer, & ſont par conſéquent peu dangereuſes, excepté ſur les rivages, qu'elles battent aſſez, pour y rendre la deſcente fort difficile (9).

Meilleure route dans cette Mer.

La meilleure route des deux Vaiſſeaux Anglois, ſur cette Mer, fut du côté de

(9) Page 102.

la Ligne, juſqu'au vingt-quatriéme degré de latitude Méridionale, où ils ſuivirent le Continent de l'Amérique. Toute cette étendue de Pays étant fort haute, ils ſe tinrent à douze ou quinze lieues de terre, pour ſe dérobber à la vûe des Eſpagnols qui l'habitent. Dampier obſerve que cette hauteur exceſſive des Montagnes, qui ſe nomment Andes, ou Sierra Nuevada des Andes, eſt peut-être cauſe qu'il ne ſe jette aucune grande Riviere dans ces Mers. On en voit quelques petites, mais en ſi petit nombre, qu'il faut quelque fois faire cent cinquante ou deux cens lieues, pour en découvrir une ſur le rivage. Les plus proches ſont à trente & quarante lieues les unes des autres, & ne ſont pas d'ailleurs aſſez profondes pour être jamais navigables. Elles tariſſent même dans quelques ſaiſons. Telle eſt celle d'Iſlo, qui coule rapidement, depuis la fin de Janvier, juſqu'au mois de Juin, mais qui diminue par degrés, & qui diſparoît entiérement vers la fin de Septembre (10).

DAMPIER. 1684.

Rareté des Rivieres ſur les Côtes de la Mer du Sud.

Un Vaiſſeau chargé de bois de charpente, qui alloit de Guaiaquil à Lima, étant tombé entre les mains des

Les Avanturiers ſe rendent à l'Iſle Lobos.

(10) *Ibidem*, page 104.

DAMPIER. 1684. Anglois à neuf degrés quarante minutes de latitude Méridionale, ils apprirent, de l'Equipage, qu'on étoit déja informé, ſur la Côte, de leur arrivée dans cette Mer, & que le Viceroi du Pérou avoit envoyé, dans tous les Ports, l'ordre de ſe précautionner contre leurs inſultes. Ils prirent auſſi tôt la route de Lobos, Iſle ſituée, ſuivant l'obſervation de Dampier, qui en prit la hauteur à terre avec un Aſtrolabe, à ſix degrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale. On la nomme *Lobos de la Mer*, pour la diſtinguer d'un autre Iſle, qui n'en eſt pas éloignée, & qu'on appelle Lobos de la Terre, parce qu'elle eſt plus proche de la Côte. La premiere, où les deux Vaiſſeaux mouillerent avec leur Priſe, le 9 de Mai, eſt compoſée de deux parties, d'un mille de circuit chacune, hautes, & ſéparées par un petit Canal qui ne peut recevoir de Barques. Le côté du Nord offre divers Rochers. A l'Occident, du côté le plus Oriental, on trouve une petite Baye, à couvert des vents, & commode pour le carénage. Le reſte de la Côte n'eſt compoſé que de Rochers, à petites pentes; & l'intérieur de l'Iſle eſt moitié ſable & moitié pierre. Auſſi le terroir eſt-il d'une extrême

Sa Deſcription.

ſtérilité, ſans eau douce, ſans arbres, ſans la moindre apparence de verdure, & ſans animaux terreſtres. Mais il s'y trouve quantité d'Oiſeaux de Mer, ſurtout des Boubies, des Pingouins, & de petits Oiſeaux noirs, qui font des trous dans le ſable pour s'y retirer la nuit. Cette derniere eſpece eſt un aſſez bon aliment. Dampier n'en a jamais vû qu'à Lobos & dans l'Iſle Fernandez. DAMPIER. 1684.

Deſſein des Anglois ſur Truxillo.

Le deſſein des Avanturiers Anglois, en s'approchant de la Terre-ferme, dont Lobos n'eſt qu'à cinq lieues, étoit de tenter quelque entrepriſe ſur une des meilleures Villes de la Côte; telles que Guaiaquil, Zana ou Truxillo. Ils ſe déterminerent pour Truxillo, qui leur promettoit un riche butin, quoiqu'ils n'ignoraſſent point les difficultés qu'ils avoient à ſurmonter. La plus grande étoit celle du débarquement. Guanchaquo, Port le plus proche de la Place, dont il eſt à ſix milles, leur étoit repréſenté, par leurs Priſonniers, comme un lieu peu commode pour les deſcentes. Les Pêcheurs mêmes, qui l'habitent, ont beſoin de trois ou quatre jours pour en ſortir. Cependant on fit la revûe des Equipages, qui compoſoient, outre les Malades, cent huit

DAMPIER. 1684.

hommes capables de ſervice, & l'on ſe préparoit à faire voile ; lorſque l'arrivée de trois Bâtimens Eſpagnols, dont on ſe ſaiſit avec peu de réſiſtance, fit changer cette réſolution. On apprit, des priſonniers, que les Habitans de Truxillo avoient déja pris les armes, & qu'ils bâtiſſoient un Fort à Guanchaquo. Une nouvelle, qui ſembloit annoncer d'autre ſujet de crainte, fit penſer les Anglois à s'éloigner de Lobos avec leurs Priſes. Le vent étoit Sud-Quart-d'Eſt, comme il eſt ordinairement dans cette Mer. Ils leverent l'ancre le 15, pour faire route au Nord-Oueſt Quart-de-Nord, dans le deſſein de courir la latitude des Iſles de Gallapagos, & de s'éloigner de l'Oueſt, parce que ne ſçachant pas bien la diſtance de ces Iſles, ils n'avoient pas de régle ſûre pour s'en approcher. A quarante minutes au-delà de la Ligne, ils tournerent le Cap à l'Oueſt, avec un vent de Sud. Ce ne fut que le dernier jour de Mai, qu'ils arriverent à la vûe des Iſles de Gallapagos. Vers le ſoir, ils mouillerent à l'Eſt d'une des plus Orientales de ces Iſles, à un mille de la Côte, ſur un fond clair & ſablonneux.

Informations qui les font partir pour les Iſles de Gallapagos.

Deſcription de ces Iſles.

Les Iſles, qui ont reçu des Eſpagnols

le nom de Gallapagos, ſont ſituées, les unes ſous la Ligne, d'autres aux deux côtés de la Ligne, dans une aſſez grande étendue. La plus Orientale eſt à cent dix lieues de la Terre-ferme. On les place à cent quatre-vingt-onze degrés de longitude, d'où elles s'étendent à cent ſoixante degrés vers l'Oueſt ; & par conſéquent, au calcul de Dampier, leur longitude du Lézard ſeroit d'environ ſoixante degrés du côté de l'Oueſt : mais il eſt perſuadé qu'on ne les éloigne pas aſſez de l'Occident. Les Eſpagnols, qui en ont fait la premiere découverte, prétendent qu'elles ſont en grand nombre, & qu'elles s'avancent depuis l'Occident de la Ligne juſqu'à cinq degrés du Nord. Cependant les Anglois n'en virent pas plus de quatorze ou quinze, dont quelques-unes ont ſept à huit lieues de long & trois ou quatre de large. La plûpart ſont plates & unies, mais aſſez élevées. Quatre ou cinq des plus Orientales paroiſſent ſtériles, ou ne produiſent que des *Dildos*. C'eſt un arbriſſeau verd & fort épineux, qui croît de la hauteur de dix à douze pieds, mais qui ne produit ni feuilles ni fruit. Sa groſſeur, depuis le pied juſqu'à la tête, eſt celle de la jambe

DAMPIER. 1684.

DAMPIER. 1684. humaine. Ses picquans ſont rangés en rayons, d'un bout à l'autre, & de fort près. Mais cet arbriſſeau n'eſt propre à rien, pas même à brûler. Dans quelques endroits, fort près de la Mer, on voit une autre ſorte de petits arbres, qu'on a nommés Bortous, & qui ſont de meilleure uſage pour le feu. Dampier ſe ſouvint d'en avoir vû, dans pluſieurs endroits des Indes Occidentales, ſur-tout aux Iſles Sambales & dans la Baye de Campeche; mais il ne s'en trouve qu'aux Iſles de Gallapagos, dans la Mer du Sud. Entre les rochers de ces Iſles, on eſt ſurpris de rencontrer des Lacs, ou de larges foſſés, qui ſont remplis d'eau. Quelques-unes, plus baſſes & plus unies, paroiſſent auſſi plus fertiles, & produiſent du moins pluſieurs ſortes d'arbres inconnus à l'Europe. Le terroir des plus Occidentales eſt noir & profond. Auſſi leurs arbres ſont-ils beaucoup plus grands, ſur-tout les Mammets, qui croiſſent dans quelques-unes avec aſſez d'abondance pour compoſer des Bois où l'on ne voit point d'autres arbres. On y voit auſſi des rivieres aſſez larges, & des ruiſſeaux d'un eau fort douce. Les Eſpagnols rendent témoignage qu'en les découvrant pour la pre-

Nombre extraordinaire de Guanos & de Tortues.

miere fois, ils y trouverent quantité de Guanos & de Tortues de terre, Le nombre n'en eſt pas diminué. Dampier y vit des Guanos plus gros & plus gras que dans aucun autre lieu du Monde, & ſi familiers, que dans l'eſpace d'une heure, un homme ſeul peut en aſſommer vingt avec un bâton. Les Tortues de terre y ſuffiroient pour nourrir pendant pluſieurs mois cinq ou ſix cens hommes, ſans aucune autre proviſion. Elles ſont auſſi d'une groſſeur extraordinaire, & ſi délicates, qu'il n'y a point de poulet qu'on puiſſe manger avec plus de plaiſir. Les plus groſſes peſent environ deux cens livres; & quelques-unes ont le carapace ou le ventre, large de deux pieds & demi. Elles reſſemblent à celles qui aiment l'eau douce, & que les Eſpagnols nomment Hecates. Leur écaille eſt plus épaiſſe, que celles des autres Tortues vertes des Indes Occidentales. Dampier, qui s'étend beaucoup ici ſur les propriétés des Tortues, prétend que celles de Gallagapos s'arrêtent la plus grande partie de l'année dans ces Iſles, & qu'enſuite paſſant la Mer, elles vont pondre ſur la Côte du Continent de l'Amérique, qui en eſt à plus de cent lieues (11).

DAMPIER. 1684.

(11) Pages 111 & ſuivantes.

DAMPIER. 1684.

L'air des Iſles de Gallapagos eſt aſſez temperé, pour leur ſituation. Il eſt rafraîchi, pendant tout le jour, par un petit vent de Mer, & la nuit par un vent aſſez froid. Pendant la ſaiſon pluvieuſe, qui arrive aux mois de Novembre, & qui dure juſqu'à la fin de Janvier, le temps eſt extrêmement ſombre, orageux, & mêlé de tonneres & d'éclairs. Cette ſaiſon eſt quelquefois précédée, & ſuivie, de petites pluies rafraîchiſſantes; mais l'air eſt toujours clair & ſerein, pendant le mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août.

Iſle proprement nommée Gallapagos.

L'Iſle, qui s'appelle proprement Gallapagos, & qui communique ſon nom à toutes les autres, n'eſt qu'à deux lieues de celle où les Anglois avoient mouillé. Ils s'y rendirent deux jours après. Elle eſt également pierreuſe & ſtérile, longue de cinq ou ſix lieues, & large de quatre. On y jetta l'ancre, au Nord de l'Iſle, ſur ſeize braſſes d'eau. La Côte eſt d'un accès ſi difficile, qu'il n'y a de ſûreté que dans cet endroit: encore la Rade eſt-elle médiocre, & le fond ſi eſcarpé, que ſi l'ancre lâche une fois priſe, elle ne s'accroche jamais. Le vent y vient ordinairement de la terre. Pendant la nuit, il eſt plus à l'Oueſt, mais toujours fort doux. Le

côté du Nord de l'Iſle, à de fort bonne eau, qui tombe comme un torrent, de pluſieurs Rochers, dans une Baye ſablonneuſe. On y trouve un grand nombre de Tortues. La Mer eſt fort poiſſonneuſe aux environs, & l'on y pêche, ſurtout, quantité de Goulus. Dampier ayant pris la hauteur du Soleil, à terre, avec l'Aſtrolabe, trouva vingt-huit minutes au Nord de la Ligne (12). DAMPIER. 1684.

Un Indien, du nombre des priſonniers, déclara ici, aux Anglois, qu'il étoit né à Ria-Lexa, & leur offrit de les y conduire. Les lumieres qu'il donna ſur la ſituation & les richeſſes de cette Place, exciterent aiſément leur avidité. Ils remirent à la voile pour cette entrepriſe, dans la réſolution néanmoins de toucher à l'Iſle des Cocos, où la grande abondance de ces fruits leur promettoit un agréable rafraîchiſſement. Deſſein des Anglois ſur Ria Lexa.

On fit route, au Nord, juſqu'à quatre degrés quarante minutes de latitude, où l'on ſe propoſoit de tourner à l'Oueſt-Quart-de-Nord; car on s'attendoit d'avoir le vent Sud-Quart-d'Eſt, ou Sud-Sud-Eſt, comme on l'avoit eu au Sud de la Ligne. Dampier, que les Leur route, inſtructive pour les Voyageurs.

(12) *Ibid.* page 120.

DAMPIER. 1684. Pilotes conſultoient volontiers, parce qu'il avoit déja voyagé dans ces Mers, ſe ſouvenoit d'avoir autrefois trouvé les vents par cette méthode, à la même latitude. Mais, en partant de Gallapagos, on eut d'abord un vent de Sud. Un peu plus vers le Nord, on l'eut Sud-Quart-d'Oueſt; enſuite il devint Sud-Sud-Oueſt; changement auquel on ne s'étoit point attendu. On ſe flatta d'abord qu'il reviendroit au Sud : mais, ne l'ayant trouvé que Sud-Oueſt Quart-de-Sud, on ne put gouverner qu'à l'Oueſt-Quart-de-Nord, & cette route fut continuée juſqu'à cinq degrés quarante minutes. Alors on déſeſpera de trouver l'Iſle des Cocos; & quand on ſeroit parvenu à la découvrir, on étoit trop au Nord pour y pouvoir aborder. Dampier croit ce détail néceſſaire pour l'inſtruction des Navigateurs (13).

(13) Il y joint des obſervations, qu'il ne croit pas moins utiles, ſur l'Iſle des Cocos. Elle n'eſt point habitée, mais elle eſt remplie de grands Bois de Cocotiers. Son circuit eſt de ſept ou huit lieues. Elle eſt élevée au milieu, qui eſt ſans arbres, & baſſe près de la Mer. Sa ſituation eſt à cinq degrés quinze minutes du Nord. Quoiqu'environnée de rochers, qui la rendent preſqu'inacceſſible, elle a, du côté du Nord-Eſt, un petit Havre, où les Vaiſſeaux peuvent entrer & mouiller ſûrement, & ce Havre contient un petit ruiſſeau d'eau douce, qui ſe jette dans la Mer. J'en parle, ajoûte Dampier, non-ſeulement ſur le témoignage des Eſpagnols, mais encore ſur celui du Capitaine Eaton, qui ayant relâché dans cette Iſle, m'en a fait le même récit. *Page 121.*

» Ceux,

» Ceux, dit-il, qui ne connoiſſent point, par expérience la nature des vents dans » cette Mer, croiroient avec raiſon que » nous pouvions aller à voile déployées » juſqu'à Ria-Lexa. Nous l'eſperions » nous-mêmes : mais nous reconnûmes » notre erreur, lorſqu'en approchant de » terre nous eumes le vent directement » contraire (14). DAMPIER. 1684.

Les Anglois n'eurent pas d'ailleurs à ſe plaindre du temps, juſqu'au commencement de Juillet, qu'ils arriverent à la vûe du Cap Blanco, ſur le Continent du Mexique. Il tire ce nom de deux Rochers blancs, qui ſe découvrent de loin, & qui ſemblent en faire partie. Mais en approchant, ſoit à l'Eſt ou à l'Oueſt, on les prendroit pour deux Vaiſſeaux à la voile; & lorſqu'enſuite on les voit de plus près, on leur trouve l'apparence de deux hautes Tours, éloignées du Cap d'un demi mille. Cap Blanco.

Ce Cap, qui eſt ſitué à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, paroît une véritable Pointe, d'où regnent juſqu'à la Mer quantité de Rochers eſcarpés. Son ſommet ne laiſſe point d'être plat & uni, dans l'eſpace Sa Deſcription.

(14) Dampier promet ici d'autres explications dans ſon Chapitre des Vents

DAMPIER. 1684. d'un mille ; après quoi baiſſant peu à peu, il forme, de chaque côté, une très-agréable pente, revêtue d'arbre que Dampier appelle magnifiques. La Côte, qui regne depuis le Nord-Oueſt du Cap juſqu'au Nord-Eſt, l'eſpace d'environ quatre lieues, offre une petite Baye, que les Eſpagnols nomment *Caldera*. Au côté du Nord-Oueſt, à l'entrée de cette Baye, on trouve un petit ruiſſeau d'excellente eau douce. Le terrein s'y abbaiſſe, & forme une eſpece de ſelle entre deux petites Montagnes. C'eſt un canton extrêmement riche, dont le fond eſt noir & gras, & qui produit des arbres d'une ſinguliere beauté. Le Pays des Bois finit du côté du Nord-Eſt, à la diſtance d'un mille du Vaiſſeau ; mais c'eſt pour offrir d'excellens pâturages, diverſifiés par un mêlange de petits Bois moins épais, qui rendent la Perſpective très-agréable. L'herbe y eſt épaiſſe & longue, mais ſi bonne, » que Dampier » n'en a jamais vû de meilleure aux » Indes Occidentales «. Vers le fond de la Baye, le Pays eſt bas & couvert de Mangles. Enſuite, il s'éleve en montagnes. Depuis le fond de cette Baye juſqu'au Lac de Nicaraga, ſur la Côte Septentrionale, on ne compte pas plus

Baye de Caldera.

de quatorze ou quinze lieues (15).

DAMPIER. 1684.

Quelques Indiens Eſpagnols, dont les Anglois ſe ſaiſirent, & qu'ils amenerent à bord, leur avouerent qu'ils s'étoient approchés d'eux pour les reconnoître, ſur l'avis que le Préſident de Panama leur avoit donné, que l'Eſpagne avoit des Ennemis dans ces Mers. Ils étoient de Nicoya, petite Ville de Mulâtres, ſituée ſur les bords d'une Riviere du même nom, à douze ou treize lieues du Cap vers l'Occident; & leur profeſſion étoit de conſtruire des Bâtimens de Mer aux environs de cette Place, qui eſt également propre à bâtir des Vaiſſeaux neufs ou à radouber les vieux. On leur demanda quelles étoient les richeſſes du Pays. Ils répondirent que la plûpart des Habitans étoient Laboureurs, & qu'ayant des pâturages fort étendus, ils y élevoient auſſi quantité de Beſtiaux; que dans pluſieurs endroits voiſins de la Mer, il leur croiſſoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas néanmoins un grand profit, parce qu'ils étoient obligés de le tranſporter au Lac de Nicaraga, qui ſe jette dans les Mers du Nord; qu'ils y envoyoient auſſi les

Les Anglois ſont trompés par quelques Indiens.

(15) Page 123. L'intervalle eſt rempli de pâturages, quoiqu'il y ait auſſi quelques Montagnes, *ibid.*

DAMPIER. 1684. peaux de leurs Taureaux & de leurs Vaches, pour leſquelles ils rapportoient en échange des marchandiſes de l'Europe ; que la chair des Beſtiaux ne leur ſervoit qu'à nourrir leur famille, & que dans un Pays ſi chaud, ils connoiſſoient peu l'uſage du Fromage & du beure. Ils ajouterent, à ce récit, que dans une Ferme voiſine, les Anglois trouveroient un grand nombre de Taureaux & de Vaches.

Ils ſe rendent à terre pour tuer des Beſtiaux.

Cette information fit aſſez de plaiſir aux deux Equipages, pour leur faire oublier qu'ils la recevoient de leurs mortels Ennemis. Ils n'avoient pas mangé, depuis long-temps, d'autre chair que celle des Tortues de Gallapagos. Vingt-quatre hommes, au nombre deſquels étoit Dampier, furent envoyés dans deux Chaloupes, avec un des Indiens Eſpagnols, qui conſentit à leur ſervir de Guide. Ils deſcendirent au rivage, à une lieue des Vaiſſeaux ; & traînant leur Chaloupe ſur le ſable, ils marcherent à la ſuite de l'Indien, qui les fit bien-tôt arriver à l'entrée d'un grand Parc de Beſtiaux, dans un vaſte pâturage, éloigné d'environ deux milles des Chaloupes. Comme la nuit approchoit, quelques Anglois propoſerent de tuer d'abord trois ou quatre

Avanture d'onze d'entr'eux.

Vaches, & de les porter au Vaiſſeau. D'autres s'oppoſerent à cet avis, & jugerent plus à propos de paſſer la nuit dans le Parc, pour y faire entrer le lendemain un plus grand nombre de beſtiaux, dont ils pourroient tuer vingt ou trente à leur choix. Dampier, qui ſouhaitoit de retourner à bord, combattit en vain cette réſolution, & ne put faire goûter la ſienne qu'à douze hommes, qui faiſoient la moitié de ſa troupe. En retournant au rivage, il ne trouva aucun obſtacle de la part des Indiens; & ſur la route, il vit quantité d'arbres d'un bois rouge, qu'il prit pour le bois qu'on nomme à la Jamaïque, *Bois ſanglant*, ou bois de Nicarague. DAMPIER. 1684.

Une partie du jour ſuivant ſe paſſa, ſans aucune nouvelle des onze Anglois qui s'étoient obſtinés à demeurer au Parc. L'inquiétude obligea leur Capitaine, de faire partir vingt hommes bien armés. Dampier, qui les conduiſoit, s'avança vers la partie de la Baye, où l'Indien l'avoit fait débarquer. Sa ſurpriſe fut extrême, de trouver les onze Avanturiers ſur un petit Rocher, à demi mille de terre, & dans l'eau juſqu'au reins. Il avoient paſſé tranquillement la nuit dans le Parc, & le matin ils en étoient ſortis pour y faire

DAMPIER. 1684.

entrer des Vaches. Tandis qu'ils étoient diſperſés, une troupe d'Indiens étoit venue fondre ſur eux, & ne leur avoit laiſſé que le temps de ſe raſſembler, pour marcher avec beaucoup de réſolution vers la Baye. Mais, en arrivant au rivage, ils avoient trouvé leur Chaloupe en feu. Leur embarras avoit été plus grand, que Dampier ne peut le repréſenter. Ils avoient plus d'une lieue à faire, pour avancer par terre à la vûe des Vaiſſeaux; & cette partie du rivage étoit embarraſſée de Bois épais, où les Indiens Eſpagnols pouvoient facilement s'embuſquer. La marée n'étoit retourné qu'à demi, lorſqu'ils découvrirent, à quelque diſtance de terre, un Rocher qui commençoit à ſe faire voir ſur l'eau. Ils le regarderent comme un Fort, dans lequel ils pourroient faire une bonne défenſe, s'ils trouvoient le moyen d'y arriver. Un d'entr'eux ſonda le gué. Ils le paſſerent tous, après lui; & s'étant poſtés avantageuſement ſur le Rocher, ils y demeurerent juſqu'à l'arrivée de la Chaloupe, c'eſt-à-dire juſqu'à ſept heures du ſoir, & lorſque la marée, qui commençoit à revenir, les mettoit plus en danger du côté de l'eau, que de la part des Eſpagnols. Dampier obſerve qu'elle

Comment ils ſe défendent au milieu de l'eau.

monte, en ce lieu, d'environ huit pieds. Leurs Ennemis, qui s'attendoient à les voir emportés par les flots, n'avoient pas quitté les broſſailles, derriere leſquelles ils ſe tenoient à couvert. Ils n'avoient, pour armes, que trois ou quatre fuſils & des piques: mais les Eſpagnols de ces Contrées excellent à darder la lance, particuliérement dans les embuſcades. La vûe d'une Chaloupe remplie de Guerriers, qui s'avançoit ſans aucune marque de crainte, leur fit chercher auſſi-tôt leur ſalut dans la fuite, & les onze Anglois rejoignirent leurs Compagnons ſans avoir reſſenti d'autre mal que la (16) faim. DAMPIER. 1684.

Dampier remarque, à l'occaſion des lances Eſpagnoles, que le même Pays produit un bois excellent pour cette arme. Il eſt droit, dur, peſant, & de ſi bon uſage, que les Flibuſtiers s'en procurent à toute ſorte de prix, pour en faire des manches d'avirons & des baguettes de fuſil. La plûpart ont toujours, en réſerve, trois ou quatre de ces baguettes, dont ils ne ſe ſervent que dans les occaſions importantes. Auſſi les Anglois des deux Vaiſſeaux en couperent-ils un grand nombre. Dam- Bois excellent pour les lances.

(16) *Ibid.* pages 128 & précédentes.

DAMPIER. 1684.

pier ne connoît pas d'autre Pays, qui produiſe le même bois, dans la Mer du Sud.

Edouard David ſuccéde au Capitaine Cook.

Après la mort du Capitaine Cook, tout l'Equipage de ſon Vaiſſeau s'étoit accordé à lui donner, pour ſucceſſeur, Edouard David, qui avoit tenu juſqu'alors le premier rang après lui. Ce nouveau Chef fit mettre à la voile, de la Baye de Caldera, le 20 de Juillet, pour s'avancer vers Ria-Lexa. Le vent qui étoit au Nord, y porta les deux Vaiſſeaux & les Priſes, dans l'eſpace de trois jours.

Approches de Ria-Lexa, ou Rialejo.

Ria-Lexa, nommé auſſi *Rialejo*, eſt le Pays le plus remarquable de cette Côte, par ſa Montagne ardente, que les Eſpagnols nomment Volcano vejo, ou le vieux Volcan. Pour entrer dans le Havre, il faut porter le Cap au Nord-Eſt, & ranger de fort près la Montagne. Les vents de Mer étant au Sud-Oueſt, on doit apporter beaucoup d'attention à les prendre, parce que l'entrée eſt impoſſible avec les vents de terre. Le Volcan n'eſt pas difficile à connoître. Il n'y a point, aux environs, de Montagne ſi haute, ni de la même forme; ſans compter qu'il jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois des flammes pendant la

nuit. On l'apperçoit de vingt lieues en Mer ; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, il en fait découvrir aiſément l'entrée. Ce Havre eſt formé par une petite Iſle plate & baſſe, d'un mille de long, & d'un quart de mille de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mille & demi. Les deux côtés de l'Iſle ont leur Canal, & celui de l'Occident eſt le plus ſûr. Cependant, à la Pointe de l'Iſle, vers le Nord-Oueſt, l'eau eſt ſi baſſe, que les Vaiſſeaux doivent s'en garder. Après avoir paſſé cet écueil, il faut côtoyer l'Iſle de fort près, pour éviter une Pointe baſſe & ſablonneuſe, qui s'étend juſqu'au milieu de la Rade. Du côté de l'Orient, le Canal eſt moins large, & les Courans y ſont ſi forts qu'il n'y a jamais de ſûreté pour les Vaiſſeaux. Le Havre contiendroit facilement juſqu'à deux cens voiles. Le mouillage eſt près de la terre, ſur un fond de ſable clair & dur, à ſept ou huit braſſes d'eau. DAMPIER. 1684.

La Ville de Ria-Lexa en eſt à deux lieues ; & l'on peut s'en approcher par deux Anſes, ou deux petites entrées, qui baiſſent du même côté. La plus Occidentale deſcend derriere la Place ; & l'autre conduit juſqu'au pied des murs ; mais le paſſage a ſi peu de largeur, & Ville de ce nom.

DAMPIER, 1684.

ſes bords ſont ſi couverts de Mangles rouges, que l'accès n'en eſt pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaiſſeaux. Un demi mille au-deſſous de la Place, les Eſpagnols avoient élevé un bon Parapet, ſur les bords de l'Anſe Orientale. L'Anſe Occidentale n'étant pas moins fortifiée, dix hommes pourroient arrêter le débarquement d'une Armée.

Les Anglois abandonnent leurs deſſeins ſur cette Ville.

Ces informations n'avoient pas refroidi les Anglois ; & ſe trouvant à ſept ou huit mille de terre, ils étoient réſolus de prendre le temps de la nuit, pour entrer dans le Havre avec leurs Canots. Mais un grain du Nord-Eſt, qu'ils eſſuyerent vers le ſoir, accompagné de tonnerres & d'éclairs, & quelques avis, qui leur firent craindre de trouver leurs Ennemis trop bien diſpoſés, arrêterent tout d'un coup leurs réſolutions. Ils eurent le temps d'obſerver la ſituation de l'Iſle, qui eſt à douze degrés dix minutes de latitude du Nord, & d'y viſiter une belle ſource d'eau douce ; mais ils prirent auſſi-tôt la route du Golfe d'Amapalla, dans le deſſein d'y carener leurs Vaiſſeaux.

Golfe d'Amapalla.

Ce Golfe eſt un grand bras de Mer, qui s'étend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre, à ſon entrée du côté Méridional, la Pointe de *Ca-*

ſivina, & le Mont Saint-Michel, au Nord-Oueſt ; deux objets également remarquables. Caſivina eſt à douze degrés quarante minutes de latitude Septentrionale. C'eſt une Pointe haute & ronde, qui ſe préſente comme une Iſle du côté de la Mer, parce que les Terres en ſont fort baſſes. Le Mont Saint-Michel eſt une fort haute Montagne, mais peu eſcarpée. Les Terres qui l'environnent, au Sud-Eſt, ſont baſſes & unies pendant plus d'un mille ; & c'eſt à ces Terres baſſes que commence le Golfe d'Amapalla. On rencontre, à l'entrée, deux Iſles aſſez conſidérables, l'une à deux milles de l'autre, dont la plus Méridionale ſe nomme Mangera, & l'autre Amapalla. Mangera eſt ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois, environné de rochers, avec une petite Baye ſabloneuſe du côté du Nord-Eſt. La terre en eſt noire, peu profonde, & mêlée de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros arbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on ſe rend à la Baye par un chemin étroit & pierreux. L'Iſle d'Amapalla eſt plus grande ; mais ſon terroir eſt à-peu-près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord, & l'au-

DAMPIER. 1684.

Iſles de Mangera & d'Amapalla.

Leur Deſcription.

DAMPIER. 1684.

tre à l'Orient. La derniere, qui n'eſt pas à plus d'un mille de la Mer, eſt bâtie au ſommet d'une montagne ; & le chemin par lequel on y monte eſt ſi difficile, qu'un petit nombre d'hommes en défendroit l'accès à coups de pierres, contre de nombreuſes Troupes. On découvre une fort belle Egliſe au milieu de la Ville : ſur quoi Dampier obſerve que dans toutes les Villes Indiennes, qui ſont ſous la domination des Eſpagnols, les Images, & les Statuts des Egliſes ſont vêtus à l'Indienne ; au lieu que dans les Villes, où les Eſpagnols ſont le plus grand nombre, elles ſont vêtues à l'Eſpagnole. La Rade de l'Iſle eſt à l'Orient, vis-à-vis d'une terre baſſe. Un peu plus loin, on peut mouiller auſſi fort près de terre, au Nord-Eſt. C'eſt le lieu que les Eſpagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment Port de Martin-Lopez. Le Golfe a pluſieurs autres Iſles, mais plus baſſes & moins habitées. Il s'étend de quelques lieues au-delà ; quoiqu'il y ait ſi peu d'eau dans cet eſpace, qu'il eſt impoſſible aux Vaiſſeaux d'y pénétrer.

Hardieſſe du Capitaine David.

Le 26 de Juillet, en approchant du Golfe d'Amapalla, David prit deux Canots bien équipés, pour s'avancer

vers les Iſles, dans l'eſperance de faire quelques Priſonniers, dont il pût prendre langue. Il arriva le ſoir à Mangera, mais ſans ſçavoir encore de quel côté il devoit chercher la Ville. Le lendemain, il apperçut dans la Baye un grand nombre de Canots. Les Indiens avoient déja découvert les deux Vaiſſeaux; & ſur l'avis, qu'ils avoient reçu, que l'Eſpagne avoit des Ennemis en Mer, ils avoient fait la garde pendant toute la nuit. Mais à la vûe des Anglois, ils prirent la fuite vers la Ville où ils répandirent l'allarme. David trouva un petit chemin dans lequel il ne craignit pas de s'engager, & qui le conduiſit bien-tôt aux premieres Maiſons. Son arrivée fit prendre, à tous les Habitans, le parti de ſe retirer dans les Bois. Il ne trouva dans la Ville, qu'un Religieux Eſpagnol qui n'avoit pû fuir, & deux jeunes Indiens qui étoient demeurés volontairement avec lui. Comme il ne s'étoit propoſé que d'enlever quelques Inſulaires, il reprit le chemin de la Mer avec ſes trois Priſonniers; & les faiſant ſervir de Pilotes pour le conduire à l'Iſle d'Amapalla, il y arriva heureuſement vers midi. Les informations, qu'il s'étoit procurées, ne lui firent pas eſperer un butin conſiderable dans les deux

DAMPIER. 1684.

Il trouve Mangera ſans Habitans.

DAMPIER. 1684.

Iſles. Ces Indiens ſont pauvres & ne vivent que de leurs Plantations de Maïz. Ils reconnoiſſent l'autorité du Gouverneur de Saint-Michel, Ville ſituée au pied de la Montagne de ce nom, & lui payent un tribut de leur récolte, parce qu'ils n'ont rien dont ils puiſſent faire de l'argent. Le Religieux étoit non-ſeulement le ſeul Prêtre, qui ſervît les trois Villes de Mangera & d'Amapalla, mais le ſeul Blanc qu'il y eût dans toutes les Iſles du Golfe. Il n'y avoit même qu'un ſeul de tous les Indiens, qui ſçût la Langue Eſpagnole. On la lui avoit fait apprendre, pour tenir les Regiſtres & les Livres de Compte, en qualité de Secrétaire des deux principales Iſles. Le Caſica ou le Chef des Indiens, ne ſçavoit, ni lire, ni parler cette Langue.

David n'en étoit pas moins réſolu de pénétrer dans l'Iſle d'Amapalla. Il laiſſa trois ou quatre hommes pour garder ſes Canots, tandis qu'il marcha vers la Ville avec ſes Guides. On a fait obſerver que le chemin en eſt fort eſcarpé. Les Indiens ſe firent voir au ſommet de la Montagne; & le Secrétaire, qui paroiſſoit les commander, voyant approcher David à la tête de ſes gens, lui demanda en Eſpagnol, d'une voix aſſez forte pour ſe faire entendre au bas

Comment il ſe fait conduire à l'Iſle d'Amapalla.

de la Montagne, qui il étoit & d'où il venoit. Le Capitaine Anglois répondit qu'il étoit Baſque, & qu'il avoit commiſſion du Roi d'Eſpagne, pour faire la guerre aux Ennemis de cette Couronne; qu'il venoit dans le Golfe, pour y carener ſes Vaiſſeaux; qu'il cherchoit un lieu commode, & qu'il demandoit du ſecours aux Indiens de l'Iſle. Cette réponſe parut de ſi bonne foi, qu'après quelques momens de conſultations, le Secrétaire aſſura les Anglois qu'il les voyoit avec joie, & qu'il avoit beaucoup de reſpect pour tous les Eſpagnols, ſur-tout pour les Baſques, dont il avoit entendu dire beaucoup de bien (17). Enſuite, il leur offrit la liberté de venir à la Ville. David, ſuivi de tous ſes gens, grimpa auſſi-tôt ſur la montagne, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. Le Caſica & le Secrétaire l'embraſſerent; & ſes gens furent traités des autres Indiens, avec la même cérémonie. Après les ſalutations, ils prirent tous le chemin de l'Egliſe; C'eſt le lieu, remarque Dampier, » où ſe font non-ſeu-» lement leurs aſſemblées publiques, » mais leurs jeux mêmes & leurs diver-

DAMPIER. 1684.

Sa réponſe aux Indiens.

Il les trompe.

(17) Page 137.

DAMPIER. 1684.

» tiſſemens. De-là vient que dans les » Egliſes des Villes Indiennes, on voit » des Maſques de toute ſorte de for- » mes, & d'autres ornemens bizarres » pour les deux ſexes, avec quantité » d'inſtrumens de Muſique (18). Leurs » Fêtes ſe célébrent la nuit. Elles con- » ſiſtent à danſer & à chanter, ſous les » habillemens antiques, en joignant, » à leurs danſes & à leurs chants, di- » verſes poſtures, par leſquelles ils » croyent repréſenter auſſi les uſages » de leurs Ancêtres. Si la Lune donne » beaucoup de lumiere, ils allument » peu de flambeaux; mais, dans les » nuits ſombres, l'Egliſe eſt fort illu- » minée (19). Malgré ces affectations de gayeté, tous les Indiens, que Dampier a connus, ſous la domination des Eſpagnols, lui ont paru plus mélancoliques que les Indiens libres. Dans leurs Fêtes mêmes, il a cru trouver un fond de triſteſſe & quelque choſe, qu'il nomme *Dolent*, dans leurs Chanſons & leur Muſique. En un mot, leur joie

Fête de ces Inſulaires, accompagnée de triſteſſe.

(18) Dampier croit mieux expliquer cette facilité, en ajoûtant que le Sécretaire n'aimoit pas beaucoup les Eſpagnols; & qu'il avoit perſuadé aux Habitans d'attendre les Anglois, dont leur pauvreté ne leur laiſſoit rien à craindre, en leur diſant que s'ils devoient faire du mal à quelqu'un, c'étoit aux Eſpagnols mêmes, qui les traitoient en Eſclaves. *Ibid.*

(19) Page 138.

lui a paru forcée. Il ne décide pas ſi c'eſt un effet de leur eſclavage. Mais, il eſt porté à croire, qu'ils ne font ces aſſemblées, que pour déplorer leurs malheurs, c'eſt-à-dire, la perte de leur Pays & de leur liberté. Quoique ceux, qui vivent aujourd'hui, ſçachent peu ce que c'eſt que d'être libres, & ne ſe ſouviennent pas de l'avoir été, il lui ſemble que la triſte condition, à laquelle, ils ont été réduits par les Eſpagnols, fait ſur eux une profonde impreſſion, qui augmente lorſqu'ils entendent parler, ou qu'ils ſe repréſentent l'image de leur ancienne liberté (20). DAMPIER. 1684.

Le deſſein de David, en ſe laiſſant conduire à l'Egliſe, étoit de les y renfermer tous, & de compoſer enſuite avec eux, pour les rafraîchiſſemens & les ſecours qu'ils étoient capables de lui fournir. Le Religieux, qu'il ne perdoit pas de vûe, lui avoit promis de les engager dans ſes intérêts, juſqu'à lui donner l'eſpérance qu'ils pourroient lui prêter main-forte, pour attaquer apparemment la Ville Eſpagnole de Saint-Michel. On a peine à comprendre pourquoi les Anglois aimoient mieux de- Imprudence des Anglois, qui fait manquer le deſſein.

(20) *Ibidem.*

DAMPIER. 1684.

voir ce ſervice à la violence, qu'aux perſuaſions de la douceur & de l'amitié : mais, avant que tous les Indiens fuſſent entrés dans l'Egliſe, un des gens de David eut l'imprudence d'en pouſſer quelques-uns, pour les faire entrer plus promptement. Ils prirent auſſi-tôt la fuite ; & leur exemple entraîna tous les autres, comme un troupeau de Daims. David, ſurpris d'un changement dont il ignoroit la cauſe, ſurtout lorſqu'il ſe vit ſeul dans l'Egliſe avec le Religieux Eſpagnol, ne put modérer lui-même ſon reſſentiment. Il fit tirer ſur les Fuiards, & dans cette confuſion le Secrétaire fut renverſé d'un coup mortel. Dampier accuſe le Capitaine & ſes gens, d'avoir fait manquer, par cette conduite, un projet qu'il n'explique pas mieux, mais qui conſiſtoit apparemment dans le pillage de Saint-Michel.

Paſſage d'un parti François, de la Mer du Sud, dans celle du Nord.

Cependant le Religieux fut emmené à bord, où la crainte de perdre leur Supérieur Eccléſiaſtique engagea les Inſulaires à porter toutes ſortes de rafraîchiſſemens aux Equipages. Ils nourriſſoient des Bœufs, dans quelques petites Iſles du Golfe. David eut la liberté d'en faire tuer autant qu'il en eut beſoin, & reçut d'autres ſervices de ces timides Indiens. Un Parti de François,

qui arriva peu de temps après dans les mêmes Iſles, tira plus d'avantages du bon naturel des Habitans. Non-ſeulement il eut la liberté de s'y rafraîchir; mais après s'y être arrêté long-temps ſans trouble & ſans défiance, il fut aidé à faire ſa deſcente, pour ſe rendre, par terre, à la Riviere qui ſe jette dans la Mer du Nord, près du Cap Gratia-Dios. Ils y firent des Barques de troncs d'arbres, dans leſquelles ils arriverent heureuſement à la Mer du Nord. Les Avanturiers connoiſſoient cette route depuis trente ans, par les découvertes d'un Parti d'Anglois, qui avoit remonté la même Riviere juſqu'à l'endroit où les François firent leurs Barques. Il y étoit deſcendu, pour marcher vers une Ville qui ſe nomme Ségovie : mais il avoit employé près d'un mois à remonter la Riviere, qui étant coupée par pluſieurs cataractes, le mettoit dans la néceſſité de hâler ſouvent les Canots par terre, pour éviter les difficultés du Paſſage. Dampier apprit ces circonſtances de pluſieurs perſonnes, qui étoient de l'expédition (21). DAMPIER. 1684.

En partant du Golfe d'Amapalla, les deux Vaiſſeaux Anglois rompirent

(21) Page 140.

DAMPIER. 1684.

leur ſociété ; & Dampier, fidéle au Capitaine David, fit voile avec lui vers le Sud. Dans cette route, ils eſſuyerent chaque jour quelque orage ; ſurtout de ces terribles grains, qui ſont fort communs, ſur cette Côte, depuis le mois de Juin juſqu'au mois de Novembre. Mais ils retrouverent le beau temps à la hauteur du Cap Saint-François, c'eſt-à-dire, à dix degrés de latitude Septentrionale. Ce Cap eſt revêtu de grands arbres. En venant du Nord, on découvre une autre Pointe plus baſſe, qu'on prendroit pour le Cap même : mais on eſt alors au-delà du Cap, & preſqu'auſſi-tôt on l'apperçoit avec ſes trois Pointes. Le Pays eſt fort élevé, & ſes Montagnes paroiſſent noires.

Cap Saint-François.

Le 20 de Septembre, on eut la vûe de l'Iſle de Plata, qui reçut ce nom des Eſpagnols, lorſque le Chevalier Drake s'étant ſaiſi d'un riche Vaiſſeau, dont la principale cargaiſon étoit d'argenterie, y mena ſa Priſe pour y faire le partage du butin. Sa longueur eſt d'environ quatre mille, ſur un mille & demi de large. Elle eſt aſſez haute, & bordée de Rochers fort eſcarpés, à l'exception du côté de l'Orient. Le ſommet en eſt plat & le terroir ſablon-

Iſle de Plata. D'où lui vient ce nom.

Sa Deſcription.

neux. Elle n'a de l'eau que dans un seul endroit, proche de la Mer & du côté de l'Orient. Cette eau coule si lentement des Rochers, qu'il eſt aiſé de la recevoir dans des vaſes. L'Iſle avoit autrefois beaucoup de Chevres; mais il n'en reſte plus, ni d'autres animaux de Terre. Les ſeuls Oiſeaux, qu'on y voit en grand nombre, ſont des Boubies & des Soldats. Le mouillage eſt à l'Orient, vers le milieu de l'Iſle, à deux cables de la Baye ſablonneuſe, ſur un aſſez bon fond de dix-huit à dix-neuf braſſes. La Mer y eſt fort calme, parce qu'une Pointe de l'Iſle la met à couvert des vents du Sud, qui ne laiſſent pas d'y regner ſans interruption. Dampier place cette Iſle à dix degrés dix minutes de latitude Méridionale, & ne la croit éloignée que de quatre ou cinq lieues du Cap Saint-Laurent, à l'Oueſt Sud-Oueſt, demi-Quart-d'Oueſt. DAMPIER. 1684.

Dès le lendemain, David fit mettre à la voile, vers la Pointe de Sainte-Hélene. Cette Pointe eſt au Sud de l'Iſle de Plata, à deux degrés quinze minutes de latitude Méridionale. On la prendroit de loin pour une Iſle, parce que les Terres en ſont fort baſſes. Elle s'avance dans la Mer du côté de Pointe de Sainte Hélene & Pays voiſins.

DAMPIER. 1684.

l'Oueſt & forme au Nord une aſſez grande Baye. On trouve à la diſtance d'un mille dans les Terres, un pauvre Village Indien, du nom de Sainte-Hélene. Le Pays qui l'environne eſt bas & ſablonneux, ſans arbres, ſans herbages & ſans eau douce. Les Habitans ne trouvent de l'eau qu'à la Riviere de Colanche, qui eſt à quatre lieues, dans dans le fond de la Baye. A peu de diſtance du Village, dans la même Baye, & tout au plus à cinq pas des bornes de la haute Mer, on voit ſortir d'un petit trou une matiere bitumineuſe & bouillante, que les Eſpagnols nomment *Algatrane*. Elle eſt de la liquidité du Goudron. A force de bouillir, elle prend la conſiſtence de la poix. Auſſi ſert elles aux mêmes uſages, & les Indiens du Pays la recueillent ſoigneuſement dans des cruches. Elle eſt plus bouillante dans la plus grande hauteur de l'eau, & c'eſt alors que les Indiens s'empreſſent à l'amaſſer (22). Ils ſont Pêcheurs. La plûpart vont en Mer, dans des Barques de troncs d'arbres. Leur principale ſubſiſtance eſt le Maïz, qu'ils tirent en échange, des Vaiſſeaux qui viennent charger l'Algatrane. Le mouil-

Source bitumineuſe & bouillante.

(22) Page 145.

lage eſt fort bon devant le Village, à l'endroit de la Pointe, où le vent ne ſe fait pas ſentir ; mais l'eau eſt ſi profonde, à l'Oueſt de la même Pointe, que l'ancre n'y ſçauroit mordre. Les Anglois firent une deſcente, qui n'eut pas le ſuccès qu'ils s'en étoient promis. Ils enleverent une Barque & quelques Indiens, avec leſquels ils reprirent la route de Plata. DAMPIER, 1684.

David tourna ſes eſperances vers Manta, qui eſt à deux ou trois lieues du Cap Saint Laurent vers l'Oueſt. C'eſt un Village d'Indiens, ſitué ſur une éminence, à ſept ou huit lieues de Plata. Les Anglois ne s'y propoſoient que d'y faire des Priſonniers ; car le butin devoit être médiocre dans une habitation compoſée de quelques miſérables édifices, & qui n'a de recommandable qu'une fort belle Egliſe, ornée de quantité d'ouvrages de ſculpture. C'étoit autrefois la retraite d'un grand nombre d'Eſpagnols : mais il n'y en reſtoit plus un ; & malgré tous les agrémens de ſa ſituation, le terroir eſt ſi ſablonneux & ſi ſec, qu'à peine produit-il quelques arbriſſeaux. Cependant entre le Village & la Mer, on trouve une ſource de fort bonne eau. Aſſez loin dans les Terres, on découvre une fort haute Montagne, Manta. Sa deſcription.

DAMPIER. 1684.

de la forme d'un pain de ſucre, que les Eſpagnols nomment *Monte Chriſto.* Elle eſt au Sud de Manta, & Dampier la regarde comme le meilleur Fanal de cette Côte. A la diſtance d'un demi mille du rivage, les Vaiſſeaux doivent ſe garder d'un rocher d'autant plus dangereux, qu'il eſt toujours couvert d'eau, & que la Mer n'y fait jamais de Briſans. Un mille au delà de cet écueil, on trouve ſix, huit, ou dix braſſes d'eau, ſur un fond dur & ſablonneux, où le mouillage eſt fort ſûr. Depuis Manta juſqu'au Cap Saint Laurent, le Pays eſt aſſez élevé, mais fort uni.

Précaution des Gouverneurs Eſpagnols contre les Avanturiers.

Les Anglois firent leur deſcente à la pointe du jour, & marcherent auſſitôt vers le Village: mais ils furent apperçus de quelques Indiens, qui donnerent l'allarme à leurs voiſins; & tous les Habitans ayant pris la fuite avec leurs meilleurs effets, ils ne trouverent dans des maiſons pauvres & déſertes, que deux vieilles femmes, dont ils tirerent quelques informations, qui furent l'unique fruit de leur entrepriſe. Ils apprirent d'elles, que ſur le bruit qui s'étoit répandu qu'un grand nombre d'Avanturiers étoit paſſé dans les Mers du Sud par l'Iſthme de Darien, &

& venoit dans des Canots, les Gouverneurs Eſpagnols avoient envoyé, de toutes parts, l'ordre de brûler les Vaiſſeaux & de ſe défaire de toutes les proviſions. C'étoit à cette occaſion que depuis moins d'un mois, on avoit fait paſſer des Indiens dans l'Iſle de Plata, pour y détruire les Chévres. Les Anglois y retournerent fort incertains, & s'y arrêterent juſqu'au mois d'Octobre, ſans avoir pris aucune réſolution. DAMPIER. 1684.

Ils étoient prêts à partir comme au hazard, lorſqu'ils y virent arriver un Vaiſſeau de leur Nation, commandé par le Capitaine Swan. Ce Bâtiment appartenoit à divers Marchands de Londres, qui ne l'avoient envoyé que pour le Commerce, avec toutes les marchandiſes qui convenoient à cette vûe : mais, Swan n'ayant trouvé que de la défiance de la part des Epagnols & des Indiens, ſon Equipage, rebuté d'une courſe inutile, l'avoit forcé de recevoir une troupe d'Avanturiers, qu'il avoit rencontrés près de Nicoya, & qui étoient apparemment les mêmes dont les gens de David avoient entendu parler à Manta. Ils étoient venus par Terre, ſous le commandement du Capitaine Harris, neveu d'un autre Harris, qui avoit été tué devant Panama. Swan lui avoit don- Arrivée du Capitaine Swan.

DAMPIER. 1684.

né ſa Barque ; & conſervant toujours l'autorité, il venoit avec ce renfort pour tenir auſſi Conſeil dans l'Iſle de Plata. La joie fut extrême entre tant d'Avanturiers réunis. David & Swan s'aſſocierent, avec toutes les formalités établies dans leur profeſſion : mais ils regretterent beaucoup le départ du Capitaine Eaton, dont les forces jointes à celles des deux Vaiſſeaux & de la Barque, auroient pû compoſer une redoutable Eſcadre. Le petit Bâtiment qu'on avoit pris à Sainte-Hélene, reçut ordre d'aller croiſer, pendant qu'on équiperoit le Vaiſſeau de Swan, qui étoit trop embarraſſé de ſa cargaiſon pour recevoir ſes nouveaux Hôtes. Toutes ſes marchandiſes fines furent étalées ſur le tillac & vendues à crédit. Le reſte fut jetté dans la Mer.

Il s'aſſocie avec David.

Le Bâtiment de Sainte-Hélene revint trois jours après, avec une Priſe de quatre cens tonneaux, chargée de bois de charpente. On n'en tira pas d'autre utilité que d'apprendre, du Capitaine, les préparatifs des Eſpagnols, qui armoient dix Frégates pour chaſſer les Anglois de ces Mers. Cette nouvelle augmenta le chagrin d'avoir perdu le Capitaine Eaton, & fit prendre le parti d'envoyer une Barque juſqu'à Lobos,

pour le ramener à toutes ſortes de conditions. DAMPIER. 1684.

Après ces diſpoſitions, les deux Vaiſſeaux firent voile pour Lobos, où la Barque avoit ordre de les attendre. Etant partis de Plata le 20 d'Octobre, avec peu de vent, ils n'arriverent que le 23 à la Pointe de Sainte-Hélene. Le 25, ils croiſerent dans la Baye de Guaiaquil. Le 30, ils doublerent le Cap Blanc; & le 2 de Novembre, ils étoient à la hauteur de Payta. La vûe de cette petite Ville Eſpagnole, dont la deſcription ſeroit inutile après celle qu'on a lue dans le Journal d'Anſon, tenta les Anglois d'y faire une deſcente (23). Ils n'eurent pas de peine à s'en

Ils font voile à Lobos de terre.

Ils brûlent Payta.

Obſervations de Dampier.

(23) Ils la firent à quatre milles de la Place du côté du Midi. Dampier eſt le ſeul de nos Voyageurs qui parle de Pinta, grande Ville, à quarante milles dans les terres, mais qui reçoit, par Payta, toutes les Marchandiſes, qui lui viennent de la Mer. Il apprit de quelques Priſonniers Eſpagnols, qu'elle eſt dans un Vallon, arroſé par un petit ruiſſeau, qui ſe jette dans la Baye de Chirapi, à ſept degrés de latitude du Nord: mais, cette Baye eſt dangereuſe & peu fréquentée, parce qu'elle a peu d'eau. Dampier apprit auſſi que Payta, qui eſt un Pays ſtérile, où il ne pleut jamais, tire tous ſes vivres, par une petite riviere d'eau douce, d'une Ville Indienne, nommée Colan, qui en eſt à deux lieues au Nord-Nord-Eſt. Il eut la curioſité d'obſerver les Barques, dont les Indiens de Colan ſe ſervent pour aller en Mer, & la deſcription qu'il en donne eſt d'une ſingularité qui ne permet pas de la ſupprimer. » Elles ſont » compoſées de pluſieurs

DAMPIER. 1684.

rendre maître : mais dans le chagrin de n'y pas trouver d'argent, ni de mar-

» troncs d'arbres, on ma-
» niere de Radeau, &
» différentes, suivant l'u-
» sage auquel on les dest-
» tine. Si l'on veut s'en
» servir pour la Pêche,
» elles ne sont composées
» que de trois ou qua-
» tre troncs de bois le-
» ger, de sept à huit
» pieds de long, placés
» à côté les uns des au-
» tres, attachés avec des
» chevilles de bois, ou
» liés avec des saules.
» Ces troncs sont placés
» de maniere, que ceux
» du milieu sont plus
» longs que ceux des cô-
» tés, principalement ceux
» de devant, qui vont en
» diminuant, & forment
» une pointe, pour cou-
» per mieux l'eau. On
» en fait d'autres, qui
» servent à voiturer les
» Marchandises. Leur fond
» est de vingt ou trente
» gros arbres, d'environ
» vingt, trente, ou qua-
» rante pieds de long,
» attachés aussi dos à dos.
» Sur ceux-ci, on en met,
» en travers, d'autres plus
» courts, bien attachés
» les uns aux autres, com-
» me ceux de dessous. Ce
» double rang de plan-
» ches, qui fait le fond
» de l'Edifice, est d'une
» largeur considérable.
» C'est sur ce fondement

» qu'on éleve la Barque
» d'environ dix pieds,
» avec des rangs de bois,
» qu'on place debout,
» & qui soutiennent quel-
» quefois plus d'un plan-
» cher. Dampier remar-
» qua que ces planchers
» sont composés de gros
» arbres, mis en travers
» les uns sur les autres,
» comme un tas de bois,
» avec cette différence
» qu'ils ne sont pas près
» les uns des autres, &
» qu'étant suspendus par
» les bouts & par les cô-
» tés, le milieu demeure
» creux & fait une Cham-
» bre : mais il y a, de
» distance en distance,
» une poutre qui traverse,
» pour tenir le Radeau
» plus assujetti. Ce creux,
» ou cette chambre, a
» pour plancher supérieur
» un rang de petites per-
» ches, qui fait le plan-
» cher inférieure d'une au-
» tre chambre. On ne peut
» entrer, dans chaque
» chambre, qu'en passant
» entre les grosses traver-
» ses des arbres, qui com-
» posent les murailles de
» cette Maison navale, &
» par conséquent en se
» baissant beaucoup. Les
» chambres basses servent
» de celliers. On y met,
» avec le lest, qui est com-
» posé de grosses pierres

andiſes, ni même aſſez de vivres pour faire un ſeul repas, ils y mirent le 1 en retournant à bord. DAMPIER. 1684.

Ils reprirent la route de Lobos, où arriverent le quatorziéme jour; mais reſſemblance de Lobos de Terre, avec

es vaiſſeaux où l'on orte l'eau douce, & énéralement tout ce qui ſt à l'épreuve de l'humidité. Une charge ſi péſante tient le fond de a premiere chambre & a Barque entiere, ſi enoncées, qu'il n'en paroît que deux ou trois pieds hors de l'eau. La ſeconde chambre eſt pour les Matelots, & pour tout ce qui ſert à eurs uſages. Au-deſſus de celle-ci ſont les Marchandiſes, entaſſées à la hauteur qu'on veut leur donner, mais ordinairement juſqu'à huit ou dix pieds, & aſſujetties par des perches placées debout tout autour. Il y a ſeulement un petit réduit par derriere, pour celui qui tient le gouvernail, & un autre devant, pour le foyer où ſe fait la cuiſine. On laiſſe principalement cet eſpace, quand on ſe propoſe de faire un Voyage de long-cours, tel que celui de Guiaquil à Panama, qui eſt de cinq ou » ſix cens lieues. Au milieu » eſt le mât, avec une » grande voile. Ces Barques demandent d'avoir » toujours le vent en poupe, & ne peuvent aller » avec un vent contraire. » Auſſi ne ſont-elles bonnes » que pour ces Mers, où le » vent eſt preſque toujours » le même, ne variant » que d'un point ou deux » depuis Lima juſqu'à la » Baye de Panama. Si » l'on a quelquefois des » vents de Nord, on baiſſe la voile & l'on abandonne la Barque, en attendant qu'il change. » Jamais ces Barques ne » peuvent couler à fond. » Elles contiennent ſoixante ou ſoixante & dix » tonneaux, & trois ou » quatre hommes ſuffiſent » pour les conduire. Comme elles ne peuvent ſervir pour le retour, contre le vent réglé, on les » vend au terme, avec les » Marchandiſes; & les » Matelots reviennent ſur » quelque Vaiſſeau. *Ibid. pages* 153 *& ſuivantes.*

DAMPIER. 1684. Lobos de Mer, leur ayant fait prendre l'une pour l'autre, ce fut à la premiere de ces deux Iſles qu'ils mouillerent le ſoir, au Nord-Eſt, ſur quatorze braſſes de fond. Le lendemain, ils reconnurent, à un quart de mille, du côté du Nord, une groſſe Roche creuſe, & un bon Canal, qui n'a pas moins de ſept braſſes d'eau. Il ne leur offrit que des Pingouins, des Boubies & des Veaux marins, dont les deux Capitaines louerent beaucoup la chair, pour accoutumer leurs gens à ſe contenter d'une ſi mauvaiſe nourriture. Dampier loue leur politique, parce que rien n'eſt plus capable que l'indigence, d'exciter des mutineries parmi les Avanturiers : mais il n'explique point par quel prodige, tant de Brigands s'en rapportoient au goût de leurs Chefs. Le jour d'après, s'étant rendus à Lobos de Mer, ils y trouverent une Lettre que leur Barque y avoit laiſſée, par laquelle ils apprirent que le Capitaine Eaton avoit paſſé dans cette Iſle, & qu'il y avoit laiſſé diverſes traces, mais nul avis qui pût faire juger de la route qu'il avoit priſe. Ils perdirent, avec chagrin, l'eſpoir de le rencontrer. Pendant qu'ils faiſoient des proviſions telles que l'Iſle pouvoit en four-

Barque Eſpagnole qui les obſerve.

r, ils découvrirent à trois lieues DAMPIER, 1684.
t rivage, une petite Barque, qu'ils
irent d'abord pour la leur; & cette
iſon les empêcha de lui donner la
aſſe. Ils ſe féliciterent de cette erreur,
rſqu'ils apprirent dans la ſuite que
étoit une Barque Eſpagnole, qui étoit
:nue pour obſerver s'ils étoient à Lo-
)s. Ses ordres étoient de ne pas s'ap-
ocher trop, dans l'idée que les An-
ois ſe trahiroient eux-mêmes en cou-
nt auſſi-tôt ſur elle. Mais, s'étant
nus ſi couverts qu'ils ne furent point
)perçus, ils en eurent plus de facilité
s'avancer bien-tôt vers l'Iſle de Puna,
à l'on ne ſe défioit point qu'ils fuſſent
proche.

Leur deſſein étoit d'attaquer Guaia- Leur deſſein ſur Guiaquil.
uil, avant que de retourner à Plata.
s mirent à la voile, le 19, vers la
aye du Mementon, qui eſt entre le
ap Blanc au Midi, & la Pointe de
handi du côté du Nord. A vingt-cinq
eues du Cap Blanc, près du fond de la
aye, on trouve une petite Iſle, nom-
née Santa Clara, qu'on prendroit à
uelque diſtance, pour un homme
ort, étendu & comme enſeveli, dont
e côté Oriental répréſente la tête. Les
âtimens deſtinés pour la Riviere de

DAMPIER. 1684.

Guaiaquil, paſſent au Sud, pour éviter les écueils qui ſe trouvent du côté du Nord. Les Eſpagnols racontent qu'un Vaiſſeau, richement chargé, fit autrefois naufrage au Nord de cette Iſle, & qu'une partie de ſes tréſors fut rétirée par un Ingénieur d'Eſpagne, qui vint exprès avec des ordres particuliers, de la Cour pour la pêche des naufrages; mais que la mort ayant interrompu ſon travail, le Vaiſſeau eſt demeuré dans le même état, c'eſt-à-dire, expoſé aux larcins des Indiens, qui en tirent de temps en temps quelque choſe à la dérobbée, & qui en tireroient beaucoup plus s'ils n'étoient arrêtés par la crainte des Chats de Mer, qui ſont en fort grand nombre dans la Baye.

Hiſtoire d'un riche Vaiſſeau ſubmergé.

Deſcription des Chats de Mer.

Dampier obſerve que le Chat de Mer reſſemble beaucoup au Merlan, mais qu'il a la tête plus plate & plus groſſe. Sa gueule, qui eſt fort large, eſt armée, des deux côtés, de petits poils ſemblables aux mouſtaches d'un Chat; & delà lui vient ſon nom. Il a trois nâgeoires, une ſur le dos, & deux aux côtés. Elles ſont compoſées d'une arrête pointue, extrêmement venimeuſe pour ceux qui en ſont piqués. Pluſieurs Eſpagnols, qui ont entrepris de chercher les tréſors du Vaiſſeau abîmé, en

fait une triſte expérience, les uns une mort précipitée, les autres par gourdiſſement perpétuel de leurs mbres. » J'ai connu des Blancs, oute Dampier, qui avoient perdu uſage des mains, pour avoir été lé-erement piqués par la nâgeoire de ce langereux Poiſſon. Auſſi n'en pre-ions-nous jamais ſans les fouler aux ieds, pour leur ôter l'hameçon de a gueule, dans la crainte d'en être pi-ués en voulant l'ôter avec les mains. s plus gros Chats de Mer peſent ſept huit livres. Il s'en trouve de la groſ-ır du pouce, dont les nâgeoires ne ıt pas moins pernicieuſes. Mais leurs tres arrêtes n'ont rien de redoutable, leur chair eſt également agréable & ne. Ils ſe raſſemblent ordinairement l'embouchure des Rivieres, ou dans ; eaux bourbeuſes (24).

DAMPIER. 1684.

De l'Iſle de Sainte-Claire, on comp-ſept lieues, à l'Eſt-Nord-Eſt, juſ-ı'à *Punta d'Arena*, qui eſt à la Pointe plus Occidentale de l'Iſle de *Puna*. ous les Vaiſſeaux, qui vont à la Ri-iere de Guaiaquil, y mouillent & ſont bligés d'y prendre un Pilote, pour les onduire au travers des écueils. L'Iſle e Puna eſt aſſez grande, mais elle eſt

Golfe de Guaiaquil.

Iſle de Puna & ſa deſcription.

(24) *Ibid.* page 161.

DAMPIER. 1684.

baſſe & plate. Sa longueur eſt d'environ douze lieues, de l'Eſt à l'Oueſt, & ſa largeur de quatre ou cinq. Les marées y ſont violentes ; mais elles coulent par un ſi grand nombre de Canaux & de Branches, qu'elles y laiſſent, de tout côtés, des ſables dangereux. L'Iſle n'a qu'une Ville d'Indiens, ſituée au Midi, ſur le rivage, à ſept lieues de la Pointe Occidentale. Elle porte auſſi le nom de Puna. Tous les Habitans ſont Matelots, & les ſeuls Pilotes de cette Mer, ſurtout pour la Riviere de Guaiaquil. Ils ſont forcés, par les Eſpagnols, de faire bonne garde lorſqu'il arrive des Vaiſſeaux à Punta d'Arena, & leur Poſte d'obſervation eſt une autre Pointe de Terre, qui s'avance dans la Mer. Ils y viennent le matin, & s'en retournent le ſoir à Cheval. De cette Pointe, juſqu'à Punta d'Arena, la diſtance eſt de quatre lieues, dans un Pays bas & couvert de Mangles. Entre ces deux Pointes, à la moitié du chemin, on en trouve une troiſiéme, qui eſt gardée auſſi dans les occaſions preſſantes, mais où l'on ne peut paſſer que dans un Canot. Le milieu de l'Iſle n'offre que des Pâturages ; & quelques Bois, dont la plûpart des arbres ſont inconnus aux Voya-

Deſcription du Palmeto.

irs. Celui que les Habitans nom- DAMPIER. 1684.
nt Palmeto eſt une eſpece de Pal-
er, de la groſſeur du Frêne, & de
nte pieds de hauteur, dont le tronc
fort droit, ſans feuilles & ſans bran-
es, excepté vers le ſommet, qui en
oluſieurs petites, les unes groſſes de
moitié du poignet; les autres de la
oſſeur du doigt. Elles ont trois ou
atre pieds de long, ſans aucun nœud.
nacune de ces branches pouſſe une
uille, à peu près de la largeur d'un
and éventail, & toute pliée en naiſ-
nt, comme un éventail fermé, mais
ii s'ouvre à meſure qu'elle croît, &
ii devient enfin comme un éventail
endu. Elle eſt fortifiée, du côté de
queue, par de petites côtes qui ſe
iangent en feuilles, mais plus peti-
s & plus déliées que celle qui les
outient. Dans les eſpaces vuides, où
es arbres croiſſent, les Inſulaires ont
es Plantations de Maïz, de Yams &
e Patates. La Ville de Puna eſt com-
oſée d'environ vingt Maiſons & d'u- Ville de Puna.
ne petite Egliſe. Ces édifices ſont éle-
és ſur des pilotis, à dix ou douze
ieds de terre, & l'on y monte en
ehors par des échelles. Ils ne ſont
ouverts que de feuilles de Palmeto,
mais les chambres ſont revêtues de

DAMPIER. 1684.

bonnes planches (25).

Le mouillage de l'Iſle eſt devant la Ville même, où l'on trouve cinq braſſes d'eau à la longueur d'un cable du rivage. La Mer y monte de douze ou quinze pieds. De ſept lieues, qu'on compte de-là juſqu'a Guaiaquil, on en fait une pour arriver à l'embouchure de la Riviere, qui n'a pas moins de deux milles de large. Son Canal eſt aſſez droit : mais les deux côtés ſont ſi bas & ſi marécageux, que les deſcentes y ſont impoſſibles. A quatre milles de Guaiaquil, on rencontre une petite Iſle, qui diviſe la Riviere en deux beaux Canaux, où les Vaiſſeaux peuvent monter & deſcendre. Le plus large eſt celui du Sud Oueſt ; mais l'autre n'eſt pas moins profond, quoique reſſerré par quantité d'arbriſſeaux, qui s'étendent des deux rives. L'Iſle a plus d'un mille de long. De ſon extrêmité juſqu'à la Ville, on compte encore une lieue, & preſqu'autant d'un côté de la Riviere à l'autre. Les Vaiſſeaux les plus chargés peuvent mouiller facilement dans ce grand eſpace ; mais Dampier répéte, que la meilleure Rade eſt devant la ville de l'Iſle. Celle de Guaia-

Approches de Guaiaquil

(25) Page 162 & 163.

quil fait face à l'Iſle. Elle eſt batie ſur la Riviere, au pied d'une agréable Montagne, dont le penchant eſt du côté de la Riviere, qui inonde ſouvent la baſſe Ville. Elle eſt défendue par deux Forts, l'un dans la Plaine, & l'autre ſur la hauteur. On la compte entre les principaux Ports de la Mer du Sud. Les marchandiſes qu'on en tranſporte ſont du Cacao, des Peaux, du Suif, de la Salſepareille, des Draps de Quito, & diverſes petites denrées. DAMPIER. 1684.

Comment les Avanturiers conduiſent leur deſſein.

Comme c'étoit au pillage de cette Place que les Avanturiers rapportoient tous leurs mouvemens, ils laiſſerent leurs Vaiſſeaux à la hauteur du Cap Blanc; & s'étant mis dans leur Barque & leurs Canots, ils ſe rendirent, le jour d'après, à l'Iſle de Sainte Claire. De-là, ils envoyerent deux Canots, la nuit ſuivante, à Punta d'Arena, ſous prétexte d'y prendre des Moules, des Huitres & des Petoncles, qui ſont en abondance autour de cette Pointe; mais avec ordre de ſe cacher dans une Anſe, & d'y attendre que la Garde Indienne fût arrivée de Puna. Elle parut à la pointe du jour. Il ne fut pas difficile aux Avanturiers de l'enlever ſans bruit, & de ſe rendre à Puna, où les Sentinelles & tous les Habitans eurent

DAMPIER. 1684. le même ſort. A la marée ſuivante, ils prirent une petite Barque, chargée de draps, qui étoit partie de Guaiaquil pour Lima, ſur l'avis qu'elle avoit eue, par la Barque qui s'étoit fait voir à Lobos, qu'ils avoient quitté la Côte. Ils apprirent, du Patron, qu'elle devoit être ſuivie de trois autres Barques, chargées de Négres. Cette nouvelle les détermina ſur le champ à faire avertir la Barque, qui étoit reſtée à Sainte Claire avec la plus grande partie de leur troupes, de venir les joindre à Puna. Elle vint avec le reſte des Canots. On prit le parti de la laiſſer devant Puna, ſous une Garde de cinq hommes bien armés, qui ſuffiſoient pour contenir les Priſonniers, avec ordre de ne pas quitter ce Poſte juſqu'au lendemain à huit heures, parce qu'on ſe flattoit d'être alors en poſſeſſion de Guaiaquil. Le reſte de cette expédition, dont le ſuccès n'avoit pas paru moins infaillible à Dampier qu'à tous ſes Aſſociés, deviendroit moins intéreſſant dans d'autres termes que les ſiens.

Ils prennent une Barque, dont ils reçoivent des informations.

Récit de l'Expédition.

» Nous nous mîmes à ramer, de toutes nos forces, & nous n'eûmes pas » fait deux milles, qu'ayant rencontré » une des trois Barques chargées de Né» gres, nous la prîmes ſans réſiſtance.

e Patron nous dit que les deux autres artiroient de Guaiaquil, par la prohaine marée. Nous coupâmes le rand mât de ſa Barque & la laiſſâmes l'ancre. Comme nous avions alors leine marée, nous continuâmes de amer en diligence, dans l'eſpoir d'arriver à la Ville avant la fin du flux : mais nous trouvâmes qu'il y avoit plus loin que nous ne nons l'étions imaginé ; ou plutôt, que nos Canots, trop pleins de monde, n'alloient pas, à beaucoup près, auſſi vîte que nous l'aurions ſouhaité. Le jour vint. Nous étions encore à deux lieues de la Place ; & ſuivant notre compte, il ne nous reſtoit que deux heures de marée. Notre Capitaine propoſa, au Pilote Indien, de nous mener dans quelque Anſe, où nous puſſions nous tenir cachés tout le jour. Il fut obéi, & nous dépêchâmes un Canot à notre Barque, du côté de Puna, pour recommander à nos cinq hommes de ne pas remuer, & d'éviter toute occaſion de faire feu juſqu'au lendemain. Mais le Canot arriva trop tard, pour révoquer les premiers ordres. Les deux Barques, chargées de Négres, étoient parties de la Ville ſur la fin de la marée du ſoir, & pendant le flux,

DAMPIER. 1684.

DAMPIER. 1684.

» elles s'étoient tenues à l'ancre, fort
» près de la Côte. Comme nous paſ-
» ſions de l'autre côté, nous les man-
» quâmes, & nous n'en fûmes, ni vûs,
» ni entendus. Le flux ne fut pas plutôt
» fini, qu'ayant levé l'ancre, elles con-
» tinuerent leur route vers Puna. Les
» cinq hommes de notre Barque les
» les voyant venir à eux, toutes deux
» pleines de monde, ſe figurerent que
» nous avions été défaits, & que les
» Barques, chargées de Troupes Eſ-
» pagnoles, avoient été détachées pour
» ſurpendre nos Vaiſſeaux. Dans cette
» idée, ils tirerent trois coups de ca-
» non ſur les deux Barques, lorſqu'el-
» les étoient encore à plus d'une lieue
» d'eux. Elles mouillerent auſſi-tôt;
» & les Maîtres, ſautant dans leurs Ca-
» nots, s'efforcerent de gagner la terre à
» toutes rames. Ces trois coups de ca-
» non nous jetterent dans un grand dé-
» ſordre. La plûpart de nos gens, per-
» ſuadés qu'ils avoient été entendus à
» Guaiaquil, jugerent qu'il étoit déſor-
» mais inutile de demeurer dans l'An-
» ſe, & qu'il falloit avancer vers la Pla-
» ce ou retourner à nos Vaiſſeaux. La
» marée n'étant alors qu'au quart de ſon
» cours, il nous étoit impoſſible de
» monter, quand nous aurions voulu

entreprendre. David déclara qu'il toit réſolu de deſcendre à terre, pour marcher droit à Guaiaquil, & qu'il ne demandoit que quarante hommes, qui vouluſſent le ſuivre; & ſans perdre le temps à raiſonner, il deſcendit en effet, au travers des Mangles, qui couvroient ces lieux marécageux. » Ceux, qui furent animés par ſon » exemple, ſauterent ſur la rive après » lui, au nombre d'environ cinquante; » & Swan demeura tranquille dans » l'Anſe, avec le reſte de la Troupe. » David & ſes Compagnons furent ab- » ſens l'eſpace de quatre heures, & re- » vinrent mouillés, haraſſés, ſans avoir » pu trouver de paſſage pour ſe déga- » ger des Mangles. Ils avoient été ſi » loin, qu'ils avoient perdu l'eſpérance » de pouvoir revenir ſur leurs pas, dans » cette variété infinie de détours.

DAMPIER. 1684.

» Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, nous » nous déterminâmes à nous avancer » vers la Ville avec la premiere marée, » réſolus d'abandonner notre entrepriſe » & de retourner à Puna, ſi les Habi- » tans avoient déja pris l'allarme. Au » premier flot, nous recommençâmes » à ramer; & paſſant près de l'Iſle, nous » prîmes le Canal le plus étroit, qui eſt » celui du Nord-Eſt. Les troncs d'arbres

DAMPIER. 1684.

» & les branches, qui le reſſerrent, » nous y firent trouver tant de dangers, » que dans l'obſcurité de la nuit, temps » que les Avanturiers choiſiſſent tou- » jours pour leurs entrepriſes, un de nos » Canots, qui heurta contre un tronc, » auroit été renverſé, s'il n'eût été » promptement ſecouru. A peine fû- » mes-nous au bout de l'Iſle, qu'on » nous tira un coup de mouſquet au tra- » vers des broſſailles. La Ville étoit » alors devant nous, & les ténébres » n'étoient pas ſi épaiſſes que nous ne » puſſions la découvrir. Mais le coup ne » fut pas plutôt tiré, que nous la vîmes » illuminée de flambeaux. C'étoit aſſez » pour nous faire connoître que le coup » de mouſquet étoit un ſignal, & que » nous avions été découverts. Cepen- » dant pluſieurs d'entre nous aſſurerent » que le jour ſuivant étoit un jour de » Fête, & que ces illuminations n'é- » toient que des feux d'artifice, d'uſage » ordinaire parmi les Eſpagnols.

» Nous avançâmes un peu plus loin, » & nous trouvâmes une Terre ferme, » qui n'étoit plus embarraſſée de » Mangles. David deſcendit, avec » les gens de ſon Canot. Swan & la » plûpart des ſiens, condamnoient en- » core le deſſein d'attaquer une Ville,

i paroiſſoit en allarme : mais on leur tant de honte de cet excès de prunce, qu'ils deſcendirent auſſi. L'enoit de la deſcente n'étoit qu'à deux illes de la Ville. Mais, au lieu de langles, on y trouva bien-tôt des ois ſi forts, qu'il parut impoſſible 'y marcher pendant la nuit. On fit te, pour attendre le jour. Nous vions, avec nous, deux Pilotes Iniens, dont l'un ayant été maltraité l'un Gentilhomme de Guaiaquil, ious avoit offert volontairement ſes ervices, pour trouver l'occaſion de ſe 'anger. Auſſi le trouvâmes-nous fidée. L'autre ne paroiſſoit pas moins bien liſpoſé. Il étoit conduit par un de nos gens, qui affectoit beaucoup d'ardeur pour aller à la Ville, & qui reprochoit même aux autres de manquer de courage. Cependant, ce faux Brave, comme il en a fait l'aveu depuis, coupa ſecrettement la corde, qui lui ſervoit à retenir le Guide; & le laiſſant fuir du côté de la Ville, ſans faire un pas pour le ſuivre, il s'écria ſeulement que le Pilote s'étoit ſauvé. Toute la troupe ſe mit en mouvement pour le chercher; mais les peines qu'on ſe donna furent inutiles. Notre conſternation fut alors extrême, de nous trou-

DAMPIER. 1684.

DAMPIER. 1684.

» ver dans les ténébres, & comme per-
» dus au milieu des Bois. Ainſi, notre
» entrepriſe étant échouée ſans reſſour-
» ce, perſonne ne parla d'aller plus loin.
» Nous attendîmes le jour; & lorſqu'il
» eut commencé à luire, nous gagnâ-
» mes, à force de rames, le milieu de
» la Riviere, d'où nous vîmes la Ville à
» découvert. Les Habitans, qui ne pu-
» rent manquer de nous appercevoir,
» ne tirerent pas ſur nous, & nous
» nous retirâmes ſans avoir fait feu ſur
» eux (26).

Crainte des Eſpagnols de Guaiaquil.

On peut conclure, de ce récit, que la crainte avoit glacé le courage des Eſpagnols, puiſque les Avanturiers, qui ne pouvoient deſcendre la Riviere qu'avec la marée du ſoir, leur donnerent le temps, non-ſeulement de tirer, mais de les attaquer ſur Terre, dans une Ferme où ils deſcendirent pour attendre la marée, & où ils tuerent même quelques Beſtiaux. En retournant à Puna, ils retrouverent à l'ancre les trois Barques de Négres, dont ils n'eurent pas de peine à ſe ſaiſir. Elles contenoient mille jeunes Négres, de l'un & de l'autre ſexe, dont ils ne conſerverent que douze ou quinze des plus vigoureux. Dampier, s'aban-

(26) *Ibid.* Pages 170 & précédentes.

donnant ici à ſon imagination, prétend que ſa troupe n'eut jamais une plus belle occaſion de s'enrichir. Elle pouvoit, dit-il, aller s'établir avec ces mille Négres, à Sainte Marie, dans l'Iſthme de Darien, & les employer à tirer l'or des Mines. Il aſſure que cette entrepriſe étoit d'autant plus aiſée, que le Capitaine Harris, que les Avanturiers avoient alors avec eux, étant venu par Terre, de la Mer du Nord, avec ſa propre troupe, avoit chaſſé les Eſpagnols de la Ville & des Mines de Sainte Marie. Ils n'avoient pas encore tenté de s'y rétablir; & les Indiens, qui les haiſſoient mortellement, étoient au contraire amis zélés des Anglois, & prêts à les ſeconder de toutes leurs forces. » Nous » avions, continue Dampier, la Rivie- » viere de Sainte Marie pour carener » nos Vaiſſeaux. Nous en pouvions » fortifier ſi bien l'embouchure, que » tous les Eſpagnols du Pérou n'au- » roient pas été capables d'y entrer mal- » gré nous. S'ils avoient amené des Vaiſ- » ſeaux de guerre, pour nous y enfer- » mer, nous aurions pû tirer des vivres » d'un Pays de grande étendue, & de » quantité de Nations Indiennes. Mais » notre plus grand avantage étoit du cô- » té des Mers du Nord, qui nous favo-

DAMPIER. 1684.

Fortune que Dampier regrette d'avoir manqué.

DAMPIER. 1684.

» riſoient, & par leſquelles nous au-
» rions pû faire venir des troupes & des
» munitions. Pluſieurs milliers d'Avan-
» turiers ſeroient venus nous joindre,
» de la Jamaïque, & principalement
» des Iſles Françoiſes. En un mot, nous
» aurions été ſecourus de tout ce qui
» n'étoit point Eſpagnol, dans les In-
» des Occidentales, & nous ſerions au-
» jourd'hui maîtres, non-ſeulement
» des Mines les plus riches de l'Améri-
» que, mais encore de toute la Côte
» juſqu'à Quito. Qui ſçait même ſi
» nous n'aurions pas pouſſé plus loin
» nos Conquêtes (27)? On ne s'eſt ar-
rêté à faire ici parler Dampier, que pour avoir occaſion de remarquer que l'Auteur du Journal de M. Anſon (28) n'eſt pas le ſeul Anglois, qui ait pris plaiſir à ſe repaître de ces beaux ſonges.

Les Avanturiers cherchent des Rivieres déſertes.

Les Vaiſſeaux des Avanturiers s'étant avancés, pour les recevoir, juſqu'à Punta d'Arena, ils retournerent encore à Plata, dans l'eſpérance d'y trouver le Capitaine Eaton : mais après y avoir cherché en vain ſes traces, ils penſerent à reconnoître quelque Riviere où les Eſpagnols n'euſſent aucun Commerce, pour s'y pourvoir de Canots Indiens,

(27) Page 171.
(28) *Voyez* ſa Relation, Tome XLI, page 419 & ſuiv.

leur étoient néceſſaires dans leurs centes. Le 23 de Décembre, ils fi- it voile vers le Cap de Paſſao, qu'ils ublerent dès le lendemain. Ce Cap i eſt à dix degrés huit minutes de lati- de Méridionale, s'avance dans la Mer forme de Pointe, haute & ronde, paroît diviſé par le milieu. Il eſt nud, ès de la Mer; mais plus loin, & des eux côtés, il eſt couvert d'arbres. En- e le Cap de Paſſao & le Cap de Saint rançois, la Côte eſt remplie de petites ointes, dans l'intervalle deſquelles on rouve autant de petites Bayes ſablon- neuſes. Les Avanturiers avoient des Pilotes, capables de les conduire dans toutes les Rivieres Eſpagnoles, mais qui connoiſſoient peu celles dont les Vaiſ- ſeaux de cette Nation n'approchent ja- mais. Ils ſçavoient néanmoins qu'il s'en trouve pluſieurs entre Plata & Panama. D'ailleurs ils ne pouvoient ignorer que depuis la Ligne juſqu'au Golfe de Saint Michel, les Indiens qui habitent toute cette Côte, ne ſont pas ſous la dépen- dance de l'Eſpagne, & qu'il y a ſeule- ment, près de l'Iſle Gallo, deux Rivie- res où les Eſpagnols ſe ſont établis, pour chercher l'or dont on croit que le ſable eſt mêlé. Dans la difficulté de ſe conduire ils eurent recours à quelques

DAMPIER. 1684.

Cap de Paſ- ſao.

DAMPIER. 1684. Livres qui s'étoient trouvés dans leurs Priſes, & l'expérience leur apprit qu'ils n'avoient pu choiſir de meilleurs guides. Ils ſe fixerent à la Riviere de Saint Jago, parce qu'elle n'eſt point éloignée de Gallo, où les Livres Eſpagnols leur promettoient une Rade ſûre. Entre le Cap Saint-François & cette Iſle, ils apperçurent pluſieurs grandes Rivieres, que cette raiſon leur fit négliger. Enfin, ils arriverent, le 26, devant celle de Saint-Jago, qui eſt ſituée preſqu'à deux degrés au Nord de la Ligne. Elle eſt large & navigable, pendant l'eſpace de quelques lieues; enſuite, ſe partageant en deux bras, elle forme quatre grandes Iſles. Le plus large de ces deux Canaux eſt celui du Sud-Oueſt; mais ils ſont tous deux fort profonds, & l'entrée du plus étroit eſt ſi remplie de ſables, que les moindres Canots n'y peuvent pénétrer dans la baſſe marée. Il y a beaucoup d'apparence que cette Riviere ſort des riches Montagnes de Quito. Elle traverſe un des meilleurs Pays du Monde, ſurtout à dix ou douze lieues de la Mer. La terre, qui eſt noire & profonde, porte des arbres d'une groſſeur extraordinaire, & de toutes les eſpeces qui croiſſent ordinairement dans les climats chauds. Dampier en décrit deux, qui lui

Lumieres qu'ils tirent de quelques Livres Eſpagnols.

Ils arrivent à la Riviere de Saint Jago.

lui cauſerent de l'admiration (28).

DAMPIER. 1684.

Il prend l'un pour une eſpece de Cotonier, dont il diſtingue deux ſortes ; l'une rouge, & l'autre blanche. Le Cotonier blanc eſt plus gros & plus grand que nos Chênes. Il a le corps droit, ſans nœuds & ſans branches, juſqu'à la tête, où il jette, comme le Chêne, pluſieurs groſſes branches. Son écorce eſt unie & de couleur griſe. Ses feuilles ont la largeur de celles du Prunier. Elles ſont dentelées par les bords, ovales, unies, & d'un verd enfoncé. A dix-huit ou vingt pieds de haut, ces arbres ont le tronc beaucoup plus gros que vers la terre. Ils portent un Coton très fin, qu'on appelle Coton de ſoie, & qui, dans ſa maturité, leur donne l'apparence d'un Pommier fleuri. Dampier juge qu'il tombe au mois de Novembre ou de Décembre, parce que la terre en étoit alors couverte. Il n'eſt pas ſi fort, ni ſi long, que celui qui croît dans les Plantations, ſur les petits Cotoniers. Auſſi les Indiens en font-ils peu d'uſage. Ses feuilles tombent au commencement d'Avril : mais, pendant que les vieilles tombent, il en pouſſe de nouvelles, & dans l'eſpace d'une ſemaine, il reprend

Deſcription d'une eſpece de Cotonier.

(28) *Ibidem*, pages 177 & ſuivantes.

DAMPIER. 1684. ce que Dampier appelle une robbe neuve (29). Le Cotonier rouge lui reſſemble, mais il n'eſt pas tout-à-fait ſi gros; il ne porte point de Coton, & ſon bois eſt un peu plus dur: cependant ils ſont tous deux, doux, ſpongieux, & propres à faire des Canots, qui demandent néanmoins d'être tirés à ſec & godronés ſouvent; ſans quoi les vers & l'eau les détruiſent bientôt. Ces arbres ſont les plus gros, que Dampier connoiſſe aux Indes Occidentales; comme l'arbre à Chou en eſt le plus haut. Il en donne auſſi la deſcription.

Arbre à Chou de la Riviere de Saint Jago. Son tronc n'eſt pas d'une extrême groſſeur, mais il eſt fort droit. La plûpart ont cent vingt pieds, & l'on en voit de beaucoup plus longs. Il n'a de branches qu'à la tête, & pluſieurs ne ſont pas plus groſſes que le bras. Elles ſont plates, pointues, & longues de douze à treize pieds. A deux pieds du tronc, elles pouſſent de petites feuilles, longues & larges d'un pouce, qui croiſſent ſi réguliérement des deux côtés, qu'on les prendroit pour une ſeule feuille, compoſée de pluſieurs petites. Le fruit ſort au milieu des branches, depuis le ſommet de l'arbre. Il eſt enveloppé dans plu-

(29) Page 178.

ſieurs jeunes feuilles, qui s'étendent à meſure que les vieilles tombent. Dans ſa maturité, il eſt auſſi gros que la partie la plus menue de la jambe, & long d'un pied. Le lait n'eſt pas plus blanc. Dampier compare ſa douceur à celle d'une noix, lorſqu'on la mange crue; mais il le trouve également ſain & délicieux, lorſqu'il eſt cuit. Outre ce fruit, on voit croître, entre l'arbre & les grandes branches, de petits tuyaux d'environ deux pieds de long, au bout deſquels pend une petite graine dure & ronde, de la groſſeur d'une ceriſe, qui ſert à nourrir les Porcs. De-là vient que les Eſpagnols impoſent une amende, à ceux qui coupent un de ces arbres dans leurs Bois. Le tronc eſt environné, du haut en bas, d'une eſpece de viroles, à demi pied les unes des autres. L'écorce en eſt mince & caſſante, le bois noir & fort dur, & la mouelle blanche. On ne monte point ſur l'arbre, pour cueillir le fruit, parce qu'il meurt auſſi-tôt qu'il a perdu ſa tête. Mais, comme on fait beaucoup d'uſage de ce bois, pour les planchers, on ne connoît pas d'autre maniere de faire tomber le choux, que de couper le tronc. Il ſuffit de le fendre en quatre, pour en faire autant de planches. Dampier regarde ces arbres com-

DAMPIER. 1684.

Comment le fruit ſe cueille.

DAMPIER. 1684.

me l'ornement des Bois, par leurs branches vertes, qui s'étendent beaucoup au-dessus de toutes les autres.

Pourquoi les Espagnols n'ont pas pénétré sur cette Côte.

Les Espagnols ont fait peu de découvertes, sur la Riviere de Saint Jago, & sur toutes celles de la même Côte; apparemment, parce qu'elles ne sont pas directement sur la route de Panama au Port de Lima. Ils prennent d'abord à l'Occident, jusqu'aux Isles de Caboya, pour trouver le vent d'Oueſt. De-là, ils vont au Cap Saint François, & ne touchent ordinairement qu'à Manta, près du Cap Saint Laurent. Il est vrai qu'en revenant de Lima, ils peuvent suivre la Côte: mais alors leurs Vaisseaux sont toujours trop chargés, pour être capables de s'employer à des découvertes. D'ailleurs les Indiens du Pays portent une haine mortelle à la Nation Espagnole. Ils ont peu d'habitations qui ne soient à plusieurs lieues de la Mer; & la Côte étant remplie de Bois impraticables, on ne peut guéres y pénétrer malgré eux. Ceux qui entreprendroient de remonter les Rivieres seroient exposés aux fléches de ces Barbares, qui ne manqueroient pas de s'embusquer de toutes parts pour réſiſter à leurs ennemis. Ils ont de petites Plantations de Maïz, & quantité de Plantains, dont ils font

leur principale nourriture (30).

DAMPIER. 1684.

Les Avanturiers Anglois entrent dans la Riviere.

C'étoit dans la confiance de ne pouvoir paſſer pour Eſpagnols, que les Avanturiers Anglois avoient formé le deſſein de chercher des Canots dans ces Rivieres. Le 26, ils entrerent, avec leurs Chaloupe, dans le petit bras de celle de Saint Jago. Ils ramerent l'eſpace de ſix lieues, avant que de trouver des Habitans. Enfin, ils apperçurent de petites Hutes, & quelques Indiens, qui les voyant approcher de leurs maiſons, ſe hâterent de mettre leurs femmes & leurs enfans, dans leurs Canots, pour fuir plus vîte qu'on ne pût les ſuivre. Leurs Hutes étoient ſur le bord Oriental de la Riviere, préciſément vis-à-vis l'extrêmité de l'Iſle. Les Anglois découvrirent, à la diſtance d'une lieue, ſur l'autre bord, pluſieurs grandes maiſons: mais les Courans leur parurent ſi rapides, qu'ils n'oſerent entreprendre de les traverſer. Ils entrerent dans les Hutes, où ils trouverent un Porc, de la Volaille & des Plantains. Le Porc étoit de l'eſpece des nôtres, apparemment de la race de ceux, que les premiers Eſpagnols firent paſſer aux Indes Occidentales; car les Indiens ſauvages n'ont point de Co-

(30) Page 180.

DAMPIER. 1684.

chons dans leurs Bois. Ils y ont des Pecaris & des Warris, qui ſont une eſpece de Sangliers (31).

La crainte d'être traités en Ennemis, par une Nation dont ils n'avoient pû ſe faire connoître, & que leur approche avoit allarmée, obligea les Anglois de retourner vers l'embouchure de la Riviere : mais il n'y trouverent plus leurs Vaiſſeaux, qui étoient allés les attendre à Gallo. Ils traverſerent quelques bras de Mer, en ſuivant la Côte, pour s'avancer vers *Tomaco*, grande Riviere, qui prend ſon nom d'un Village Indien, peu éloigné de l'embouchure. On lui fait tirer ſa ſource, des riches Montagnes de Quito. Dampier n'oſe l'aſſurer; mais il rend témoignage que ſes bords ſont bien peuplés d'Indiens, & qu'il s'y trouve même quelques Eſpagnols, qui viennent faire le Commerce de l'or avec eux. Quoique l'embouchure ait peu de profondeur, les Barques ne laiſſent pas d'y entrer. On compte cinq lieues, de la Riviere de Saint Jago à celle de Tomaco. Le Pays eſt bas, & coupé par divers bras de Mer, qui rendent la communication facile d'une Riviere à l'autre. Les Anglois, étant ar-

Riviere de Tomaco.

(31) *Ibidem*, page 181.

tivés au Village de *Tomaco*, vers minuit, enleverent tous les Habitans, avec un Chevalier Eſpagnol, nommé Dom Diego de Pinas, qui étoit venu, par Mer, de Lima, pour acheter du bois de Charpente. Son Vaiſſeau n'étoit monté que de huit ou neuf hommes, dont ils n'eurent pas plus de peine à ſe ſaiſir; mais ils ne leur trouverent, pour toutes richeſſes, qu'une aſſez bonne proviſion de vin, qu'ils emporterent. A quelque diſtance, ils apperçurent une Maiſon de quelque apparence, où leur Priſonnier Eſpagnol leur apprit qu'une Dame de Lima entretenoit ſes Agens, pour le Commerce de l'or. Comme ils ne purent s'en approcher que le matin, ceux qui l'habitoient prirent la fuite: cependant ils y trouverent pluſieurs onces d'or, dans des Calebaſſes (32).

DAMPIER 1684. Pillage des Avanturiers.

L'éclat de cette expédition ne leur permettant pas de s'arrêter long-temps dans une Riviere ſi peuplée, ils ſe hâterent de partir, avec le Chevalier Eſpagnol, & deux Canots qu'ils avoient enlevés. Dans leur route, à Gallo, qui n'eſt qu'à trois lieues de Tomaco, ils prirent un Pacquebot, qui faiſoit voile

Ils prennent des Lettres Eſpagnoles.

(32) *Ibidem*, page 184.

DAMPIER. 1684. à Lima. Les Eſpagnols, qui le conduiſoient, jetterent dans les flots la malle des Lettres : mais elle en fut retirée par les Anglois, qui la tranſporterent à Gallo. Cette Iſle déſerte eſt ſituée dans une grande Baye, entre deux & trois degrés de latitude du Nord. L'eau & le bois y ſont en abondance. La Rade eſt proche d'une petite Baye ſablonneuſe, où l'on peut mouiller ſûrement à ſix ou ſept braſſes d'eau : mais le Canal d'entrée a ſi peu de profondeur, qu'on n'y entre qu'avec la marée, & toujours la ſonde à la main.

Iſle de Gallo.

Les Anglois employerent ſix jours entiers, à lire toutes les Lettres du Pacquebot Eſpagnol. Elles leur apprirent que la Flotte de cette Nation étoit attendue à Porto-Bello, & que le Préſident de Panama preſſoit le départ de la Flotte d'Argent, qui devoit être prête à Lima. Cette flatteuſe nouvelle fit abandonner aux Avanturiers tous leurs autres deſſeins, pour s'arrêter à celui de carener promptement leurs Vaiſſeaux, & de ſe mettre en état d'attaquer la Flotte d'Argent. Les Iſles Royales, ou de la Perle, furent le lieu qu'ils jugerent le plus agréable à cette grande entrepriſe, parce qu'étant ſur la route de tous les Vaiſſeaux qui viennent de

a Côte de Lima, il paroiſſoit preſque impoſſible d'y manquer cette Flotte au paſſage. Toutes leurs forces conſiſtoient en deux Vaiſſeaux & deux Barques, avec un Brûlot qu'ils avoient conſtruit Plata. Ils leverent l'ancre le 5 de Janvier. Le 8, ils ſe ſaiſirent d'un Bâtiment de quatre-vingt-dix tonneaux, chargé de farine, qui venoit de Truxillo. Enſuite, s'avançant du côté de *Gorgonia*, Iſle à vingt-cinq lieues de Gallo, ils y mouillerent le 9, ſur trente-huit braſſes, à deux cables de terre, du côté de l'Occident. Dampier place cette Iſle, qui n'eſt pas habitée, à trois degrés de latitude Septentrionale. Elle eſt remarquable par deux Colines en forme de ſelles. Sa longueur eſt de deux lieues, ſur une de largeur; & ſa diſtance de la terre, d'environ quatre lieues. Elle eſt couverte de diverſes ſortes d'arbres, qui ne ceſſent jamais d'être verds & fleuris, & fort bien arroſée par quantité de ruiſſeaux, qui ſortent des hauteurs. On y trouve un grand nombre de petits Singes noirs, & quelques Lapins des Indes, mais peu d'autres Animaux terreſtres. Les Eſpagnols aſſurent qu'il y pleut toute l'année. Dampier obſerva qu'en effet la Côte eſt extrêmement humide, & que les

DAMPIER. 1685.

Forces & projet des Avanturiers.

Isle Gorgonia, & ſa deſcription.

DAMPIER. 1685.

pluies y ſont du moins très fréquentes. Dans leur véritable ſaiſon, l'eau, dit-il, y tombe comme d'un crible. La marée y monte de ſept pieds, & laiſſe toujours, ſur le ſable, quantité de coquillages, dont les Singes font leur nourriture. Les Rochers y ſont couverts, à quatre ou cinq braſſes d'eau, d'huitres plates & menues, dans leſquelles on trouve ſouvent juſqu'à vingt & trente petites Perles. Le Poiſſon n'en eſt ni ſain, ni de bon goût; mais l'intérieur de la coquille eſt plus brillant que les Perles mêmes.

L'Eſcadre, augmentée d'un Vaiſſeau par celui qu'elle avoit pris, remit à la voile le 13, & doubla, trois jours après, le Cap de Coriente, à cinq degrés dix minutes du Nord. Le Courant y étoit fort impétueux du même côté. Une petite Iſle blanche, qu'on découvrit le lendemain, fut priſe pour un Vaiſſeau, & l'on ne revint de cette erreur qu'après s'en être approché. Le 21, on apperçut la Pointe de Garrachine, à ſept degrés vingt minutes. Elle eſt élevée, ſans arbres, & défendue par des rochers. Cependant, on découvre des Bois, plus loin dans les Terres. Les Iſles Royales ſont à douze lieues de cette Pointe, & dans l'intervalle on rencontre

Iſles Royales.

ne petite Isle basse, plate & stérile, nommée *Galera*. L'Escadre, mouilla près de cette Isle, après avoir envoyé les Canots aux Isles Royales, pour y chercher un lieu convenable au dessein qui l'y conduisoit. DAMPIER. 1685.

Ces Isles sont basses & pleines de bois, situées au Nord-Nord-Oüest Quart-de-Nord, & au Sud-Est Quart-de-Sud, à sept lieues du Continent. On leur donne quatorze lieues de longueur. Dampier ne put être informé d'où leur vient le nom d'Isles Royales. Il ne sçait pas mieux pourquoi la plûpart des Cartes leur donnent celui *de la Perle*; car on n'y trouve que des huitres communes, sans aucune apparence de Perles. La plus Septentrionale de toutes ces Isles, se nomme Pacheque, onze ou douze lieues de Panama; & la plus Méridionale est connue sous le nom de Saint Paul. Dampier ignore le nom des autres, quoiqu'il en connoisse plusieurs, qui les surpassent en étendue. Quelques-unes ont des Plantains, des Bananes & des Champs de riz, que les Espagnols de Panama font cultiver par les Négres; mais la plûpart, surtout les plus grandes, sont tout-à-fait incultes. C'est dans ces Isles désertes, que se réfugient les Négres déserteurs. Le Ca- Leur description.

DAMPIER. 1685.

nal qui les ſépare du Continent, eſt large de ſept ou huit lieues, & d'une profondeur qui permet de mouiller dans toutes ſes parties. Les Iſles ſont aſſez proches les unes des autres ; ce qui n'empêche point que dans les eſpaces qui les ſéparent, il n'y ait pluſieurs Canaux ſerrés & profonds, où les Bateaux ſeuls peuvent paſſer du côté du Sud-Eſt. A une lieue de l'Iſle Saint Paul, on trouve un endroit fort propre à carener, où l'on ſe rend par un bon Canal, qui s'ouvre du côte du Nord, & où le flux monte perpendiculairement juſqu'à près de dix pieds.

Eſpece d'huitres, nommées *Clams.*

Le Havre, que les Avanturiers avoient choiſi pour cette opération, eſt entouré de trois Iſles ; & celle, où leurs Vaiſſeaux étoient à ſec, eſt une petite Iſle au Nord, qui n'a qu'une petite Baye ſablonneuſe. Tout le reſte eſt environné de Rochers, où l'on trouve, après le départ de la marée, des Huitres, des Clams, des Moules & des Limpites. Le Clam eſt une eſpece d'Huitre, qui s'attache ſi fort aux corps durs, qu'il eſt impoſſible de l'en détacher. Auſſi l'ouvre-t-on dans l'endroit où elle ſe trouve, pour en tirer la chair, qui eſt fort groſſe, fort graſſe & de très-bon goût. Dampier n'en a vû, de cette eſpece, qu'aux Iſles

Loyales, à la pointe de Garrachine, à Dina & ſur la Côte du Mexique, à vingt-trois degrés de latitude Septentrionale. Les ſeuls Animaux de terre, qu'on trouve dans les mêmes Iſles, ſont les Guanos, des Pigeons & des Tourterelles. DAMPIER. 1685.

Après avoir achevé les réparations néceſſaires à l'Eſcadre, les Anglois, leverent l'ancre, le 14 Février; & dans la crainte de manquer la Flotte d'Argent, ils réſolurent d'aller croiſer devant Panama, dont ils n'étoient éloignés que de vingt-cinq lieues. Dampier jette ici plus de clarté, qu'on n'en a dû trouver juſqu'à préſent dans ſon Journal, ſur les principaux motifs qui attiroient un ſi grand nombre d'Avanturiers dans la Mer du Sud. Avant le Voyage qu'il y avoit déja fait avec le Capitaine Scharp, qu'il regarde comme la premiere courſe de cette nature depuis celles de Drake & d'Oxengam, à l'exception, dit-il, de celle d'un Capitaine François nommé *la Sonde*, qui ſur les informations du Capitaine Wright, eût la hardieſſe de pénétrer, avec un Parti, juſqu'à la Ville de Cheapo; il lui étoit arrivé, en courant la Mer du Nord avec le Capitaine Coxon, d'enlever, à quatre lieues de Porto-Bello, les Paquets qu'on y en-

Eclairciſſement ſur l'origine des Avanturiers, dans les Mer du Sud.

DAMPIER. 1685.

voyoit de Carthagene. Coxon avoit ouvert un grand nombre de Lettres, dont le ſujet lui avoit paru fort ſurprenant. Divers Marchands de la Nouvelle Eſpagne donnoient avis, à leurs Correſpondans de Panama, d'une Prophétie qui couroit alors au ſujet de l'Eſpagne. Elle portoit que la même année, les Avanturiers Anglois feroient de ſi grandes découvertes dans les Indes Occidentales, qu'ils s'ouvriroient une porte qu'ils avoient crue bien fermée; c'eſt-à-dire, un paſſage dans les Mers du Sud. Ces Lettres étoient remplies d'exhortations, par leſquelles chaque Marchand preſſoit ſes Amis de veiller à l'intérêt commun, & de ne rien négliger pour la garde de leurs Côtes. Coxon & ſes Aſſociés avoient conclu que la porte, qui faiſoit l'inquiétude des Eſpagnols, ne pouvoit être que le paſſage de l'Iſthme de Darien, avec le ſecours des Nations Indiennes, qui s'étoient ſoulevées nouvellement contr'eux, & qui avoient conçu beaucoup d'affection pour les Anglois. Ils ſe rappellerent alors combien de fois ces Indiens les avoient ſollicités de paſſer par leur Pays, & d'aller fondre ſur les Eſpagnols dans les Mers du Sud. Ils réſolurent de penſer ſérieuſement à diverſes entrepriſes, dont l'e-

Prophétie qu'annonçoit leur paſſage par l'Iſthme Darien.

écution ne fut pas éloignée ; & re- achetant la plûpart des Lettres, il les nvoyerent à Porto-Bello (33). DAMPIER. 1685.

Comment ils s'acquirent l'amitié des Indiens de l'Iſthme.

A ce récit, Dampier joint les rai- ons qui avoient acquis, aux Anglois, a bienveillance des Indiens. Environ uinze ans avant que le Capitaine Wrigth eût croiſé ſur cette Côte, il voit pris, entre les Iſles Sambales, in jeune Indien qui ſe promenoit dans in Canot ; & l'ayant fait vêtir à l'Anloiſe, il avoit réſolu de l'élever ſous e nom de Jean Gret. Quelques Moskies, à qui le Capitaine avoit obligaion, lui demanderent ce jeune homme, pour lequel ils avoient conçu de 'amitié, & l'emmenerent dans leur Pays. Après lui avoir fait apprendre eur langue, comme il avoit appris l'Anglois avec le Capitaine Wrigth, ils le marierent à une femme de leur Nation. Quelques années ſe paſſerent, uſqu'au temps où les Lettres Eſpagnoles furent interceptées par Coxon. Wright, étant revenu alors aux Iſles Sambales, y enleva un autre jeune homme, fils d'un Indien de quelque conſidération. Enſuite, repaſſant chez les Moskites, il reprit Jean-Gret, qui s'étoit rendu fort expert à la chaſſe, &

Hiſtoire de Jean Gret.

(33) *Ibid.* pages 194 & 195.

DAMPIER. 1685.

qui fut ravi de ſe trouver avec un jeune homme de ſon Pays. Ce fut à ces deux Indiens qu'il vint à l'eſprit d'offrir leurs ſervices au Capitaine, pour lui procurer l'amitié des Nations de l'Iſthme ; projet que les Avanturiers avoient conçu pluſieurs fois, mais que le nombre & la férocité de ces Barbares leur avoient ôté la hardieſſe de tenter. Jean Gret propoſa d'aller à terre, & d'en faire l'ouverture. On le fit conduire, dans un Canot, fort près de la Côte, qui fut couverte auſſi-tôt d'Indiens armés. Il ſe jetta volontairement à la nage, avec un ſimple linge autour des reins, ſuivant l'uſage de ces Peuples, & le Canot s'éloigna. Tous les Sauvages, le voyant vêtu à leur maniere, & l'entendant parler leur langue, s'aſſemblerent tranquillement autour de lui. Il leur déclara d'abord qu'il étoit du Pays ; & leur ayant raconté comment il avoit été pris des Anglois dans ſon enfance, il ajoûta qu'il en avoit été bien traité, & qu'ils étoient dans l'erreur, de craindre une Nation qui n'en vouloit qu'aux Eſpagnols. Il leur apprit auſſi les bons traitemens que les Anglois ne ceſſoient pas de faire à un de leurs Compatriotes, qui étoit tombé depuis peu entre leurs mains ;

Jean Gret perſuade les Sauvages.

il nomma ſon pere, & cet Indien ſe trouva heureuſement du nombre de ceux qui s'étoient aſſemblés ſur la Côte. En un mot, il leur conſeilla de faire alliance avec une Nation bien diſpoſée pour eux, dont le ſecours pouvoit ſervir à leur faire dompter les Eſpagnols. En même temps il aſſura le pere du jeune Indien, que s'il vouloit venir avec lui juſqu'au Vaiſſeau qu'ils voyoient à l'ancre près de l'Iſle *Dorée*, la plus Orientale des Sambales, non-ſeulement on lui rendroit ſon fils, mais qu'il y ſeroit reçu avec toutes ſortes de careſſes. Sur ſa parole, vingt ou trente Indiens partirent à l'inſtant, dans deux Canots chargés de Plantains, de Bananes & de Volailles. Wright, après les avoir traités à bord, ne fit pas difficulté de les accompagner à terre. On ſe fit des préſens de part & d'autre. Le jeune Indien fut rendu à ſon pere, vêtu fort proprement à l'Angloiſe. Cette conférence finit par un Traité, qui accordoit aux Anglois la liberté de paſſer dans le Pays, pour aller dans les Mers du Sud.

DAMPIER. 1685.

Traité qu'ils font avec Wright, Capitaine Avanturier.

On étoit convenu par un des Articles, que lorſqu'ils s'approcheroient du rivage, ſoit pour le Commerce, ou pour faire la guerre aux Eſpagnols, ils feroient un ſignal, auquel on devoit

DAMPIER. 1685.

La Sonde Avanturier François.

les reconnoître. La Sonde, ce même Capitaine François qu'on a déja nommé, ſe trouvant alors avec le Capitaine Wright, ne put ignorer quel étoit ce ſignal, & l'employa peu de temps après avec cent vingt hommes de ſa Nation, pour traverſer heureuſement le Pays des Indiens.

C'eſt à des ſources ſi légeres, c'eſt-à-dire, aux Lettres Eſpagnoles, & à la négociation d'un Sauvage, qu'il faut rapporter, ſuivant le témoignage de Dampier, tous les mouvemens qui ſe ſont faits depuis dans les Mers du Sud. Cependant, il ajoûte qu'une alliance, ſi deſirée des Anglois, faillit d'être rompue dans ſa naiſſance. A peine s'étoit-il paſſé quelques mois, lorſqu'un Vaiſſeau Marchand de la Jamaïque aborda ſur cette Côte. Jean Gret, qui avoit acquis beaucoup de conſidération dans le Pays, s'empreſſa d'aller à bord avec cinq ou ſix autres Indiens du même rang, dans l'eſpérance d'y trouver ſes Alliés & ſes Amis. Mais les Anglois du Vaiſſeau, qui n'étoient pas informés de ſes ſervices & du Traité de Wright, ne virent dans cette viſite qu'une occaſion de faire quelques Eſclaves, qui ſe vendoient alors à grand prix, & ſe diſpoſerent à les arrêter.

Mort de Jean Gret.

Jean Gret & ſes Compagnons, effrayés des apparences, ſe jetterent à la nage; mais ils furent tous maſſacrés dans les flots. Les Indiens de leur Nation n'apprirent point cette tragique Avanture; & dans la ſuite ils demanderent pluſieurs fois, aux Avanturiers Anglois, ce que le malheureux Gret & ſes Amis étoient devenus. On leur répondit ſi conſtamment qu'on l'ignoroit, qu'ils ſe perſuaderent que les Eſpagnols les avoient tués ou fait Priſonniers (34). DAMPIER. 1685.

En arrivant devant Panama, David, qui conſervoit toujours la principale autorité dans l'Eſcadre, envoya au Gouverneur, dans un Canot, Dom Diego de Pinas, ſon Priſonnier, pour traiter de l'échange de deux Anglois, qui étoient tombés, par diverſes avantures, entre les mains des Eſpagnols. Dom Diego accepta volontiers cette commiſſion, avec le conſentement des autres Priſonniers, que les Anglois avoient à bord. L'Eſcadre alla mouiller aux Iſles de Pericon (35), pour attendre la réponſe du Gouverneur; &

(34) Pages 198 & précédentes. Dampier joint, à ſon récit, la maniere dont l'argent ſe recueille à Lima, pour être tranſporté à Porto Bello, par Panama: mais ce détail appartient aux Voyages en Amérique.

(35) Trois petites Iſles pierreuſes, ou trois Rochers, qui ne méritent aucune deſcription, *ibid.*

DAMPIER. 1685. dès le lendemain, un Gentilhomme amena les deux Anglois, pour leſquels on lui donna quarante Eſpagnols (36).

Iſle de Tabaco & ſes agrémens. Le 24, David fit mettre à la voile vers Tabaco, Iſle de la Baye, à ſix lieues au Sud de Panama. Dampier lui donne environ trois milles de long & deux de large. Elle eſt élevée, & montueuſe du côté du Nord, elle forme une agréable colline, dont la pente s'étend juſqu'à la Mer; & la perſpective n'eſt pas moins riante du côté du Nord. On prendroit l'Iſle entiere, pour un beau verger. Ses principaux fruits ſont des Plantains & des Bananes: mais elle eſt environnée de grands Cocotiers & de *Mammets*, qui font un ſpectacle charmant. Le Mammet eſt un grand arbre, droit, ſans nœuds, & ſans branches juſqu'au ſommet, qui s'éleve à plus de ſoixante & dix pieds. Sa tête s'élargit en pluſieurs petites branches, qui croiſſent à peu de diſtance & qui ſont fort entrelaſſées. L'écorce eſt épaiſſe & rude. Le fruit, qui devient jaune en meuriſſant, eſt plus gros que le Coing, & jette une odeur qui répond à la bonté de ſon goût. Il contient deux noyaux plats, chacun

Mammets, eſpece d'arbres.

(36) Page 201.

beaucoup plus gros qu'une amande. On remarque, de ſa peau, qu'elle eſt caſſante avant ſa maturité, & de la ſoupleſſe du cuir lorſqu'il eſt meur. On trouve, dans l'Iſle, un fort beau ruiſſeau d'eau douce, qui ſort de la Montagne, & qui ne ſe jette, dans la Mer, qu'après avoir long-temps arroſé les arbres fruitiers. Le mouillage eſt bon, à un mille de la Côte, ſur ſeize & dix-huit braſſes. Au Nord-Oueſt de Tabaco, on découvre deux autres petites Iſles, ſéparées par un bon Canal, dont la premiere ſe nomme *Tabogille*. L'autre, qui eſt couverte de Bois, n'a jamais eu de nom. DAMPIER. 1685.

Pendant que les Anglois faiſoient de l'eau à Tabaco, ils virent paroître un grand nombre de Canots, remplis d'hommes, qui paſſoient entre cette Iſle & celle de Tabogille. Dampier ne diſſimule pas que cette vûe les jetta dans une vive allarme. Ils demeurerent immobiles, d'étonnement & de crainte. Cependant, lorſqu'ils ne purent douter que les Canots ne vinſſent à eux, ils ſortirent de leur conſternation, pour lever l'ancre & s'avancer eux-mêmes vers cette multitude d'ennemis. Mais leur joye ſuccéda bien-tôt à toutes les défiances, en les reconnoiſſant

Comment les Avanturiers ſont renforcés par d'autres.

DAMPIER. 1685. pour des Avanturiers François & Anglois, qui venoient de la Mer du Nord, & qui avoient traverſé l'Iſthme de Darien. Ils étoient au nombre de deux cens quatre vingt hommes, dont plus de la moitié étoient François, dans vingt-huit Canots, commandés par les Capitaines Gronet & Lequie. On apprit d'eux, qu'ils devoient être ſuivis de cent quatre-vingt Anglois, qui étoient reſtés dans l'Iſthme, ſous le commandement du Capiraine Townley, pour ſe faire des Canots. Tous les Anglois furent auſſi-tôt reçus à bord des deux Vaiſſeaux. On abandonna, aux François, le Bâtiment Eſpagnol qu'on avoit pris chargé de farine, & Gronet continua de les commander. La reconnoiſſance qu'il crut devoir à David & à Swan, lui fit offrir, à chacun de ces deux Officiers, une nouvelle Commiſſion du Gouverneur François du petit Guave, dans l'Iſle Saint Domingue. Dampier éclaircit cet incident par un récit curieux.

Gronet, Capitaine François.

Commiſſions ſingulieres du Gouverneur du Petit Guave.

Il y avoit pluſieurs années, dit-il, que les Gouverneurs du petit Guave s'attribuoient le droit d'envoyer, en Mer, aux Capitaines de leur Nation, des Commiſſions en blanc, avec la liberté d'en diſpoſer à leur gré. Ces Com-

missions étoient une sorte de Passe-ports, qui mettoient ceux, à qui elles étoient accordées, sur le pied des Armateurs en titre, c'est-à-dire, qui les dérobboient au châtiment ou à la vangeance du Parti opposé. Elles ne contenoient néanmoins qu'une permission de Pêche & de Chasse. Mais c'étoit sous ce prétexte, que toutes les parties de l'Amérique étoient ravagées par Mer & par Terre; & les Gouverneurs du petit Guave, de qui l'on recevoit cet étrange droit, étoient devenus comme la ressource de tous ceux à qui l'infortune faisoit tenter les hasards, dont ils tiroient le nom d'Avanturiers (37). DAMPIER. 1685.

Après de sages dispositions, David résolu de ne rien négliger pour assurer ses desseins sur la Flotte d'Argent, proposa d'aller chercher, au Golfe de Saint Michel, le Capitaine Townley, qui devoit être déja sur Mer. Tout le monde applaudit à cette ouverture, & l'on mit à la voile le 2 de Mars. Ce Golfe est à trente lieues de Panama, au Sud-Est. On y trouve quantité de Rivieres. Il touche, du côté du Sud, à la Pointe de Garrachine, qui est à Les Avanturiers se rendent au Golfe de Saint Michel.

(37) *Ibidem*, page 206.

DAMPIER. 1685.

Erreur des Cartes.

six degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, & du côté du Nord au Cap Saint Laurent. Dampier réforme ici une erreur, qu'il appelle grossiere, quoiqu'on la trouve, dit-il, dans la plûpart des Cartes. Elles ne donnent point de nom au Cap Méridional, qui est cependant le plus considérable, & qui forme la véritable Pointe de *Garrachine*, tandis qu'elles donnent ce nom au Cap Septentrional, qui est le moins remarquable, & qui ne doit porter que celui de Saint Laurent. Les principales Rivieres, qui tombent dans le Golfe de Saint Michel, sont celles de *Sainte Marie*, de *Sambo*, & de *Congos*. Dampier étoit d'avis de se rendre à celle de Congos, qui lui paroissoit le plus court chemin pour le Voyage par terre, de la Mer du Nord à celle du Sud. Cette Riviere vient directement du Pays ; & recevant plusieurs ruisseaux, qui s'y jettent des deux côtés, elle se décharge, au Nord du Golfe, à une lieue du Cap Saint Laurent. Le Golfe a peu de largeur ; mais sa profondeur le rend navigable : & quoique les dehors soient remplis de sables, on y trouve un Canal, que les Vaisseaux peuvent suivre sans danger. La Riviere de Sambo, qui

Riviere de Congos.

Riviere de Sambo.

qui paroît fort grande, mais où Dampier n'a jamais pénétré, ſe jette dans la Mer, au Midi du Golfe, vers la Pointe de Garrachine. Au-delà des embouchures de ces deux Rivieres, le Golfe ſe rétrecit un peu, & forme cinq ou ſix petites Iſles, couvertes de gros arbres verds, & ſéparées par de bons Canaux. Plus loin encore, il eſt ſi ſerré, par deux Pointes de terre baſſe, qu'il ne forme plus qu'un petit Détroit, d'un demi-mille de large, qui ſert comme d'entrée à la partie intérieure. On trouve, à l'Eſt, l'embouchure de pluſieurs Rivieres, dont la principale eſt celle de Sainte Marie, qui eſt navigable l'eſpace de huit ou neuf lieues; après quoi, elle ſe diviſe en deux branches, qui ne peuvent recevoir que des Canots. La marée y monte & deſcend, d'environ dix-huit pieds. A ſix lieues de ſon embouchure, du côté du Sud, les Eſpagnols avoient bâti, depuis vingt ans, une Ville célébre par ſes Mines d'or, qu'ils avoient nommée Sainte Marie, du nom de la Riviere. Ils y employoient, dans la belle ſaiſon, un grand nombre d'Eſclaves au travail des Mines; mais on déja remarqué que les attaques réitérées des Avanturiers les avoient forcés de l'abandonner. Le Capitaine Har-

DAMPIER. 1685.

Riviere & Ville de Sainte Marie.

DAMPIER. 1685. Mines d'or.

ris, qui les commandoit au dernier Siége, rendoit témoignage qu'il avoit trouvé, dans cette Place, toute sorte d'Artisans, & quantité de hoyaux & d'autres instrumens de fer, pour le travail des Esclaves. Outre l'or qu'ils tiroient du sable, ils en découvroient souvent de grosses masses, enchassées comme naturellement dans les rochers. Harris en avoit conservé une, de la grosseur d'un œuf de Poule, qu'il fit voir à Dampier ; & ses gens en avoient pris de beaucoup plus grosses ; mais il avoit fallu les mettre en pieces, pour en faire le partage. A la vérité, ces especes de lingots ne sont pas solides : ils ont des crevasses & des pores, qui sont remplis de terre & de sable (38).

L'embouchure de la même Riviere offre une autre petite Place, nommée *Schuchaderos*, & située au Nord, dans un lieu ouvert, où la chaleur est moins insupportable qu'à Sainte Marie.

Rencontre du Capitaine Townley & d'une nouvelle Troupe d'Avanturiers.

En approchant du Golfe, les Anglois en virent sortir deux Bâtimens, sur lesquels, ils furent agréablement surpris de reconnoître le Capitaine Townley avec ses gens. Ce nouveau Corps d'Avanturiers, étant sorti de la

(38) Pages 210 & précédentes.

Riviere de Congos, pendant la nuit, avoit rencontré deux Barques Eſpagnoles, deſtinées pour Panama, l'une chargée de farine, l'autre de vin, d'eau-de-vie, de ſucre & d'huile; il s'en étoit ſaiſi, avec beaucoup de remercimens à la Fortune, qui leur procuroit tout-d'un-coup un ſi riche échange pour leurs Canots. DAMPIER. 1685.

Ils avoient appris, des Priſonniers, que la Flotte d'Argent étoit prête à faire voile; & dans la défiance de leurs forces, qui ne leur auroient pas permis de l'attaquer, ſans autres armes que leurs épées & leurs mouſquets, ils s'applaudirent beaucoup du bonheur qui leur faiſoit rencontrer l'Eſcadre. Deux jours après, un Canot, ſorti de la Riviere de Sainte Marie, les aſſura qu'une autre troupe, de trois cens Anglois & François, venoit par terre de la Mer du Nord. L'Iſthme de Darien étoit alors un chemin ouvert, pour tous les Avanturiers qui vouloient paſſer dans celle du Sud (39).

La ſaiſon ſeche, qui touchoit à ſa fin, rendoit l'eau fort difficile à trouver. Après en avoir cherché inutilement à la Pointe de Garrachine, l'Eſ- Porto Pinas & ſa ſituation.

(39) Page 212.

DAMPIER. 1685. cadre fut obligée de faire voile à Porto Pinas, qui en eſt à ſept lieues, au Sud-Quart d'Oueſt. On lui a donné ce nom, parce qu'il y croît quantité de Pins. Le Pays en eſt élevé; & les Terres, qui bordent la Mer, ſont couvertes des plus beaux Bois du Monde. Dampier le place à ſept degrés de latitude du Nord. A l'entrée du Havre, on rencontre deux petites Iſles, ou plutôt deux Rochers. Les Pilotes Eſpagnols vantent le Havre de Porto Pinas, quoiqu'il ſoit expoſé aux vents du Sud-Oueſt, qui ſoufflent ſouvent ſur cette Côte : mais les Anglois en trouverent l'entrée dangereuſe. Ils ſe contenterent d'y envoyer leurs Canots, qui découvrirent un Ruiſſeau d'eau douce, avec beaucoup d'incommodité ſeulement pour remplir les tonneaux.

Lettres interceptées, qui inſtruiſent les Aventuriers de la route de la Flotte d'Argent.

En retournant vers l'Iſle de Tabaco, un heureux haſard, qu'ils regarderent comme le préſage de la victoire, leur fit rencontrer un Pacquebot, envoyé de Lima pour annoncer, aux Habitans de Panama, le départ de la Flotte d'Argent. Les Eſpagnols ſe hâterent de jetter leurs Lettres en Mer, & la plûpart furent perdues. Mais la diligence de David en ſauva quelques-unes, qui marquoient poſitivement que la Flotte

partoit, avec toutes les forces qu'on avoit pu raſſembler dans le Royaume du Pérou ; qu'elle avoit ordre néanmoins de n'en pas venir aux mains avec les Avanturiers, ſans y être forcée, & que tous les Pilotes avoient long-temps déliberé ſur la route qu'ils devoient tenir, pour éviter leur rencontre (40). DAMPIER. 1685.

(40) Dampier a cru qu'il étoit important, pour la Navigation, de publier deux de ces Lettres. La même raiſon nous défend de les ſupprimer. I. Monſieur, m'étant trouvé avec ſon Excellence, on a dit que ce n'étoit pas le temps de partir, & l'on objecte Gallapagos. J'ai répondu à cela, qu'on craignoit l'Ennemi, & qu'on pouvoit bien ſuivre cette route. Sur quoi ſon Excellence m'a ordonné d'écrire la route, que voici : Le premier jour, il faut faire route à l'Oueſt-Sud-Oueſt ; de là à l'Oueſt, juſqu'à ce qu'on ſoit à quarante lieues en Mer. Enſuite, il en faut faire autant au Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'on ſoit ſous la Ligne. De-là les Pilotes doivent prendre la route de Moro de Porco, & de la Côte de Lavelia & de Naya, où l'on prendra langue ; & ſuivant ce qu'on apprendra, on peut continuer la même route pour Otoque. De-là à Tabaco, & puis enfin à Panama. Voilà la route que je crois la meilleure. II. La route la plus ſûre qu'on doit tenir, partant de Malabrigo eſt celle-ci. Il faut faire route à l'Oueſt-Quart-de-Sud, pour ne pas paſſer à vûe des Iſles de Lobos. S'il arrive que les vents de Mer y portent, & jettent à l'oppoſite de la latitude de Malabrigo, tenez le vent au plus près que vous pourrez ; & s'il eſt néceſſaire, continuez cette route & relâchez. Louvoyez enſuite, & vous éloignez, gardant toujours votre latitude. Quand vous ſerez à quarante lieues des Iſles Lobos, gardez cette diſtance, juſqu'à ce que vous ſoyiez ſous la Ligne ; alors, ſi le vent général vous ſuit plus loin, il

DAMPIER. 1685.

La ſeconde de ces deux Lettres ſuppoſe que la Flotte partoit de Malabrigo, qui eſt à huit degrés de latitude Méridionale ; & l'autre eſt écrite dans la ſuppoſition qu'elle devoit partir de Lima, qui eſt quatre degrés plus au Sud. De-là vient, remarque Dampier, qu'on lui donnoit avis d'éviter Lobos, qui n'eſt pas éloignée de la route ordinaire de Panama, & qu'il eſt très difficile d'éviter en effet, avec les vents qui ſoufflent alors. Mais on croyoit cet ordre néceſſaire, parce qu'on étoit perſuadé que les Anglois attendroient la Flotte à Lobos.

Arrivée d'une nouvelle troupe d'Avanturiers.

Cependant, après avoir délibéré ſur leurs anciennes lumieres, & ſur le rapport des Priſonniers, ils quitterent Tabaco pour retourner aux Iſles Royales, comme au ſeul Poſte que les Vaiſſeaux Eſpagnols ne pouvoient éviter. Ils rencontrerent le Capitaine Harris, qui étoit allé, pour la ſeconde fois, à la Riviere de Sainte Marie, d'où il amenoit les

faut faire route au Nord-Nord Eſt, juſqu'à ce que vous ſoyiez à trois degrés Nord. Si vous trouvez les vents de Mer à cette latitude, tâchez de tenir la Côte, & de vous approcher ainſi de Panama. Si pendant votre Voyage, vous venez à vûe de l'Iſle, avant que d'être à la hauteur du Cap Saint François, ne manquez pas de vous éloigner de la vûe des Terres, de peur que l'Ennemi ne vous découvre. *Ibidem, pages* 215 & 216.

derniers Avanturiers qu'on leur avoit annoncés : mais le nombre en étoit moins grand qu'on ne l'avoit publié. Le 22 d'Avril, ils arriverent à Chepelio, la plus agréable de toutes les Isles de Panama. Elle n'est éloignée que d'une lieue du Continent. Dans sa longueur, qui est d'environ deux milles, sur presqu'autant de large, la partie du Sud est haute & pierreuse ; mais celle du Nord, qui est basse, & dont le terroir est une espece de terre glaise, a l'apparence d'un Jardin, planté de toutes sortes d'excellent fruit. Dampier admira les Sapdeles, les Avogatos, les Mammers-Sapota & les Pommes à l'étoile, jusqu'à se faire un devoir d'en donner la description.

DAMPIER. 1685.

Isle de Chepelio.

Excellence de ses fruits.

Le Sapadilier est de la grosseur commune du Poirier. Son fruit ressemble beaucoup à la Poire de Bergamotte ; mais il est quelquefois un peu plus long. Lorsqu'il est verd ou nouvellement cueilli, le jus en est blanc & visqueux. Ensuite il devient aussi clair que l'eau la plus pure, & d'une délicatesse exquise. Ce fruit a deux pepins noirs, de la grosseur d'une graine de citrouille. L'Avogato, qui peut passer aussi pour une espece de Poirier, a l'écorce noire, & fort unie, la feuille large & ovale,

Sapadilier.

Avogato.

DAMPIER. 1685. & le fruit de la groſſeur d'un gros Limon. Il devient jaunâtre en meuriſſant. On ne le mange que deux ou trois jours après l'avoir cueilli. Le dedans en eſt verd, & doux comme le beurre. Auſſi le mêle-t'on avec du ſucre & du jus de citron, qui en font un mets excellent. Quelques-uns le mangent avec un peu de ſel & du Plantain rôti. Il eſt fort ſain, de quelque maniere qu'il ſoit apprêté, & ſi nourriſſant, qu'il peut raſſaſier la plus grande faim. On aſſure qu'il excite aux plaiſirs de l'Amour, & que cette raiſon le fait rechercher des Eſpagnols. Dampier rend témoignage qu'il en a trouvé dans pluſieurs endroits où les Eſpagnols ſont établis, & qu'ils en avoient dans la Jamaïque, pendant qu'ils étoient Maîtres de cette Iſle (41).

Mammet-Sapota. Le Mammet-Sapota eſt différent du Mammet de Tabaco, qu'on a déja décrit. L'arbre n'eſt ni ſi gros ni ſi grand, & le fruit n'eſt pas ſi rond. L'écorce en eſt mince & fragile; le dedans d'un rouge enfoncé, & le noyau rude & plat. Il paſſe pour le meilleur fruit des Indes Occidentales. Dampier n'en a vû que dans les Contrées ſoumiſes à l'Eſpagne. On diſtingue une troiſiéme eſpece de

(41) *Ibid.* page 218.

Mammet, qu'on nomme ſauvage, parce que ſon fruit n'eſt d'aucune valeur : mais l'arbre eſt droit, haut, dur, & par conſéquent le meilleur dont on puiſſe faire des mâts (42). DAMPIER. 1685.

Le Pommier à étoile reſſembleroit au Coignaſſier, s'il n'étoit beaucoup plus gros. Il eſt fort touffu ; & ſes feuilles ſont larges, ovales & d'un verd obſcur. Le fruit, qui eſt de la groſſeur d'une groſſe Pomme, en eſt ſi couvert, qu'il n'eſt pas aiſé de l'appercevoir. On vante ſa bonté. Mais Dampier avoue que n'en ayant jamais mangé, il n'en fait cet éloge que ſur le témoignage d'autrui. Cependant il regrette que les Anglois, moins curieux que les Eſpagnols, ne faſſent aucune plantation de ces arbres, ou n'entretiennent pas du moins ceux qu'ils ont trouvés plantés dans les Etabliſſemens qui leur viennent de cette Nation (43). Pommier à étoile.

La Rade de Chepelio eſt du côté du Nord, & le mouillage y eſt ſûr, à demi-mille de la Côte. Cette Iſle eſt ſituée vis-à-vis l'embouchure de la Riviere de Chepo, qui ſort des Montagnes au Nord du Pays ; mais étant enfermé au Sud par d'autres Montagnes, elle ſer- Rade de Chepelio.

(42) Page 219. (43) *Ibidem.*

DAMPIER. 1685.

pente long-temps à l'Oueſt pour trouver un paſſage au Sud-Oueſt, où elle ſe jette dans la Mer a ſept lieues de Panama.

Riviere & Ville de Chepo.

Sa profondeur eſt extraordinaire, & ſa largeur d'un quart de mille. Mais l'entrée eſt bouchée par des ſables, qui n'en permettent l'accès qu'aux Barques. A ſix lieues de la Mer, ſur la rive gauche, on rencontre une petite Ville Eſpagnole du même nom, dont les Avanturiers eurent d'autant moins de peine à ſe ſaiſir, qu'ils la trouverent déſerte. L'unique fruit qu'ils tirerent de cette expédition, fut d'avoir obſervé que le Pays voiſin eſt plat, & qu'au Midi de la Riviere on n'apperçoit que des Forêts d'une grande étendue.

Ils continuerent de croiſer vers les Iſles Royales, juſqu'au 22 de Mai, qu'ils prirent le parti de mouiller à Pacheque, la plus Septentrionale de ces Iſles. Le 28, après une matinée fort pluvieuſe, telle qu'ils devoient l'attendre dans un Pays où la ſaiſon des pluies arrive ordinairement avec le mois de Mai ou de Juin, le temps s'éclaircit aſſez, vers midi, pour leur faire découvrir toute la Flotte Eſpagnole, à trois lieues Oueſt-Nord-Oueſt de l'Iſle, où ils étoient à l'ancre.

Elle étoit compoſée de quatorze Voi-

ſes ; ſans compter les Canots, dont chacun avoit douze à quatorze rames. Les Vaiſſeaux de guerre étoient au nombre de ſix ; l'Amiral, monté de quarante & une pieces de canon, & de quatre cens cinquante hommes ; le Vice-Amiral, de quarante canons & quatre cens hommes, & le Contre-Amiral de trente-ſix canons & trois cens ſoixante hommes. Des trois autres, le premier portoit vingt-quatre canons & trois cens hommes ; le ſecond, dix-huit canons & deux cens cinquante hommes, & le troiſiéme huit canons & trois cens hommes. Il y avoit deux gros Brûlots & ſix Navires, chargés de petites armes, qui avoient huit cens hommes à bord. Les Canots en avoient deux ou trois cens. A toutes ces forces, les Eſpagnols avoient joint quelques vieilles troupes qui venoient de Porto-Bello, & qu'ils avoient rencontrées à Lavelia. Celles, qu'ils avoient priſes à Lima, conſiſtoient en trois mille hommes : mais pour ne rien donner au haſard, ils avoient pris le parti de débarquer leurs tréſors à Lavelia.

DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers découvrent la Flotte Eſpagnole.

Ses forces.

Les Avanturiers avoient groſſi leur Eſcadre, juſqu'au nombre de dix Vaiſſeaux. Cependant ils n'en avoient que deux, qui méritaſſent proprement ce

Forces des Avanturiers.

DAMPIER. 1685.

nom ; celui du Capitaine David, qui étoit monté de trente-ſix pieces de canon & de cent cinquante-ſix hommes, la plûpart Anglois ; & celui du Capitaine Swan, de ſeize canons & de cent quarante hommes. Tous les autres n'avoient que de petites armes, & n'étoient que des Navires Marchands & des Barques, qu'on avoit équipés à force de travail & d'induſtrie. Townley avoit cent dix hommes, tous Anglois ; Gret, trois cens, tous François ; Harris cens, la plûpart Anglois ; Branly trente-ſix, Anglois & François. La Barque du tranſport du Vaiſſeau de David, celle de Swan & celle de Townley, avoient chacune huit hommes. Une petite Barque de trente tonneaux, équipée en Brûlot, & chargée de tout l'attirail des Canots, faiſoit le dixiéme Bâtiment de cette étrange Flotte, & le nombre total des hommes montoit à neuf cens ſoixante.

Stratagême qui les trompe, & qui ſauve la Flotte Eſpagnole.

Tous les déſavantages de leur ſituation ne furent pas capables de les décourager. Ils avoient l'avantage du vent, & par conſéquent le choix de combattre ou d'eviter l'Ennemi : le cri général fut pour l'action. Ils leverent l'ancre vers quatre heures après midi, pour aller droit à la Flotte Eſpagnole, qui ſe

venoit près du vent avec la même apparence de réſolution. Mais la nuit étant ſurvenue, on ſe réduiſit de part & d'autre à tirer quelques bordées. Pendant les ténébres, l'Amiral Eſpagnol mit un fanal, pour faire mouiller ſa Flotte. On vit ce feu l'eſpace d'une demie heure. Il diſparut; & peu de tems après, il ſe fit revoir. Comme les Avanturiers ne ceſſoient point d'avoir le vent, ils demeuroient à la voile, dans l'opinion que cette lumiere étoit toujours à la hune de l'Amiral. Mais la ſuite leur apprit que c'étoit un ſtratagême. Le fanal avoit été mis, la ſeconde fois, à la hune du grand mât d'une Barque, que les Eſpagnols firent éloigner; & les Avanturiers y furent d'autant mieux trompés, que ſe fiant à leur premiere opinion, ils continuerent de ſe croire au-deſſus du vent. L'arrivée du jour leur fit connoître enfin qu'ils avoient perdu cet avantage. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ils virent l'Ennemi qui venoit ſur eux à pleines voiles. Cependant ils firent divers mouvemens, pour regagner ce qu'ils avoient perdu; & combattant tout le jour comme en courant, ils firent preſque le tour de la Baye de Panama: vers le ſoir, ils revinrent mouiller à l'Iſle de Pache, DAMPIER. 1685.

DAMPIER. 1685.

que. » Ainſi finit cette journée. Ainſi » finirent, avec elle, tous les projets » dont ils s'étoient entretenus pendant » cinq ou ſix mois. Au lieu de ſe rendre » maîtres de la Flotte Eſpagnole, ils ſe » crurent fort heureux de lui échapper, » & d'avoir obligation de leur ſalut à » leurs Ennemis mêmes, qui n'avoient » pas ſçû tirer parti de leur avanta- » ge (44). Le 30, au matin, ils virent la Flotte Eſpagnole raſſemblée à trois lieues d'eux ; & bien-tôt il ſe leva un petit vent du Sud, dont elle profita fort habilement pour ſe rendre à Panama.

Les Avanturiers ſe croyent heureux d'échapper.

Ils ſe rendent aux Iſles de Quibo, ou Caboya.

Dans un Conſeil que les Avanturiers tinrent auſſi-tôt, ils prirent la réſolution de faire voile aux Iſles de Quibo, pour y chercher un de leurs Bâtimens, qui avoit été forcé de ſe ſéparer d'eux pendant le combat. La principale de ces Iſles, qui avoient été nommées pour le Rendez-vous, eſt ſituée à ſept degrés quatorze minutes de latitude du Nord. Il fallut repaſſer entre la Pointe de Garrachine & les Iſles Royales, & de-là s'approcher de Moro de Porcos, Montagne haute & ronde, ſur la Côte de Lavelia. Ce côté de la

(44) *Ibid.* Pages 224 & précédentes.

Baye de Panama s'étend à l'Oueſt, juſ- DAMPIER, 1685.
qu'aux Iſles de Quibo. On y trouve pluſieurs Rivieres & quelques petits Ports ; mais étant couvert de Bois fort épais, il eſt médiocrement habité, quoique plus loin dans les Terres le Pays ne conſiſte qu'en vaſtes pâturages, où l'on nourrit toutes ſortes de Beſtiaux. L'Iſle, qui ſe nomme proprement Quibo, ou Caboye, eſt une Iſle baſſe, de ſix ou ſept lieues de long, ſur trois ou quatre de large. Elle produit différentes eſpeces de grands arbres & de l'eau excellente à l'Eſt & au Nord-Eſt. On y trouve quelques Bêtes fauves, & quantité de gros Singes noirs, dont la chair eſt un fort bon aliment. Au Sud-Eſt de la Pointe de l'Iſle il faut ſe garder d'un fond bas, qui s'étend près d'une demie lieue en Mer, & d'un rocher, ſitué une lieue au Nord de cet écueil, à un mille de la Côte, qui ne ſe fait voir qu'à la fin de la marée. C'eſt le ſeul danger, qu'il y ait aux environs de l'Iſle, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller à un quart de mille du rivage, ſur un fable clair, à ſix, huit, dix, ou douze braſſes. On découvre pluſieurs autres Iſles, les unes au Sud-Oueſt, les autres au Nord & au Nord-Eſt. Celle de Quicaro, qui Iſle de Quicaro.

DAMPIER. 1685.

est au Sud-Oueſt de Quibo, eſt une aſſez grande Iſle. Celle de Rancheria ferme la vûe, du côté du Nord, par une multitude de grands arbres, nommés Palmaries, qui ſont fort différens des Palmiers, malgré la reſſemblance des noms, & qui ſervent à faire d'excellens mâts. Ce bois eſt remarquable par la diſpoſition de ſes veines, qui loin de s'étendre en longueur, comme dans les autres bois, circulent autour de l'arbre. *Canales* & *Cantarras*, ſont deux autres petites Iſles, au Nord-Eſt de Rancheria, ſéparées par des Canaux, où l'on peut mouiller en ſûreté, & riches en arbres & en eau. A les voir, de la Mer, on ne les croit pas ſéparées du Continent. Quoiqu'elles ayent toutes leur nom particulier, on les comprend preſque toujours ſous le nom général de Quibo, qui en eſt la plus grande & la plus remarquable. Swan ne laiſſa pas de donner, à quelques-unes, celui des Marchands Anglois, qui étoient les Propriétaires de ſon Vaiſſeau.

Iſle de Rancheria, & ſes Palmaries.

Swan leur donne d'autres noms.

Tous les Avanturiers, s'étant raſſemblés dans ces Iſles, tinrent un nouveau Conſeil ſur l'état de leur fortune. Après avoir vû manquer tant de fois leurs deſſeins, du côté de la Mer, ils réſolurent

d'eſſayer ſi la Terre ne leur ſeroit pas plus favorable. Leon, principale Ville de la Côte du Mexique, leur offroit une proye digne de leur courage; mais le Voyage étoit long par terre. D'ailleurs ils manquoient de Canots, pour débarquer. Le Conſeil fit tourner leurs premiers ſoins à ſe procurer un ſecours, qu'ils ne pouvoient trouver plus préſent que dans les grands arbres des Iſles de Quibo; & Dampier en prend occaſion d'expliquer, avec quel art les Avanturiers ſuppléent au défaut de toutes ſortes d'Ouvriers. DAMPIER, 1685.

Chaque Vaiſſeau, dit il, travailloit pour ſoi; mais, on avoit beſoin de s'entr'aider mutuellement pour lancer les Canots à l'eau, parce qu'on en faiſoit quelques-uns à plus d'un mille de la Mer. On coupoit un gros & long arbre, qu'on quarroit par le haut. On le tournoit ſur le plat, pour donner la figure au côté oppoſé, qui devoit faire le fond. Enſuite, on le renverſoit encore, pour le creuſer. De pluſieurs méthodes, celle qui parut la plus ſûre fut de faire trois trous dans le fond, l'un devant, l'autre au milieu, & le troiſiéme en haut, pour meſurer ainſi le plus épais du fond; ſans quoi l'on auroit pû craindre de le faire plus mince. Maniere dont les Avanturiers font des Canots.

DAMPIER. 1685.

qu'il ne devoit l'être. On lui laiſſoit trois pouces d'épaiſſeur en bas, & un demi pouce en haut. Les deux bouts étoient faits en pointe. David en fit deux de trente-ſix pieds de long, & de cinq à ſix de large (45). Ce travail ne prit qu'un mois; & l'Eſcadre ſe trouva prête à partir le 20 de Juillet.

Ils partent de Quibo pour l'Expédition de Leon.

Elle prit la route de Ria-Lexa, qui eſt le Port de Leon. Après avoir paſſé entre la Riviere de Quibo & celle de Ranchéria, elle ſuivit une Côte baſſe; couverte de Bois, & peu habitée, pour traverſer le Golfe de Nicoya, le Golfe de Dolce, & l'Iſle de Canco. Les vents étant fort variables, on avoit, chaque jour, un ou deux grains; & le ſoir, pour toute la nuit, un vent de terre Nord-Nord-Eſt. Le 8 d'Août, à onze degrés vingt minutes, ſuivant l'obſervation de Dampier, les Pilotes découvrirent une haute Montagne, qui s'éleve en pain de ſucre, & que la fumée, qu'ils en virent ſortir, leur fit prendre pour le *Volcan Vejo*. Ils ne purent en douter, après avoir porté le Cap au Nord. C'eſt là route qui conduit au Havre de Ria-Lexa. Ils doublerent cette Montagne, & tous les Ca-

Volcan-vejo.

(45) Page 230.

nots furent disposés pour y descendre le lendemain. DAMPIER, 1685.

Suivons Dampier. Nous laissâmes, dit-il, nos Vaisseaux à huit lieues de la Côte, & m'étant embarqué avec cinq cens vingt de nos gens, sur trente & un Canots, nous nous avançâmes vers le Havre. Un grain terrible, accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluye, nous jetta dans le dernier danger. Cependant, après nous être mis à couvert pendant la nuit, & la moitié du jour suivant, nous nous approchâmes du Havre. Notre Pilote le connoissoit assez, pour nous mener à l'entrée: mais, comme la nuit approchoit, il n'eut pas la hardiesse d'aller plus loin; parce que ce n'est qu'une petite Anse, & qu'il y en a d'autres qui lui ressemblent. Le lendemain, à la pointe du jour, nous entrâmes dans l'Anse, qui est extrêmement serrée, & si basse des deux côtés, que la marée couvre les deux rives. Elles sont couvertes de Mangles rouges, qui ne permettent point d'y passer. Au-delà des Mangles, les Espagnols ont une redoute, pour s'opposer aux descentes. Quelques Indiens, qui la gardoient, allarmés par le bruit de nos rames, prirent aussi-tôt la fuite vers Leon. Nous nous hatâmes de des-

Les Avanturiers vont à Ria-Lexa.

DAMPIER. 1685. cendre, dans l'eſpérance de les joindre. On fit un détachement de quatre cens ſoixante-dix hommes, pour marcher droit à la Ville; & je reçus ordre, avec cinquante-neuf autres, de demeurer à la garde des Canots.

Ville de Leon. Leon eſt ſituée à vingt milles dans les Terres. On s'y rend par un chemin fort uni, au travers de pluſieurs grands Pâturages, & de quelques Bois de haute futaye. A cinq milles du rivage, on rencontre une Manufacture de Sucre. On en trouve une autre, trois milles plus loin; & deux milles au-delà, on paſſe une belle Riviere, qui a peu de profondeur. C'eſt la ſeule eau qui s'offre, juſqu'à deux milles de Leon. Mais le chemin eſt droit, agréable, & ſablonneux. La Ville eſt aſſiſe dans une Plaine, à peu de diſtance du Volcan, qui s'apperçoit de la Mer. Quoique les Maiſons n'y ſoient pas hautes, elles ſont ſpacieuſes, ſolidement bâties, & la plûpart environnées de beaux Jardins. Les murs ſont de pierre, & les couvertures de tuile. Leon n'eſt pas célébre par ſon Commerce, & n'a pas la réputation d'être riche en argent. Ses richeſſes conſiſtent en Pâturages, en Beſtiaux, & en Plantations de cannes de ſucre (47).

(47) Page 233.

Il étoit huit heures du matin, lorſque les Avanturiers étoient ſortis de leurs Canots. Townley, avec quatre-vingt hommes d'élite, faiſoit l'avant-garde. Swan marchoit enſuite, à la tête de cent hommes, ſuivis de David, avec un corps de cent ſoixante-dix hommes. Knight faiſoit l'arriere-garde. A quatre milles de la Place, ils rencontrerent un corps de Cavalerie, qui tourna le dos à leur approche. Townley s'étant avancé, juſqu'à la Ville, ſans qu'il ſe préſentât perſonne pour lui diſputer le paſſage, eut l'audace d'y entrer avec ſes quatre-vingt hommes. Il fut chargé, dans une rue fort large, par deux cens Cavaliers Eſpagnols. Mais, deux ou trois de leurs Commandans ayant été renverſés des premiers coups, tout le reſte prit la fuite. Leur Infanterie, qui étoit rangée ſur la Place d'Armes, au nombre d'environ cinq cens hommes, fit auſſi ſa retraite en les voyant fuir; & la Ville demeura au pouvoir des Avanturiers, qui continuerent d'y entrer ſucceſſivement (48).

DAMPIER. 1685. Elle eſt priſe pillée & brûlée.

Dampier paſſe avec affectation ſur les circonſtances du pillage, pour faire tomber l'attention & la pitié ſur un

(48) Page 235.

DAMPIER. 1685. Anglois, nommé Swar, qui fut maſſacré par les Eſpagnols. C'étoit, dit-il, un brave Vieillard, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, qui après avoir ſervi ſous Cromwel dans la guerre d'Irlande, s'étoit retiré à la Jamaïque, & n'avoit pas ceſſé de ſuivre les Avanturiers. Il avoit refuſé de demeurer à la garde des Canots : mais la foibleſſe de ſes jambes ne lui ayant pas permis de ſuivre le détachement, il eut le malheur de tomber entre les mains des Ennemis. Loin de demander grace, pour ſa vie, il tira ſon fuſil au milieu d'eux, avec le ſoin de garder un piſtolet chargé : & ſans reſpect pour ſon âge, qui ſe déclaroit par la blancheur de ſes cheveux, ils le tuerent de pluſieurs coups.

Artifice d'un Anglois. Un autre Anglois, nommé Smith, que la fatigue avoit auſſi retardé en chemin, fut traité plus favorablement par ceux qui le firent Priſonnier ; & ſa captivité ne ſervit pas peu à garantir ſes Compagnons du danger qui les auroit menacés, ſi leur petit nombre eût été reconnu. Le Gouverneur avoit plus de mille hommes ſous les armes : mais Smith, qu'il ſe fit amener, & qu'il interrogea ſur les forces des Avanturiers, lui répondit hardiment qu'ils étoient mille dans la Place, & cinq cens aux

Canots. Cette déclaration fit perdre tout reſte de courage, à la Milice Eſpagnole. Le Gouverneur arbora le Pavillon de trève, & propoſa de racheter la Ville, plutôt que de la laiſſer brûler. On lui demanda trois cens mille pieces de huit, avec une certaine quantité de vivres & la liberté de Smith. Mais ſa lenteur fit juger, qu'il ne penſoit qu'à ſe procurer le temps d'augmenter ſes forces. Les Avanturiers, commençant à craindre pour leurs Canots, dont ils étoient fort éloignés, mirent le feu à la Ville, & partirent chargés de butin. Smith ne leur fut pas moins renvoyé, pour une femme de qualité, qu'ils donnerent en échange. ils retournerent le ſoir aux Canots; & s'étant rembarqués le lendemain, ils ſe rendirent au Havre de Ria-Lexa, où leurs Vaiſſeaux vinrent mouiller le même jour. DAMPIER. 1685.

Ce bras de Mer, qui mene à Ria-Lexa, commence au Nord-Oueſt du Havre & s'étend juſqu'au Nord. On compte environ deux lieues, d'une Iſle qui eſt à l'entrée du Havre, juſqu'à cette Ville. Le Canal ne manque point de largeur, dans les deux tiers de cet eſpace. Mais on entre enſuite dans une Anſe étroite & profonde, bordée des

Ria-Lexa eſſuye le même ſort que Leon.

DAMPIER. 1685. deux côtés de Mangles rouges, dont les branches s'étendent preſque d'une rive à l'autre. A mille pas de l'entrée, l'Anſe tourne à l'Oueſt; & dans cette Anſe, les Eſpagnols ont une Redoute, qui fait face à l'Iſle. Ils y avoient mis cent Soldats, pour s'oppoſer à la deſcente des Avanturiers. Vingt toiſes au-deſſous de la Redoute, une Eſtacade de gros arbres fermoit le paſſage de la Riviere. Dix hommes, ajoûte Dampier, en auroient pû défendre les approches contre mille. Mais deux coups de fuſil mirent en fuite la Garniſon du Fort, & les Avanturiers n'eurent beſoin que d'une demie heure pour couper l'Eſtacade. Ils y firent leur deſcente, & marcherent auſſi-tôt vers Ria-Lexa, qui n'en eſt éloignée que d'un demi mille. Elle eſt ſituée dans une Plaine, ſur le bord d'une petite Riviere. C'eſt une aſſez grande Ville, dont les maiſons ſont fort belles, mais ſéparées par des Cours & des Jardins. Le fond du Pays eſt une terre glaiſe, forte & jaunâtre, qui, joint à quantité d'Anſes & de Marais, rend l'air peſant & mal ſain. On ne laiſſe pas d'y trouver diverſes ſortes de fruits, quantité de poix & de réſine, du chanvre, dont on fait des cordages, des Manufactures

Manufactures de Sucre, & des Maiſons de Campagne, où l'on nourrit un grand nombre de Beſtiaux. Les Avanturiers entrerent dans la Ville, ſans aucune apparence d'oppoſition. Ils trouverent les maiſons déſertes; mais les Habitans n'ayant pû tranſporter toutes leurs proviſions, il y reſtoit beaucoup de farine, de poix, de réſine & de cordages, qui furent envoyés à bord. Les Parcs de Beſtiaux & les Manufactures de Sucre ne furent pas plus épargnés. Après avoir employé huit jours au pillage, » quelques-uns de nos *Brûleurs*, ra- » conte paiſiblement Dampier, mirent » le feu à la Ville. Je ne ſçais, ajou- » te-t-il, qui leur en donna l'ordre; » mais nous rentrâmes dans nos Canots, » à la vûe des flammes (49). DAMPIER, 1685.

Séparation des Avanturiers.

On croit entendre ici qu'ils furent ſatisfaits de leur butin, puiſque ſans aucun ſujet de querelle ou de refroidiſſement, ils prirent occaſion du deſir que les uns avoient de retourner ſur les Côtes du Pérou, & les autres d'aller plus loin vers l'Oueſt, pour rompre leur ſociété. Dampier, qui avoit été juſqu'alors avec le Capitaine David, paſſa ſur le Vaiſſeau de Swan; &

(49) Page 239.

DAMPIER. 1685. joignant toujours la curioſité d'un Voyageur aux exercices d'un Avanturier, il proteſte que dans ce changement il ne ſe propoſa que d'acquérir quelque connoiſſance des Parties Septentrionales du Mexique. Il ſçavoit, dit-il, que le Capitaine Swan avoit deſſein de s'avancer, autant qu'il pourroit, du côté du Nord, & de paſſer enſuite aux Indes Orientales. Townley voulut être de ce Voyage avec ſes deux Barques, & les autres ſuivirent le Capitaine David. Ils emporterent tous, de Leon & de Ria-Lexa, des fiévres malignes, qui vengerent long-temps les Eſpagnols du pillage & de l'incendie de ces deux Villes (50).

Dampier part avec Swan. Swan comptoit trois cens quarante hommes dans ſon Vaiſſeau & ſur trois Barques, qui s'étoient déterminées à le ſuivre. Ils mirent à la voile le 3 de Septembre, pour faire route à l'Oueſt en s'éloignant de la Côte. Mais l'ayant revûe, le 14, à douze degrés cinquante minutes, ils découvrirent auſſi-tôt le Volcan de Guatimala, haute Montagne à deux pointes, qui ont l'apparence de deux pains de ſucre, & dont il ſort ſouvent du feu & de la fumée.

(50) Pages 239 & ſuivantes.

Guatimala, dont elle tire ſon nom, eſt une Ville fameuſe par la quantité d'Indigo, d'Anatte, de Cochenille & de Silveſtre, quatre précieuſes teintures qu'elle fournit à l'Europe. Elle eſt ſituée au pied de la Montagne, à huit lieues de la Mer du Sud, & ſuivant les Eſpagnols, à quarante ou cinquante lieues du Golfe de Marique, dans la Baye de Honduras, ſur la Mer du Nord. Dampier, appercevant pour la premiere fois le Volcan, d'environ vingt-cinq lieues, y vit de la fûmée ſans aucune flamme. Les Terres voiſines de la Mer ſont aſſez élevées; mais elles paroiſſent baſſes, en comparaiſon des autres Parties du Pays. La Mer, à huit ou dix lieues de la Côte, étoit couverte de troncs d'arbres, que Dampier appelle Bois flottans, & qu'il n'avoit vûs nulle part en ſi grand nombre. Ils étoient mêlés de pierre de Ponce, qui venoient apparemment des Montagnes ardentes, & que les violentes pluies de cette Région entraînent ſur la Côte (51).

DAMPIER. 1685.

Volcan de Guatimala.

A quatorze degrés trente minutes de latitude du Nord, en côtoyant l'Oueſt avec un bon vent de Nord, on s'avança vers une Côte extrêmement haute, qui

Beauté d'une côte du Mexique.

(51) Page 246.

DAMPIER. 1685.

vient de l'Eſt, & qui s'étend, dans le Pays, beaucoup plus loin que la vûe. Après l'avoir ſuivie pendant dix lieues, on la vit finir du côté de l'Oueſt par une fort agréable Colline; & le Pays qui ſuccede eſt d'une beauté qui cauſe de l'admiration. Ce ſont de riches Pâturages, entremêlés de Bois charmans, que de hautes Montagnes de ſables mettent à couvert des inondations de la Mer. Les vagues ſont fort hautes, ſur toutes cette Côte. Elles battent le rivage, avec une violence qui le rend inacceſſible aux Canots. Townley, qui étoit deſcendu quelques jours auparavant, avec une centaine d'hommes, dans l'eſpérance de trouver une Ville nommée Tecoantepeque, où les Livres Eſpagnols font paſſer une groſſe Riviere, revint à bord avec le chagrin de n'avoir pû la découvrir. On ſe remit à côtoyer l'Oueſt après ſon retour, & l'on fit encore vingt lieues, juſqu'à Tangole, petite Iſle aſſez haute, & bien pourvûe d'eau & de bois, où le mouillage eſt fort bon. On continua de ſuivre la Côte l'eſpace d'une lieue, & l'on découvrit enfin un Port, à quinze degrés trente minutes. Il ſe nomme Gatulco. Dampier le croit un des meilleurs du Mexique. A la diſtance d'un mille, du côté de l'Eſt, on rencontre une pe-

Port de Gatulco.

tite Isle, fort proche de la Terre ; & l'entrée du Port est remarquable, par un gros Rocher creux, où la Mer entre avec un grand bruit qui se fait entendre de fort loin. Chaque vague, qui s'introduit dans cette espece de caverne, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait prendre en sortant la figure des jets d'eau qu'on voit lancer aux Baleines. Les Espagnols ont nommé ce Rocher *Buffadore*. La largeur du Havre est d'environ trois milles, sur un de large. C'est le côté de l'Oüest qui offre la meilleure Rade pour les petits Bâtimens, parce qu'ils y sont fort à couvert, & que dans les autres parties ils seroient exposés aux vents du Sud-Oüest, qui soufflent souvent. Le fond est par-tout d'une égale bonté, depuis six brasses jusqu'à seize. Au fond de l'espace, on trouve un beau ruisseau d'eau douce, & une petite Chapelle entre des arbres, à deux cens pas de la Mer; seul reste d'une Ville ou d'un Village qui fut ruiné par le Chevalier Drake. Le Pays est orné de grands arbres, si beaux & si couverts de fleurs, que Dampier met l'agrément de ce spectacle au-dessus de tout ce qu'il avoit jamais vû de la même nature. Townley se mit à la tête d'un Parti,

DAMPIER. 1685.

Rocher nommé Buffadore, qui lance de l'eau.

DAMPIER. 1685.

pour aller chercher, dans le Pays, des Maiſons ou des Habitans. Il marcha du côté de l'Eſt, juſqu'à la Riviere de *Capalita*, qui n'eſt pas à plus d'une lieue de Gatulco. Quoiqu'elle ſoit fort rapide, deux de ſes gens la paſſerent à la nage, & prirent trois Indiens, qui furent amenés à bord : mais on ne put ſe faire expliquer, par leurs ſignes, ſi les Eſpagnols avoient quelque Etabliſſement voiſin. Cependant Townley prit le parti de retourner à terre, avec cent quarante hommes, dans la réſolution de ſe faire conduire à la premiere Habitation, par un de ces ſtupides Indiens. Dampier voulut courir auſſi les riſques de cette téméraire entrepriſe. Ils firent quatorze milles, pour arriver à la vûe d'un Village, où rien ne leur parut capable de les faire repentir de leur audace. Les Habitans étoient des gens ſimples, qui ſe raſſurerent aux premiers ſignes d'amitié. Ils ſçavoient quelques mots d'Eſpagnol, & l'on apprit d'eux que tout ce Pays eſt ſous la dépendance de l'Eſpagne : mais ils ajoûterent qu'on voyoit peu d'Eſpagnols dans leur Canton. Dampier obſerva qu'ils faiſoient ſécher, au Soleil, une groſſe quantité de Vanille (52) ;

Riviere de Capalita.

Village Indien, où Dampier voit de la Vanille, qu'il nomme Vinello.

(52) Il la nomme Vinello, & dans ſa deſcription, il traite toujours la Plante de Vigne. Le Vinello, dit-

quoique leur Pays, depuis la Mer juſqu'au Village, ne ſoit qu'une terre noire, mêlée de pierres & de rochers, & couverte de grands arbres. DAMPIER, 1685.

En ſortant du Havre de Gatulco, le 12 d'Octobre, Dampier obſerva que pendant l'eſpace de vingt ou trente lieues, les terres ſont à l'Oueſt & un peu au Sud. Il fallut ſuivre la Côte d'auſſi près qu'il étoit poſſible, parce que les vents de Mer étoient toujours contraires, & qu'à l'Eſt on fut arrêté par un Cou-

il, eſt une petite gouſſe, pleine de petites graines noires. Elle eſt d'environ quatre ou cinq pouces de long, & de la groſſeur de la côte d'une feuille de Tabac, à laquelle elle reſſemble fort quand elle eſt ſéche. Elle croît ſur un petit pied de Vigne, qui monte & ſe ſoutient à la faveur des arbres voiſins, autour deſquels elle s'entortille. C'eſt d'abord une fleur jaune, d'où procéde enſuite la gouſſe. Elle eſt verte en ſe formant, mais à meſure qu'elle meurit, elle devient jaune. Alors les Indiens, qui cultivent cette Plante, la cueillent & l'expoſent au Soleil; ce qui la rend douce & d'un gris châtein. Enſuite, ils la preſſent ſouvent entre leurs doigts, mais ſans l'applatir. Je ne ſçais s'ils y font autre choſe, mais j'ai vû les Eſpagnols polir ce fruit avec de l'huile. Il y a quantité de ces Vignes à Boeca-Toro, où j'ai eſſayé d'en cultiver. Je n'en ai pu venir à bout; ce qui me fait croire que les Indiens ont pour cela quelque ſecret que j'ignore. Un Anglois nommé Crée, homme fort curieux, ne fut pas plus heureux que moi. Il ſçavoit la langue Eſpagnole; il avoit été Priſonnier ſept ans à Porto-Bello, & à Carthagene; cependant, toutes ſes recherches n'avoient pu lui faire trouver perſonne qui entendît le ménagement du Vinello. Outre l'uſage que les Eſpagnols en font pour parfumer le Chocolat, quelques uns en mettent parmi le Tabac, pour lui donner une odeur agréable. *Ibid. Page* 251.

DAMPIER. 1685.

rant, qui obligea de mouiller à *Sacrificio*, petite Iſle verte, d'un demi-mille de longueur, à la diſtance d'une lieue de Gatulco. Une belle Baye, qu'on découvre à l'Oueſt de l'Iſle, n'étant pas moins dangereuſe par les rochers, dont elle eſt remplie, la meilleure Rade eſt entre l'Iſle & la Terre-ferme, à cinq ou ſix braſſes d'eau. Après avoir levé l'ancre, on continua de ſuivre une Côte, où la Mer eſt fort groſſe, & qui ne laiſſe pas de s'ouvrir par quantité de Bayes ſablonneuſes. De quatre Canots, qui avoient été détachés pour aller reconnoître *Port Angels*, deux revinrent à bord, le 22, ſans l'avoir pû trouver; & les deux autres emportés par le vent, ne reparurent que pluſieurs jours après.

Iſle de Sacrificio.

Port Angels.

Cependant, on étoit alors vis-à-vis de Port Angels, que les Pilotes du Vaiſſeau reconnurent plus heureuſement. C'eſt une grande Baye ouverte, avec deux ou trois Rochers à l'Oueſt; & le mouillage eſt ſûr, dans toutes ſes parties, à trente, vingt, & douze braſſes d'eau: mais juſqu'à douze braſſes, on y eſt expoſé à tous les venrs de Mer. Le flux y monte au Nord-Eſt, de la hauteur de cinq pieds; & la Mer y eſt toujours ſi groſſe, qu'on ne peut gué-

es deſcendre au rivage qu'à l'Oueſt, DAMPIER, 1685.
erriere les Rochers. Dampier s'éton-
e que les Eſpagnols comparent la bon-
é de ce Havre à celle de Gatulco, qui
ſt une Rade preſque fermée. Il n'eſt
as aiſé de le connoître au portrait
u'ils en font; & de-là venoit l'erreur
es deux Canots : mais on le diſtingue
lus facilement à ſes propres marques,
c par ſa latitude, qui eſt de quinze
egrés du Nord. La Côte, qui le bor-
e, eſt élevée. Le terroir, dans quel-
ues endroits, en eſt rouge & ſablon-
eux, mêlé de Bois & de Pâturages,
c remarquable pat la grandeur de ſes
rbres. Les Avanturiers y trouverent
e l'eau douce & quantité de Beſtiaux.

Le 27, ayant remis à la voile, ils
llerent mouiller, à ſeize braſſes d'eau,
rès d'une petite Iſle, dont les Eſpa-
nols ne parlent point dans leurs Livres
e Marine, ſituée à moins d'un mille
e la Terre-ferme, & ſix lieues, à
'Oueſt, de Port Angels. Le lendemain,
la vûe d'une Côte remplie de petites
Montagnes & de Vallées, ils rencon- Lac d'eau
rerent les deux Canots qu'ils croyoient ſalée.
erdus. Ces deux petits Bâtimens, ayant
emonté fort loin pour trouver Port
ngels, étoient entrés à leur retour dans
ne grande Riviere, où ils avoient été

DAMPIER, 1685. surpris par cent cinquante Eſpagnols! Mais ils s'etoient ſauvés, ſans autre diſgrace que celle d'un homme bleſſé; & de-là ils étoient entrés, à ſeize degrés quarante minutes de latitude du Nord, dans un Lac d'eau ſalée, où ils avoient trouvé qnantité de Poiſſon ſec, dont ils apporterent une partie à bord. L'entrée de ce Lac n'a pas dix toiſes de large. Elle a de chaque côté, des Rochers aſſez hauts, derriere leſquels pluſieurs perſonnes peuvent s'embuſquer fort avantageuſement, pour en défendre l'accès. Swan, regrettant le poiſſon que les deux Canots n'avoient pû charger, en fit partir un avec douze hommes, pour aller prendre le reſte. Mais les Eſpagnols, qui avoient vû diſparoître une partie de leur proviſion, s'étoient aſſemblés derriere les Rochers. Ils laiſſerent avancer le Canot juſqu'à l'extrêmité du Canal, qui eſt long d'un quart de mille, & faiſant feu tout d'un coup, ils bleſſerent pluſieurs de leurs Ennemis. Dans leur premiere conſternation, les Avanturiers, n'oſant retourner par la même voye, s'avancerent dans le Lac, & ramerent juſqu'au centre, où ils ſe trouverent hors de la portée du fuſil. De-là, ils chercherent des yeux quelque ouverture, pour ſortir, plus

Danger auquel les Avanturiers y ſont expoſés.

rge que celle par laquelle ils étoient ıtrés : mais, n'en appercevant aucue, ils passerent deux jours & trois uits dans cette situation. Le Vaisseau : les trois Barques étoient à l'ancre, ois lieues au-dessous du Lac ; & Swan, ›in de s'allarmer du retardement de ›n Canot, s'imagina que les douze .vanturiers avoient fait quelque dé›ouverte importante, qui les occupoit lus utilement que la pêche. Cependant plusieurs coups de fusil, qui se rent entendre du côté du Lac, porerent Townley à s'avancer avec sa Barue. Il comprit bientôt l'embarras de es Compagnons ; & débarquant proche des Rochers, il chassa les Espanols de cette retraite. Sans un secours préſent, le sort des douze Avantuiers auroit été de mourir de faim au ilieu du Lac, ou d'être massacrés par eurs Ennemis (53).

DAMPIER. 1685.

Swan continua de faire côtoyer 'Oueſt, avec le vent de terre & la faeur du Courant. Le 2 de Novembre, on ›assa près d'un Rocher, que les Espanols nomment Algatros. Le Pays voiin est couvert de Bois, & montueux lans l'éloignement. On apperçoit, près

Rocher d'Algatros.

(53) Pages 130 & précédentes.

DAMPIER. 1685.

du rivage, ſept on huit Rochers, fort remarquables par leur blancheur, qui ſont éloignés de cinq ou ſix milles, à l'Oueſt d'Algatros. A quatre ou cinq milles du rivage, au Sud-Quart-d'Oueſt de ces Rochers, un dangereux banc de ſable s'éleve preſqu'à la ſurface de l'eau. Deux lieues, à l'Oueſt des mêmes Rochers, on rencontre une aſſez grande riviere, qui forme une petite Iſle à ſon embouchure, & dont le Canal, du côté de l'Orient, eſt bouché par des ſables; mais celui de l'Oueſt eſt aſſez creux pour recevoir des Canots. Les Eſpagnols ont, ſur ſes bords, une Redoute, qui commande l'Aiguade, & qui n'empêcha point les Avanturiers d'y deſcendre, quoiqu'elle n'eût pas moins de deux cens hommes pour ſa défenſe. Dampier confeſſe, avec ingénuité, que ſi les Eſpagnols prenoient aiſément la fuite, malgré la force de leurs retranchemens & la ſupériorité de leur nombre, c'eſt qu'ils manquoient de petites armes à feu, dont les Avanturiers étoient mieux pourvus. Il ſe trouva, dans le Fort, une groſſe quantité de ſel, qu'ils tenoient en réſerve pour ſaler le poiſſon qu'ils prenoient dans le Lac. C'eſt preſque uniquement une eſpece de Brochet, que les Anglois

Raiſon qui donnoit de l'avantage aux Avanturiers ſur les Eſpagnols.

omment Snook, & qui n'eſt, ni d'eau ouce, ni de Mer. Sa longueur eſt en- iron d'un pied. Il eſt rond, & de la roſſeur du bas de la jambe, avec la ête un peu longue & l'écaille blan- hâtre. L'abondance en eſt extrême ans tous les Lacs ſalés de ces Régions. Mais, Dampier ignore comment les ſpagnols le prennent. Jamais les A- anturiers ne trouverent, ſur cette Cô- , ni filets, ni hameçons, ni lignes, i même une Barque ou un Canot. DAMPIER, 1685.

Ils marcherent l'eſpace de deux ou ois lieues dans le Pays, ſans y ren- ontrer plus d'une maiſon, où quel- ues Mulâtres, qu'ils firent Priſonniers, ur apprirent qu'un Vaiſſeau de Lima oit nouvellement arrivé au Port d'A- pulco. Townley, qui ne reſpiroit que ccaſion de ſe procurer un bon Vaiſ- au, la crut certaine, s'il pouvoit per- ader à ſes gens d'entrer avec lui dans Port. Il en fit auſſi-tôt la propoſi- on. Elle fut approuvée de tous les quipages, malgré l'oppoſition du Ca- taine Swan, qui en repréſenta vive- ent le danger. Mais l'avis de Town- y ayant prévalu, on remit à la voile ur continuer de côtoyer l'Oueſt vers capulco. Le 7, on en découvrit les uteurs, à la diſtance d'environ dou- Projet audacieux du Capitaine Townley.

DAMPIER. 1685. ze lieues, ſur-tout une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus Occidentale, qui eſt fort groſſe & d'une hauteur extraordinaire, ſe termine par un double ſommet, de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient eſt plus haute & plus pointue, que celle du milieu. Depuis la derniere de ces trois Montagnes, la terre s'allonge en penchant du côté de la Mer, & finit par une Pointe haute & ronde. Vers le ſoir, Townley prit cent quarante hommes dans douze Canots, pour tenter l'entrepriſe qu'il avoit conçue.

Situation du Port d'Acapulco. Le Port d'Acapulco eſt également large & commode. On rencontre à l'entrée une petite Iſle baſſe, qui s'étend d'un mille & demi de l'Eſt à l'Oueſt, & qui n'a pas plus d'un demi-mille de largeur. Le Canal eſt bon de chaque côté, en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de Mer, comme on ſort par un vent de Terre; & ces deux vents ſont favorables tour-à-tour, l'un le jour l'autre la nuit. Le Canal Occidental eſt le plus étroit, mais il eſt ſi profond, qu'on ne peut y mouiller. C'eſt celui par lequel paſſe les Vaiſſeaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud-Oueſt.

.e Port s'étend, environ trois milles u Nord; enſuite, s'étréciſſant beaucoup, il tourne à l'Oueſt, & regne encore l'eſpace d'un mille. La Ville eſt au Nord-Oueſt, à l'entrée de ce paſſage troit. Elle eſt défendue, vers le rivage, par une Platte-forme, montée de luſieurs pieces de canon. Sur la rive ppoſée, du côté de l'Eſt, on a bâti un ort, qui n'a pas moins de quarante ieces de gros calibre. Les Vaiſſeaux paſent ordinairement vers le fond du Hare, entre le canon du Fort & celui de Platte-forme. DAMPIER. 1685.

Townley fut d'abord aſſailli d'un rain violent, qui faillit d'abréger ſon xpédition par le naufrage de tous ſes anots. Cependant il eut le bonheur 'entrer, la ſeconde nuit, dans un bon lavre, nommé *Port Marquis*, une eue à l'Eſt de celui d'Acapulco. Là, s gens employerent tout le jour à faire cher leurs habits, leurs armes & leurs unitions. La nuit ſuivante, ils s'avanrent vers le terme de leurs eſpéranes. Dans la crainte d'être entendus, s ne ſe ſervirent point de leurs rames; ais agitant leurs avirons ſans les faire rtir de l'eau, comme s'il eût été queſon de pêcher une Manate, ils arrivent fort près de la Ville, où ils trou- Townley entreprend d'y enlever un Vaiſſeau.

DAMPIER. 1685.

verent le Vaiſſeau entre la Platte-forme & le Fort, à cent verges de l'un & de l'autre. Après l'avoir aſſez conſidéré pour reconnoître le danger de leur entrepriſe, ils la jugerent tout-à-fait impoſſible. Alors, retournant avec autant de précaution qu'ils étoient venus, ils ne furent pas plutôt hors de la portée des Forts, que dans le chagrin d'avoir fait une courſe inutile, ils deſcendirent au rivage, pour donner bruſquement ſur une Compagnie d'Eſpagnols, qui avoit été poſtée dans ce lieu depuis le jour précédent. Mais ils ne lui firent pas d'autre mal que de l'effrayer par le bruit. Le jour, qui parut bientôt, leur donna le temps d'obſerver, de l'entrée du Havre, tous les mouvemens qui ſe faiſoient autour de la Ville & du Fort. Enſuite, ils revinrent à bord, fatigués, affamés, & déſeſpérés de leur avanture (54).

Côté à l'Oueſt, de ce Port.

Le 12, ils firent voiles, pour s'avancer plus à l'Oueſt, avec un vent de Terre, qui eſt ordinairement Nord-Eſt ſur cette Côte, tandis que les vents de Mer y ſont Sud-Oueſt. Ils paſſerent près d'une Baye ſablonneuſe, qui a plus de vingt lieues de long. La Mer y bat avec

(54) *Ibid.* page 263.

t de violence, qu'il eſt impoſſible Canots d'en approcher. Cependant mouillage n'en eſt pas moins bon, n mille ou deux de la Côte. Elle pro- t diverſes ſortes d'arbres, ſurtout Palmiers, qui forment quantité de its Bois, d'un bout de la Baye juſ- à l'autre. L'intérieur du Pays eſt npli de petites Montagnes ſtériles, re leſquelles on découvre autant de its Vallons d'une verdure agréable.

DAMPIER, 1685.

Montagne de Petaplan ſe fait re- rquer à l'Oueſt de la Baye, vers dix- t degrés trente minutes de latitude Nord. C'eſt une Pointe ronde, qui vance dans la Mer, & qu'on prend loin pour une Iſle. Les Avanturiers ent pluſieurs deſcentes au-delà de cet- Montagne. Entre pluſieurs ſortes de iſſons, qu'ils y prirent en abondan-, Dampier vante le *Poiſſon Juif* (55), i reſſemble fort au Merlus, avec cette fférence, qu'il eſt beaucoup plus gros. peſe trois, quatre & juſqu'à cinq cens vres. Sa chair eſt ordinairement fort aſſe, mais d'un excellent goût. Il a tête large, & les écailles fort gran-

(55) Il croit qu'on lui a donné ce nom, parce qu'ayant des écailles & des nâgeoires, il eſt net, ſuivant la Loi Moſaïque. Auſſi les Juifs en mangent-ils ſans ſcrupule. *Ibid. Page* 264.

DAMPIER. 1685. des. Sa retraite eſt entre les Rochers.

Havre de Chequetan. Le Havre de Chequetan, où les Avanturiers mouillerent, deux lieues à l'Oueſt de la même Montagne, offre un lieu propre à carener les Vaiſſeaux, près d'une petite Riviere d'eau douce. Trois milles plus loin, dans un lieu qui ſe nomme *Eſtapa*, ils trouverent, aſſez près de la Mer, des Pâturages remplis de Bœufs & de Vaches, dont ils tuerent un grand nombre. Leur bonheur amena dans le même lieu quelques Voituriers, qui conduiſoient, ſur des Mules, quarante ſacs de Farine, du Chocolat & quantité de marchandiſes de Terre, pour Acapulco. Les Mules leur ſervirent, pour tranſporter à bord un aſſez riche butin.

Ils remirent à la voile. Les vents de Terre, en cet endroit de la Côte, ſont Nord, & les vents de Mer Oueſt-Sud-Oueſt. A l'Oueſt des Montagnes, qui ſe préſentent en grand nombre, on découvre pluſieurs Vallées, agréables & fertiles. Le 25, à dix-huit degrés huit minutes de latitude du Nord, Dampier en remarqua une, plus haute que toutes les autres, & dont le ſommet ſe diviſe en deux pointes. Les Livres Eſpagnols placent, à peu de diſtance, une Ville qu'ils nomment Thelupan; mais

Ville de Thelupan.

fut impoſſible aux Avanturiers d'en uver le chemin. Swan & Townley ſcendirent avec deux cens hommes, ur en chercher une autre, qui ſe nom- : Colima. Il ne furent pas plus heureux ı découvrir. Dampier étoit de ce nom- ɜ. » Il y a ſi peu de commerce, dit-il, ıux environs de cette Mer, que nous ne pûmes trouver de Guides, pour ɔrendre langue, ou pour nous faire nener aux lieux habités. De toute cette Côte, Acapulco eſt la ſeule Ville, dont ɔn puiſſe approcher par Mer. Nous ſimes vingt lieues le long du riva- ge, & nous le trouvâmes par-tout fort .ncommode pour une deſcente. On n'y découvre aucune trace d'habitans. Nous fûmes ſurpris de trouver deſerte ıne belle Vallée, qui ſe nomme *Maguella*. Dans toutes ces courſes, nous ne vîmes qu'un ſeul Cavalier, à l'endroit où nous fîmes notre deſcente. C'étoit apparemment une Vedette, qu'on avoit poſée pour nous obſerver. Nous ſuivîmes facilement la trace du Cheval, ſur le ſable de la Baye: mais nous la perdîmes dans les Bois, & toutes nos recherches ne purent nous faire trouver les Maiſons, ou la Ville, d'où le Cavalier étoit venu. Le 28, nous retournâmes à bord, avec

DAMPIER, 1685.

Vallée de Maguella.

DAMPIER. 1685.

» autant de chagrin que de fatigue (56).

Volcan & Ville de Colima.

Cependant les Avanturiers découvrirent, de leurs Vaiſſeaux, le Volcan de Colima. C'eſt une fort haute Montagne, vers dix-huit degrés trente-ſix minutes du Nord, qui ne paroît pas à plus de de cinq ou ſix lieues de la Mer. Elle ſe termine par deux petites Pointes, de chacune deſquelles on voit ſortir ſans ceſſe des flammes ou de la fumée. La Ville de Colima, qui lui donne ſon nom, n'en ſçauroit être éloignée. Les Eſpagnols en vantent la grandeur & les richeſſes, & parlent de la Vallée, où elle eſt aſſiſe, comme de la plus agréable & la plus fertile Partie du Mexique. Dampier lui donne dix lieues de large, près de la Mer, » où » elle forme, dit-il, une petite Baye : » mais il ne put juger combien elle s'a- » vance dans le Pays. On aſſure qu'elle » eſt remplie de Jardins bien cultivés, » & de Champs fertiles, qui produi- » ſent du Froment & toutes ſortes de » grains. La Côte, qui eſt baſſe & ſa- » blonneuſe, ſemble inviter à deſcen- » dre : mais les vagues y ſont ſi violen- » tes, qu'il eſt impoſſible d'en appro- » cher. On y voit beaucoup de Bois à

(56) Page 267.

ſt, pendant l'eſpace d'environ deux ues, après leſquelles on trouve une ıviere aſſez profonde, où la barre : malheureuſement ſi haute, qu'el- en ferme l'entrée aux moindres anots. Les Avanturiers regretterent nérement de ne pouvoir faire d'au- es découvertes, dans cette charman- Vallée (57). DAMPIER. 1685.

.e premier de Décembre, ils paſſe- : près d'un Port, nommée *Sallagua*, x-huit degrés cinquante-deux mi- es de latitude. Il fait partie d'une e aſſez profonde, & diviſée par x Rochers pointus, où l'on peut ıiller en ſûreté à dix ou douze braſ- Un Ruiſſeau d'eau douce s'y jette ıs la Mer. Les Avanturiers y décou- ent une grande Maiſon, & quanti- d'Eſpagnols à cheval & à pied, qui ıbloient les défier par une contenan- fort guerriere. Swan & Townley rent à terre deux cens hommes, qui r fit prendre auſſi-tôt la fuite. Ce dé- hement ſuivit, pendant l'eſpace d'en- on quatre lieues, un grand chemin, i ſembloit conduire dans l'intérieur Pays : mais le trouvant embarraſſé Bois & de Rochers, qui pouvoient Port de Sallagua.

57) Page 269.

DAMPIER. 1685.

favoriſer une embuſcade, les plus hardis jugerent à propos de retourner ſur ſes traces. Deux Mulâtres, qu'ils firent Priſonniers, leur apprirent qu'il conduiſoit à une grande Ville, nommée *Oarrha*, qui étoit éloignée de quatre journées, & d'où les Troupes Eſpagnoles étoient venues; qu'il n'y avoit pas de Place conſidérable à moins de diſtance, & que le Pays étoit pauvre & déſert. Ils ajoûterent que ces Troupes avoient été raſſemblées pour ſecourir le Vaiſſeau des Philippines, qu'on attendoit de jour en jour, & qui devoit mettre à Terre, dans ce lieu, les Paſſagers, qui venoient de Manille au Mexique. L'exemple d'un célébre Armateur Anglois, nommé Cavendish, entre les mains duquel ce Vaiſſeau étoit autrefois tombé, à la hauteur du Cap de Saint Luc, détermina les Avanturiers à tenter une ſi belle entrepriſe. Ils firent voile auſſi-tôt, pour aller croiſer vers le Cap Coriente. L'ardeur de s'enrichir leur fit mépriſer les maladies qui commençoient à les attaquer. C'étoient des fiévres, qui dégénéroient en hydropiſie. Pluſieurs en moururent, & Dampier en ſouffrit long-tems. L'hydropiſie eſt la maladie générale de cette Côte. Les Naturels ne connoiſſent pas de meilleur remede,

Ville d'Oarrha.

Hydropiſie commune ſur cette Côte, & ſon remède.

la pierre de l'eſpece de Crocodile, les Anglois ont nommé *Alligator*. DAMPIER, 1685.
a quatre à chaque jambe, les unes
he des autres, & comme enchaſſées
s la chair. On en pulveriſe une,
n avalle avec de l'eau. Mais, quoi-
Dampier & ſes Compagnons, n'i-
aſſent point cette recette, qu'ils
ent vûe dans un Almanac du Me-
ie (58), ils ne pouvoient eſpérer de
ver facilement des Alligators; & la
ite de manquer le Vaiſſeau des Phi-
ines, leur fit paſſer, entre Salaque
Cap Coriente, pluſieurs Rivieres,
leur en auroient peut-être offert. En
ochant du Cap, les Terres leur pa-
nt aſſez élevées, mais bordées de
hers blancs. L'intérieur du Pays eſt
pli de Montagnes ſtériles & déſa-
bles à la vûe. Une chaîne d'autres
ıtagnes, paralleles à la Côte, finit
Oueſt par une belle pente; mais à
, elles conſervent leur élévation,
e terminent par une hauteur eſcar-
, qui ſe diviſe en trois petits ſom-
s pointus, auſquels cette figure, qui
oche aſſez d'une couronne, a fait
ner, par les Eſpagnols, le nom de
nada.

es Avanturiers arriverent le 11 à la

(58) Page 277.

DAMPIER. 1685.

vûe du Cap de Coriente, qu'ils avoient au Nord-Quart-d'Oueſt. La hauteur en eſt médiocre, & le ſommet plat & uni; mais il eſt remarquable par quantité de Rochers eſcarpés, qui s'avancent juſqu'à la Mer. Dampier le place à vingt degrés vingt & une minutes de latitude du Nord. Sa longitude, depuis le Pic de Tenerif, eſt de vingt-trois degrés cinquante & une minutes; mais il la prend, dit-il, à l'Oueſt, ſuivant le cours de ſon Voyage; & ſuivant ce compte, il trouve ce Cap à cent vingt & un degrés quarante & une minutes du Lézard: de ſorte que la différence du temps monte à huit heures & près de ſix minutes (59).

Cap de Coriente, & ſa ſituation.

Il étoit queſtion d'attendre le Vaiſſeau des Philippines, qui paſſe toujours à la vûe du Cap. Mais, après avoir reglé les Poſtes & les diſtances des quatre petits Bâtimens, il fallut penſer à faire de l'eau. La Côte n'en offrant point, on y laiſſa quatre Canots avec quarante-ſix hommes, tandis qu'on feroit voile vers les Iſles de Chametly. Elles ſont à ſeize ou dix-huit lieues à l'Oueſt du Cap de Coriente. La plûpart petites, baſſes, couvertes de Bois & bordées de Ro-

Iſles de Chametly.

(59) Page 272.

chers

chers. On en compte cinq, qui forment une demie Lune. Leur éloignement de la Côte n'eſt pas d'un mille; & dans l'intervalle, on trouve une bonne Rade, à couvert de tous les vents. Elles ſont habitées par des Pêcheurs, qui portent le fruit de leur travail à la Purification; grande Ville, ſituée à quatorze lieues dans les Terres. DAMPIER. 1685.

Les Avanturiers arriverent le 20, aux Iſles de Chametly, du côté du Sud-Eſt, où le mouillage eſt bon à cinq braſſes d'eau, ſur un fond ſablonneux. Ils y trouverent de l'eau & du bois; mais ils n'y virent pas d'autres marques d'habitation, que trois ou quatre vieilles Cabanes. Ils jugerent qne les Pêcheurs y venoient dans le temps du Carême, & n'y demeuroient pas conſtamment. Cependant, par quelques informations, Townley partit avec un détachement de ſoixante hommes, pour ſe rendre, à ſept ou huit lieues de-là, dans un Village d'Indiens. Pendant cette Expédition, les quatre Canots, qui étoient au Cap, allerent à l'Oueſt juſqu'à la Vallée *Valderas*, ou *Valdiris*, ſituée au fond d'une profonde Baye, entre le Cap & la Pointe de Pentique, qui ſont dix lieues l'un de l'autre. Cette Belle Vallée de Valderas.

DAMPIER. 1685.

vallée a trois lieues de large. La Baye eſt ſablonneuſe, & commode pour une deſcente. Une belle Riviere, qui s'y jette, reçoit facilement les Batteaux: mais, vers la fin de la ſaiſon ſeche, qui comprend Février, Mars, & une partie d'Avril, l'eau n'eſt pas ſans un petit goût de ſel, qui fait peu rechercher l'Aiguade. La Vallée eſt bornée par une petite Montagne verte, dont la pente eſt fort agréable du côté de la Mer. Elle eſt enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de Bois, entre leſquels on voit croître une ſi grande abondance de Guaves, d'Oranges & de Limons, qu'il ſemble que la Nature en ait voulu faire un Jardin. Les Pâturages ſont remplis de Bœufs & de Vaches. On y voit auſſi quelques Chevaux; mais les Avanturiers n'y purent découvrir une Maiſon (59).

Les Avanturiers y tombent dans une embuſcade.

Ils deſcendirent dans un ſi beau lieu, au nombre de trente-ſept, avec une ardeur proportionnée à leurs eſpérances. Mais à peine eurent-ils fait trois milles, qu'ils tomberent dans une embuſcade de cent cinquante Eſpagnols. Ils trouverent heureuſement un petit Bois, qui les mit à couvert de la Cavalerie, & d'où ils tuerent dix-ſept hommes,

(59) Page 174.

dont la chûte refroidit les autres. De leur côté, ils en perdirent quatre; mais leurs Ennemis s'étant diſſipés, ils ne trouverent aucun obſtacle pour revenir à bord. Townley arriva dans ces circonſtances, avec quantité de proviſions, qu'il avoit enlevées aux Indiens; & l'abondance, qui regna pendant quelques jours dans tous les Equipages, les conſola d'une diſgrace à laquelle ils s'étoient expoſés témérairement. DAMPIER. 1685.

Cependant, après avoir continué long-temps de croiſer ſur cette Côte, ſans voir paroître le Vaiſſeau de Manille, ils jugerent qu'il avoit pû leur échapper, tandis qu'ils étoient à chercher de l'eau & des vivres; & cette idée leur fit regretter le temps qu'ils avoient employé à l'expédition d'Acapulco. Townley, pour qui ces regrets étoient autant de reproches, en prit occaſion de quitter Swan, & de retourner ſur es Côtes du Pérou. Dans cette diviion de ſentimens & d'intérêts, Damier, moins ardent pour s'enrichir, que our acquérir de nouvelles connoiſſanes, ne balança point à choiſir, entre s Capitaines, celui qui vouloit aller us loin au Nord-Oueſt. » Nous partîmes donc, dit-il, Townley pour

DAMPIER. 1685. » l'Orient, & nous pour l'Occident, » réſolus d'aller ſi loin, que nous » trouverions des Etabliſſemens Eſpa- » gnols (60).

1686. Le 7 de Janvier, Swan quitta l'agréable Vallée de Valderas, & doubla Pentique, qui en eſt la Pointe Occidentale, à vingt degrés cinquante minutes de latitude du Nord. Elle eſt haute, ronde & pierreuſe. Une lieue plus loin à l'Oueſt, on rencontre deux petites Iſles du même nom, environnées de Rochers blancs & pointus. La route la plus ſûre eſt à gauche de ces Iſles. Au-delà de la Pointe, la Côte regne vers le Nord, pendant l'eſpace d'environ dix-huit lieues, & s'ouvre par diverſes Bayes ſablonneuſes. Le 14, on apperçut, à vingt & un degrés quinze minutes du Nord, une petite Roche blanche, peu différente d'un Vaiſſeau qui porte ſes voiles. Elle eſt ſéparée du Continent par un bon Canal, d'environ trois lieues de largeur, où l'on trouve, vers la Roche même, douze à quatorze braſſes d'eau : mais, pour approcher plus près de la Côte, il faut employer continuellement la ſonde. Depuis cette eſpece d'Iſle, la Côte panche plus au Nord, & forme une belle Baye, où la violen-

(60) Page 277.

ce des vagues ne permet pas d'aborder. Swan mouilloit, chaque jour au ſoir, & mettoit le matin à la voile avec un vent de terre. Le 20, il jetta l'ancre trois milles à l'Eſt de quelques Iſles, qui ſe nomment Chametly, quoique différentes de celles qu'on a décrites ſous le même nom. Leur ſituation eſt à trois degrés onze minutes du Nord, vers le Midi du Tropique, à la diſtance d'environ trois lieues du Continent. Elles ſont aſſez hautes, & quelques-unes produiſent différentes ſortes d'Arbriſſeaux; mais la plûpart ſont pierreuſes & ſtériles. DAMPIER. 1686. Secondes Iſles de Chametly.

Dampier obſerva, dans les deux plus Septentrionales, pluſieurs Bayes ſablonneuſes, où l'on trouve une eſpece de fruit auſſi remarquable par ſa figure, que par ſon nom, & par l'agrément de ſon goût, qui tire un peu ſur l'aigre. Il en diſtingua même deux ſortes; l'un jaune, & l'autre rouge. Le jaune croît ſur une tige verte, de la groſſeur du bras, & haute de plus d'un pied. Ses feuilles ont un demi pied de long, ſur un pouce de large, & ſont bordées de piquans fort pointus. Le fruit ſort au ſommet de la tige, en deux ou trois gros pelotons, dont chacun en contient ſeize ou vingt. Il eſt de la groſſeur d'un œuf, de figure ronde & de couleur Pingouin, fruit ſingulier.

DAMPIER. 1686.

jaune. La peau en eſt aſſez épaiſſe, & la poulpe mêlée de petites graines noires. Il ſe nomme Pingouin. Le rouge, qui porte auſſi ce nom, eſt de la couleur d'un petit Oignon ſec, & de la figure d'une quille. Il ne croît pas ſur une tige. Il tient à la terre par un bout, & de l'autre il s'éleve à côté de ſoixante ou ſoixante & dix fruits de ſon eſpece, qui croiſſent enſemble, fort près les uns des autres, & tous ſur la même racine. Ils ſont environnés de longues feuilles, d'un pied & demi ou deux pieds de long, auſſi piquantes que celles du Pingouin jaune. Ces deux fruits ſe reſſemblent fort par le goût. Ils ſont tous deux extrêmement ſains, & jamais ils ne nuiſent à l'eſtomac : mais ſi l'on en mange avec excès, on ſent de la chaleur, avec un petit chatouillement à l'anus (61).

Veaux marins, rares au Nord de la Ligne.

On trouve auſſi des Veaux marins ſur le rivage des mêmes Iſles; & Dampier fait remarquer que c'eſt la premiere fois qu'il en ait vû dans ces Mers, au Nord de la Ligne (62).

Swan mit cent hommes dans ſes Canots, pour aller chercher au Nord la Riviere de Cullacan, qui eſt peut-être celle de Paſtla, que pluſieurs Géographes mettent dans la Province de

(61) Page 279. (62) Page 289.

Cullacan, vers les vingt-quatre degrés de latitude Septentrionale. Il apprit de quelques Priſonniers, que les Eſpagnols y ont, à l'Orient, une belle Ville, environnée de riches pâturages, & qu'ils paſſent dans leurs Canots ſur le rivage de la Californie pour y pêcher. Dampier a ſçu depuis, d'un Eſpagnol qui s'étoit employé à cette Pêche, qu'on y trouve en effet quantité d'Huitres Perlieres, mais que les Indiens, voiſins du lieu où elles ſe pêchent, étoient mortels Ennemis de ſa Nation. Swan fut trois ou quatre jours abſent, & fit plus de trente lieues ſans trouver aucune Riviere. Il trouva cette Côte fort baſſe, les Bayes ſablonneuſes, & la Mer ſi groſſe, qu'elle ne permet pas d'y deſcendre. A ſon retour, il rencontra ſon Vaiſſeau, qui ſuivoit après lui la Côte de Cullacan. Cette rencontre ſe fit à vingt-trois degrés trente minutes de latitude, d'où il retourna vers l'Eſt; & c'eſt le plus loin que Dampier ait pénétré au Nord de cette Côte (63). DAMPIER, 1686.

A ſix ou ſept lieues au Nord-Nord-Oueſt des ſecondes Iſles de Chametly, on trouve une ouverture étroite, qui mene dans un Lac, ſitué douze lieues à l'Eſt, & parallele à la Terre. Les Eſ- Ouverture qui conduit à Rio de Sal.

(63) *Ibidem.*

DAMPIER. 1686.

pagnols le nomment *Rio de Sal*, parce que l'eau en eſt ſalée. On y entre facilement avec des Chaloupes, & le débarquement y eſt commode. A l'Oueſt du Lac, les Avanturiers trouverent du Maïs & quantité de Beſtiaux. Ils s'avancerent l'eſpace de quatre ou cinq lieues, malgré l'oppoſition d'un Corps d'Eſpagnols & d'Indiens, qui ne firent pas une longue réſiſtance ; & ſur les informations d'un Priſonnier, ils arriverent à Maſſaclan, Ville Indienne qu'ils trouverent abandonnée de ſes Habitans. Après y avoir paſſé la nuit, ils enleverent paiſiblement toutes les proviſions qu'ils purent tranſporter à leurs Canots.

Ville de Maſſaclan.

Riviere & Ville de Roſario.

Le 2 de Février, Swan alla deſcendre, avec quatre-vingt hommes, dans la Riviere de Roſario. Il marcha vers la Ville du même nom, qui eſt à neuf milles de la Mer, & qui n'eſt habitée que par des Indiens. Quelques Priſonniers, qu'il y fit, l'aſſurerent qu'à deux lieues de la Place, il trouveroit des Mines d'or ; mais il aima mieux retourner à bord, avec quelques boiſſeaux de Maïs qu'il avoit enlevés, & qui valoient mieux pour ſes gens que tout l'or du monde. » Si l'on conſidere, obſerve » Dampier, quelle étoit notre ſituation ſur cette Côte, Etrangers, ſa-

Singuliere ſituation des Avanturiers.

» Pilote pour nous mener aux Rivie- DAMPIER. 1686.
» res, & ſans autres proviſions que
» celles dont nous étions redevables au
» haſard, on admirera la conſtance qui
» nous y retenoit ſi long-temps. Quoi-
» que notre Livre de Pilotage nous fût
» d'une grande utilité pour trouver les
» Rivieres, comme nous manquions
» de Guides pour nous conduire aux
» Plantations, deux ou trois jours ſe
» perdoient en recherches, avant que
» de pouvoir découvrir un lieu favora-
» ble pour la deſcente; & lorſque nous
» étions à terre, nous ne ſçavions de
» quel côté prendre, pour chercher une
» Ville; à moins que le haſard ne nous
» fît tomber dans quelque chemin. A la
» vérité, les Priſonniers que nous avions
» à bord ſçavoient les noms de diverſes
» Habitations du voiſinage; mais ils
» ignoroient le chemin comme nous,
» pour y aller de la Mer, & la prudence
» ne nous permettroit pas de nous éloi-
» gner long-temps de nos Canots (64).

La Riviere de Roſario eſt à vingt-deux degrés cinquante & une minutes de latitude du Nord. On voit, dans le Pays, une Montagne en forme de pain de ſucre, au Nord-Eſt Quart-de-Nord; & vers l'Oueſt de cette Mon-

(64) Page 283.

DAMPIER. 1686.

tagne, on en découvre une autre, de forme longue, que les Eſpagnols nomment *Cabo de Cavallo.*

Riviere d'Oleta, & de Saint Jago.

Le 8, Swan fit une courſe inutile pour chercher la Riviere *Oleta*, qui eſt à l'Eſt de celle de Roſario. Mais il trouva le lendemain celle de Saint Jago, qui eſt auſſi à l'Eſt; & tous ſes Bâtimens mouillerent près de l'embouchure, à ſept braſſes d'eau, ſur un bon fond. Ils voyoient, ſur la Côte, à trois lieues Oueſt-Nord-Oueſt, un Rocher blanc, nommé Maxentelbo; & dans le Pays, au Sud-Eſt, la haute Montagne de Zeliſco, dont le milieu s'enfonce en forme de ſelle. La Riviere de Saint Jago, qui eſt une des principales de cette Côte, eſt à vingt-deux degrés quinze minutes. On y trouve dix pieds d'eau à la barre, après le départ même de la Marée. Elle n'a guéres moins d'un demi-mille de large à l'embouchure, & ſa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivieres qui s'y jettent. L'eau en eſt un peu ſalée; mais, en creuſant deux ou trois pieds à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. Les Avanturiers employerent deux jours, à roder dans les Anſes & les Rivieres. Ils ſe ſaiſirent enfin d'un Indien, qui leur apprit, qu'à

la distance de quatre lieues, les Espagnols avoient une Ville, nommée Sainte Pecaque, où il promettoit de servir de Guide. Swan prit cent quarante hommes, avec lesquels il s'avança l'espace de cinq lieues dans la Riviere. Elle n'a plus, dans cet endroit, qu'environ cinquante pas de large; & quoique le Rivage soit assez haut des deux côtés, le Pays est plat & fort uni. Après avoir fait sa descente, Swan laissa vingt-cinq hommes à la garde des Canots; & marchant vers la Place avec les autres, il ne mit pas plus de quatre heures à s'y rendre. Le chemin, par lequel son Guide Indien le fit passer, offroit tantôt des Bois, tantôt de riches Pâturages, remplis de Chevaux, de Bœufs & de Vaches. Tous les Habitans de la Ville ayant pris la fuite à son approche, il y entra sans résistance.

DAMPIER. 1686.

Les Avanturiers se rendent à Sainte Pecaque.

Elle est située dans une Plaine, & près d'un Bois. Ce n'est pas une grande Ville, mais Dampier la trouva fort réguliere. La plûpart des Habitans sont Espagnols, & font leur principale occupation de l'Agriculture; à la réserve de quelques Voituriers, que les Marchands de Compostelle employent au service des Mines. On compte vingt & une lieues, de Sainte Pecaque à Compostelle, & cinq ou six

Déscription de cette Ville.

DAMPIER. 1686.

jusqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui du Mexique, est estimé plus fin que celui du Pérou. Les Mines en sont aussi plus riches ; mais on dit que celles, d'où l'on tire l'or, produisent moins. Les Voituriers de Sainte Pecaque transportent ces métaux à Compostelle, pour y être rafinés, & fournissent aux Esclaves, qu'on fait travailler aux Mines, leur provision de Maïs, dont la Ville abonde, & qui n'est destiné qu'à cet usage. On y trouve aussi du Sucre, du Sel, & du Poisson salé (65).

Ses Mines d'or & d'argent.

Dans la joie d'une si belle découverte, Swan se hâta de rassembler quantité de Chevaux, qui paissoient aux environs de la Ville ; & divisant sa troupe en deux Corps, il leur fit porter tour à tour les meilleures provisions aux Canots. Cet ordre, qui le rendoit tranquille dans la Place, tandis que le transport devoit se faire avec la même sûreté, auroit eu tout le succès qu'il s'en étoit promis, s'il eût été fidélement observé. Mais après avoir fait heureusement le premier voyage, ses gens se relâcherent, pendant leur marche, de l'attention qu'ils devoient avoir autour d'eux. Cinquante-quatre hommes, qui composoient le second Corps, avec autant de Chevaux

Massacre d'une partie des Avanturiers.

(65) Page 285.

chargés, ſe laiſſerent ſurprendre par quelques troupes Eſpagnoles, qui les tuerent juſqu'au dernier (66). Swan comprit bientôt leur tragique avanture, à la vûe de pluſieurs Chevaux, qui revinrent ſeuls à la Ville. Il ſe mit en marche, à la tête des gens qui lui reſtoient; & dans ſon chemin, il trouva les Morts ſur le Champ de Bataille, » nuds, & ſi déchiquetés, qu'à peine en » reconnut-il un ſeul «. Les Eſpagnols, qui ſe tenoient à quelque diſtance, n'eurent pas la hardieſſe de l'attaquer; ce qui lui fit juger que les autres étoient tombés dans une embuſcade. Dampier perdit, dans cette occaſion, Ringroſſe, ſon intime ami, » Auteur de cette par- » tie de l'Hiſtoire des Boucaniers, dont » il fait honneur au Capitaine Scharp. Il » avoit marqué peu d'inclination pour » le Voyage de Sainte Pecaque; mais il » falloit en courir les riſques, ou mou- » rir de faim (67).

DAMPIER. 1686.

Une perte ſi conſidérable rebuta les Avanturiers, de quelques autres entrepriſes, qu'ils auroient pû tenter dans la même Riviere. Swan leur propoſa d'aller carener leurs Vaiſſeaux au Cap Saint Luc, dans la Californie, avec le double

Cette diſgrace rebute les autres.

(66) Page 287. (67) Page 288.

DAMPIER. 1686.

motif d'y être à couvert des insultes de leurs Ennemis, & d'y pouvoir former quelque liaison avec les Indiens, pour faire de nouvelles découvertes dans le *Lac* (68), & pour enlever peut-être les trésors du nouveau Mexique. Ce Lac est peu connu des Espagnols, du moins s'il en faut juger par leurs Cartes & leurs Livres de Pilotage, qui ne s'accordent point dans leurs descriptions. Quelques-uns font une Isle de la Californie, & d'autres la joignent à la Terre-ferme : mais ils n'observent ni les marées du Lac, ni la profondeur de ses eaux ; ni les Havres, les Rivieres, & les Anses qui sont sur ses bords. Il paroît qu'ils connoissent mieux l'Occident de cette Contrée, du côté de la Côte d'Asie, depuis le Cap Saint Luc, jusqu'au quarantiéme degré du Nord. Le détail qu'ils en donnent est plus exact & plus uniforme (69).

Leurs nouveaux desseins.

Observations sur l'Occident de la Californie.

(68) C'est Dampier, qui donne ce nom à la Mer vermeille.

(69) Les lumieres de Dampier, & ses raisonnemens sur les découvertes qu'il proposoit de tenter de ce côté-là, méritent d'autant plus de considération, que c'est peut-être sur ce fondement que Jean de *Fuca*, Martin d'*Aguilar*, & l'Amiral *Fonte*, se sont ouvert de nouvelles routes. » Je crois, dit-il, que la » longueur du Voyage, est » une des raisons qui em- » pêchent de faire des dé- » couvertes dans ces Pays- » là. Cependant, il n'est » pas impossible d'y aller » par un chemin plus » court, que celui que » nous prîmes ; je veux di- » re, de passer par le » Nord-Oüest. Je sçais que » diverses fois on a vai- » nement tenté de trouver

DAMPIER. 1686.

Le projet de Californie eſt abandonné.

Tout le monde s'étant rendu à l'autorité de Swan, on fit route, le 21, vers la Californie, & la variété des vents n'empêcha point de tenir la Mer

» ce Paſſage. Tous nos » Compatriotes, qui en » ont fait l'entrepriſe, ont » tâché de paſſer du côté » de l'Oueſt, & ont commencé leurs recherches » par le long de la Baye » de David ou d'Hudſon. » Mais, ſi j'avois à faire » cette découverte, je » voudrois entrer d'abord » dans la Mer du Sud, » baiſſer de-là le long de » la Californie, & chercher par-là un paſſage » dans les Mers de l'Oueſt. » Comme les autres ont » paſſé la belle ſaiſon » à faire des recherches » dans un Pays, plus proche & plus connu, & » qu'après les avoir faites, la ſaiſon rigoureuſe les a forcés d'abandonner leur deſſein, & » de ſonger à revenir, de » peur d'être ſurpris par » l'Hyver, je voudrois, » au contraire, commencer par les Côtes de la » Mer du Sud; & par » ce moyen, je n'aurois » pas beſoin de m'en retourner. Au contraire, » ſi mon deſſein réuſſiſſoit, j'acquerrois de nouvelles connoiſſances, & » je n'aurois pas à craindre ce qui fait peur à » ceux qui paſſent d'un » Pays connu dans un autre qui ne l'eſt pas. C'eſt » cela, avant que j'en puis » juger, qui a fait échouer » ceux qui ont entrepris, » juſqu'ici, de faire ces » découvertes, & qui leur » a fait abandonner un » deſſein, qui étoit ſur le » point de réuſſir.

» J'en uſerois de même, ſi j'avois à faire la » découverte des Paſſages » du Nord-Eſt. Je paſſerois l'Hyver aux environs du Japon, de la » Corée, ou au Nord Eſt » de la Chine; & ayant le » Printems & l'Eté à moi, » je voudrois commencer » par la Côte de Tartarie. » Si je réuſſiſſois, je paſſerois dans les Pays connus, & j'aurois beaucoup de temps pour » pouſſer juſqu'à Archangel, ou à quelque autre » Port. Il eſt vrai, que, » s'il en faut croire le Capitaine Wood, le Nord-» Eſt n'eſt pas pratiquable, » à cauſe des glaces: mais, » combien a-t-on vû abandonner, comme impoſſibles, de deſſeins dont » on eſt venu à bout dans » un autre temps & par » d'autres moyens? *Ibid. pages* 289 *&* 290.

DAMPIER. 1686. jusqu'au 6 de Mars. Mais on en eut alors de si violens à combattre, qu'au lieu d'avancer, on fut surpris, après un temps couvert & pluvieux, de se retrouver à vingt-cinq degrés cinq minutes du Nord. » Si notre dessein, observe Dam-» pier, eût été seulement d'aller en » Californie, pour de nouvelles dé-» couvertes, nous aurions dû faire » route à soixante ou quatre-vingt » lieues de la Côte, où nous aurions » évité les vents de Terre & profité du » véritable vent d'Est alisé (70). Dans l'impuissance d'avancer, on reprit plus à l'Est, vers les Isles Maries, & l'on mouilla le 7, à l'Est de l'Isle du milieu, sur un fond sablonneux, à huit brasses d'eau. Les Maries sont trois Isles désertes, à vingt & un degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, éloignées de quarante lieues Oueſt-Sud-Oueſt du Cap Saint Luc en Californie, & de vingt du Cap Coriente. On leur donne quatorze lieues d'étendue Nord-Oueſt & Sud-Est. La plus Occidentale est la plus grande; mais elles sont toutes trois assez hautes. Leur terroir est aride, pierreux, & couvert d'arbrisseaux & de brossailles; quoique dans quelques parties, on

Isles Maries & leur description.

(70) Page 191.

trouve quantité de grands Cédres. Sur toute la Côte, qui eſt ſablonneuſe, il croît une Plante verte & piquante, dont les feuilles reſſemblent beaucoup à celles du Pingouin, & les racines à celles du *Semper-vivum* (71). Ces racines, cuites au four, font la principale ſubſiſtance des Indiens de Californie. Les Avanturiers en firent l'eſſai, avec peu de ſatisfaction; & Dampier, qui eut la curioſité d'en faire cuire à l'eau, leur trouva le goût de la Bardane. Les trois Iſles produiſent, d'ailleurs, quantité de Guanos & de Racons, qui ſont une groſſe eſpece de Rats, des Lapins des Indes, des Pigeons & des Tourterelles d'une groſſeur extraordinaire. La Mer n'y fournit pas moins de Poiſſon. C'eſt le ſecond endroit de cette Côte, où Dampier ait vû des Veaux marins; ce qui le confirma dans l'opinion où il étoit déja, qu'il ne s'en trouve gueres que dans les lieux où le Poiſſon eſt en abondance. Swan nomma l'Iſle du milieu, Iſle du Prince George (72). DAMPIER. 1686.

Iſle du Prince George.

Il commençoit à ſe rebuter lui-même, d'une miſere, dont il ne recueilloit aucun fruit. Ses eſperances s'étoient ſou-

Raiſons qui rebutent Swan, & propoſition qu'il fait de paſſer aux Indes Orientales.

(71) C'eſt à la Joubarbe qu'on donne particuliérement ce nom.

(72) Page 292.

DAMPIER. 1686. tenues long-temps. Outre les richeſſes des Pays, dont il avoit ſuivi la Côte, & l'apparence d'y trouver des Ports, il s'étoit perſuadé que la Navigation & le Commerce y étoient floriſſans, & que Vera-Cruz & Acapulco étoient, au Mexique, ce que Panama & Porto-Bello ſont au Pérou ; c'eſt-à-dire, des Marchés où l'on tranſportoit continuellement les Marchandiſes, de l'une à l'autre Mer. Il ne ſe trompoit pas dans cette opinion. Mais il avoit cru, mal-à-propos, que ce Commerce ſe faiſoit par Mer ; au lieu qu'il ſe fait preſqu'uniquement par Terre, & le plus ſouvent par des Mulets. Ainſi, renonçant à pouſſer plus loin ſes recherches, il prit le temps où les Avanturiers s'entretenoient de leurs peines, aux Iles Maries, pour leur propoſer le Voyage des Indes Orientales. Son deſſein particulier n'étoit pas d'y continuer ſes brigandages. Il avoit ſouvent aſſuré Dampier, qu'il vouloit embraſſer la premiere occaſion, pour retourner en Angleterre mais diſſimulant des vûes, qui pouvoient diminuer la ſoumiſſion de ſes gens, il leur parla de croiſer à Manille & de ſe venger, ſur les Eſpagnols de Philippines, du malheur qu'il avoit eſſuyé à Sainte Pecaque. Cette cou

leur, dont il revêtit fort adroitement ſa propoſition, lui fit obtenir des applaudiſſemens. DAMPIER. 1686.

Cependant, après avoir conſidéré plus ſérieuſement la diſtance des Iſles Maries, à l'Iſle de Guaham, qui étoit le premier endroit où l'on pouvoit relâcher, ſans aucune certitude d'y trouver des proviſions, la plûpart furent effrayés d'une ſi téméraire entrepriſe. Les plus ignorans s'imaginerent que c'étoit partir pour un autre Monde, & ne ſe perſuadoient pas qu'on en pût trouver le chemin. D'ailleurs, on n'avoit pas pour ſoixante jours de vivres. Il ne reſtoit à bord qu'environ quatre-vingt boiſſeaux de Maïs, dont les Rats mangeoient chaque jour une partie, avec une quantité fort médiocre de Poiſſon ſalé. A ces objections, Swan répondit que Thomas Candish & le Chevalier Drake avoient fait le même Voyage en moins de cinquante jours, & que ſes Vaiſſeaux étant meilleurs à la voile que ceux de ce temps-là, il ne doutoit pas qu'ils ne puſſent achever cette courſe en ſix ſemaines; ſurtout dans une ſaiſon, qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Il ajoûta que c'étoit toujours le temps, où les Eſpagnols partoient d'Acapulco; Objections des Equipages. Ses réponſes.

DAMPIER. 1686.

que s'ils employoient ſoixante jours leur Voyage, cette lenteur venoit d la groſſeur & du poids de leurs Vaiſſeaux ; ſans compter qu'ayant des vivres en abondance, ils s'embarraſſoien moins d'avancer promptement, que d'obſerver leur circonſpection ordinaire, & qu'en approchant de l'Iſle de Guaham, ils s'arrêtoient chaque nuit, pendant l'eſpace d'une ſemaine, pour ne rien donner au haſard, à ſi peu de diſtance de la Terre. Dampier remarque ici que ſes Compagnons auroient dû ſe rappeller ces exmples, lorſqu'ils s'approcherent de cette Iſle ; mais que dans quelque extrêmité que les Avanturiers ſe trouvent, ils ne ſont pas capables de cette prudence (73).

Les Avanturiers ſe déterminent à le ſuivre.

De toutes les raiſons du Capitaine Swan, la plus puiſſante fut l'eſpérance de croiſer à la hauteur de Manille. On ne penſa plus qu'à ſe rapprocher de la Vallée de Valderas & du Cap Coriente, pour y faire une nouvelle proviſion de bonne eau & de Juif ſalé. Le 31 de Mars, après une heureuſe Pêche, qui acheva de lever les difficultés, on fit la revûe des forces. Elles montoient à cent cinquante hommes ; cent ſur le Vaiſſeau, & cinquante

(73) Page 296,

dans la Barque, ſans y comprendre les Eſclaves. Swan profita de cette favorable diſpoſition, pour faire mettre à la voile. On s'éloigna, de la Côte, avec un petit vent de terre. Le lendemain, un vent de Mer, Nord-Nord-Eſt, fit laiſſer le Cap à plus de trente lieues, & porta les deux Vaiſſeaux dans le véritable vent aliſé, c'eſt-à-dire, à l'Eſt-Nord-Eſt ſans mêlange, qui dura juſqu'à quarante lieues de l'Iſle de Guaham. DAMPIER. 1686.

On étoit à deux cens cinquante lieues de terre. La faveur d'un ſi bon vent fit déployer toutes les voiles ; & le temps étant d'ailleurs fort ſerein, on fit, au Soleil, pluſieurs bonnes obſervations. En levant l'ancre, on avoit fait route, vers treize degrés de latitude, qui eſt preſque celle de Guaham. Enſuite, on avoit tourné le Cap à l'Oueſt, ſans ceſſer de garder la même latitude. Les Equipages, ſurpris de voir prendre un ſi long tour, quoiqu'il y eût apparence que le vent continueroit, furent allarmés de la petite portion de vivres, à laquelle ils ſe virent réduits. On commençoit à ne leur donner, par jour, que huit cuillerées de Maïs bouilli. Leurs murmures la firent augmenter. Cependant, les plus

Leur départ du Cap Coriente & leur route.

DAMPIER. 1686.

sages reconnurent que cette diette i volontaire étoit utile à leur ſanté. Dan

Comment Dampier eſt gueri de l'hydropiſie.

pier ſe reſſentoit encore de ſon hydrop ſie ; quoique pendant ſon ſéjour aux I les Maries, il ſe fût aſſujetti à des remé des violens, qui l'avoient ſoulagé. O l'avoit mis ſous le ſable chaud, dont o lui avoit couvert la tête ; & dans cett ſituation, il avoit ſué prodigieuſemen mais, ſi la ſueur avoit diſſipé le fond du mal, elle ne lui avoit pas rendu ſes forces, qui ne commencerent à revenir que lorſqu'il ſe vit obligé, comme tous les autres, de manger fort peu, & de ne boire que trois fois en vingt-quatre heures. Quelques-uns, pour ſe fortifier contre une néceſſité ſi dure, ne bûvoient pas une fois en neuf ou dix jours. Il y en eut un qui fut dix-ſept jours ſans boire, & qui n'en étoit pas plus altéré. Dampier obſerve, avec admiration, qu'il rendit, chaque jour, une certaine quantité d'urine (74).

Circonſtances & fatigue du Voyage.

Mais, il lui parut encore plus extraordinaire que dans tout le cours du Voyage, on ne vit pas un ſeul Poiſſon, ni aucune ſorte d'Oiſeaux, à l'exception d'un aſſez grand nombre de Boubies, qui ſe firent voir à quatre mille neuf cens ſoixante & quinze milles du Cap

(74) Page 298.

Coriente, & qu'on crut parties de cer- DAMPIER, 1686.
tains Rochers, dont on n'étoit pas éloigné, mais qu'on n'apperçut pas, quoiqu'ils fuſſent marqués dans les Cartes Marines. Après avoir fait mille neuf cens lieues, ſuivant le calcul Anglois (75), Swan eut beſoin de toute ſon adreſſe, pour appaiſer de nouveaux murmures. Il convint alors, que le compte des Eſpagnols pouvoit être le meilleur; mais, comme le vent étoit toujours le même, il en conclut qu'une ſi longue & ſi pénible Navigation touchoit à ſa fin. En effet, peu de jours après, on eut une petite pluie, & l'air ſe couvrit de nuages, du côté de l'Oueſt; ſigne preſqu'infaillible qu'on approchoit de la terre. Dans ces climats, où les vents aliſés ſoufflent toujours, les nuages, qui volent rapidement ſur la tête, ne laiſſent pas de paroître ſuſpendus, près de l'horiſon, dans les endroits où la terre n'eſt pas éloignée. Dampier avoit ſouvent fait cette obſervation, ſurtout vers les Pays élevés, où les nuages n'ont, dit-il, aucun mouvement ſenſible (76).

Diſtance des lieues.

(75) Les Livres Anglois de Pilotage, comptent la diſtance entre le Cap Coriente & Guahan, entre quatre-vingt-dix & cent degrés, ce qui ne revient pas à deux mille lieues; & les Eſpagnols la mettent entre deux mille cinq cens & deux mille quatre cens lieues. *Page* 296.

(76) *Page* 299.

DAMPIER. 1686.

Embarras des Avanturiers.

Le 20 de Mai, la Barque, qui faiſoit route trois lieues devant le Vaiſſeau, donna ſur un fond bas & pierreux, où l'on voyoit quantité de Poiſſons autour des Rochers. Ce nouveau ſigne de terre étoit capable de ranimer les eſprits. Cependant, comme on étoit alors à douze degrés cinquante-cinq minutes, & qu'on n'ignoroit pas que les Eſpagnols mettent l'Iſle de Guaham à treize degrés, on demeura incertain ſi la route, qu'on ne ceſſoit pas de faire, à l'Oueſt, n'étoit pas fauſſe, parce que les Cartes Eſpagnoles ne marquent point de bas-fonds autour de cette Iſle. Dans un ſi cruel embarras, Swan fit tourner le Cap au Nord : mais, vers le ſoir, on eut la vûe de Guaham, à huit lieues; & le lendemain, on y mouilla fort heureuſement. Dampier exprime vivement les frayeurs dont il ſe vit délivré. Il ne reſtoit de proviſion, que pour trois jours. On avoit concerté, dans le Vaiſſeau, de manger ſucceſſivement tous ceux qui s'étoient déclarés pour le Voyage, & de commencer par le Capitaine, qui en avoit fait la propoſition. Dampier auroit eu ſon tour après lui. » De-là vient, » dit-il aſſez plaiſamment, qu'après » avoir mouillé, à Guaham, Swan lui » dit, en l'embraſſant; ah, Dampier! vous

» vous leur auriez fait faire un mauvais » repas. Il avoit raiſon, ajoute-t-il ; car » j'étois auſſi maigre & décharné, qu'il » étoit gras & dodu (78).

DAMPIER, 1686.

(78) Page 300. On a parlé, dans la Deſcription des Iſles Marianes, (Tome 38, de ce Recueil, p. 512) d'une Table à ſept Colomnes, dans laquelle Dampier prit ſoin de marquer le ſillage de chaque jour, & qu'il croit néceſſaire pour tous les uſages de la Géographie & de la Navigation. C'eſt ici le lieu de la donner après lui. La premiere Colomne marque les jours des mois. La ſeconde contient la route de chaque jour, ou le point du Compas ſur lequel on faiſoit route. La troiſiéme offre la longueur de cette route, c'eſt à-dire, le chemin que le Vaiſſeau faiſoit chaque jour, en milles Italiques, ou Géométriques, à raiſon de ſoixante pour un degré ; ce qui ſe compte toujours d'un midi à l'autre. Mais, comme on ne fait pas toujours route ſur le même point, la quatriéme & la cinquiéme Colomnes montrent combien de milles on faiſoit par jour au Sud, & combien à l'Oueſt. Ce dernier vent fut celui qu'on eut le plus dans le Voyage. Le 17 d'Avril, on ſe trouvoit aſſez proche de la latitude de Guaham ; & comme on ſuivoit alors ce parallele, le Nord & le Sud ne ſervoient, par conſéquent, qu'à proportion qu'on ſe détournoit de la droite route. Ce détour eſt marqué par *N* ou *S*, dans la cinquiéme Colomne. *O*, ſignifie qu'on fait route droit à l'Eſt. La ſixiéme Colomne, contient la latitude de chaque jour, où *R* ſignifie la ſuppuration de la latitude par Eſtime, & *Ob.* la latitude par obſervation. La ſeptiéme & derniere Colomne, déſigne les vents. Dampier n'ajoûte point une huitiéme Colomne, pour la variation de l'Aiguille, parce qu'il ne fit qu'une ſeule obſervation là deſſus. A ſon départ du Cap Coriente, il trouva qu'elle étoit de quatre degrés vingt-huit minutes, à l'Eſt. *Voyez* ſes Réflexions ſur la largeur de la Mer du Sud, dans la Deſcription des Iſles Marianes.

TABLE DU SILLAGE.

Cours.	Route.	Dist.	S.	O.	Latitude.	Vents.
Mars. 31	S. O. Sd. O.	27	17	20	20 11	O. N-O.
Avril. 1	S. O. S. O.	106	68	81	R. 19 3	N O. N-N O.
2	S. O. 1. O.	142	98	101	R. 17 25	N-O.
3	O. 5. S.	102	19	100	Ob. 17 6	N.
4	O. 12. S.	140	29	136	Ob. 16 37	N. N-N-E.
5	O. 20. S.	160	54	150	Ob. 15 43	N.
6	O. 10. S.	108	18	106	Ob. 15 25	N-E
7	O. 15. S.	89	23	86	Ob. 15 2	N-E. E-N-E.
8	O. 2. S.	64	5	63	R. 14 57	E-N-E.
9	O. 4. S.	94	6	93	Ob. 14 51	E-N-E.
10	O. 5. S.	138	12	137	Ob. 14 39	E-N-E.
11	O. 5. S.	124	10	123	Ob. 14 29	E-N-E.
12	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 15	E-N-E.
13	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 1	E-N-E.
14	O. 5. S.	180	15	177	R. 13 46	E-N-E.
15	O. 6. S.	174	18	172	R. 13 18	E-N-E.
16	O. 6. S.	182	19	180	R. 13 9	E-N-E.
17	O. 6. S.	216	22	214	R. 12 47	E-N-E.

Cours	Route.	Dist.	S.	O.	Latitude.	Vents.
18	O.	192		192	R. 12 47	E 4 N.
19	O.	180		180	R. 12 47	E.
20	O.	177		170	R. 12 47	E-N-E.
21	O.	171		171	R. 12 47	E-N-E.
22	O.	18		180	R. 12 47	E 4 N
23	R. O. Ob. O. 4. N.	170	11 N.	68	R. 12 47 Ob. 12 58	E 4 N.
24	R. O.	146		46	R. 12 58	E 4 N.
25	O.	146		146	R. 12 58	E 4 N.
26	O. 3. N.	185	9 N.	184	Ob. 13 7	E 4 N.
27	O.	140		140	Ob. 13 7	E 4 N.
28	O.	167		167	R. 13 7	E 4 N.
29	O. 2. N.	172	5	171	Ob. 13 12	E.
30	O.	173		173	Ob. 13 12	E-N-E.
Mai. 1	O.	196		96	R. 13 12	E 4 N.
2	O.	160		160	Ob. 13 13	E 4 N.
3	O.	154		154	R. 13 12	E-N-E.
4	R. O. Ob. O. 2. S.	153	5 S.	152	R. 13 12 Ob. 13 7	E-N-E.
5	O. 2. N.	180	7 M.	179	Ob. 13 14	E-N-E.

Cours.	Route.	Dist.	S.	O.	Latitude.	Vents.
6	O. 3. N.	172	9 N.	171	Ob. 13 22	E-N-E.
7	O.	160		160	Ob. 13 22	E-N-E.
8	O. 3. S.	149	7 S.	148	Ob. 13 15	E 4 N.
9	O. 4. S.	134	9 S.	133	Ob. 13 6	E-N-E.
10	O.	128		128	R. 13 6	E-N-E.
11	O. 5 S.	112	9	111	Ob. 12 57	E-N-E.
12	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
13	O.	129		129	R. 12 57	E-N-E.
14	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
15	O. 4. N.	118	8 N.	117	Ob. 13 5	E-N-E.
16	O. 6. S	114	11 S.	113	Ob. 12 54	E-N-E.
17	O. 3. S.	109	5 S.	108	Ob. 12 49	E-N-E.
18	O.	120		120	R. 12 49	E-N-E.
19	O.	137		137	R. 12 49	E-N-E.
20	O.	134		134	R. 12 50	E.
21	N. O. 7. O.	13	8 N.	10	R. 12 59	-N-E.

Somme totale de la route, à l'Oueſt, ſept mille trois cens vingt trois; qui ſont en tout, de longitude, pour l'Iſle de Guaham, cent vingt cinq degrés onze minutes; & de latitude, treize degrés vingt minutes. *Dampier, ibid. pages 301 & ſuivantes.*

DAMPIER. 1686.

On n'ajoûtera rien à la deſcription de l'Iſle de Guaham & des autres Marianes, qu'on a donnée, dans un juſte étendue, au 38eme. Tome de cet Ouvrage, & dont une grande partie, d'ailleurs, eſt compoſée des obſervations de Dampier. Les Avanturiers y trouverent un accueil aſſez favorable, de la part du Gouverneur & de la Garniſon du Fort Eſpagnol. Ils ne furent pas tentés d'employer la violence, dans un lieu, où toutes ſortes de ſecours leur furent offerts volontairement. On leur conſeilla même, pour en trouver avec plus d'abondance, de ſe rendre à l'Iſle de Mindanao, qui eſt une des Philipppines, parce qu'elle ne manque d'aucune proviſion; & l'on ne fit pas difficulté d'ajoûter qu'ils y ſeroient d'autant mieux reçus, qu'elle étoit alors en guerre avec les Eſpagnols. Swan, qui avoit abjuré la Piraterie au fond du cœur, embraſſa d'autant plus volontiers cette ouverture, que c'étoit ſon chemin pour les Indes Orientales; ſans compter que la Mouſſon de l'Oueſt approchant, il ne pouvoit eſperer de retraite plus ſûre que Mindanao.

Secours & conſeils qu'ils y reçoivent des Eſpagnols.

Il fit mettre à la voile, le 2 de Juin, avec un vent d'Eſt aſſez violent, qui dura trois ou quatre jours. Enſuite il devint

Ils partent pour Mindanao.

DAMPIER. 1686. Oueſt ; mais ce fut pour ſe remettre bien-tôt à l'Eſt, & ſouvent au Sud-Eſt. Dans tout le Voyage, de Guaham aux Iſles Philippines, les Cartes communes ſe trouverent aſſez juſtes. Le 21, on eut la vûe de l'Iſle de Saint Jean, qui eſt, avec Mindanao, la plus Méridionale de ces Iſles. Dampier lui donne trente-huit lieues de longueur, du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Sud-Eſt, & vingt-quatre lieues dans ſa plus grande largeur. Ces deux Iſles étoient alors les ſeules, qui ne reconnuſſent pas l'autorité de l'Eſpagne. Saint Jean n'eſt pas éloignée de plus de quatre lieues de l'autre, entre ſept & huit degrés de latitude Septentrionale.

Iſle Saint Jean.

Les Avanturiers arriverent, le 22, à une lieue de l'Orient de Mindanao ; & le vent étant Sud-Eſt, ils s'avancerent au Nord, ſans s'éloigner du côté Oriental, avant que d'être à ſept degrés quarante minutes de latitude, où ils mouillerent dans une petite Baye, à la diſtance d'un mille de la Terre, ſur un fond ſale & pierreux. Ils avoient trouvé, dans quelques-uns de leurs Livres, que la Ville & l'Iſle de Mindanao étoient à cette hauteur ; d'où ils conclurent du moins que c'étoit celle du milieu de l'Iſle ; mais ils demeuroient incertains

Difficultés pour trouver la Ville de Mindanao.

ſi la Ville étoit à l'Eſt, ou du côté oppoſé. Après avoir paſſé la nuit dans cette Baye, & la moitié du jour ſuivant, ils trouverent quelques Inſulaires, qui leur firent entendre, par divers ſignes, que la Ville étoit à l'Occident de l'Iſle. Swan, n'ayant pû les engager à lui ſervir de Guides, leva l'ancre pour faire route au Sud-Eſt. Il s'avança juſqu'à l'extrêmité des Terres, d'où il découvrit deux autres petites Iſles, qui n'en étoient éloignées que d'environ trois lieues. La crainte de trouver quelque difficulté, dans un Paſſage qu'il ne connoiſſoit pas, lui fit prendre le parti de gouverner à l'Eſt de ces Iſles. Celles de Meangis furent les premieres qu'il apperçut. Il n'en remarqua que la ſituation, qui eſt au Sud-Eſt, à ſeize lieues de Mindanao. DAMPIER. 1686.

Le 4 de Juillet, il entra dans une profonde Baye, au Nord-Oueſt des deux premieres Iſles. Le mouillage s'y trouva fort bon, à quinze braſſes d'eau. Cette Baye n'a pas plus de deux milles de largeur, à ſon embouchure, mais un peu plus loin, elle en a trois; & ſa longueur eſt de ſept au Nord-Nord-Oueſt. A trois lieues de l'entrée, du côté de l'Eſt, on découvre de belles Anſes ſablonneuſes, où l'on peut mouil- Belle Baye.

DAMPIER. 1686.

ler ſûrement à quatre, cinq & ſix braſſes. Du même côté, le Pays eſt montueux & couvert de Bois, ſans en être moins arroſé de petits Ruiſſeaux. Il s'y trouve même une Riviere, aſſez profonde, pour recevoir des Canots. De grandes Savanes, qui s'étendent fort loin, vers l'Oueſt, depuis l'entrée de la Baye, produiſent une herbe longue, dont les Bêtes fauves font leur retraite. Pendant la chaleur du jour, elles ſe mettent à couvert dans les Bois voiſins; mais le matin & le ſoir, on les voit en troupes nombreuſes dans les Plaines, où elles ſont d'autant plus tranquilles, que cette partie de la Baye n'a pas d'autres Habitans. Le côté Oriental préſente un grand nombre de Plantations, au pied des Montagnes. Swan y envoya quelques-uns de ſes gens, dont la ſeule vûe fit prendre la fuite aux Indiens, qui les cultivent. Ainſi, pendant douze jours, que la violence des vents l'obligea de paſſer dans la Baye, il ne put tirer aucune lumiere ſur la ſituation des lieux qu'il cherchoit. Ce ne fut qu'après avoir doublé le Sud-Eſt de l'Iſle, qu'en ſuivant la Côte du Sud, il trouva des Pêcheurs, qui répondirent à ſes queſtions, par des ſignes. Enfin, le 18 de Juillet, il arriva devant la Riviere

Elle n'eſt peuplée que de Bêtes fauves.

de Mindanao. Dampier place l'embouchure de cette Riviere, à cinq degrés vingt-deux minutes de longitude du Nord, & à vingt-trois degrés douze minutes de latitude du Cap Lézard, en en Angleterre (77). DAMPIER. 1686.

Embouchure de la Riviere de Mindanao.

On jetta l'ancre à deux milles de la Côte, & à trois ou quatre d'une petite Isle, qu'on avoit au Sud du Vaisseau. Swan fit tirer aussi-tôt huit ou neuf coups de canon, auxquels on répondit, de la Côte, par trois coups. A peine ce bruit fut cessé, qu'on vit paroître deux Seigneurs Indiens, dans un Canot à dix rames. Ils demanderent, en Espagnol, de quel Pays étoit le Vaisseau? On leur répondit dans la même langue. Mais quoique le nom d'Anglois parût leur plaire, ils n'apprirent pas, avec la même satisfaction, que le Capitaine n'étoit pas venu pour s'établir dans leur Isle. Ils étoient informés, depuis long-temps, de l'arrivée du Vaisseau; & leur Cour s'étoit flattée qu'il venoit former un Comptoir, à Mindanao. Un Marchand, de la même Nation, nommé *Goodlud*, avoit relâché, quelques mois auparavant, sur leur Côte, & leur avoit dit, à son départ, qu'ils devoient s'attendre à rece-

(77) *Ibidem*, pages 394 & précédentes.

DAMPIER. 1686.

voir bientôt un Ambaſſadeur d'Angleterre, pour leur faire des propoſitions de Commerce (78).

Digreſſion ſur un projet d'Etabliſſement dans cette Iſle.

Dampier ſe jette ici dans une digreſſion fort curieuſe. » Je ſuis perſuadé, » dit-il, que nous n'aurions pû prendre de meilleur parti, que de profiter » de cette ouverture, & de nous rendre » au deſir qu'ils marquoient de nous » voir prendre un Etabliſſement dans » leur Pays. Outre que nous y aurions » trouvé plus d'avantage qu'à continuer » de courir comme des Vagabonds, il y » a beaucoup d'apparence que l'Angle- » terre entiere en auroit tiré de grands » profits, par un Commerce régulier, » non-ſeulement avec cette Iſle, mais » avec pluſieurs autres Iſles voiſines, » qui produiſent des Epiceries. Celles » de Meangis, que j'ai déja nommées, » ſont à vingt lieues de Mindanao. » Ce ſont trois petites Iſles, qui abon- » dent en or, s'il en faut croire leurs » Habitans, & qui n'étoient pas encore » connues des Hollandois. D'ailleurs, » la communication avec les Philippi- » nes ſeroit aiſée, pour ceux qui ſe- » roient bien établis à Mindanao. Com- » me ſa ſituation eſt très-avantageu- » ſe en général, pour le Commerce

Plan de Dampier pour la route.

(78) Page 394.

» de cette partie de l'Orient, & que par elle-même elle eſt comme le centre du commerce d'or & d'épiceries de toutes les Iſles voiſines, il eſt important de conſidérer que malgré ſon éloignement, le Voyage eſt moins difficile & moins ennuyeux qu'on ne ſe le figure. Voici la route que je voudrois tenir, en partant d'Angleterre vers la fin d'Août. Je ferois le tour de la Terre de Feu ; & m'avançant ainſi vers la Nouvelle Hollande, je voudrois ranger cette Côte auſſi loin qu'il ſeroit néceſſaire, pour approcher de Mindanao ; après quoi, je ferois voile droit à cette Iſle. Par cette voie, j'éviterois l'approche des Etabliſſemens Hollandois ; & lorſqu'une fois j'aurois paſſé la Terre de Feu, je ſerois aſſuré de trouver un vent d'Eſt frais & conſtant. Au contraire, paſſant à la hauteur du Cap de Bonne-Eſpérance, on n'a pas plutôt gagné l'Océan de l'Inde Orientale, qu'il faut traverſer le Détroit de Malaca, ou d'autres Détroits à l'Orient de Java, dans leſquels on eſt ſûr de trouver des vents peu favorables, de quelque côté de la Ligne qu'on puiſſe tourner ; ce qui fait un Voyage d'environ huit mois : au lieu que j'eſpererois finir l'au-

DAMPIER. 1686.

DAMPIER. 1686.

» tre en six, ou sept au plus. Je ferois, » au retour, la manœuvre des Espagnols » dans leur Voyage de Manille au » Mexique; avec cette seule difference, » qu'au lieu qu'il font route, vers le » Pôle Septentrional, pendant les vents » variables, je voudrois la faire au » Sud, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un » vent propre à me faire passer la Terre » de Feu. On ne manque point de lieux » où l'on peut toucher, pour se rafraî- » chir. En allant, on toucheroit, par » exemple, aux deux côtés des Etats de » Paita, ou, si l'on aimoit mieux, aux » Isles de Gallapagos, qui offrent des » rafraîchissemens en abondance. Au » retour, on pourroit vraisemblable- » ment relâcher en quelque endroit de » la Nouvelle Hollande, & faire en » même temps de nouvelles découver- » tes, sans se détourner de sa route. » Pour en expliquer naturellement » mon opinion, je crois que si cette » vaste étendue de Terre Australe, qui » borne la Mer du Sud, n'est pas mieux » connue des Anglois, c'est parce qu'on » a négligé une route si facile. Ceux, » qui traversent cette Mer, ont ordi- » nairement quelque dessein, sur la » Côte du Pérou ou du Mexique, & » passent par conséquent bien loin des

Lieux de rafraîchissemens qu'il propose.

» Terres Auſtrales. J'ajoûterai, pour » confirmer cette idée, ce que j'ai ap- » pris du Capitaine David, depuis » mon retour en Europe. Il m'a dit, » qu'après nous avoir quitté à Ria- » Lexa, il s'étoit rendu aux Iſles Gal- » lapagos, & que de-là faiſant voile » au Sud, pour prendre le vent & ga- » gner la Terre de Feu, à vingt-ſept » degrés de latitude Méridionale, il vit » tout-d'un-coup près de lui, une pe- » tite Iſle ſablonneuſe, & qu'à l'Oc- » cident de cette Iſle, il découvrit une » longue étendue de Pays, aſſez élevé, » qui tiroit au Nord-Oueſt. C'étoit, » ſans doute, une Côte des Terres » Auſtrales (79).

DAMPIER, 1686.

Mais, en mettant à part l'intérêt de notre Patrie, & ſuppoſant que nous n'en euſſions reçu aucun ſecours pour nous établir à Mindanao, peut-être étions-nous plus en état d'éxécuter cette entrepriſe, que ſi nous étions venus exprès de l'Europe. A peine nommoit-on quelque métier néceſſaire, que pluſieurs de nos gens ne fuſſent capables d'exercer. Nous avions des Scieurs, des Charpentiers, des Menuſiers, des

Combien les Avanturiers étoient propres à cette entrepriſe.

(79) C'eſt apparemment ſur ces réflexions, que l'Auteur entreprit le Voyage des Terres Auſtrales, dont on a déja donné la Relation.

DAMPIER. 1686.

Maçons, des Cordonniers, des Tailleurs, &c. Il ne nous manquoit qu'un Forgeron, pour les gros ouvrages; mais nous aurions pû le trouver à Mindanao. Nous avions une groſſe proviſion de fer, de plomb, & de toutes ſortes d'outils, avec de la poudre & des balles, & un bon nombre de petites armes. S'il avoit fallu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou dix canons, dont nous pouvions nous priver, ſans affoiblir trop notre Vaiſſeau. Ajoûtez que notre avantage étoit extrême ſur des Facteurs ſans expérience, qu'on envoye d'Angleterre aux Indes, & qui s'y prennent ordinairement avec trop de circonſpection, de froideur & de formalités, pour être capables d'une grande entrepriſe; ſans compter que le changement d'air & de régime expoſe beaucoup leur vie; au lieu que nous étions déja faits aux plus grandes chaleurs, endurcis à la fatigue, hardis, entreprenans, & difficiles à déconcerter. En un mot, la plûpart de nos gens étoient las de courir, & commençoient à ſoupirer après le repos; ils auroient été ravis de s'établir, avec quelque eſpérance de commodité. Nous avions un bon Vaiſſeau; aſſez de monde pour en employer une partie à cultiver notre Etabliſſement, & l'autre à porter

en Angleterre, des nouvelles aux Propriétaires, avec la valeur de leurs effets. Swan avoit gardé précieusement cinq mille livres en or, qu'il avoit reçues pour ses Marchandises, depuis qu'il les avoit vendues dans l'Isle de Plata. S'il en avoit employé une petite partie en Epiceries, les Marchands, qui lui avoient confié leurs espérances, auroient été fort satisfaits d'en tirer au moins ce fruit (80). DAMPIER, 1686.

Premieres mesures de Swan, à Mindanao.

Revenons avec Dampier. Les deux Seigneurs Mindanayens refuserent de monter à bord; mais ils n'en promirent pas moins au Capitaine de lui fournir des provisions; & pour l'assurer de leur bonne foi, ils lui conseillerent de mettre son Vaisseau à couvert dans un lieu plus sûr, dans la crainte des vents d'Oueſt, qui devoient souffler bien-tôt avec la derniere violence. Cet avis fut d'une extrême utilité pour les Avanturiers. Ils ne sçurent, qu'après le départ de ces deux Insulaires, que l'un étoit Raja Lau, Général des Troupes de l'Isle, & l'autre un des fils du Sultan. Un Officier vint aussi-tôt à bord, & mesura le Vaisseau. C'est un usage que les Mindanayens ont tiré de la Chine, où l'on prend

(80) Pages 199 & précédentes.

DAMPIER. 1686. toutes les dimenſions des Bâtimens qui viennent y charger, pour ſçavoir exactement ce qu'ils peuvent contenir. Swan, perſuadé que la ſaiſon l'obligeroit de faire quelque ſéjour dans cette Iſle, ſe crut intéreſſé à ménager le Sultan. Non-ſeulement il ſouffrit l'exécution de ſes ordres, mais il lui fit annoncer un préſent de quelques aunes d'écarlate & de galons d'or & d'argent, avec un Cimeterre à la Turque & une paire de Piſtolets. More, Anglois de quelque diſtinction, qui fut choiſi pour les porter, ſe fit mener d'abord chez Raja Lau, tandis que le Sultan, averti de ſon deſſein, fit ſes préparatifs pour le recevoir. Vers le ſoir, quelques-uns de ſes Officiers vinrent prendre le préſent. More fut conduit, à la lumiere des flambeaux, juſqu'au Palais, où il trouva le Sultan, avec huit ou dix Seigneurs de ſon Conſeil, aſſis ſur de riches tapis. La converſation ſe fit en Eſpagnol, par le miniſtere d'un Interprête. Elle donna, au Sultan, une ſi vive impatience de voir le Capitaine, que l'ayant fait preſſer de deſcendre dès le lendemain, il le reçut auſſi-tôt, dans ſa Chambre, avec peu de cérémonie. Après les premiers complimens, il ſe fit apporter deux Lettres Angloiſes, qu'il

Lettres Angloiſes, qui ſe trouvoient à Mindanao.

le pria de lire, dans l'opinion apparemment qu'elles ſerviroient à lui faire prendre une haute idée des avantages que les Anglois pouvoient eſperer dans ſon Iſle. Une de ces Lettres étoit de quelques Marchands de Londres au Sultan, pour lui demander certains privileges, & la liberté de bâtir un Fort à Mindanao. L'autre avoit été laiſſée par le Capitaine Goodlud, pour tous les Anglois que le haſard ameneroit dans l'Iſle. Elle rendoit compte de l'état du Commerce, c'eſt-à-dire, du prix dont on étoit convenu pour les marchandiſes de l'Iſle, & pour celles de l'Europe qui ſeroient vendues aux Inſulaires. Le prix reglé de l'or de Mindanao étoit, pour l'once d'Angleterre, quatorze piaſtres, Monnoie de cours dans toutes les Indes; & dix-huit piaſtres, pour l'once de Mindanao. Dampier ne ſe rappelle pas le prix des marchandiſes. Ces apparences de bonne foi mutuelle n'avoient point empêché Goodlud d'ajoûter au bas de ſa Lettre: » défiez-vous de ces gens-là, qui ſont tous des Voleurs; mais n'en témoignez rien «. Les Avanturiers apprirent qu'en effet on avoit volé, dans l'Iſle, quelques marchandiſes à Goodlud, & qu'il étoit parti ſans avoir obtenu de ſatisfaction. Cependant ils

DAMPIER. 1686.

Avis qu'elles contenoient.

DAMPIER. 1686.

ne purent conſerver la défiance que ſa Lettre leur avoit inſpirée, lorſque Raja Lau leur amena un des Voleurs, chargé de chaînes, en priant Swan de lui impoſer le châtiment qu'il jugeroit à propos. On l'avoit arrêté depuis peu, quoiqu'il ſe fût réfugié dans les Montagnes. Swan s'excuſa d'ordonner ſon ſupplice: mais Raja Lau ne jugea point à propos de lui faire grace. Le lendemain au lever du Soleil, il fut attaché nud à un poteau, dans une ſituation qui ne lui permettoit pas de remuer les mains ni les pieds, & le viſage tourné directement au Soleil. Après midi, on le tourna vers l'Occident, afin qu'il eût toujours le Soleil au viſage. Ce tourment, qu'on doit juger cruel, parce qu'il livre tout à la fois le Coupable à l'exceſſive chaleur du Climat & à la fureur des Mouches, dura juſqu'au ſoir. Il auroit été ſuivi d'une mort encore plus barbare, ſi les prieres de Swan n'euſſent appaiſé le Raja.

Etrange punition d'un voleur.

Les Anglois s'apperçoivent qu'on veut les tromper.

Malgré ce zéle pour la Juſtice, qui fut ſuivi d'autant de franchiſe & d'amitié de la part des Habitans de Mindanao, les Avanturiers eurent bientôt l'occaſion de s'appercevoir qu'on cherchoit à les tromper. Raja Lau avoit continué de leur repréſenter ſi vivement

ſes dangers, dont ils étoient menacés à l'embouchure de la Riviere, qu'ils avoient conſenti à faire remonter leur Vaiſſeau vers la Ville. Il fallut le décharger, pour le rendre plus leger, dans un Canal aſſez étroit, & qui n'a pas plus de dix ou douze pieds d'eau en pleine marée. Raja Lau acheta une aſſez groſſe quantité de fer & de plomb, au prix fixé par Goodlud, & le paya fidélement en riz. On vit arriver le temps qu'il avoit annoncé. La pluie & les tempêtes commencerent vers la fin de Juillet, & durerent juſqu'à la fin d'Août. La Riviere, qui s'enfla prodigieuſement, amenoit de gros arbres flottans, dont les efforts des Avanturiers ne pouvoient toujours garantir le Vaiſſeau; & la Ville de Mindanao, qui n'a pas moins d'un mille de long, ſur le bord de la Riviere, paroiſſoit bâtie au millieu d'un Lac, où l'on ne pouvoit paſſer d'une maiſon à l'autre, qu'avec des Canots. Ce ne fut pas néanmoins cette diſgrace commune qui fit ouvrir les yeux au Anglois. Il jugerent au contraire, que l'Iſle n'avoit point de Baye ni de Port, où le danger pût être moins terrible; & pendant cette fâcheuſe ſaiſon, ils alloient ſe conſoler, chaque jour avec leurs Pagal-

DAMPIER, 1686.

DAMPIER. 1686.

lys (81) d'un mal dont tous les Insulaires se ressentoient comme eux. Mais lorsque le temps fut adouci, & qu'ils pensèrent à radouber leur Vaisseau, ils furent extrêmement surpris de le trouver à demi mangé des vers. Les Canots étoient percés comme des rayons de miel. La Barque, qui n'avoit qu'un simple fond, étoit ouverte de toutes parts & ne pouvoit plus servir (82). A la vérité, comme le Vaisseau étoit doublé, les vers n'avoient pas percé le coin, entre la doublure & la principale planche. Ils ouvrirent alors les yeux sur la mauvaise foi du Général. Lorsque venant à bord, il les trouva tous occupés à détacher les planches de la doublure, & qu'il vit, par dessous, un fond ferme & solide, il branla la tête & parut mécontent. On lui entendit répéter que c'étoit le premier Vaisseau qu'il eût jamais vû à fond double. Swan apprit, que dans le même lieu, un Navire Hollandois avoit été mangé des vers en moins de deux mois, & que le Général s'étoit saisi du canon. Son espérance étoit sans doute d'avoir

Leur Vaisseau est mangé des vers.

Exemple effrayant.

(81) Pages 411 & précédentes.

(82) Cette peste de la Navigation, étoit déjà connue sur diverses Côtes, particuliérement dans les Ports du Brésil.

auſſi celui des Avanturiers : mais elle fut trompée. Ils ſe raſſemblerent, avec beaucoup d'intelligence, pour détacher toutes les planches mangées des vers ; ils en ſubſtituerent d'autres ; & vers le mois de Décembre, leur Vaiſſeau fut parfaitement rétabli. DAMPIER. 1686.

Dampier parle avec étonnement de la voracité de cette eſpece de vers. Il ne l'avoit éprouvée qu'à Mindanao. Les Habitans, dit-il, ſçavent ſi bien ce qu'ils ont à craindre de ces pernicieux Inſectes, que chaque fois qu'ils reviennent de la Mer, ils hâlent leurs Bâtimens ſur le ſec, ils en brûlent le fond, & ne les remettent à flot qu'après les avoir ſoigneuſement réparés. Leurs Canots mêmes ne demeurent jamais long-temps dans l'eau. On aſſure que ces vers, qui percent un Vaiſſeaux dans l'eau ſalée, meurent dans l'eau douce, & que les vers d'eau douce meurent au contraire dans celle qui ne l'eſt pas ; mais que les uns & les autres multiplient prodigieuſement, dans l'eau qu'on nomme ſomache, c'eſt-à-dire, qui n'a qu'un petit goût de ſel. Quelques uns croyent qu'ils s'engendrent dans les planches : mais Dampier eſt perſuadé que c'eſt la Mer qui les produit. Il ſe ſouvint d'en avoir vû nager Propriété des vers de Mindanao.

DAMPIER. 1686. des millions dans la Baye de Panama ; dans celle de Campeche, & dans pluſieurs autres lieux. Swan & David, avoient fait la même remarque, & de-là venoit leur attention à faire calfater ſouvent leurs Vaiſſeaux : mais ils n'en avoient jamais vûs de ſi gros, ni de ſi voraces, qu'à Mindanao. L'Auteur obſerve auſſi qu'on n'en trouve jamais fort loin en Mer. Ils ſont toujours dans les Bayes, dans les Anſes, aux embouchures des Rivieres, en un mot à peu de diſtance de la Terre.

Révolte des Avanturiers contre Swan. Cette expérience de la mauvaiſe diſpoſition du Général, joint à quelques autres ſujets de mécontentement, éloigna plus que jamais Swan de toute idée d'Etabliſſement dans l'Iſle de Mindanao, & le fit penſer à quitter inceſſamment cette Iſle. Mais, ayant eu le malheur d'irriter lui-même une grande partie de ſon Equipage par des hauteurs & des ſévérités mal entendues, il ne ſe défioit pas d'un affreux complot, que ſes gens trâmoient contre lui. Un jeune homme de Briſtol, nommé Jean Reed, qui s'étoit fait eſtimer de ſes Compagnons, par ſon eſprit & par ſon intelligence dans la Marine, trouva par haſard le Journal du Capitaine, depuis l'Amérique juſ-

A quelle occaſion qu'à Guaham. La plûpart des Avan-

turiers y étoient assez maltraités. Il profita de cette ouverture, pour aigrir leurs ressentimens; & s'étant assuré du plus grand nombre, il se fit nommer Commandant du Vaisseau. Swan, qui étoit à terre occupé des derniers préparatifs de son départ, fut averti de cette furieuse entreprise, mais trop tard pour entreprendre de faire rentrer les Mutins dans la soumission. Il avoit près de lui trente-six hommes, qui furent enveloppés dans sa disgrace, c'est-à-dire, abandonnés comme lui; à l'exception de Dampier & du Chirugien, qui s'étant rendus à bord, avant que la révolte eût éclaté, y furent retenus, & forcés de suivre la fortune du Vaisseau. Le nouveau Capitaine fit mettre à la voile, en plein jour, le 14 de Janvier, & s'éloigna promptement de l'Isle, sans aucune marque de pitié pour ceux qu'il trahissoit (83).

DAMPIER. 1687.

Ils choisissent Reed pour Capitaine. Sort de Swan.

1687.

(83) Dampier remarque que l'Equipage étoit encore affoibli par la perte de seize hommes, qui étoient morts, à Mindanao, la plûpart de poison, pour avoir eu trop de familiarité avec les femmes du Pays. Les Insulaires empoisonnent avec beaucoup d'art. Quelques-uns de leurs poisons sont lents. Plusieurs Anglois, qui croioient partir sains, en moururent quelques mois après. *Ibid.* page 423.

A l'égard de Swan, son sort; dont Dampier ne fut informé que dans la suite, doit trouver place au moins dans une Note. Il se flatta long-temps de voir arriver, à Mindanao, quelque Vaisseau de sa Nation; & cette espérance l'empêcha de suivre l'exemple de plusieurs de ses Compagnons, qui prirent le parti de pas-

DAMPIER. 1686.

Réflexions de Dampier ſur le changemenent du temps, & néceſſité de cette Obſervation.

Dampier obſerve ici, que ce fut pendant ſon ſéjour à Mindanao, qu'il s'apperçut, pour la premiere fois, d'un changement, ſur lequel il fait ſes réflexions. Après avoir été ſi loin à l'Occident, en ſuivant, toujours le cours du Soleil, il trouva que la différence du temps étoit de quatorze heures, qu'il nomme des heures gagnées ; compte aſſez juſte, dit-il, puiſque la différence des longitudes d'Angleterre & de Mindanao, eſt d'environ deux cens dix degrés du Lézard. Tous les Européens, qui vont au Levant par le Cap de Bonne Eſpérance, c'eſt-à-dire, par une route oppoſée & contre le cours du Soleil, comptent un jour de plus ; & les Mindanayens ont le même calcul, car ils appellent Vendredi, le jour auquel leurs Sultans vont à leurs Moſquées, qui n'eſt que le Jeudi en Europe. Cepen-

ſer à Ternate, ſur des Barques Hollandoiſes, & de Ternate à Bavia, où les Hollandois leur prirent leur Journaux. Il en vit mourir, près de lui, quelques autres. Enfin, un jour qu'il s'étoit mis dans un Canot, pour aller à bord d'un Vaiſſeau Hollandois, qui étoit alors à la Rade, & ſur lequel il étoit déterminé à retourner en Europe, quelques Inſulaires renverſerent ſon Canot, & le tuerent dans l'eau. On a cru que cette perfidie venoit du Général Mindanayen, qui s'empara auſſi-tôt de ſon or. D'autres la regardent ſeulement comme une eſpece de punition, que Swan s'étoit attirée par ſes emportemens & ſes menaces, contre l'Iſle entiere, qu'il accuſoit de l'avoir trompée. *Ibid*, page 500.

dant

dant les Eſpagnols de Guaham ne comptent pas autrement que nous, & Dampier en donne pour raiſon, qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Eſpagne du côté de l'Occident : mais il ignore, dit-il, comment on compte à Manille & dans les autres Colonies Eſpagnoles des Philippines (84). DAMPIER, 1687.

Auſſi-tôt que le nouveau Capitaine ſe vit en Mer, il déclara que ſon deſſein étoit d'aller croiſer devant Manille. On fit route à l'Oueſt, côtoyant le Midi de l'Iſle Mindanao, à quatre ou cinq lieues de terre ; & le lendemain on ſe trouva devant Chambongo (85), Ville de cette

Le nouveau Capitaine quitte Mindanao.

(84) Il ajoûte, qu'une forte raiſon, qui doit obliger les Marins d'obſerver la différence du temps, eſt la néceſſité d'être exacts dans leurs latitudes. Comme nos Tables, de la déclinaiſon du Soleil, ſont ſupputées pour les Méridiens des lieux où elles ont été compoſées, elles diffèrent, pendant les mois de Mars & de Septembre, d'environ douze minutes, des parties du Monde, ſituées ſous des Méridiens oppoſés ; & pendant les autres temps de l'année, elles diffèrent auſſi à proportion de la déclinaiſon du Soleil. Si l'on alloit auſſi loin que Dampier, la différence ſeroit encore plus grande, & cauſeroit des erreurs conſidérables. Les gens de Mer, ceux mêmes qui ont de l'habileté, ne s'en apperçoivent preſque point en voyageant, quoique cette remarque ſoit ſi néceſſaire ; & cela, parce qu'ils ne font point aſſez d'attention à la raiſon ſur laquelle eſt fondée cette néceſſité ; comme il arriva, dit il, à ceux de notre troupe, qui après avoir paſſé cent dix degrés, commencerent à diminuer la différence de la déclinaiſon ; au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter, comme nous fimes durant toute la route. *Ibid page* 426.

(85) Apparemment Sambangan.

DAMPIER. 1687.

Isle, à trente lieues de la Riviere d'où l'on étoit sorti. Ce Port, où les Espagnols s'étoient autrefois fortifiés, offre un bon mouillage, & le Pays abonde en Bestiaux; mais, à deux ou trois lieues de la Terre, on rencontre deux Bancs dangereux. Le 14, on traversa plusieurs petites Isles, où les marées sont fort inconstantes; & le 22, on doubla la Pointe la plus Occidentale de Mindanao, d'où l'on fit route au Nord, jusqu'à la vûe de quelques autres Isles, du nombre des Philippines. Le 3 de Février, à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, Reed, qui vouloit faire quelques réparations à son Vaisseau, pour le rendre plus leger à la voile, fit jetter l'ancre dans une bonne Baye, à l'Oüest d'une Isle de huit ou dix lieues de long, qui ne se trouvoit pas nommée dans ses Cartes, ni dans ses Livres. Elle est à l'Occident de celle de Zebu (86). Dampier profita du temps que les Ouvriers donnoient au travail, pour visiter diverses parties de cette Baye.

Sa route & son dessein.

Observation de Dampier sur les Rattangs.

Dans quelques endroits, il trouva de ces Cannes, qu'on nomme Rat-

(86) C'est sans doute l'Isle des Négres. *Voyez*, la Cartes des Philippines.

tangs, & dont l'uſage eſt commun en Europe; mais elles étoient d'une eſpece curieuſe, dont il fait la deſcription. La plus grande diſtance de leurs nœuds n'eſt pas de plus de deux pieds dix pouces, & leur diſtance commune eſt de deux pieds. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent juſqu'au ſommet. Leur longueur eſt de quinze ou vingt braſſes; & depuis la racine juſqu'à cinq ou ſix pieds du bout, elles ſont d'une groſſeur extraordinaire. La peau qui les couvre eſt épaiſſe, barbue, & de couleur brune; mais cette peau ſe dépouille, en la paſſant ſeulement par la main fermée, & laiſſe une Canne d'un verd pâle, qui brunit en ſéchant. Dampier en coupa pluſieurs, qui ſe trouverent très-fortes & très-peſantes (87). La Baye contient une petite Iſle, couverte de Bois & d'un mille de circuit, qui eſt la retraite d'une incroyable quantité de Chauve-ſouris, auſſi groſſes que des Canards, avec des aîles ſi longues, qu'un homme, étendant les bras, n'en peut toucher, à beaucoup près, les deux extrêmités. Dampier donne à chaque aîle ſept ou

DAMPIER. 1687.

Iſles des Chauve-Souris.

Aîles prodigieuſes de ces Animaux.

(87) Page 429.

DAMPIER. 1687. huit pieds de long ; ce qui paroîtroit ſans vraiſemblance, pour un corps, qu'il ne repréſente pas plus gros qu'un Canard, s'il n'aſſuroit qu'il vit de près un de ces hideux Oiſeaux. Elles ſont de la même ſubſtance que celles des Chauve-ſouris ordinaires, brunes, ou couleur de Souris. On diſtingue, ſur la peau, des côtes, ou des eſpeces de varangues, qui regnent dans toute leur longueur, & qui font trois ou quatre plis. Aux jointures & aux extrêmités, elles ont des griffes pointues, en forme de crochets, par leſquelles l'Oiſeau peut ſe pendre à tout. Le Soleil n'étoit pas plutôt couché, que ces Animaux prenant leur vol, comme des Eſſains d'Abeilles, paſſoient de leur petite Iſle à la grande. On les voyoit s'élever, juſqu'à ſe dérobber à la vûe ; & le lendemain, depuis la pointe du jour juſqu'au lever du Soleil, on les revoyoit deſcendre, comme autant de nuages, & rentrer dans leur Iſle.

Ecueil dangereux. En ſortant de cette Baye, à deux milles de l'Iſle aux Chauve-ſouris, du côté de l'Oueſt, on rencontre un Rocher d'autant plus dangereux, que la Mer n'y fait point de Briſans ; excepté peut-être dans les mauvais temps, & lorſqu'il eſt découvert. De-là, Reed fit

porter le Cap à l'Oueſt, & mouilla ſucceſſivement dans pluſieurs autres Iſles. Mais ayant appris de quelques petits Bâtimens, chargés de riz ou de marchandiſes, qui tomberent entre ſes mains, qu'il y avoit actuellement trente ou quarante gros Navires dans le Port de Manille, il abandonna le deſſein d'aller croiſer vers l'Iſle de Luçon, pour aller paſſer le reſte d'une ſaiſon fort avancée à Pulo Condor, une des petites Iſles de la Côte de Camboya. Suivant les Cartes, qui lui ſervoient de Guides dans des Mers qu'il ne connoiſſoit pas, il lui ſembla que cette retraite étoit aſſez écartée pour le mettre à couvert, ou du moins pour lui faire éviter les lieux de Commerce, où l'exemple de Manille lui faiſoit craindre d'être attaqué par des forces ſupérieures. DAMPIER. 1687.

Il étoit à quatorze degrés de latitude Septentrionale, lorſqu'il fit gouverner au Sud-Quart-d'Oueſt, vers Pulo Condor. Cette route le fit paſſer fort près des Bas-fonds de Poncel, & d'autres écueils auſſi dangereux, entre leſquels il compte trois petites Iſles, ou trois monceaux de ſable, qui ſe montrent preſqu'à la ſurface de l'eau. Il arriva que le 13 de Mars à la vûe Reed ſe rend à Pulo Condor.

DAMPIER. 1687.

de Pulo Condor, où il mouilla le lendemain au Nord de l'Iſle, devant une Baye ſablonneuſe, à un mille de la Côte, ſur un excellent fond de ſable clair. Après avoir fait chercher, dans le Havre, un lieu propre à carener ſon Vaiſſeau, il y entra, ſans autre ménagement pour les Inſulaires. Dampier, moins Pirate que Géographe & Naturaliſte, réſolut d'employer le temps du ſéjour à connoître une Iſle, dont la plûpart des Voyageurs vantent l'utilité pour la Navigation, ſans joindre à cet éloge aucun autre éclairciſſement.

Deſcription de cette Iſle.

Pulo Condor eſt la principale des Iſles de Camboya, & la ſeule qui ſoit habitée. On les place, en général, à huit degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, à la diſtance d'environ vingt lieues Sud-Quart-d'Eſt de l'embouchure de la Riviere de Camboya. Elles ſont ſi proches les unes des autres, qu'elles ne paroiſſent de loin qu'une ſeule Iſle. Cependant, à quatorze ou quinze lieues, on en diſtingue deux, qui ſont les plus hautes & les plus grandes, dont la principale eſt celle qui porte proprement le nom de Condor. Sa longueur eſt de quatre ou cinq lieues de l'Eſt à l'Oueſt, &

ſa plus grande largeur de trois milles. L'autre, qui s'étend du Nord au Sud, eſt longue d'environ trois milles, ſur un demi mille de large. Elle eſt ſi favorablement ſituée à l'Occident de la plus grande Iſle, que l'eſpace qui les ſépare forme un Havre très commode, où l'on entre du côté du Nord, & qui n'a pas moins d'un mille de largeur. Au Midi, les deux Iſles ſe ferment, & ne laiſſent qu'un petit paſſage pour les Barques & les Canots. Il n'y a point d'autres Iſles, du côté Septentrional; mais vers le Sud, on en trouve cinq ou ſix, à peu de diſtance de la grande Iſle. DAMPIER. 1687.

Le terroir de Pùlo Condor eſt noirâtre, & généralement aſſez profond. Les Montagnes ſeulement y ſont pierreuſes. Entre pluſieurs ſortes d'arbres, qui croiſſent particuliérement dans la partie Orientale, Dampier en remarqua un, plus gros que tous les autres, & qu'il n'avoit vû dans aucun autre lieu. Son tronc eſt de trois ou quatre pieds de diamétre. On en tire un ſuc, qui ne demande que la peine de le faire un peu bouillir, pour en compoſer un excellent Goudron. S'il bout plus long temps, il devient auſſi dur que la poix. Il ſert indifféremment à l'un Productions qui lui ſont propres. Arbre à Goudron.

DAMPIER. 1687.

& l'autre uſage. La maniere de le tirer eſt de faire horiſontalement un grand trou, juſqu'au milieu du corps de l'arbre, & de couper l'arbre de biais au deſſus de cette cavité, juſqu'à ce qu'on la rencontre. Dans le premier trou, qui forme alors un demi-cercle, on fait une eſpece de baſſin, qui contient une pinte de liqueur ou deux; & de la partie ſupérieure qu'on a coupée, le ſuc tombe dans ce réſervoir, qu'il faut vuider tous les jours. Il coule pendant quelques mois, après leſquels il s'arrête; & l'arbre ſe rétablit.

Mango de Condor.

Les fruits, dont la Nature à favoriſé l'Iſle de Condor, ſont le Mango, la Grappe, & la Muſcade ſauvage. Ils croiſſent dans les Bois en fort grande abondance. Le Mango eſt le fruit d'un arbre, de la groſſeur du Pommier. Dampier ne veut pas qu'on le confonde avec le Mango de Sumatra, de Ceylan & de pluſieurs autres Pays. Il n'eſt pas plus gros qu'une petite Pêche. Il s'allonge, en diminuant vers le bout. Dans ſa maturité, il eſt jaunâtre, plein de jus, d'une odeur agréable & d'un excellent goût. On le coupe en deux parties, qui ſe confiſent, comme les autres Mangos, au ſel, &

au vinaigre, avec un peu d'ail. Ces fruits étoient mûrs, lorſque les Avanturiers arriverent à Condor. Ils répandoient une odeur ſi délicate, que ſans les voir, même d'aſſez loin, on les diſtinguoit à cette marque, dans l'épaiſſeur des Bois. Il ſuffiſoit d'être au-deſſous du vent, pour les trouver. Dampier ne connoît pas d'autre endroit des Indes, ou les Mangos ſauvages vaillent ceux qu'on cultive ſoigneuſement dans les Jardins (88). DAMPIER. 1687.

La Grappe eſt un fruit qui croît par pelotons, comme le Jack, le Durion & le Coco. Il ſort auſſi du tronc de ſon arbre, qui eſt droit, & d'un pied de diametre, au plus, avec aſſez peu de branches. On en diſtingue deux eſpeces, la rouge & la blanche. Les pelotons reſſemblent beaucoup à la grappe de Vigne, par la figure & la couleur; & de-là leur vient apparemment leur nom, qu'ils méritent auſſi par un goût de vin fort agréable. Dampier n'a jamais vû ce fruit qu'à Pulo Condor. (89). Arbre à Grappe.

L'arbre qui porte la Noix muſcade ſauvage, eſt de la groſſeur du Noiſettier, avec cette différence, que les Muſcadier ſauvage.

(88) Page 440. (89) Page 441.

Ll

DAMPIER. 1687. branches ſont plus épaiſſes & s'étendent moins. Son fruit croît entre les rameaux, comme les Noiſettes. Il eſt enfermé dans une gouſſe déliée, & plus particuliérement dans une eſpece de fleur, dont il eſt entouré dans la gouſſe. Cette Muſcade ſauvage reſſemble ſi fort à la véritable, quoiqu'un peu moins groſſe & plus longue, que Dampier prit d'abord l'une pour l'autre : mais elle n'en a ni l'odeur, ni le goût. Ce qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que de pluſieurs Iſles voiſines, la grande, c'eſt-à-dire, celle qui ſe nomme proprement Pulo Condor, eſt la ſeule qui produiſe l'arbre à Goudron, l'arbre à Grappe, le Mangoyer & le Muſcadier ſauvage (90),

Animaux de l'Iſle. Ces Iſles ſont remplies de Perroquets, de Ramiers, de Pigeons communs, de Coqs & de Poules ſauvages, dont la chair eſt blanche & délicate. Les Coquillages, & les Tortues vertes, y ſont en abondance. Elles ſont d'ailleurs bien arroſées, par de petits ruiſſeaux d'eau douce, qui coulent pendant dix mois de l'année, & qui ne commencent à tarir que vers la fin de Mars. Dans tout le cours du

(90) *Ibidem.*

mois d'Avril, on n'y trouve d'eau que dans quelques Etangs ; mais il eſt facile d'y creuſer des puits. Au mois de Mai, la pluie vient, & les Ruiſſeaux reprennent leur cours. DAMPIER. 1687.

Les Iſles de Condor joignant, à tant de commodités, celle de leur ſituation, qui eſt ſur la route de la Chine, du Japon, de Manille, du Tonquin, de la Cochinchine, en un mot, de tous les Pays de la Côte la plus Orientale, du Continent de l'Inde, ſoit qu'on paſſe par le Détroit de Malacan, ou par celui de la Sonde, Dampier s'étonne qu'aucune Nation de l'Europe n'y ait un Comptoir, qui pourroit être mis à couvert d'inſulte par un Fort. Il ne ſeroit pas plus difficile de fortifier le Havre, & cette Place deviendroit importante pour le Commerce. Les Inſulaires de la grande Iſle, qui eſt la ſeule habitée, ſont originaires de la Cochinchine. Ils ſont petits, mais bien proportionnés dans cette taille, & plus bazanés que les Mindanayens. Ils ont le viſage long, les cheveux & les yeux noirs, le nez d'une groſſeur médiocre, les levres minces, les dents fort blanches, & la bouche petite. Leur principal exercice eſt de tirer le ſuc des arbres au goudron, qu'ils amaſſent dans des vaiſſeaux de bois, pour tranſpor-

Commodité de cette Iſle pour un Comptoir.

Figure & caractere des Habitans.

DAMPIER. 1687. ter à la Cochinchine. D'autres s'occupent à prendre des Tortues, dont ils font bouillir la graiſſe, pour en tirer l'huile, qui fait une autre partie de leur commerce. L'habitude qu'ils ont, de voir mouiller des Vaiſſeaux étrangers dans leur Havre, les a rendus fort civils. Cette politeſſe, va juſqu'à leur faire mener à bord leurs filles & leurs femmes, pour les offrir à ceux que les fatigues de la Mer ne rendent point inſenſibles au plaiſir. Leur Religion eſt l'Idolâtrie. Dampier vit dans un Village, au Midi de l'Iſle, un petit Temple, qui contenoit d'un côté une figure d'Eléphant, d'environ cinq pieds de haut, & de l'autre celle d'un Cheval; toutes deux avoient la tête tournée vers le Midi (91).

Courſe des Avanturiers. Après les réparations néceſſaires au Vaiſſeau, Reed employa quelques ſémaines à croiſer dans cette Mer, juſqu'à la Baye de Siam, où il mouilla dans Iſles d'Ubi l'Iſle d'Ubi, qui eſt préciſément à l'entrée, quarante lieues à l'Oueſt de Pulo Condor. Elle a ſept ou huit lieues de circuit, & de l'eau du côté du Nord. Dans la Baye même, les Avanturiers toucherent à quelques autres Iſles, où

(91) Pages 445 & précédentes.

ils ne trouverent que des Habitations de Pêcheurs. Mais cette courſe leur fit rencontrer quelques Bâtimens Indiens, chargés de riz, & un gros Vaiſſeau chargé de Poivre, qui venoit de Palimbam. Ils retournerent à Pulo Condor, avec leur proie. Dampier & le Chirurgien, perſuadés qu'on n'y feroit pas un long ſéjour, voulurent profiter de l'occaſion, pour ſe dérobber à cette Troupe de Furieux, qu'ils regrettoient de n'avoir pû quitter à Mindanao. Mais ils ne purent tromper l'attention de Reed; & le Chirurgien, qui étoit déja deſcendu, fut forcé de remonter à bord. DAMPIER. 1687.

On remit à la voile le 4 de Juin, pour retourner vers Manille. Un Metif Portugais, qui s'étoit trouvé ſur le Navire chargé de Poivre, & qui ſçavoit pluſieurs Langues Indiennes, parut fort propre à faciliter les grands deſſeins, qu'on avoit conçus pendant trois mois de repos. Mais les vents devinrent ſi contraires, qu'après les avoir combattus long-temps, on déſeſpéra de pouvoir s'approcher des Philippines. Il fallut former de nouveaux projets. Le premier, fut de viſiter l'Iſle de *Prata*, dont on n'étoit pas fort éloigné. Cette Iſle eſt petite, mais dangereuſe, Iſle de Prata.

DAMPIER. 1687.

par les Rochers dont elle eſt environnée. Elle eſt ſituée à vingt degrés quarante minutes de latitude, ſur la route de Manille à Canton. Les Chinois craignent plus cet écueil, que les Eſpagnols ne redoutoient autrefois les Bermudes. Ils y ont perdu quantité de riches Vaiſſeaux, à leur retour de Manille; & le Metif Portugais aſſura Reed, que dans la crainte du même ſort, les Marchands de Canton n'oſoient entreprendre de pêcher tant de tréſors, dont une partie pouvoit être demeurée entre les Rochers. Auſſi, les Avanturiers n'avoient-ils pas d'autre objet, & les craintes d'autrui n'eurent pas la force de les arrêter. Ils s'obſtinerent pendant cinq ou ſix jours à lutter contre les vents: mais celui du Sud-Eſt prit tant de force, qu'il les emporta vers les Côtes de la Chine.

Richeſſes qui s'y trouvent enſevelies.

Le 25, ils eurent la vûe de la Terre; & le même jour, ils mouillerent au Nord-Eſt de l'Iſle Saint Jean. Cette Iſle eſt à vingt-deux degrés trente minutes de latitude Septentrionale, ſur la Côte Méridionale de la Province de Canton. Elle eſt aſſez haute, mais unie, riche en bois, en riz, & en Beſtiaux. Les Inſulaires ſont Chinois; & Dampier en prend occaſion de faire quel-

Iſle de Saint Jean, ſur la Côte de Canton.

ques obſervations vagues (92) ſur le caractere & les uſages de cette Nation : mais il confeſſe qu'ayant eu peu de temps pour s'en inſtruire, il n'a pu bien connoître un Pays, dont la deſcription, dit-il, demanderoit un Livre entier (93). Après avoir fait des proviſions, Reed fit lever l'ancre le 4 de Juillet. DAMPIER. 1687.

Si quelque péril avoit été capable d'effrayer ſa Troupe, ce devoit être celui qu'elle courut, pendant deux jours entiers, de la part de tous les Elémens conjurés pour ſa ruine. Les vents, le feu & l'eau, faillirent mille fois d'abîmer le Vaiſſeau. On touchoit à la nouvelle Lune. Heureuſement délivrés de cette tempête, la plus terrible que Dampier ait jamais eſſuyée, les Avanturiers ne penſerent qu'à ſe mettre à couvert, avant la pleine Lune, qui les menaçoit du même accident. Ils conſulterent leurs Cartes (94), pour ſe rendre aux Iſles Piſcadores, à vingt- Affreuſe tempête.

(92) Page 457.

(93) Page 461.

(94) Comme nous n'avions perſonne à bord qui connût ces Côtes, notre ſeule reſſource étoit : 1° Cartes, qui marquoient ſeulement où étoient tels lieux & telles Iſles, ſans nous rien dire, ni des Havres, ni des Rades, ni des Bayes, qu'il y avoit, ni de ce que produiſoient ces lieux, ni de leur forme, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous mêmes. *Ibid. page* 468.

DAMPIER. 1687.

trois degrés de latitude Septentrionale. Ce ſont pluſieurs grandes Iſles, mal peuplées, entre l'Iſle de Formoſe & la Chine; & preſqu'à la même hauteur que le Tropique du Cancer. Elles ont l'apparence des Dunes de Dorſetshire & de Wiltshire en Angleterre. On y trouve de l'eau & quantité de Chevres. Le Havre eſt aſſez bon, entre les deux plus Orientales. A l'Occident de celle qui l'eſt le plus, les Chinois ont une Ville, avec un Fort, qui commande le Havre, & qui eſt ordinairement gardé par trois ou quatre cens hommes. Reed s'approcha de ces Iſles; mais n'y trouvant de mouillage que dans le Havre, ſa ſurpriſe fut égale à l'imprudence qu'il eut d'y entrer, lorſqu'il y apperçut un grand nombre de Vaiſſeaux, les uns à la voile, & d'autres à l'ancre devant une grande Ville. Son deſſein avoit été de ſe tenir caché: mais ſe trouvant déja trop avancé, il s'arma d'audace. Le Canot fut envoyé vers la Ville, avec ordre de demander des rafraîchiſſemens, & la permiſſion de mouiller juſqu'après la pleine Lune, pour des Marchands Anglois, qui avoient été battus de la tempête, en allant à la Chine. L'Officier, qui commandoit le Canot, reçut un accueil

Les Avanturiers ſe rendent aux Iſles Piſcadores.

Leur imprudence & leur audace.

civil, & des offres de ſecours; mais le Gouverneur Chinois, s'excuſant ſur les Loix, qui ne lui permettoient aucun commerce avec les Etrangers, lui conſeilla de ſe rendre à l'Iſle d'Aimoi, dont les Ports étoient ouverts aux Anglois, ou à Macao, pour s'approcher de Canton. Cependant, il s'empreſſa d'envoyer à bord quelques préſens de vivres, pour leſquels Reed lui fit auſſi-tôt porter une carabine d'Angleterre, & une chaîne d'or. Les Avanturiers ſe crurent fort heureux, de n'avoir fait naître aucun ſoupçon. Un vent de Sud-Oueſt aſſez favorable leur fit prendre auſſi-tôt le parti de ſe rendre à d'autres Iſles, qui ſont ſituées entre Formoſe & les Philippines, & qui ne portant aucun nom dans leurs Cartes, n'y étoient diſtinguées que par la figure 5, pour marquer leur nombre. Ils ſe perſuaderent que des Iſles, auſquelles leurs Hydrographes ne donnoient pas des noms particuliers, devoient être inhabitées, & qu'ils y ſeroient aſſez à couvert, pour ſe diſpoſer ſécrettement à viſiter celle de Luçon.

DAMPIER. 1687.

Ils ſe rendent à des Iſles ſans noms.

Dans leur route, ils côtoyerent le Sud-Oueſt de Formoſe, qu'ils laiſſerent à leur gauche. Dampier place le Midi de cette Iſle à vingt & un degrés

DAMPIER. 1687. vingt minutes, & ſon Nord à vingt-cinq degrés dix minutes. Il compte ſa longitude depuis cent quarante-deux degrés cinq minutes, juſqu'à cent quarante-trois degrés dix minutes Eſt du Pic de Tenerif (95).

Le 6 d'Août, ils arriverent aux cinq Iſles, qu'ils cherchoient. Mais, ayant mouillé d'abord à l'Orient de la plus Septentrionale, ſur quinze braſſes de fond, à la longeur d'un cable de la Côte, ils furent extrêmement ſurpris de la trouver fort peuplée. Trois grandes Villes ſe préſentoient à une lieue du rivage; & dans la ſuite, ils en virent une quatriéme, plus grande qu'aucune des trois autres, derriere une petite Montagne peu éloignée auſſi de la Mer.

Leur ſituation. Ces Iſles, ſuivant l'obſervation de Dampier, qui en prit la hauteur, ſont à vingt degrés vingt minutes de latitude du Nord; & ſuivant ſes Cartes, leur longitude eſt de vingt-quatre degrés cinquante minutes. Comme elles étoient ſans noms, les Avanturiers ſe crurent en droit de leur en impoſer. Quelques Hollandois de la Troupe demanderent que la plus grande,

(95) Page 474.

qui eſt la plus Occidentale, fût nommée l'Iſle d'Orange, à l'honneur de Guillaume II, Roi d'Angleterre. Sa longeur eſt de ſept ou huit lieues, ſur deux de large, & ſa ſituation entre Nord & Sud. Deux autres, de moindre grandeur, en ſont à quatre ou cinq lieues vers l'Orient. La plus Septentrionale, c'eſt-à-dire, celle où l'on avoit mouillé, fut nommée l'Iſle de Grafton, par Dampier, qui prend cette occaſion pour faire remarquer, que ſa femme appartenoit, par le ſang, à la Ducheſſe de ce nom. La longueur de cette Iſle eſt d'environ quatre lieues, ſur une & demie de large, entre Nord & Sud. Les Matelots donnerent, à l'autre, le nom d'Iſle de Monmouth. Elle n'eſt pas à plus d'une lieue de l'Iſle Grafton, du côté du Sud; & ſa longueur eſt de trois lieues, ſur une de large, dans la même ſituation que les deux autres. Entre l'Iſle de Monmouth & la partie Méridionale de l'Iſle de Grafton, il y en a deux autres, mais petites, & rondes, ſituées toutes deux à l'Eſt. La plus Orientale, fut nommée l'Iſle de *Bashee*, ou Bachi, du nom d'une liqueur, qu'on y boit abondamment; & la derniere, qui eſt la plus petite, reçut celui d'Iſle des Chevres, parce qu'il s'y en trouve

DAMPIER. 1687.

Elles reçoivent leurs noms des Avanturiers.

Iſle d'Orange.

Iſle de Grafton.

Iſle de Monmouth.

Iſle de Bachi.

Iſle des Chevres.

DAMPIER. 1687. un grand nombre. Au Nord de toutes ces Iſles, on découvre deux Rochers fort élevés (96).

Il eſt aſſez étonnant que l'Iſle d'Orange, qui eſt la plus grande des cinq, ſoit tout-à-fait inhabitée. Mais quoique plate dans ſa hauteur, & même aſſez unie, tous ſes bords n'offrent que des Rochers eſcarpés, qui ne permirent point aux Avanturiers d'y deſcendre. Dampier fait là-deſſus quelques remarques, pour l'inſtruction des gens de Mer (97). Monmouth & Grafton ſont

Obſervations utiles de Dampier.

(96) Page 475.

(97) Donnons-en l'extrait, dans la même vûe : J'ai toujours obſervé, dit-il, que dans les endroits où la Côte eſt défendue par des Rochers eſcarpés, la Mer eſt très profonde, & qu'il eſt rare qu'on y puiſſe mouiller. Au contraire, dans les lieux où les Terres panchent du côté de la Mer, quelque élevées qu'elles ſoient plus loin dans le Pays, le fond eſt bon, & par conſéquent le mouillage. A proportion que la Côte panche ou qu'elle eſt eſcarpée, à proportion le fond, pour ancrer, eſt ordinairement plus ou moins profond. Il n'y a point de Côte, au Monde, dont j'aie entendu parler, qui ſoit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des bas. Ce ſont ces hauts & ces bas, qui font les inégalités des Côtes & des bras de Mer, des petites Bayes, des Havres, &c. où l'on peut mouiller ſûrement, parce que telle eſt la ſurface de la terre, telle eſt ordinairement le fond, qui eſt couvert d'eau. Ainſi, l'on trouve pluſieurs bons Havres ſur les Côtes, où la terre borne la Mer par des Rochers eſcarpés, s'il y a des pentes ſpacieuſes entre ces Rochers : mais, dans les lieux où la pente d'une Montagne ou d'un Rocher n'eſt pas à quelque diſtance, en terre, d'une Montagne à l'autre, & où, comme ſur la Côte du Chili & du Pérou, le panchant va du côté de la

deux Iſles fort montueuſes. Les deux petites ſont plates & unies. L'Iſle de Mer, ou dedans, avec une face perpendiculaire ou fort eſcarpée, depuis les Montagnes voiſines, la Mer y eſt profonde, & l'on y trouve peu de Havres. Toute cette Côte eſt trop eſcarpée pour qu'on y puiſſe jetter l'ancre, & je n'en connois point où il y ait ſi peu de Rades. Les Côtes de Galice, de Portugal, de Norvege, de Terre-neuve, &c., ſont comme la Côte du Pérou & des hautes Iſles de l'Archipelague, mais moins dépourvûes de bons Havres. Là, où il y a de petits eſpaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extrêmités de ces eſpaces, dans les lieux où ils s'avancent dans les Mers, comme ſur la Côte de Carracos & d'autres. Les Iſles de Juan Fernandez, de Sainte Hélene, &c ſont des terres hautes dont la Côte eſt profonde. A la vûe des Iſles des Etats, proche de la Terre de Feu, on ne doit pas même ſonger à mouiller, parce que, près de la Mer, les Rochers ſont eſcarpés. Cependant, il peut s'y trouver de petits Havres, pour les Barques & les petits Bâtimens.

Comme les Côtes hautes & eſcarpées ont cela d'incommode, qu'on n'y mouille que rarement, elles ont auſſi cette commodité, qu'on les découvre de loin, & qu'on s'en approche ſans danger. C'eſt ce qui les fait nommer *Côtes hardies*, ou pour s'exprimer plus ſimplement, Côtes exhauſſées: mais, pour les terres baſſes, on ne les voit que de fort près; & la crainte d'échouer, avant que de les appercevoir, empêche quelquefois d'en approcher. D'ailleurs, combien n'y trouve-t-on pas de bancs, formés par le concours des groſſes Rivieres, qui ſe [illegible] des terres baſſes dans [illegible]er?

Cependant, il eſt vrai, en général, qu'on mouille plus ſûrement près des terres baſſes, & les exemples le prouvent. Au midi de la Baye de Campeche, où la plûpart des terres ſont baſſes, on peut jetter l'ancre tout le long de la Côte. La Baye de Honduras, & celle qui ſuit de là aux Côtes de Porto-Bello & de Carthagene, juſqu'à la hauteur de Sainte Marthe, & plus loin, juſques vers la Côte de Carracos, qui eſt haute, offre un fort bon ancrage; de même que les terres des environs de Surinam, qui ſont baſſes auſſi ſur la même Côte; & de là, vers la Côte de Guaya-

DAMPIER. 1687.

Bachi a ſeulement une Montagne eſcarpée ; mais celle des Chevres eſt tout-à-fait plate. En général, le terroir de ces Iſles eſt rouge ; mais il eſt noir & fertile dans quelques Vallées. Les arbres y croiſſent en aſſez grand nombre, quoiqu'ils y ayent peu de groſſeur. L'herbe y eſt groſſe, & l'on n'en trouve de petite que ſur la pente des Montagnes. Les fruits ſont des Plantains, des Bananes, des Ananas, des Morges, & des Cannes à ſucre. Mais les Inſulaires font leur nourriture commune de Patates & d'Yames, qui leur ſervent

Productions de ces Iſles.

ne. Telle eſt encore la Baye de P[illegible], où les Livres de P[illegible]ge ordonnent de n'aller, nuit & jour, que la ſonde à la main. Dans les mêmes Mers, depuis les hautes terres de Guatimala au Mexique, juſqu'à la Californie, la plus grande partie de la Côte eſt baſſe : auſſi peut-on y mouiller ſûrement. En Aſie, la Côte de la Chine, les Bayes de Siam & de Bengale, toute la Côte de Coromandel, celle des environs de Malaga, & près de-là, l'Iſle de Sumatra du même côté, la plûpart de ces Côtes ſont baſſes & bonnes pour l'ancrage. Mais, à côté de l'Occident de Sumatra, elles ſont eſcarpées & hardies. Telles ſont auſſi la plûpart des Iſles ſituées à l'Orient de Sumatra, comme les Iſles de Borneo, Celebes, Gilolo, & quantité d'autres de moindre conſidération, qui ont de bonnes Rades avec pluſieurs fonds bas. Mais les Iſles de l'Ocean, de l'Inde Orientale, ſur tout l'Oueſt de ces Iſles, ſont des terres hautes & eſcarpées principalement les parties Occidentales, non-ſeulement de Sumatra, mais auſſi de Java, de Timor, &c. En un mot, il eſt rare que les Côtes hautes ſoient ſans eaux profondes ; au contraire, les terres baſſes & les Mers peu creuſes ſe trouvent preſque toujours enſemble. *Pages 479 & précédentes.*

de pain. Ils ont du coton, qui croît sur de fort petites plantes. On ne connoît point, dans les cinq Isles, d'autres quadrupedes que des Chevres & des Porcs. Elles ont peu d'autres Oiseaux que des Perroquets ; & pour Volaille domestique, on n'y voit que des Coqs & des Poules. DAMPIER. 1687.

Figure & parure des Insulaires.

Monmouth & Grafton sont fort habitées ; mais l'Isle de Bachi n'a qu'une Ville. Les Insulaires ont la taille petite & ramassée. Ils ont en général le visage rond, le front bas, les sourcils longs, les yeux couleur de noisette, la bouche de grandeur médiocre, les lévres minces, les dents blanches, les cheveux noirs & épais, quoiqu'ils les portent fort courts, & que des deux côtés ils ne les laissent jamais descendre au-dessous des oreilles. Les deux Sexes vont toujours tête nue. La plûpart des hommes ne portent qu'un petit pagne à la ceinture ; mais quelques-uns sont entiérement couverts de feuilles de Plantains, auxquelles ils donnent la forme d'une espece de Just-au-corps. Les femmes ont un jupon de grosse toile, qui leur descend un peu plus bas que les genoux, & qu'elles font elles-mêmes du coton de leurs Isles. Toute la Nation porte aux oreilles des anneaux d'un mé-

DAMPIER. 1687.

Métal que Dampier croit de l'or.

tal jaune, qui vient de leurs Montagnes. Dampier n'oſe aſſurer que ce ſoit de l'or; mais il eſt porté à le croire, par le poids, & par la couleur, qui reſſemble à celle de notre or pâle. Il en auroit acheté, s'il avoit eu du fer à donner en échange; car les Inſulaires ont une paſſion extrême pour le fer. Mais il n'avoit aucune part à la quantité de ce métal qui étoit à bord. Elle appartenoit, dit-il, aux Marchands d'Angleterre, qui l'avoient confiée au Capitaine Swan. Tous les autres Avanturiers, moins délicats ſur l'uſage du bien d'autrui, ne purent ſe perſuader qu'une couleur ſi pâle fût celle d'aucune eſpece d'or; & Reed fut le ſeul, qui acheta quelques-uns de ces anneaux, pour du fer, mais dans la ſimple vûe de ſatisfaire ſa curioſité, & ſans eſpérance de gagner au change. Lorſqu'ils étoient ſoigneuſement polis, ils paroiſſoient très-clairs: mais ils ſe terniſſoient avec le temps. On les enduiſoit alors d'une petite pâte molle de terre rouge, & les jettant au feu, on les y laiſſoit aſſez pour donner au métal le temps de rougir. Enſuite on les faiſoit refroidir dans l'eau froide, & levant la pâte, on leur trouvoit leur premier éclat (97). Dampier ne put être

(97) Page 280.

informé

informé dans quel état les Inſulaires tiroient ce métal de leurs Mines, ni par quel art ils fabriquoient leurs anneaux & leurs bagues. DAMPIER. 1687.

Leurs maiſons ſont fort baſſes, & ſi petites, qu'elles ne contiennent que le foyer, d'un côté, & de l'autre des planches pour ſe coucher. Ils demeurent enſemble, dans de petits Villages, bâtis au ſommet ou ſur le penchant des Montagnes les plus pierreuſes. On y voit pluſieurs rangs de maiſons, les uns au-deſſus des autres, & comme ſuſpendus ſur des précipices. Auſſi ne peut-on monter d'un rang à l'autre, qu'avec une échelle de bois: mais l'eſpace, qui contient chaque rang, eſt aſſez large pour laiſſer une rue, quoiqu'à la vérité fort étroite, qui regne devant les portes, entre les maiſons & le pied du ſecond rang, dont l'eſplanade eſt au niveau du faîte des maiſons inférieures. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rue, eſt à peu près au milieu, dans un défilé fort ſerré, qu'on ménage exprès; & comme les deux bouts de chaque rue ſont auſſi ſur des précipices, il ſuffit de tirer l'échelle pour n'y craindre aucune attaque. On n'y eſt pas moins tranquille du côté d'en-haut, parce qu'on choiſit, pour bâtir ces étranges Villes, des Monta-

(Villes & Maiſons ſingulieres.

Comment elles ſe trouvent fortifiées.

DAMPIER. 1687.

gnes, dont le revers panche du côté de la Mer, ou qui ſont inacceſſibles de toutes parts. C'eſt à la ſeule Nature que les Habitans ſont redevables de la diſpoſition de ces précipices, car les Rochers paroiſſent ſi durs, qu'il eſt impoſſible de les entamer avec les inſtumens communs; & l'on ne voit aucune marque, qui puiſſe faire juger qu'on y ait jamais employé l'art. Les Iſles de Monmouth & de Grafton ont quantité de ces Montagnes, qui offrent autant de Villages. L'Iſle de Bachi n'en a qu'une, dont le dos regarde la Mer. Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt la crainte des Pirates, qui a fait imaginer, aux Habitans, une maniere ſi nouvelle de ſe fortifier contre toutes ſortes d'invaſions & de ſurpriſe. Dampier eſt perſuadé que l'Iſle d'Orange, qui eſt la plus grande des cinq Iſles, & qui ne cede rien aux autres pour la fertilité, ne demeure déſerte, que parce qu'étant plate, elle manque de précipices, pour y bâtir des Villes ou des Villages (98).

Induſtrie des Habitans.

Ces Inſulaires ne ſont pas moins ingénieux dans la forme qu'ils donnent à leurs Bateaux. Ils ont de petites Chaloupes qui reſſemblent beaucoup à cel-

(98) Pages 482 & précédentes.

les de Deal en Angleterre, & qui ſont liées avec des chevilles de bois & des cloux. Les plus grandes, qui ſont de la même forme, portent quarante & cinquante hommes, & ſont à double banc; c'eſt-à-dire, qu'un même banc contient deux hommes, qui rament chacun de leur côté. Ils connoiſſent, non-ſeulement l'uſage du fer, mais la maniere de le mettre en œuvre. Leurs ſoufflets reſſemblent à ceux de l'Iſle de Mindanao (99). Dampier ne doute point qu'avec leurs grandes Barques, ils n'aillent au Nord de Luçon, d'où ils apportent du fer & des courroies de peau de Buffles, qui doivent leur venir des Etrangers. Ils donnent au métal dont ils font leurs bagues, le nom de *Bullawan*, qui eſt celui que les Mindanayens donnent à l'or. Leur langue n'a rien, pour le ſon, qui approche du Chinois, ni du Malayen. Mais elle doit avoir plus de rapport avec celle des Philippines, puiſque l'or porte le même nom parmi les Indiens de toutes ces Iſles (1).

DAMPIER. 1687.

Leur Langue.

Il ne tuent jamais de Porcs ni de Chevres, pour leur uſage; mais lorſqu'ils en voyoient tuer aux Avanturiers, ils s'empreſſoient de rameſſer les inteſtins

Leurs alimens.

(99) *Voyez* la Deſcription des Philippines, au T. XXXIX. de ce Recueil.

(1) Page 85.

DAMPIER. 1687.

& les peaux, qu'ils faiſoient griller ſur les charbons, ou cuire à l'eau avec un mêlange d'herbes & de poiſſons, pour les manger fort avidement. Dans la ſaiſon où les nuées de Sauterelles viennent ronger leurs feuilles & leurs herbes, ils en prennent un grand nombre avec diverſes ſortes de filets, & les font griller dans des vaſes de terre. Dampier eut le courage d'en goûter, & les trouva fort bonnes. Les aîles & les jambes, dit-il, ſe détachent d'elles-mêmes ſur le feu. La tête & la chair deviennent rouges, de brunes qu'elles ſont naturellement. Comme le corps eſt fort plein, c'eſt un aliment fort humide; mais la tête craque entre les dents (2).

Dampier mange des Sauterelles.

Quoique les Inſulaires ne boivent ordinairement que de l'eau, ils ont une liqueur compoſée du jus de leurs cannes de ſucre, qu'ils font bouillir, après y avoir mêlé une petite graine noire, qui croît auſſi dans leurs Iſles. Ils la laiſſent fermenter deux ou trois jours; & lorſqu'elle s'eſt éclaircie, Dampier aſſure que la meilleure Biere d'Angleterre n'eſt pas plus forte, plus ſaine, & plus agréable. Ils la nomment *Bachi*. Ce fut le goût des Avanturiers, pour une liqueur

Liqueur qui ſe nomme Bachi, & ſes bonnes qualités.

(2) Page 484.

dont ils s'ennivroient ſouvent ſans en reſſentir aucune incommodité, qui leur fit donner ce nom général aux cinq Iſles. Ils éprouverent auſſi qu'elle inſpire une joye douce, qui ne produit jamais d'emportement ni de querelles. Les Inſulaires qui en boivent beaucoup, & qui s'échauffent en buvant, n'en ſont pas moins la plus paiſible & la plus civile Nation que Dampier ait rencontrée dans tous ſes Voyages. Jamais il n'y vit aucune apparence de colere ni de mécontentement. Ils ſont honnêtes entr'eux, obligeans & généreux pour les Etrangers (3), d'une propreté ſurprenante dans leurs perſonnes & dans leurs maiſons, & ſi déſintéreſſés, qu'ils ne demandent jamais rien. Les femmes, à la vérité, montroient quelquefois leurs enfans, pour faire connoître qu'elles avoient beſoin de quelques morceaux de toile pour les envelopper; mais les hommes offroient au contraire tout ce qu'ils poſſedoient: & s'ils n'avoient pas de Bachi pour traiter leurs Hôtes, lorſqu'on les viſitoit dans leurs maiſons, on les voyoit ſortir avec empreſſement & donner une ou deux pieces de leur or, pour en acheter quelques cruches

DAMPIER. 1687.

Caractere admirable des Inſulaires.

(3) Page 487.

DAMPIER. 1687.

de leurs voiſins. Ils n'ont aucune Monnoie : mais ils amaſſent de petits morceaux de ce métal, qu'ils troquent pour les commodités qui leur manquent : & n'ayant point de balances, ni d'autres meſures, ils le doment ſur l'eſtimation des yeux, en ſi petite quantité, que deux ou trois grains valent une cruche de Bachi de dix ou douze pintes (4).

Leurs armes.

Leurs armes ſont uniquement des lances de bois, dont la plûpart ne ſont pas même armées de fer. Ils ont pour défenſe une piece de peau de Buffle, en forme de Caſaque, mais ſans manches, & couſue par les deux bouts, avec des trous pour paſſer la tête & les bras. Cette eſpece de Cuiraſſe leur deſcend juſqu'aux genoux.

Ils n'ont pas de Religion.

Dampier ne remarqua parmi eux aucune apparence de Religion. Ils n'ont point d'Idoles. On ne s'apperçoit pas non plus qu'ils mettent aucune difference entre les jours, ni qu'ils reconnoiſſent des Chefs, ou quelque degré d'autorité. Ils paroiſſent égaux, indépendans, & maîtres dans leurs maiſons, à l'exception des enfans, qui reſpectent leurs peres, juſqu'au temps du mariage. Leurs Plantations ſont dans les Val-

(4) Page 488.

lées, assez loin des Habitations. Chacun possede en propriété une portion de terre, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire suffisamment pour ne rien emprunter de son voisin. Ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils partagent les soins domestiques. Les hommes & les garçons vont à la pêche. Les femmes & les filles s'occupent à fouir les Plantations de Patates & d'Yams, dont elles apportent chaque jour, sur leurs têtes, autant qu'il est nécessaire pour la subsistance de la famille. DAMPIER. 1687.

Malgré leur indépendance, Dampier juge qu'ils sont gouvernés par quelques Loix; à moins qu'on ne veuille supposer que le Gouvernement réside dans l'Assemblée des Habitans de chaque Village, du moins pour ce qui concerne le bien public. Il fut témoin, dit-il, d'une exécution, qui devoit venir nécessairement de quelque autorité. Un jour, dans une grande affluence de Peuple, il vit amener un jeune homme, qu'on gardoit avec soin. Une femme, qui faisoit de grandes lamentations, lui ôta les anneaux qu'il portoit aux oreilles. On fit, dans la terre, un trou assez profond. Le jeune homme y fut mis, sans paroître affligé de son sort, & sans faire le moindre mouvement pour Exemple de leur justice.

DAMPIER. 1687.

s'en défendre. On jetta de la terre ſur lui, & Dampier ne put douter qu'il n'eût été bientôt étouffé (5).

Reed & tous ſes gens, auſſi contens des Iſles Bachi, pour les rafraîchiſſemens qu'ils y trouvoient en abondance, que pour le plaiſir de leur avoir donné des noms, & d'être les premiers Voyageurs, qui les euſſent connues ſi parfaitement, prirent le parti d'y attendre la Mouſſon Orientale. Après avoir mouillé d'abord près d'un fort joli ruiſſeau, dans l'Iſle de Grafton, ils s'avancerent du côté du Sud, en côtoyant la partie Orientale de cette Iſle. Enſuite ils paſſerent entre la même Iſle & celle de Monmouth, où la marée eſt fort violente. Son cours, dans tous ſes Canaux, eſt au Sud-Quart-d'Eſt & au Nord-Quart-d'Oueſt. De là ils côtoyerent, pendant l'eſpace de deux lieues au Sud, l'Occident de l'Iſle de Monmouth; & n'y trouvant pas de bon mouillage, ils allerent à l'Iſle de Bachi, où ils jetterent l'ancre au Nord-Eſt, près d'une Anſe ſablonneuſe, à ſept braſſes d'eau, ſur un ſable clair & dur. Ces deux Iſles ſont ſéparées par un Canal aſſez large, où l'on peut mouiller

Tempête qui jette les Avanturiers en Mer.

(5) Page 486.

par-tout, & dont la profondeur commune eſt entre douze & ſeize braſſes. Ce fut dans cette Rade qu'ils paſſerent agréablement ſix ſemaines, les uns à faire d'excellentes proviſions, & les autres à réparer leur Vaiſſeau. Mais le 26 de Septembre, ils eſſuyerent un furieux vent de Nord Quart-d'Oueſt, contre lequel ils n'avoient pas d'abri dans leur ſituation, & qui les ayant fait chaſſer quelque temps ſur leurs ancres, avec le bonheur néanmoins de ne rencontrer ni ſables ni roches, les emporta bien loin en haute Mer. La tempête, qui ne fit qu'augmenter pendant les deux jours ſuivans, leur fit voir mille fois la mort ſous ſes plus horribles faces. Cependant, le beau temps ayant ſuccedé, ils retournerent, le premier d'Octobre, au lieu d'où l'orage les avoit chaſſés. Quelques-uns de leurs gens, qui s'étoient trouvés à terre, & qui avoient perdu l'eſpérance de les revoir, furent traités, par les Inſulaires, avec une affection, qui répondit à l'opinion qu'on a fait prendre de leur bonté. Ces excellens Sauvages les preſſerent d'abord de ſe faire couper les cheveux à la mode de leur Nation, de choiſir une jeune femme, & de recevoir pour dot une hache, avec d'autres inſtrumens propres au travail,

DAMPIER. 1687.

DAMPIER. 1687. & une piece de terre à cultiver.

Découragement des Avanturiers.

Cette tempête dégoûta les Avanturiers, juſqu'à leur faire perdre l'envie de croiſer devant Manille. Leur découragement, ſuivant Dampier, fut une véritable frayeur, qui leur fit ſouhaiter, au Port même, comme ils avoient fait cent fois au milieu du péril, de retourner promptement dans leur Patrie. Mais Reed & Teat, qui commandoit ſous lui, propoſerent de ſe rendre au Cap de Comorin, où ils promettoient de s'expliquer ſur d'autres projets. Ils furent écoutés; & l'idée qu'ils penſoient à croiſer dans la Mer Rouge leur fit trouver peu de peine à perſuader. La Mouſſon Orientale n'étoit pas éloignée, & la meilleure route étoit de paſſer par le Détroit de Malacca : mais le Capitaine repréſenta que le grand nombre d'Iſles & les ſables, dont elle eſt remplie, la rendoient fort dangereuſe pour des gens qui ne connoiſſoient pas cette Mer. On réſolut de côtoyer la partie Orientale des Iſles Philippines, & de faire route au Sud vers les Moluques, pour paſſer à la hauteur de l'Iſle de Timor, & de-là dans la Mer de l'Inde. Cette route étoit ennyeuſe, & ne laiſſoit pas d'avoir ſes dangers, mais il y avoit moins d'apparence d'y rencontrer

Route qu'ils ſe propoſent.

des Vaiſſeaux Anglois ou Hollandois, qui faiſoient la principale crainte des Avanturiers. » Pour moi, dit Dampier, » je fus aſſez content de leur réſolu- » tion, parce qu'en allant plus loin, » j'eſperois acquérir plus de lumieres & » d'expérience ; ce qui étoit toujours » mon principal but : ſans compter » que cette route me promettoit plus » d'occaſions de m'échapper de leurs » mains (6). DAMPIER. 1687.

Ils partirent des Iſles Bachi, le 3 d'Octobre, pour faire route au Sud ; & paſſant à l'Orient des Philippines, ils arriverent à la vûe de Mindanao, où Dampier tenta inutilement de toucher les eſprits en faveur du Capitaine Swan. D'ailleurs Reed, craignant, dit-il, l'inconſtance de ſa Troupe, évita de relâcher dans cette Iſle. Il fit porter, avec un vent Nord-Oueſt, vers l'Iſle Célebes. Les remarques de Dampier, ſur cette Iſle, ont enrichi la deſcription (7). Il parle d'une file de grandes & de petites Iſles, & de pluſieurs Bas-fonds, qui n'étoient pas marqués ſur ſes Cartes, vers un degré vingt minutes du Sud, à cinq ou ſix lieues de Célebes : Reed fit mouiller

Omiſſion dans les Cartes marines.

(6) Page 494.
(7) *Voyez*, ci-deſſus, Tome XXXIX. de ce Recueil.

DAMPIER. 1687. dans une Baye ſablonneuſe, à un degré cinquante minutes, ſans autre vûe que d'envoyer, chaque jour, ſes Canots à la pêche des Tortues, qu'on y trouve en fort grand nombre. Mais Dampier obſerve qu'elles y ſont fort ſauvages, comme dans toutes les autres Iſles des Indes Orientales. Il croit en pouvoir donner pour raiſon, que les Inſulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales, elles ne ſont pas moins farouches, dit-il, dans les lieux où elles ſont ſouvent inquiétées. Cependant il ajoûte qu'elles le ſont beaucoup auſſi ſur les Côtes de la Nouvelle Hollande, quoique les Habitans du Pays les inquiétent peu. Entre pluſieurs coquillages, que les Avanturiers prenoient dans la baſſe marée, il parle, avec admiration, d'une eſpece de Petoncles ſi monſtrueux, qu'un ſeul auroit ſuffi pour raſſaſier ſept ou huit hommes (8). Il remarque, avec le même ſoin, qu'un homme de l'Equipage, qui étoit attaqué depuis long-temps d'un mal de jambes, trouva une Vigne, ſoutenue par des arbres voiſins, & dont les feuilles étoient fort vertes. Ces feuilles, dont il fit un onguent, en les

Monſtrueux Petoncle.

(8) Page 504.

faiſant bouillir hachées avec de la graiſſe de Porc, le guérirent promptement. Il en avoit appris la vertu dans l'Iſthme de Darien; & juſqu'alors il en avoit cherché dans tous les lieux où il étoit deſcendu, ſans en avoir pû trouver. Tous les autres Avanturiers en firent une groſſe proviſion; & ceux, qui étoient incommodés de vieux ulceres, en reçurent beaucoup de ſoulagement. DAMPIER. 1687.

A trois degrés de latitude du Sud, & dix lieues de l'Iſle de Célebes, on rencontra d'autres Bas-fonds, qui doivent cauſer de l'embarras aux Navigateurs; & vers le ſoir, on eut un nouveau ſujet d'épouvante, dans pluſieurs trombes d'eau, qui ſe firent voir ſucceſſivement. Dampier en donne une idée plus nette qu'aucun autre Voyageur; ſans excepter les Jéſuites, d'après leſquels on en a donné la deſcription, dans leur Voyage de Siam (9). Mais quelque effroi qu'elles

Trombe d'eau décrite par Dampier.

(9) Il n'en avoit jamais vû que dans les Mers Occidentales. La Trombe qu'il nomme Cataracte, eſt, dit-il, une partie d'un nuage, qui pend environ d'une verge en bas, & qui paroît venir de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais; & quelquefois elle paroît au milieu, comme une eſpece d'arc; ou plutôt dans la forme du bras lorſqu'on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû qui pendît perpendiculairement. Le bout d'en bas ne paroît pas plus gro que le bras; mais elle eſt plus groſſe du côté du nuage. Quand la ſurface de l'eau commence à travailler, on voit écumer l'eau dans une circon-

DAMPIER. 1687.

puiſſent cauſer, il les croit peu dangereuſes. » Quoiqu'il en ait vû ſouvent, » dit-il, & qu'il en ait été même enve» loppé, la peur a toujours été plus » grande que le mal.

Le 5 de Décembre, on arriva d'un fort beau temps au Nord-Oueſt de l'Iſle de Button. Les Tortues y ſont en ſi grand nombre, qu'on ne put réſiſter à la paſſion que les gens de Mer ont pour ce

ſférence d'environ cent pas, & ſe mouvoir doucement en rond, juſqu'à ce que ce mouvement augmente. Enſuite, elle s'éleve à la hauteur d'environ cent pas de circuit, & forme une eſpece de colomne; mais elle diminue peu à peu, en montant, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue à la petite partie de la Trombe, d'où elle s'étend juſqu'au bout d'en bas, qui eſt apparemment le Canal par lequel l'eau, qui s'éleve, eſt tranſportée dans le nuage. C'eſt de quoi Dampier ne croit pas qu'on puiſſe douter, ſi l'on conſidére que le nuage en devient plus gros & plus noir. On diſtingue auſſi-tôt ſon mouvement, quoiqu'auparavant on n'en apperçût aucun. La Trombe le ſuit, & tire l'eau chemin faiſant. C'eſt ce mouvement, qui fait le vent. Il dure l'eſpace de demie heure, plus ou moins, juſqu'à ce que le nuage ſoit rempli. Alors, le nuage creve; & toute l'eau, qui étoit en bas, ou dans la partie panchante du nuage, retombe dans la Mer, fait beaucoup de bruit par ſa chûte, & met les flots en mouvement. Il eſt fort effrayant de ſe trouver ſous la Trombe lorſqu'elle vient à crever. Auſſi tâche-t-on de s'éloigner autant qu'il eſt poſſible. Mais, faute de vent, on n'en a pas toujours le pouvoir. Ordinairement, il y a calme, pendant que la Trombe travaille, ſi ce n'eſt préciſement à l'endroit où elle ſe forme. Auſſi, lorſqu'on la voit venir, & qu'on a de l'embarras à l'éviter, on s'efforce de la rompre à coups de canon: mais jamais, ajoûte Dampier, je n'ai entendu dire qu'on y ait réuſſi. *Pages* 506. *&* 507.

rafraîchiſſement. Mais elles ſont ſi farouches, qu'on fut obligé d'attendre la nuit pour les darder, ſuivant la méthode des Indes Occidentales. Chaque fois qu'elles viennent reſpirer ſur l'eau, ce qu'elles font une fois en huit ou dix minutes, elles ſoufflent aſſez fort pour ſe faire entendre à trente ou quarante verges de diſtance. Les Pêcheurs ſont conduits par cette marque, & s'en approchent plus facilement que pendant le jour, parce que la Tortue voit mieux qu'elle n'entend. La Manate, au contraire, entend mieux qu'elle ne voit. DAMPIER. 1687.

Deux lieux plus loin, au Sud, les Avanturiers trouverent un bon Havre, à quatre degrés cinquante-quatre minutes de latitude Méridionale. L'Iſle de Button eſt longue d'environ vingt-cinq lieues, du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, ſur dix de largeur. Les Terres en ſont élevées, mais aſſez unies, & remplies de Bois. A la diſtance d'une lieue du mouillage, on découvre une grande Ville, qui ſe nomme *Callaſuſung*, bâtie ſur le ſommet d'une petite Montagne, & ceinte de bonnes murailles de pierre. Les Habitans, qui reſſemblent beaucoup aux Mindanayens par la taille, le teint & l'habit, offrirent toutes ſortes de ſecours au Vaiſſeau. Mais Reed Iſle de Button & Ville de Callaſuſung.

DAMPIER. 1689. s'apperçut bientôt que le Havre n'étoit pas ſûr, ni la ſaiſon commode; & lorſqu'on voulut appareiller, l'ancre ſe trouva ſi fortement accrochée au roc, qu'il fallut l'abandonner, après avoir coupé le cable. Le vent étoit Nord-Eſt. On fit route au Sud-Eſt, vers quatre ou cinq petites Iſles, qui ſont à cinq degrés quarante minutes de latitude du Sud, & à cinq ou ſix lieues du Havre de Callaſuſung. La marée y eſt forte, & ſa direction au Sud. Le côté Sud-Oueſt, à une lieue de ces Iſles, eſt ſemé de ſables qui ne ſont pas marqués dans les Cartes. Il n'y en a pas moins du côté de l'Eſt; mais on y trouve des paſſages entre les Canaux. Les Avanturiers firent voile vers Timor, & paſſerent, le 20, près de l'Iſle d'Omba, qui a treize ou quatorze lieues de long ſur cinq ou ſix de large, à huit degrés vingt minutes, & à cinq ou ſix lieues du Nord Eſt de Timor. Le 23, ils côtoyerent de fort près l'Iſle de Pentare, à ſept ou huit lieues de l'Oueſt d'Omba. La marée, qui eſt extrêmement rapide, au Sud du Canal, près des deux autres petites Iſles par leſquelles ils voulurent paſſer, les auroit fait briſer infailliblement contre terre, s'ils ne s'en étoient éloignés à force de rames. Le 26, ils découvri-

Iſles voiſines & leurs écueils.

rent, au Sud-Eſt Quart-d'Eſt, la Pointe Nord-Oueſt de l'Iſle de Timor. DAMPIER. 1687.

Ils ſçavoient que les Portugais & les Hollandois avoient des Etabliſſemens dans cette grande Iſle; mais étant mal informés de ſes productions, ils ne jugerent point à propos, pour des eſpérances incertaines, de s'expoſer à la rencontre de leurs Vaiſſeaux, qu'ils redoutoient au contraire, & qu'ils s'étoient propoſé d'éviter. Reed fit porter le Cap au Sud, dans la vûe de toucher à la nouvelle Hollande, qui fait partie des Terres Auſtrales. Le vent, qui étoit changé, ne lui permettoit plus de ſuivre autrement la route dont il avoit formé le plan; ou du moins, il auroit fallu retourner ſur ſes traces, & la ſaiſon n'étoit pas favorable pour s'engager entre les Iſles au Sud de la ligne. Iſle Timor.

Le 31, à treize degrés vingt minutes de latitude, le Cap toujours au Sud, ils le tournerent bruſquement au Nord, dans la crainte d'un banc, qu'ils trouverent marqué ſur leurs Cartes, vers treize degrés cinquante minutes, au Sud-Quart-d'Oueſt de la partie Orientale de Timor. En effet, le lendemain à la pointe du jour, ils l'apperçurent devant eux. C'eſt une petite barre de ſable, qui ſe fait voir ſur la ſurface de l'eau, envi- Les Avanturiers font route à la Nouvelle Hollande.

DAMPIER. 1687.

ronnée de Rochers qui s'élevent de huit ou dix pieds. Sa forme eſt triangulaire, & chaque côté n'a pas moins d'une lieue & demie. Si le jour n'étoit pas venu les éclairer, ils alloient donner droit au milieu, mais ils l'éviterent heureuſement, en portant au Nord, juſqu'à la pointe Orientale des Rochers; & de-là ils reprirent, à toutes voiles, leur route au Sud. Les Cartes ne mettent ce Banc, qu'à ſeize ou vingt lieues de la Nouvelle Hollande: mais Dampier étoit certain d'avoir fait ſoixante lieues droit au Sud, avant que d'être à cette hauteur, & n'étoit pas moins perſuadé que dans ce voiſinage il n'y a point d'endroit, de la nouvelle Hollande, qui ſoit auſſi Septentrional de quarante lieues qu'on le trouve ſur les Cartes. Si la Nouvelle Hollande étoit bien placée dans les Cartes, il faudroit néceſſairement, dit-il, que ſon Vaiſſeau eût été emporté à l'Oueſt de quarante lieues hors de ſa route: mais il n'y avoit aucune apparence qu'il pût l'avoir été avec cette violence, d'autant plus que le vent n'avoit pas ceſſé d'être Oueſt. A la vérité, lorſque la Mouſſon change, les Courans ne changent pas auſſi-tôt; ils continuent l'eſpace d'un mois dans leur ancienne direction. Mais il y avoit déja deux mois que

Banc dangereux.

Obſervations de Dampier ſur la ſituation de la Nouvelle Hollande.

la Mouſſon avoit changé. En un mot, Dampier croit plus volontiers que les Géographes ont mal placé la Nouvelle Hollande, qu'il ne peut s'imaginer que les Courans l'ayent trompé. Ajoûtez, dit-il, qu'ils auroient dû le tromper avant qu'il fût à ce Banc, plutôt qu'après l'avoir doublé. Sa conjecture lui paroît d'autant plus vraiſemblable, qu'il trouva, ſur les Côtes de la Nouvelle Hollande, que les marées avoient conſtamment le même cours; le flux au Nord-Quart-d'Eſt, & le flux au Sud-Quart-d'Oueſt (10). DAMPIER. 1687.

Les Avanturiers arriverent, le 4 de Janvier, aux Terres de la Nouvelle Hollande, à ſeize degrés cinquante minutes, ſans avoir ceſſé de faire route au Sud, depuis le Banc qu'ils avoient doublé le 31 de Décembre. Ils n'y trouverent point de bon mouillage, parce que cette Côte eſt expoſée au Nord-Oueſt: mais côtoyant la partie Orientale, pendant l'eſpace de dix ou douze lieues, ils découvrirent une aſſez longue Baye, coupée de quantité d'Iſles; & le 5, ils y mouillerent, à deux milles de la Côte, ſur un bon ſable & vingt-neuf braſſes d'eau. Sans ſçavoir en- Les Avanturiers y arrivent.

(10) Pages 518 & 519.

DAMPIER. 1687.

core (11), observe Dampier, si la Nouvelle Hollande est une Isle, je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. Cette partie est basse & unie, à l'exception des Pointes, qui sont pierreuses.

Etat du Pays.

Le terroir du Pays est sec, sablonneux, & sans autre eau que celle des puits. Il produit diverses sortes d'arbres; mais les Bois n'y sont pas en grand nombre, & les arbres y ont peu de grosseur. La plûpart paroissent des arbres à Dragon. L'écorce en est blanchâtre, & les feuilles noires. On voit distiller leur gomme, des nœuds & des crevasses du tronc. Dampier confronta cette gomme avec du sang de Dragon qu'il avoit à bord, & lui trouva la même couleur & le même goût. Tous les autres arbres sont inconnus aux Européens; & l'on n'en voit pas un seul qui porte le moindre fruit.

On n'apperçut, non plus, aucune sorte d'Animaux, ni même d'autres traces que celles d'une Bête à quatre pieds, qu'on prit pour un Chien. Quelque petits Oiseaux terrestres, qui se firent voir sur les arbres, n'étoient pas plus gros que

(11) *Voyez*, ci-dessus, la Relation du même Pays que l'ordre du Plan a fait mettre avant celle-ci, contre l'ordre du temps.

nos Merles. Les Oiſeaux marins y ſont encore plus rares. La mer eſt peu poiſſonneuſe, à moins qu'on ne mette au rang des poiſſons, les Vaches marines & les Tortues, qui ſont en fort grand nombre dans la Baye, mais extraordinairement ſauvages, quoiqu'ils ne doivent pas être fort inquiétés par les Habitans, qui n'ont ni Bateaux ni fer. DAMPIER, 1687.

Ces Indiens ſont les plus miſérables de tous les hommes. Les Caffres & les Hottentots ſont riches en comparaiſon, puiſqu'ils ont des maiſons & des habits de peau, des Brebis, de la Volaille, des Fruits & des œufs d'Autruche. Si l'on excepte la figure humaine, les Peuples de cette partie de la Nouvelle Hollande ne different pas des Brutes. Ils ſont grands, droits, & menus. Ils ont les membres longs & déliés, la tête groſſe, le front rond, & les ſourcils gros. Leurs paupieres ſont toujours à demi fermées, pour ſe défendre des Mouches, qui leur fatiguent ſans ceſſe les yeux, les narines & la bouche. Auſſi n'ouvrent-ils jamais les yeux comme les autres hommes, par l'habitude qu'ils ont de les tenir fermés dès l'enfance. Ils ont le nez gros, les lévres épaiſſes & la bouche fort grande. Dampier ignore s'ils s'arrachent deux dents de la mâchoire ſupé- Figure & miſere des Habitans.

DAMPIER. 1687.

rieure ; mais elles manquent, par devant, aux femmes comme aux hommes. Ils n'ont pas de barbe, & tous les traits de leur viſage ſont fort difformes. Leurs cheveux ſont noirs, courts & crêpus comme ceux des Négres. Enfin, par le viſage & le reſte du corps, qu'ils ont auſſi fort noirs, ils reſſemblent moins au commun des Indiens, qu'aux Négres de la Guinée.

Caractere inſociable des Habitans.

Après avoir mouillé, Reed envoya un Canot au rivage, pour lier commerce avec quelques-uns de ces Barbares, qui ſe préſenterent ſur la Côte. Mais la vûe du Canot les fit fuir. On employa trois jours à chercher leurs habitations ; & n'en découvrant aucune, ni la moindre apparence d'eau & de vivres, on prit le parti de paſſer aux Iſles voiſines. Les Inſulaires furent d'abord auſſi farouches. Cependant on en prit pluſieurs, qui ſe familiariſerent aſſez, pour recevoir quelques alimens qu'on leur offrit, & leur exemple diminua la frayeur des autres. Ils n'ont, pour maiſons, que des branches d'arbres entrelaſſées. Leur unique nourriture eſt le poiſſon qu'ils prennent dans de petits réſervoirs de pierre, où la marée en laiſſe toujours, les Moules, les Limaçons & les Petoncles, qu'ils cherchent autour des Rochers. La

Terre ne produit rien qui puiſſe ſervir à leur ſubſiſtance. Reed, ayant fait creuſer des puits eſpera de tirer d'eux quelque ſervice, pour le tranſport de l'eau : mais n'étant pas accoutumés à porter des fardeaux, ils ſuccomboient ſous le moindre poids ; & rebutés des premiers efforts, ils refuſerent de continuer ce travail. DAMPIER. 1687.

Un Pays ſi ſtérile & des Habitans ſi peu ſociables déterminerent bientôt les Avanturiers à lever l'ancre. Ils firent voile au Nord, le 12 de Mars, dans le deſſein de ſe rendre à l'Iſle des Cocos, où ces fruits leur promettoient du moins d'agréables rafraîchiſſemens. Mais, à douze degrés douze minutes de latitude Septentrionale, qui étoit celle de cette Iſle, ſuivant leurs Cartes, un vent Sud-Oueſt, dont ils ne purent ſurmonter la violence, leur fit abandonner cette route, pour tourner vers les Iſles qui ſont à l'Occident de Sumatra. Dampier ſe félicita d'un changement, qui lui faiſoit eſperer quelque occaſion de s'échapper. Ils rencontrerent, à dix degrés trente minutes du Nord, & ſuivant le compte de Dampier, à douze degrés ſix minutes de longitude Oueſt de la Nouvelle Hollande, une petite Iſle, qui n'étoit pas marquée dans leurs Cartes, bien pour- Iſles à l'Occident de Sumatra.

DAMPIER. 1687.

vûe d'eau & de bois, mais où les difficultés du fond ne leur permirent pas de mouiller. Leurs Canots, qui ne laisserent pas d'y aborder, revinrent avec quantité d'Oiseaux, tels que des Boubies & des Guerriers. Ils apporterent aussi une sorte d'Ecrevisses terrestres, qui se tiennent dans les sables arides, où elles se terrent comme les Lapins. Le Chevalier Drake fait la description d'un Animal de cette nature qu'il trouva dans d'autres Isles. C'est une nourriture fort saine & d'excellent goût. Avec la même qualité, ceux dont les Avanturiers firent ici l'essai étoient de la grosseur de la jambe. Leurs coquilles sont d'un brun obscur, qui devient rouge lorsqu'elles ont bouilli (12).

Grandes Ecrevisses terrestres.

La suite de cette Navigation n'eut rien de remarquable jusqu'au 7 d'Avril, qu'on eut de loin, au Nord, la vûe de l'Isle de Sumatra. Le 13, on mouilla sous une petite Isle, nommée l'Isle *Triste*, à quatre degrés de latitude Méridionale, & quatorze ou quinze lieues de l'Occident de Sumatra. Les noix de Cocos y sont en abondance, comme dans plusieurs autres Isles qui la suivent, & qui paroissent à peu près de la même

Isles abondantes en Cocos.

(12) Page 530.

grandeur.

grandeur. Le 19, on doubla la Pointe Sud-Oueſt de l'Iſle de Naſſau, aſſez grande Iſle, mais déſerte, à trois degrés vingt minutes de latitude Méridionale. Reed s'étant ſaiſi, à cette hauteur, d'une Barque d'Achem, chargée d'huile, & montée de quatre hommes, fit couler la Barque à fond, & retint les quatre Achemois. Sa vûe, dans cette rigueur étoit d'ôter à ſes propres gens, non-ſeulement l'occaſion, mais le deſir même de le quitter; parce qu'en maltraitant les Indiens, il ſe figuroit que perſonne du Bord n'auroit la hardieſſe de ſe jetter parmi eux. Il s'étoit ouvert, enfin, ſur le projet qu'il avoit conçu d'aller croiſer dans la Mer rouge, & tous les Avanturiers n'avoient pas reçu cette déclaration avec les mêmes applaudiſſemens. Dampier le preſſoit ſi vivement d'aborder au premier Comptoir de ſa Nation, que ſes inſtances ayant commencé à le rendre odieux, il avoit été menacé pluſieurs fois d'être abandonné dans quelque lieu déſert. Mais, ceux qui s'étoient ligués pour le Voyage de la Mer rouge, propoſerent de ſe rendre aux Iſles de Nicobar, comme un lieu commode, pour calfater le Vaiſſeau, qui avoit beſoin de cette réparation; & propre auſſi, par ſon éloignement des

DAMPIER. 1688.

Dampier ſoupire après la liberté.

DAMPIER. 1688. Comptoirs Européens, à retenir les Mécontens ſous le joug. On mit à la voile auſſi-tôt vers ces Iſles. La plus Méridionale, qui porte proprement le nom de Nicobar, eſt à quarante lieues du Nord-Oueſt de l'Iſle de Sumatra: mais les Marins ne nomment point autrement un grand nombre d'autres Iſles voiſines, qui ſont au Sud de celles d'Andeman (13).

Iſles Nicobar. On arriva le 5 de Mai, à la vûe de l'Iſle, qui ſe nomme proprement Nicobar; & l'ancre fut jettée au Nord-Oueſt, dans une petite Baye, à huit braſſes d'eau. Cette Iſle eſt à ſept degrés trente minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur eſt d'environ douze lieues, ſur trois ou quatre de large. Le côté Méridional eſt élevé par lui-même, & par des Rochers eſcarpés, qui le bordent; mais le reſte de l'Iſle eſt bas & uni. Dans cet eſpace, qui eſt arroſé de pluſieurs ruiſſeaux d'eau vive, elle produit quantité d'excellens arbres, qui ſemblent ne former qu'un ſeul Bois. Mais, rien ne la rend ſi belle que les Cocotiers, qui croiſſent autour des Bayes. Comme elles ſont en grand nombre, & qu'elles ne ſont ſéparées les

(13) Page 534.

unes des autres que par de petites Pointes pierreuſes, la vûe de toutes ces Côtes forme un ſpectacle charmant. Derriere les Cocotiers, c'eſt-à-dire, plus loin de la Mer, on trouve par-tout un arbre, que Dampier n'a jamais vû que dans cet endroit de l'Inde, & dont il vante beaucoup les propriétés. Les Inſulaires le nomment Malory. Il eſt de la groſſeur & de la hauteur de nos Pommiers. L'écorce en eſt noirâtre, & la feuille aſſez large. Son fruit, que Dampier compare, pour la groſſeur, aux pains d'un ſou, a la figure d'une poire, la peau dure & polie, d'un verd clair, & la poulpe fort ſemblable à celle de la pomme, excepté qu'elle eſt remplie de filamens, de l'épaiſſeur du gros fil à coudre. On le fait cuire à l'eau, dans de grands vaiſſeaux de terre, qui contiennent vingt-cinq ou trente pintes, avec beaucoup d'attention à tenir le vaiſſeau couvert, de peur que la fumée ne s'exhale. Lorſque le fruit eſt mou, on le pele; on ſépare la chair des filamens, avec un couteau de bois, & de ce qui reſte, on fait des maſſes, ou des pains, de la groſſeur d'un fromage de Hollande, qui ſe gardent ſix ou ſept jours, & qui ſont la principale nourriture des Inſulaires. Elle eſt ſi ſaine & de ſi bon goût, qu'elle

DAMPIER. 1688.

Fruit, nommé Malory, qui leur eſt particulier.

Sa deſcription & ſon uſage.

DAMPIER. 1688.

leur fait négliger les Yams, les Patates, les Plantains, & le Riz même, dont ils cultivent fort peu. Ils nourriſſent, par la même raiſon, peu de Beſtiaux & de Volaille. Le plus grand uſage, qu'ils font des Cocotiers, eſt pour en tirer une liqueur, qu'ils nomment Toddy, qu'ils aiment avec paſſion (14).

Portrait des Habitans.

Les Habitans naturels de l'Iſle, ſont d'une taille haute & bien proportionnée. Ils ont le viſage aſſez long, les cheveux noirs, le nez médiocre, la bouche agréable; en un mot, la même proportion dans toutes les parties du viſage, que dans celles du corps. C'eſt leur attribuer une parfaite beauté, qui ne doit pas même être altérée par la couleur de cuivre, qu'on donne pour celle de leur teint. L'uſage des femmes eſt de s'arracher les ſourcils. Elles portent pour tout habillement, une eſpece de jupon, qui s'attache aux reins, & qui deſcend juſqu'aux genoux. Les hommes ſont nuds, à la réſerve d'une longue & étroite piece de toile, qui leur ceint le milieu du corps, & dont le bout, deſcendant entre les cuiſſes, ſe releve par derriere, juſqu'à la ceinture. Leur langage eſt différent de toutes les Langues, que

Leur langage.

(14) Pages 536 & 538.

Dampier avoit entendues ; mais ils y mêlent quelques mots Portugais & Malayens, qui leur viennent, apparemment, des Vaiſſeaux qui touchent à leur Iſle. Ils n'ont point de Temples, ni d'Idoles, ni rien qui puiſſe leur faire attribuer aucune forme de Religion. Cependant, un Prêtre, que Dampier vit, dans la ſuite au Tonquin, l'aſſura qu'ils avoient du penchant pour le Chriſtianiſme ; & l'on a vû, dans une autre partie de cet Ouvrage, que les Jéſuites ont entrepris de leur porter les lumieres de l'Evangile. DAMPIER. 1688.

Ils font leurs demeures dans les Bayes, à peu de diſtance du rivage. Chaque Baye a quatre ou cinq cens Maiſons, bâties ſur des piliers, petites, baſſes & quarrées. Leur hauteur eſt d'environ huit pieds juſqu'au toît, qui s'éleve de huit autres pieds, en forme de dôme, par des ſoliveaux courbés en demi-croiſſant, & couverts de feuilles de Palmier. Ils ne cultivent que les Cocotiers & les Melons, qui croiſſent près de la Mer. La terre n'eſt pas défrichée plus loin ; & Dampier obſerva qu'après avoir paſſé les arbres fruitiers, on ne trouve pas même de chemins qui conduiſent dans les Bois. Il y a beaucoup d'apparence, Leur demeure.

DAMPIER. 1688.

dit-il, que toutes les Iſles voiſines ont les mêmes uſages (15).

Comment Dampier ſe procure la liberté.

Mais il étoit occupé d'un ſoin trop important, pour ſe livrer à d'autres obſervations; & c'eſt ici qu'il faut donner la peinture de ſon embarras dans ſes propres termes. » Je crus alors qu'il étoit » temps de me retirer, & d'obtenir, » s'il étoit poſſible, la permiſſion de de- » meurer dans cette Iſle; car il n'y avoit » aucune apparence de pouvoir ſe dé- » robber; & rien ne m'empêchoit d'eſ- » pérer cette permiſſion, dans un lieu » où mon ſéjour n'entraînoit aucun » danger pour la Troupe, quand mon » deſſein même auroit été de lui nuire. » Outre que la conjoncture étoit favo- » rable, j'avois une raiſon particu- » liere de vouloir demeurer: c'étoit » l'eſpérance de m'avancer conſidérable- » ment par le commerce de l'Ambre » gris, & de faire une grande fortune » avec les Inſulaires. Je pourrois, en » peu de temps, apprendre leur langage. » En m'accoûtumant à ramer avec eux » ſur leurs Canots, & ſurtout en me » conformant à leur maniere de vivre, » j'aurois vû comment ils tiroient leur » Ambre gris, combien ils en tiroient,

(15) Pages 539 & précédentes.

» &. dans quel temps de l'année ils en trouvent le plus. Je jugeois qu'enſuite » il me ſeroit aiſé de me retirer, & de » m'embarquer ſur le premier Vaiſſeau » Européen, qui toucheroit à l'Iſle, ou » de m'attacher quelque jeune Indien, » qui me tranſporteroit dans la Rade « d'Achem, ſur ſon Canot. J'aurois pû » m'y pourvoir des marchandiſes les » plus recherchées de mes Inſulaires ; » & je m'en ſerois ſervi à mon retour, » pour acheter leur Ambre gris. DAMPIER. 1688.

» Juſqu'alors, j'avois affecté de ne » pas deſcendre à terre : mais lorſque » je vis le Vaiſſeau prêt à lever l'ancre, » je priai le Capitaine de me faire met- » tre au rivage. Lui, qui ſe trouvoit » importuné de mes plaintes, & qui » croyoit que je ne pouvois pas le quit- » ter dans un lieu moins fréquenté, ſe » rendit volontiers à ma priere : ce qu'il » n'auroit pas fait ſans doute, s'il eût cru » que je duſſe partir bien-tôt de l'Iſle, » parce qu'il n'auroit pas voulu me don- » ner occaſion de faire ſon hiſtoire aux » Anglois & aux Hollandois. Je me hâ- « tai de prendre mon coffre & mon lit, » dans la crainte qu'il ne changeât de » réſolution, & je cherchai auſſi-tôt » quelqu'un, pour me mettre à terre. « Le Canot, ſur lequel je me mis, me

DAMPIER. 1688.

» débarqua dans une petite Baye ſablon-
» neuſe, qui étoit bordée de quelques
» Maiſons. Un Indien vint à moi ; &
» ne pouvant s'imaginer le deſſein qui
» m'amenoit, il m'offrit ſon Bateau
» pour retourner à bord. Je le refuſai.
» Alors, il me fit ſigne d'entrer dans ſa
» Maiſon. J'y portai mon coffre & mes
» habits. A peine y étois-je depuis une
» heure, que le Lieutenant du Vaiſſeau,
» accompagné de trois ou quatre hom-
» mes armés, vint me déclarer qu'il fal-
» loit partir avec eux. Il n'étoit pas be-
» ſoin d'envoyer un ſi gros cortege. Je
» répondis que j'étois prêt à les ſuivre.
» Il m'auroit été facile de me cacher
» dans les Bois : mais, ils auroient tué
» ou maltraité quelques Inſulaires, pour
» animer les autres contre moi. J'entrai,
» donc avec eux dans leur Canot. Mais,
» en arrivant à bord je trouvai tout en
» mouvement. Le Chirurgien, nommé
» *Coppinger*, & deux autres, encoura-
» gés par mon exemple, demandoient
» qu'il leur fût permis de m'accompa-
» gner. Ces trois hommes avoient tou-
» jours eu le même deſſein que moi.
» Les deux derniers, qui ſe nommoient
» *Hall* & *Ambroſe*, n'y trouvoient pas
» beaucoup d'oppoſition : mais Reed &
» toute la Troupe ne vouloient pas per-

» dre le Chirurgien. Il ſauta dans le Ca- » not, armé d'un fuſil, en jurant qu'il » feroit feu ſur celui qui entreprendroit » de l'arrêter. Le Quartier-Maître ſau- » ta bruſquement après lui ; & l'ayant » déſarmé, avec le ſecours de deux ou » trois autres, il le firent rentrer dans » le Vaiſſeau. DAMPIER. 1688.

» Nous fumes plus heureux, Hall, » Ambroſe & moi. On nous rendit la » liberté d'aller à terre. Un de nos Ra- » meurs dérobba, par pitié, une hache » qu'il nous donna, comme un excellent » outil parmi les Indiens «. Nous deſ- cendîmes au rivage. Je menai mes deux Compagnons à la maiſon de l'Inſulaire qui m'avoit déja reçu. A peine y étions-nous arrivés, qu'un Canot amena les quatre Achemois que nous avions faits Priſonniers, & le Métif Portugais que nous avions amené de Pulo-Condor. Reed les croyoit déſormais inutiles à ſes deſſeins, parce qu'il alloit quitter des Mers où le Portugais lui ſervoit d'Interprête, & parce qu'il ne craignoit plus qu'à quarante lieues de Sumatra les Achemois pûſſent entreprendre de nous tranſporter dans leur Pays. En effet, cette entrepriſe étoit hardie, & ce ne fut pas notre premier objet. Nous conſidérâmes d'abord, que nous étions

Il devient libre avec ſept autres hommes du Vaiſſeau.

DAMPIER. 1688.

aſſez forts pour nous défendre, s'il prenoit envie aux Inſulaires de nous attaquer. Mais quand je me ſerois trouvé ſeul, je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut-être même aurois-je été plus tranquille, parce que j'aurois été plus ſûr de ne choquer perſonne. » Je ſuis perſuadé » qu'il n'y a point de Nation aſſez bar- » bare, pour tuer un Etranger que le ha- » ſard fait tomber entre ſes mains, s'il » ne s'attire ce malheur par quelque » violence : & dans cette ſuppoſition » même, ſi l'on pouvoit ſe garantir de » la premiere fureur des Sauvages & les » faire entrer en négociation, il ſeroit » facile de les ramener à la paix ; ſur- » tout en leur montrant quelque baga- » telle qu'ils n'auroient jamais vûe, & » que tout Européen, qui a vu le mon- » de, peut inventer ſur le champ pour » les amuſer ; comme de tirer du feu » d'un caillou avec un morceau d'acier. » Dans tous mes Voyages je n'ai pas » vû d'Antropophages, ou de Mangeurs » d'hommes. Je n'ai point entendu dire, » qu'il y eût au Monde une Nation qui » n'eût pas quelque choſe à manger, » ſoit poiſſons ou animaux terreſtres, » ſoit au moins des fruits, des grains, » des racines, ou d'autres légumes, » qui croiſſent naturellement ou par la

Obſervations ſur la férocité des Sauvages.

» culture. Les Habitans même de la Nouvelle Hollande, avec toute leur » pauvreté, ne laiſſent pas d'avoir du » Poiſſon, & ne tueroient pas un homme pour le manger. Je ne ſçai quels » barbares uſages peuvent avoir autrefois regné dans quelques Parties du » Monde, ni s'il eſt vrai que certains » Peuples ayent dévoré leurs Ennemis, » ou les ayent ſacrifiés à leurs Dieux: » mais je ſçais, par mon expérience, » que ceux, dont on nous a donné cette » idée, commercent aujourd'hui fort » honnêtement avec les Européens; & » leurs Priſonniers nous apprennent, » que s'ils ont quelque barbarie dans » les guerres qu'ils croyent juſtes, elle » ne va point juſqu'à leur faire maltraiter un homme, qui tombe ſeul entre » leurs mains (16).

DAMPIER. 1688.

Dampier ne s'en crut pas moins heureux de n'être pas ſeul; mais ce fut particuliérement après avoir conſidéré qu'il étoit capable, avec ſes Compagnons, de faire la manœuvre, & de paſſer dans l'Iſle de Sumatra. Auſſi prirent-ils la réſolution d'acheter un Canot; & le lendemain, 6 de Mai, ils virent, ſans regret, le Vaiſſeau qui mettoit à la voile.

Danger que Dampier court de la part des Inſulaires.

(16) Pages 418 & précédentes.

DAMPIER. 1688. Leur Hôte avoit paru ſurpris de les voir en ſi grand nombre ; cependant il ne fit pas difficulté de les traiter avec du Toddy, & de leur vendre un Canot pour une hache. Les Habitans des autres maiſons leur marquant moins de confiance, ils ſe déterminerent à mettre leurs coffres & leurs habits dans le Canot, pour aller attendre, au Midi de l'Iſle, le changement de la Mouſſon, qui ne pouvoit être éloigné. La diſpoſition des Côtes les obligeoit de prendre le large : mais à peine eurent-ils quitté la Terre, qu'un coup de vent renverſa le Canot. Ils ſe ſauverent à la nage, entraînant après eux leur petit Bâtiment, leurs coffres & leurs habits.

Son Canot eſt renverſé. Il ſauve ſon Journal & ſes Cartes.

Dampier s'applaudit beaucoup d'avoir pû garantir de l'eau ſon Journal, & quelques Cartes qu'il avoit dreſſées lui-même. Tout le reſte fut mouillé ; mais le ſoin qu'on eut d'ouvrir auſſi-tôt les coffres, & de faire ſecher tout au Soleil, rendit le dommage fort léger. On n'en eut pas moins d'ardeur à prendre une ſeconde fois le large. Quelques Inſulaires, qui avoient eu le temps de s'aſſembler ſur leurs Canots, ſembloient menacer les huit Etrangers, ou leur vouloir diſputer l'accès du rivage. Un des trois Anglois tira ſur eux un coup de fuſil, pour

les effrayer. Ils ne laiſſerent pas de ſuivre, juſqu'à la Baye où le Canot aborda : mais, n'oſant s'approcher des armes à feu, ils ſe contentoient de branler ſouvent leurs lances. Hall, ſe flattant de pouvoir les appaiſer, ſauta ſeul à terre tandis que ſes Compagnons ſe tenoient prêts à faire feu, s'ils euſſent marqué de la diſpoſition à l'inſulter ; & mettant l'épée à la main, il marcha vers eux d'un air tranquille. Ils l'attendirent, ſans faire le moindre mouvement. Mais lorſqu'après les avoir ſalués, il leur eut touché la main, avec divers ſignes d'amitié, leur joie parut extrême ; & la paix fut conclue d'autant plus ſincérement, que leur rendant la liberté de pêcher ſans crainte, elle ne leur étoit pas moins agréable qu'à ceux dont ils avoient redouté la violence. Ils apporterent, au Canot, du Melory & d'autres rafraîchiſſemens. Dampier ajoûte, » qu'il auroit pû compoſer, à vil prix, » pour quelques petits Porcs, mais qu'il » ne voulut pas ſcandaliſer ſes amis » Achemois, qui étoient Mahomé» tans (17).

DAMPIER, 1688.

Réſolution d'un Anglois.

Les jours ſuivans furent employés, à faire une bonne proviſion de Melory & d'eau fraîche. Douze coquilles

Entrepriſe extraordinaire de Dampier & de ſes Compagnons.

(17) Page 548.

DAMPIER. 1688.

de Cocos & trois Bambous ſervirent de tonneaux. Le deſſein des Anglois étoit de ſe rendre au Port d'Achem, malgré tous les dangers d'une ſi téméraire entrepriſe. Quoique le vent fût encore Eſt, les nuages ſembloient commencer à pancher vers l'Orient, & c'étoit un ſigne infaillible que la Mouſſon Occidentale approchoit. Enfin, le 15 de Mai, vers quatre heures après midi, le mouvement ſenſible des nuées, de l'Occident à l'Orient, faiſant juger que le vent étoit déja Oueſt en Mer, les trois Anglois, dont l'autorité entraînoit les autres, réſolurent de ſaiſir l'occaſion d'un temps clair & chaud, qui leur donnoit l'eſpérance de finir leur courſe avant que la nouvelle Mouſſon fût bien affermie; parce qu'ils n'ignoroient pas qu'à l'entrée de cette Mouſſon, les vents deviendroient fort orageux, après quelques jours de beau temps (18). Dampier perdroit trop, ſi je lui dérobbois l'honneur de de ce récit.

Ils traverſent quarante lieues de Mer dans un Canot.

Notre Canot, dit-il, étoit à peu près de la longueur des Bateaux de Londres, & pointu par les deux bouts; plus profond à la vérité, mais moins large; & ſi mince, que lorſqu'il étoit vuide, qua-

(18) Page 552.

tre hommes ſuffiſoient pour le lancer à l'eau, ou pour le hâler à terre. Nous avions un bon mât, & une voile de natte, avec de bons & fort aîlerons, très-bien attachés à chaque côté du Canot, & capables de le ſoutenir auſſi long-temps qu'ils y ſeroient fermes. Nous étions redevables de cette invention à nos Achemois. Hall & moi, nous connoiſſions mieux que les autres toute la grandeur du danger. Auſſi leur confiance alloit-elle ſi loin pour nous, qu'ils ſe rendoient ſans objection à tout ce qu'ils nous entendoient propoſer. Au fond, j'étois le mieux pourvû. Avant que de quitter le Vaiſſeau, j'avois conſulté exprès notre Carte des Indes : il n'y en avoit qu'une à bord, ſur laquelle j'avois copié, dans mon Livre de poche, la hauteur & la diſtance des Côtes de Malaca, de Sumatra, de Pégu & de Siam. J'avois emporté auſſi un compas de poche, pour me ſervir de guide dans toutes mes entrepriſes.

DAMPIER. 1688.

Secours qu'ils tirent de Dampier.

Nous fîmes route au Sud, perſuadés qu'en ſortant de l'Iſle, nous trouverions le vent qui nous convenoit ; car la Terre attire le vent, & ſouvent on en trouve en Mer un tout différent. Nous ramions tour-à-tour avec quatre rames. Hall & moi, nous étions auſſi tour-à-tour au

DAMPIER. 1688.

gouvernail, parce que nos Compagnons n'étoient pas capables de ce soin. Le premier soir & la nuit suivante, nous crûmes avoir fait douze lieues, au Sud-Sud-Est. Mais, le 16 au matin, nous revîmes, au Nord-Oueſt-Quart-de-Nord, l'Isle d'où nous étions partis. J'en conclus que nous avions fait, à l'Est, un point de plus que je ne me l'étois figuré; ce qui m'obligea de porter au Sud-Quart-d'Est. A quatre heures après midi, nous eûmes un petit vent d'Oueſt-Sud-Oueſt, qui continua jusqu'à neuf heures, & pendant lequel nous fîmes route au Sud-Sud-Oueſt, sans nous servir de nos rames. J'étois alors au gouvernail. Les Brisans ne me permirent pas de douter que nous n'eussions, près de nous, un impétueux Courant. La Mer faisoit tant de bruit, qu'on l'auroit entendu d'un demi-mille. A neuf heures, elle fut calme; mais le vent revint une heure après, & souffla vivement toute la nuit.

Ils se retrouvent à la vûe de l'Isle d'où ils étoient partis.

Le 17, au matin, nous cherchâmes avidement l'Isle de Sumatra, dont nous nous jugions alors à moins de vingt lieues; & tout nous portoit à croire, en effet, que nous en avions fait vingt-quatre depuis notre départ. Cependant, après avoir fatigué long-temps nos

yeux, nous apperçûmes, avec chagrin, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, l'Iſle de Nicobar, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Il parut certain que nous avions eu, pendant toute la nuit, un Courant contre nous. Un vent frais nous conſola. Nous prîmes hauteur à midi. La latitude étoit de ſix degrés cinquante-cinq minutes du Nord. Hall en trouva ſept. DAMPIER. 1688.

Le 18, les nuages, qui couvrirent le Soleil, au Méridien, empêcherent l'obſervation. Nous eûmes alors un fort mauvais préſage, dans un grand cercle, qui parut autour de cet Aſtre, & qui étoit cinq ou ſix fois plus grand que lui. Ce Phénomène annonce ordinairement de l'orage ou beaucoup de pluie; & s'il y a quelque brêche au cercle, c'eſt de-là que viennent preſque toujours les plus violentes tempêtes. J'avoue que la vûe du cercle me fit ſouhaiter ardemment la terre. Cependant j'excitai mon courage, pour en inſpirer à mes Compagnons; & je propoſai, ſi le vent devenoit trop fort, de ne pas nous obſtiner à le combattre, mais de ſuivre le cours du vent & de la Mer, dont l'effet le plus redoutable ſeroit de nous emporter cinquante ou ſoixante lieues hors de notre route, vers la Côte

Anneau du Soleil, ſigne de tempête.

DAMPIER. 1688. de Queda, qui eſt un Royaume de Commerce. On roula, ſuivant mon avis, le pied de la voile autour d'un pieu qui y étoit attaché; & la verguefut miſe à trois pieds, du côté du Canot.

Précautions contre l'orage. On ne portoit ainſi qu'une fort petite voile; mais elle étoit encore trop grande pour le vent, qui la faiſoit beaucoup pancher, quoiqu'elle fût ſoutenue par les aîlerons. Les pieux des aîlerons, qui ſortoient des côtés, plioient juſqu'à faire craindre qu'ils ne fuſſent prêts à rompre; accident, qui auroit rendu notre perte infaillible. D'ailleurs la Mer, qui groſſiſſoit à vûe d'œil, auroit rempli d'eau notre Canot. Cependant nous nous efforçâmes de tenir quelque temps contre le vent: mais le voyant ſans ceſſe augmenter, nous prîmes enfin le parti de nous abandonner au vent & à la Mer. Cette ſituation dura tout le reſte de l'après midi, & la moitié de la nuit ſuivante. La Mer devenoit plus haute & briſoit ſouvent, mais ſans nous cauſer aucun dommage. Comme le Canot étoit fort étroit par les bouts, le côté du gouvernail recevoit la vague & la rompoit. Il y entroit, à la vérité, beaucoup d'eau, que nous jettions ſans relâche. Mes Compagnons reconnurent alors que je les avois exhortés ſagement

à changer de route. Autrement, les coups de Mer prenant le Canot de côté, chaque vague l'auroit rempli d'eau, & nous auroit expoſés à couler à fond. Quoique les aîlerons fuſſent bien attachés, ils n'auroient pû ſoutenir une Mer de cette violence. DAMPIER, 1688.

Le ſoir du 18 fut effrayant. Le Ciel ſe couvrit de nuages, qui le rendirent extrêmement ſombre. Le vent fut impétueux, & la Mer haute. Elle bruioit déja autour de nous, & l'obſcurité de l'air n'étoit adoucie que par l'écume des flots. La nuit, qui ſurvint, couvrit tout des plus noires ténébres. Chaque moment pouvoit nous engloutir dans un abîme inviſible. On doit juger de notre conſternation. Je m'étois vû dans pluſieurs périls; mais le plus terrible n'approchoit point de celui que je repréſente. Je n'avois pas eu le temps, du moins, d'enviſager les autres, & de faire attention à ce qu'ils avoient d'affreux; mais ici je voyois la mort autour de moi, ſans eſpérance de pouvoir l'éviter. Le courage, qui ne m'avoit jamais manqué, m'abandonna preſqu'entiérement. Je fis des reflexions ameres ſur ma vie paſſée. Je me rappellai, avec horreur, des actions que je deſapprouvois déja; mais dont le ſouve- Terrible ſituation de Dampier.

DAMPIER. 1688.

nir me faiſoit alors trembler. Si j'avois commencé depuis long-temps à me repentir de l'odieuſe carriere où je m'étois engagé, je formai alors des réſolutions, qui devoient encore être plus ſinceres, puiſqu'elles eurent le pouvoir de me calmer l'eſprit. En un mot, je retrouvai la force de prendre le gouvernail, pendant que les autres vuidoient l'eau dont nous étions inondés dans le Canot. Nous n'avions plus d'autres meſures à prendre, contre des maux, dont la main de Dieu ſeule étoit capable de nous délivrer (19).

Suite d'une affreuſe nuit.

A dix heures, le tonnerre, les éclairs & la pluie commencerent. La pluie fut reçue d'abord avec reconnoiſſance pour le Ciel, parce que la proviſion d'eau fraîche étoit épuiſée : mais elle excita bientôt des remercimens plus vifs, lorſqu'on eut obſervé qu'elle diminuoit la fureur du vent, & que les flots commençoient à s'abbaiſſer. Je regardai alors mon compas, avec un morceau de méche allumée, qu'on avoit réſervée pour cet uſage, & dont il n'y avoit pas eu d'avantage à tirer pendant que nous avions été forcés de ſuivre le vent. Notre route étoit encore à l'Eſt. Mais les

(19) Pages 557 & précédentes.

obſtacles étant affoiblis, je trouvai le Canot aſſez fort pour remettre le Cap au Sud-Sud, dans l'eſpoir de regagner l'Iſle de Sumatra. A deux heures, un nouvel orage nous obligea de ſerrer la voile, & de nous livrer encore au vent. La pluie, qui ne ceſſoit pas de tomber, nous avoit glacés. Il n'y a point d'eau douce, qui ne ſoit plus froide que celle de la Mer. Dans les climats les plus froids, la Mer eſt chaude; & dans les plus chauds, la pluie eſt froide & mal ſaine (20). Nous paſſâmes le reſte de la nuit dans ce triſte état, ſans pouvoir juger même de quel côté nous étions pouſſés par les vents & les flots. Le jour parut enfin; mais chargé de tant de nuages à l'horiſon, que le premier rayon de lumiere ſe fit voir à trente ou quarante degrés d'élévation : ſpectacle aſſez effrayant, pour ceux qui ont appris, par une longue expérience, que l'aube du jour haute amene les gros vents, & que la baſſe amene les petits (21). DAMPIER. 1688.

Nous continuâmes, juſqu'à huit heures du matin, de ſuivre le vent & la Mer qui nous portoient à l'Eſt. Alors, un de nos Achemois cria, de toute ſa force, Pulo-way. C'eſt le nom d'une Le Canot arrive à l'Iſle de Sumatra.

(20) Page 557. (21) *Ibidem.*

DAMPIER. 1688. Isle, située au Sud-Oueſt de Sumatra. Nous vîmes la terre, en effet, du même côté; mais après nous être efforcés de nous en approcher, avant la nuit, nous reconnûmes, vers le ſoir, que l'Achemois s'étoit trompé, & que ce qu'il avoit pris pour une Isle, étoit une haute Montagne de Sumatra, que les Anglois nomment la Montagne d'Or. Le vent ayant commencé à diminuer, nous reprîmes nos rames, que nous ne quittâmes plus de toute la nuit. Le lendemain, nous découvrîmes clairement la terre baſſe, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Vers la fin du jour, nous arrivâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui ſe nomme *Paſſange Jonca*, à trente-quatre lieues de l'Orient d'Achem, & à ſix de la Pointe de Diamant, terre baſſe qui s'avance en forme de Rhombe.

Dampier perd preſque tous ſes Compagnons. Nos Achemois connoiſſoient parfaitement le Pays. Ils nous menerent à un petit Village de Pêcheurs, du même nom que la Riviere, & peu éloigné de l'embouchure. Les fatigues d'un ſi dangereux Voyage, les ardeurs du Soleil, que nous avions eſſuyées en partant de Nicobar, & les pluies froides qui leur avoient ſuccédé pendant deux jours, mais plus encore, nos craintes & nos agitations continuelles, nous cauſerent

à tous une fievre violente, avec une langueur qui ne permettoit pas à l'un de ſecourir l'autre. Il nous fut impoſſible de hâler notre Canot juſqu'au Village; mais nos Achemois diſpoſerent les Habitans à nous ſervir (22). DAMPIER. 1688.

Dampier vante beaucoup les civilités qu'il reçut de la Nobleſſe voiſine, ſur le témoignage des quatre Achemois, qui racontèrent fidélement leur Avanture. Après avoir pris quelques jours de repos, il n'eſpéra ſa guériſon que dans Achem, où les Anglois avoient un Comptoir. Son Voyage fut aſſez commode, avec les vents de Mer & de Terre, qui le favoriſerent ſucceſſivement; mais il perdit, en peu de jours, la plûpart de ſes Compagnons. Ambroſe & le Portugais furent emportés par la fievre. Les quatre Achemois ayant diſparu ſucceſſivement, on peut juger qu'ils n'eurent pas un meilleur ſort. Hall & Dampier en furent quittes, pour de longues ſouffrances.

* *

Le reſte du Voyage ne contient que des événemens communs, ou trop ſouvent répétés (23), juſqu'au retour Son retour en Europe.

(22) Pages 560 & précédentes.

(23) Tels que pluſieurs Voyages de Commerce, en divers endroits des Indes Orientales, qu'il a recueil-

DAMPIER. 1688. de Dampier, qui s'étant rendu au Comptoir Anglois de Bencouli, fut retenu pour y ſervir avec des appointemens conſidérables, en qualité de Canonier; mais, s'ennuyant enfin d'un état, dont il ne pouvoit eſpérer d'accroiſſement pour ſa fortune, ni pour ſes lumieres, il s'échappa ſécrettement, à bord d'un Vaiſſeau qui faiſoit voile en Europe, & revint en Angleterre, par le Cap de Bonne-Eſpérance. Il arriva, aux Dunes, le 16 de Septembre 1691 (24).

Hiſtoire du Prince Jeoly. On a dû remarquer qu'il s'étoit peu enrichi dans tous ſes Voyages, quoiqu'il ne les eût entrepris que dans cette vûe. Cependant l'eſtime qu'il obtint dans ſa Patrie, par ſon expérience & ſes lumieres, lui fit donner le commandement d'un Vaiſſeau, pour une expédition qui a fait le ſujet d'un autre article de ce Recueil. Ici, c'eſt-à-dire, en arrivant à Londres, en 1691, toute ſa fortune ſe réduiſoit à la propriété qu'il avoit obtenue, par degré, d'un Prince Indien, nommée *Jeoly*, dont il eſpéroit de tirer de groſſes ſommes, en le montrant

lis dans ſon troiſiéme Tome, pour ſervir de Supplement à ſon Voyage autour du Monde. Ses principales remarques ſont entrées dans la Deſcription qu'on a déja donnée, de Sumatra, de Java, & des autres Pays, qu'il eut l'occaſion de viſiter.

(24) Pages 616 & précédentes.

au

au Public, comme un ſpectale fort extraordinaire. Il en avoit d'abord acquis la moitié, dans les Indes; & le reſte lui avoit été cédé à certaines conditions. Mais, preſſé de ſes beſoins en arrivant, il ſe vit dans la néceſſité de le vendre pour une ſomme modique; & ceux, qui l'acheterent de lui, y firent une immenſe profit. Pour augmenter l'empreſſement des Anglois à le voir, ils publierent une Relation, qui fut traduite dans pluſieurs Langues, & qui contenoit non-ſeulement les avantures du Prince Jeoly, mais encore celles de ſa ſœur, qu'on repréſentoit comme la plus belle perſonne du monde, qui étant tombée avec lui dans l'eſclavage, avoit inſpiré une violente paſſion au Sultan de Mindanao. On ajoûtoit que la ſeule vûe du Prince avoit la vertu de faire fuir toutes les bêtes venimeuſes: & pendant qu'on le montroit à Londres, on expoſoit, à la porte, ſa figure dans un Tableau, avec quantité de ſerpens, qui ſembloient le fuir. Dampier n'entrepric point alors de détromper le Public, parce que ſon marché l'obligeoit de fermer les yeux ſur l'impoſture: mais en publiant ſes Voyages, il croit devoir à l'Europe abuſée, une explication plus fidelle.

DAMPIER. 1688.

DAMPIER, 1688.

Il fait d'abord le portrait du Prince. » Jeoly, dit-il, étoit peint tout le long de » l'eſtomac, entre les épaules, ſur le de- » vant des cuiſſes, & tout autour des » bras & des jambes, en forme de gran- » des bagues & de braſſelets. Je ne ſau- » rois dire à quoi reſſembloient propre- » ment ces figures; mais elles étoient » fort curieuſes, bien variées par quan- » tité de lignes, de fleurons, & d'ouvra- » ges à quarreaux, le tout avec un art & » une proportion admirables. Par ce que » j'appris de lui-même, j'ai compris » que cela ſe faiſoit, comme on fait, ſur » le bras, les croix de Jéruſalem, c'eſt-à- » dire, en piquant la peau, & la frot- » tant d'un onguent cauſtique: mais au » lieu qu'on ſe ſert de poudre à tirer, » pour la croix de Jéruſalem, les In- » ſulaires de Meangis, d'où étoit Jeoly, » employent une gomme pulvériſée, » que les Anglois nomment Dammer, » dont on ſe ſert au lieu de poix en plu- » ſieurs endroits des Indes. Il me dit que » la plûpart des hommes & des femmes » de ſon Pays étoient ainſi peints, & » portoient, aux oreilles, des anneaux » d'or; & aux jambes & aux bras, des » chaînes de même métal.

Le Prince Jeoly étoit donc né dans une des Meangis, Iſles voiſines de Min-

danao, & ſe diſoit fils du Raja de ſon Iſle, qui avoit cinq femmes & huit enfans. Un jour qu'il paſſoit d'une Iſle à l'autre, avec ſon Pere, ſa Mere, ſon Frere, & deux ou trois de leurs Sujets, un vent impétueux les emporta ſur la Côte de Mindanao, où ils furent pris par des Pêcheurs. On commença par les dépouiller de leurs ornemens d'or; enſuite on les vendit pour l'eſclavage. Dampier n'avoit pas vû les bijoux d'or qu'ils portoient; mais il avoit vû, à leurs oreilles, de grands trous, auxquels ils les avoient pû porter. Jeoly fut vendu, avec ſa Mere, à un Mindanayen, nommé Michel, qui entendant aſſez bien l'Anglois, ſervoit d'Interprête à Raja-Lau, Général de l'Iſle. Michel battoit ſouvent ſon Eſclave, pour le faire travailler: mais, c'étoit inutilement; jamais les promeſſes, les menaces & les coups, ne purent le déterminer au travail. Ce rigoureux Maître, après l'avoir gardé quatre ou cinq ans, le vendit, lui & ſa Mere, pour la ſomme de ſoixante Piaſtres, à un Facteur Anglois, nommé Mordy, de qui Dampier l'obtint, à Madras, par un autre accommodement. DAMPIER. 1688.

Sa condition étant devenue plus douce, ſous un Maître fort humain, il le

DAMPIER. 1688.

ſuivit volontiers à Bencouli. Dampier le logea dans une petite Maiſon, hors du Fort Anglois, ſans lui donner d'occupation. Mais ſa Mere & lui s'occupoient volontairement; elle à faire ou à raccommoder des habits à la mode du Pays, & lui à faire des coffres, avec des planches & des clous, qu'il avoit demandés à ſon Maître. Il les faiſoit fort mal, & ne laiſſoit pas de s'en faire honneur, comme des plus rares pieces du Monde. Quelque temps après, ils tomberent tous deux malades; & malgré tous les ſoins de Dampier, la Mere mourut. Dampier eut tant de peine à conſoler Jeoly, qu'il craignit ſérieuſement de le perdre. On lui ôta le corps de ſa Mere, près duquel il ne ceſſoit pas de pleurer. Elle fut enterrée honorablement dans un drap de toile de coton; mais n'en paroiſſant pas ſatisfait, il y ajoûta tous ſes habits, & deux pieces de toile des Indes, que Mordy lui avoit données, en diſant qu'il n'avoit rien qui n'appartînt à ſa Mere, & qu'il vouloit qu'elle emportât tout ce qu'il poſſedoit. Dampier entra dans tous les caprices de ſa douleur, par ménagement pour ſa ſanté. Il continua d'en prendre le même ſoin. Dans tous les lieux où il toucha pendant ſon retour, on s'aſſem-

bloit autour de Jeoly, avec beaucoup d'admiration ; ce qui lui donnoit l'eſpérance d'un gain conſidérable à Londres. Il ne fut pas plutôt entré dans la Tamiſe, qu'il fut obligé de l'envoyer à terre, pour le faire voir à des perſonnes de la premiere qualité. » Comme j'avois be- » ſoin d'argent, dit-il, je me trouvai » dans la néceſſité d'en vendre d'abord » une partie, & peu-à-peu je le vendis » tout-à-fait. On le promena, pour le » montrer ; & j'appris enſuite qu'il étoit » mort à Oxford, de la petite véro- » le (25).

DAMPIER. 1688.

Supplément aux Remarques Géographiques ſur le Tonquin.

ON ſe gardera bien de ſupprimer les Remarques Géographiques de Dampier ſur le Tonquin, qui feront un Supplément, d'autant plus utile pour la connoiſſance de ce Royaume, que Baron n'en a donné qu'une idée générale dans ſa deſcription (26). Dampier ayant rétabli ſes forces, quitta le Port d'Achem, avec le Capitaine Wallon, Marchand Anglois, que divers interêts du Commerce appelloient à Ca-

(25) *Ubi ſuprà* pages 674, 675, & ſuivantes.
(26) Au Tome XXXIII. de Recueil.

DAMPIER. 1688.

chao (27). Une heureuſe Navigation les conduiſit à la Baye de Tonquin, dont l'entrée, du côté de l'Oueſt, eſt entre le Sud-Eſt de la Pointe de Champa, vers les douze degrés de latitude Septentrionale, & l'Iſle d'Aynan à l'Eſt, vers les dix-neuf degrés. Cette entrée ſemble fermée par de grands Bancs, nommés Bancs de Pracal, qui laiſſe néanmoins, des deux côtés, un grand Canal, par lequel les Vaiſſeaux peuvent entrer & ſortir.

Baye de Tonquin.

La Baye de Tonquin n'a pas moins de trente lieues, dans ſa plus grande largeur. On peut jetter la ſonde & l'ancre dans toutes ſes parties. Sa plus grande profondeur, qui eſt vers le milieu, n'eſt que d'environ quarante-ſix braſſes. La vaſe, dans cet endroit, eſt noire & couleur de poivre; mais du côté de l'Oueſt, on trouve un limon mêlé de ſable rougâtre. Au fond de la Baye, entre pluſieurs petites Iſles, qui bordent le rivage du Tonquin, on en diſtingue deux plus conſidérables, non pour leur grandeur, mais parce qu'elles ſervent comme de Baliſe, pour les deux principales Rivieres, ou plutôt, pour les deux branches de la principale Ri-

(27) D'autres écrivent Cacho, d'autres Chequo.

viere du Pays. Une de ces branches, que les Habitans nomment Rokbo, ſe décharge dans la Mer, près du Nord-Oueſt de la Baye, à vingt degrés ſix minutes du Nord. Dampier n'y entra point; mais on l'aſſura qu'elle n'a pas plus de douze pieds d'eau à ſon embouchure, que ſon fond eſt un limon fort mou, & qu'elle n'eſt commode, par conſéquent, que pour les petits Vaiſſeaux. C'eſt la route ordinaire des Chinois & des Siamois.

DAMPIER. 1688.

Rivieres de Kokao, & de Domea.

L'autre branche eſt beaucoup plus large & plus profonde. Dampier la nomme *Domea* (28), du nom de la premiere Ville qu'il rencontra ſur ſes bords. Elle ſe jette au Nord-Eſt, vingt lieues au Nord-Eſt de Rokbo, à vingt degrés quarante-cinq minutes. On doit ſe garder, entre ces deux Rivieres, de quantité de ſables & de bas-fonds, qui s'étendent à plus de deux lieues de la Côte. La Domea même préſente une Barre d'environ deux milles; mais le paſſage a plus d'un demi-mille de largeur, & ſe trouve bordé, de chaque côté, par des ſables. Les Pilotes, qui fréquentent cette Riviere, aſſurent que ſa profondeur varie, ſuivant la difference des ſaiſons.

Entrée de la Barre.

(28) Son véritable nom eſt Songkoy.

DAMPIER. 1688. Elle n'a pas, dans certains temps, plus de quinze ou ſeize pieds d'eau, dans la haute marée ; au lieu qu'en d'autres temps, elle en a juſqu'à vingt-ſix ou vingt-ſept. Les hautes marées y arrivent au mois de Novembre, de Décembre & de Janvier pendant la Mouſſon du Nord ; & les plus baſſes, aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, qui ſont la Mouſſon du Sud. Le Canal de la Barre eſt d'un ſable dur, qui le rend fort dangereux ; & les marées, ne laiſſant pas de les remuer, y forment divers changemens, qui augmentent le danger. Non-ſeulement les Vaiſſeaux Etrangers ont beſoin d'un Pilote, pour leur ſervir de guide ; mais s'ils arrivent dans la marée baſſe, il n'y a point de Pilote, qui oſe entreprendre de les conduire avant qu'elle ſoit haute. La marque de cette Riviere eſt une grande Montagne, qu'on a nommée l'Eléphant, vers laquelle on doit mettre le Cap Nord-Oueſt-Quart-de-Nord : enſuite, faiſant voile droit au rivage, on trouve par degrés moins de profondeur, juſqu'à ſix braſſes ; & l'on eſt alors à deux ou trois milles de l'entrée de la Barre, preſqu'à la même diſtance d'une petite Iſle, qu'on tient le plus près qu'il eſt poſſible au Nord-Nord-Oueſt. C'eſt-là qu'on peut

Marque de la Riviere de Domea.

jetter l'ancre, pour attendre le ſecours des Pilotes. Ceux qu'on employe ſont des Pêcheurs du Pays, qui habitent un Village, nommé Batcha, dont la ſituation eſt ſi favorable, à l'embouchure de la Riviere, qu'ils peuvent voir les Bâtimens qui arrivent, ou entendre les coups de canon que la plûpart des Européens tirent à leur arrivée. DAMPIER. 1688.

Le Vaiſſeau Anglois trouva quatorze braſſes & demie d'eau ſur la Barre. Après l'avoir paſſée, Dampier obſerva que la Riviere ſe retrécit. La premiere Ville, qu'il a déja nommée Domea, eſt à cinq ou ſix lieues de l'embouchure, & ſituée ſur la rive droite en montant, à ſi peu de diſtance du bord de l'eau, que la marée baigne quelquefois le pied des murs. Elle eſt compoſée d'environ cent maiſons. C'eſt le lieu où les Marchands *Hollandois* demeurent à l'ancre, mais les Anglois s'avancent ordinairement trois milles plus loin, parce qu'ils y trouvent la marée moins forte. Elle hauſſe & baiſſe, à Domea, de neuf ou dix pieds. Le Commerce ſe faiſant à Cachao, principale Ville du Royaume, qui eſt éloignée d'environ quatre-vingt milles de Domea, Dampier & Weldon acheverent le Voyage dans des Chaloupes du Pays. Ils arriverent, en quatre Ville de même nom.

DAMP ER. 1688.

jours, à la vûe d'Hean, Ville conſidérable, où l'on ne compte pas moins de deux mille maiſons. Un peu au-deſſous de cette Ville, ils virent l'endroit où la Riviere ſe partage en deux branches, qui forment une Iſle triangulaire, entre la Mer & le point de leur ſéparation. Les François avoient alors un Comptoir à Hean, & le Palais de leur Evêque étoit le plus bel édifice de la Ville (29).

Hean, grande Ville.

Palais d'un Evêque Siamois.

(29) Dampier le vit à ſon retour. Il y avoit alors deux Evêques François, au Tonquin, l'un ſous le titre d'Evêque d'Aſcalon, & l'autre d'Auran, & dix Miſſionnaires Européens. C'étoit dans le même temps que le Chriſtianiſme étoit en honneur à Siam, ſous la protection du fameux Miniſtre Conſtance. Mais ces Ouvriers Evangeliques n'avoient pas encore obtenu les mêmes faveurs à Ca-hao. Ils n'avoient pas la liberté d'y demeurer; & s'ils y étoient quelquefois appelés par la Cour, c'étoit pour raccommoder des Horloges & des Inſtrumens de Mathématiques. Ils avoient appris exprès tous ces Arts, pour les faire ſervir à l'avancement de la Religion. Dampier ſe loue de l'accueil qu'il reçut d'eux. Ils lui demanderent s'il ſçavoit la compoſition de la poudre. Il ſe ſouvint d'une recette qu'il avoit trouvée dans le Magaſin des Arts de Sturmey. Elle conſiſte à prendre du ſouffre, du ſalpêtre & du charbon de foyer, à les peſer en égale quantité, à les mettre en poudre, & à les bien mêler. Je fis, dit Dampier, une eſpece de crible d'un morceau de parchemin que je perçai par-tout avec un petit fer chaud, pour ſervir à grener la poudre. J'avois deux petites boules, pour les rouler dans le crible, & faire ainſi paſſer la poudre à travers les trous, ce qui la grena fort bien. Quand elle fut ſeche, nous l'éprouvâmes. Elle répondit à notre attente. Un jour, ajoûte-t-il, il raccomoda de même, à Bencouli, pluſieurs barils de poudre, qui s'étoit réduite en pâte. *Ubi ſuprà, Tome III. Pages* 108. & 109.

Quoique les Vaiſſeaux Européens ne puiſſent monter juſqu'à cette Ville, les Jonques des Chinois & des Siamois y arrivent facilement par la Riviere de Rokbo, & Dampier y en vit pluſieurs à l'ancre. De Hean, il employa deux jours entiers, pour ſe rendre à Cachao; parce que la marée ceſſe ici de favoriſer la Navigation. DAMPIER. 1688.

En arrivant à Cachao, Capitale du Tonquin, il fut ſurpris de la trouver ſans murailles, ſans ramparts & ſans foſſés. Cette Ville eſt néanmoins fort peuplée, & l'on y compre près de vingt mille maiſons. Elle eſt ſituée dans une petite plaine, à l'Oueſt de la Riviere. Ses édifices ſont de boue & de paille, à l'exception d'un petit nombre, qui avoit été bâti, depuis peu, de brique & de tuiles, à l'exemple des Comptoirs Européens. Les principales rues ſont fort larges, mais la plûpart mal pavées, & très ſales dans la ſaiſon des pluies. Le Palais du Roi paroît magnifique, quoiqu'il ne ſoit que de bois. On donne à ſes murs, trois lieues de circonférence: Ils ont cinq ou ſix pieds de hauteur & preſqu'autant d'épaiſſeur; ce qui forme une promenade publique, où l'on monte par quelques degrés, qui ſont aux pieds de la porte. Le Comptoir Anglois eſt Etat où Dampier trouve Cachao.

DAMPIER. 1688.

très-agréablement ſitué au Nord de la Ville, ſur le bord de la Riviere; & celui des Hollandois le touche au Sud. Ce petit nombre de circonſtances manque au récit de Baron (30), comme le nom des Provinces du Tonquin. Dampier fait profeſſion de devoir ſes lumieres à pluſieurs Marchands Anglois, qui demeuroient depuis long-temps à Cachao.

Diviſion des Provinces du Tonquin, échappée à Baron.

Le Royaume eſt diviſé en huit grandes Provinces, dont quatre ne portent pas d'autres noms que ceux des Provinces de l'Eſt, de l'Oueſt, du Nord & du Sud. La cinquiéme, qui eſt au milieu, ſe nomme *Cachao*, ou Cacho, comme la Capitale. Les noms des trois autres ſont *Tenam*, *Tenchon* & *Ngeam*.

La Province de Tenam eſt la plus Orientale. Elle a la Chine au Sud-Eſt, l'Iſle d'Aynan & la Mer au Sud & au Sud-Oueſt, & la Province de l'*Eſt* au Nord-Oueſt. Son étendue eſt médiocre, & ſa principale production conſiſte en riz.

La Province de l'Eſt s'étend, depuis celle de Tenam, juſqu'à celle du Nord. Elle eſt bornée à l'Eſt, par la Chine; à l'Oueſt, par une partie de la Province

(30) Au Tome XXXIII. de ce Recueil.

du Sud, & par la Province de Cachao ; au Sud, par la Mer. C'eſt un fort grand Pays, qui eſt extrêmement bas & preſque rempli d'Iſles, particuliérement dans ſa Partie Sud-Eſt, que la Mer borde, du côté de Tenam. *Hean* en eſt la Capitale, & le ſiége du Gouverneur. Elle produit abondamment du riz & des Beſtiaux, & ſes Habitans maritimes s'exercent beaucoup à la pêche. DAMPIER, 1688.

La Province du Sud eſt cette Iſle triangulaire, qui eſt fermée, à l'Eſt, par la Riviere que Dampier nomme Domea, & par celle de Rokbo à l'Oueſt ; ou plutôt par ces deux bras d'une même Riviere, que Baron nomme Songkog. C'eſt un Pays extrêmement bas, où le riz & les Beſtiaux ſont en abondance.

Tenchoa, qui eſt à l'Oueſt du Rokbo, a la Province de l'*Oueſt* au Nord, l'Iſle d'Aynan à l'Oueſt & la Mer au Sud. Ses richeſſes conſiſtent auſſi en riz & en Beſtiaux.

Ngeam, ſituée à l'Oueſt de Tenchoa, eſt bornée, au Sud & à l'Oueſt, par la Conchinchine, & au Nord, par la Province de l'Oueſt. C'eſt une aſſez grande Province, qui joint, aux avantages des autres, celui d'être gardée continuellement par des Troupes, contre les attaques & les ſurpriſes des Cochinchinois.

DAMPIER. 1688.

La Province de l'Oueſt a Ngeam au Sud, le Royaume de Laos à l'Oueſt; la Province de Cachao à l'Eſt, & au Nord, la Province du Nord. Elle eſt grande, extrêmement agréable, riche en Bois & en Pâturages. On en tire beaucoup de laque & de ſoie.

La Province du Nord eſt un vaſte Pays, qui fait le Nord de tout le Royaume. Elle a le Royaume de Laos à l'Oueſt; la Chine à l'Eſt & au Nord; le Royaume de Baws ou Baos (31), au Nord-Oueſt; & les trois Provinces de l'Oueſt, de Cachao & de l'Eſt, au Sud. Dans ſa grande étendue, elle eſt diverſifiée par la qualité de ſon terroir. La plus grande partie contient de hautes Montagnes, où l'on trouve de l'or, du marbre, & quantité d'Eléphans ſauvages. Les autres Cantons produiſent quantité de laque, de la ſoye, & diverſes ſortes de marchandiſes.

La Province de Cachao forme le centre du Royaume, entre les Provinces de l'Eſt, de l'Oueſt, du Nord & du Sud. Dampier qui eut le temps de la viſiter, ne loue pas moins ſa fertilité que ſon agrément. Elle ne manque point de bois, mais le riz, la laque

(31) Ou Baota.

& la ſoye y ſont le principal objet du Commerce (32). DAMPIER. 1688.

Eclairciſſement ſur Pulo Dinding, & ſur Bencouli.

APRÈS le Voyage du Tonquin, Weldon étant retourné vers l'Iſle de Sumatra, Dampier s'engagea ſucceſſivement ſur pluſieurs Vaiſſeaux de ſa Nation, qui lui procurerent l'occaſion de viſiter Malacca & d'autres Villes célebres. Mais d'un grand nombre d'obſervations, on ne croit devoir recueillir que celles qui regardent des lieux peu connus des autres Voyageurs. En paſſant, par exemple, devant les Côtes de Malacca, un tourbillon de vent força ſon Vaiſſeau de mouiller dans la Rade d'une Iſle Hollandoiſe, dont la deſcription ne ſe trouve dans aucune autre Relation des Indes Orientales. Elle ſe nomme Pulo Dinding. Sa ſituation eſt fort proche du Continent. La Terre en eſt haute, & bien arroſée par quantité de ruiſſeaux. On y trouve diverſes ſortes de bons arbres, dont la plûpart ſont aſſez gros pour toute ſorte d'uſages. Quelques-uns mêmes peuvent ſervir à 1689. Etabliſſement Hollandois de Pulo Dinding.

(32) *Ibid.* Pages 23 & précédentes.

DAMPIER, 1689. faire des mâts & des vergues. La Rade eſt excellente du côté de l'Eſt, entre l'Iſle & le Continent. On y entre avec une briſe de Mer, & l'on en ſort avec un vent de Terre (33).

Fort de l'Iſle. Les Hollandois, ſeuls Habitans de l'Iſle, y ont un Fort du côté de l'Eſt, au bord d'une petite Anſe, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller. Il n'eſt pas flanqué de Baſtions; mais les murailles ſont d'une épaiſſeur conſidérable, & hautes d'environ trente pieds. Dampier y diſtingua douze ou quinze pieces de canon, montées ſur une bonne plate-forme, adroitement ménagée dans le mur, à la hauteur d'environ ſeize pieds. Une ſuite de degrés, qui prennent d'aſſez loin en dehors, eſt l'unique chemin par lequel on y puiſſe entrer, en montant à la Porte, qui donne ſur cette plate-forme. Il ſert de logement, pendant la nuit, au Gouverneur, avec une garniſon de vingt ou trente Soldats; & les familles Hollandoiſes, qui cultivent les terres de l'Iſle, n'ont pas d'autre protection. A cinq cens pas du Fort, & ſur la même Anſe, on découvre une maiſon baſſe, d'aſſez bonne charpente, où le Gou-

(33) Page 187.

verneur passe le jour, & qui n'est composée que de deux ou trois Chambres. DAMPIER. 1689.

Le Continent, qui n'en est qu'à trois ou quatre milles, offre un assez belle Campagne revêtue de grands Bois; & vis-à-vis de l'Anse du Fort, on voit entrer, dans la Mer, une Riviere navigable pour les petits Bâtimens. Le Pays voisin produit quantité de cette sorte d'étain, qu'on nomme Tutaneg, plus grossier que le nôtre, mais d'un grand usage dans plusieurs Pays des Indes. Les Malayens de cette Côte en faisoient autrefois le commerce avec les Etrangers; mais ils en sont exclus à présent par les Hollandois, qui ne se sont établis dans l'Isle, que pour assurer ce profit à leurs Marchands. Comme la distance du Fort au Continent ne leur permettoit pas de veiller assez sur ce qui se passe autour d'eux, ils ont, dans le Canal, un de ces Bâtimens, qu'on appelle *Garde-Côtes*, avec un autre petit Vaisseau bien armé, qui voltige sans cesse à l'embouchure de la Riviere & dans les Anses voisines. Ce Tutaneg, qui se vend fort cher dans la Baye de Bengale, passe ici dans leurs mains, pour diverses marchandises qu'ils donnent en échange. Ils ont fait inutilement la même tentative vers Queda, qui est

Commerce du Tutaneg, dont les Hollandois jouissent seuls.

DAMPIER. 1689. plus au Nord, & qui produit auſſi quantité du même métal : mais leur ſituation, dans l'Iſle de Dinding, les rend maîtres abſolus du Commerce avec les Malayens de cette Côte (34).

Etabliſſemens Anglois de Bencouli. En 1690, Dampier partit de Madras pour *Bencouli*, Etabliſſement Anglois, dont on trouve à peine le nom dans les Voyageurs même de cette Nation. Il eſt ſitué ſur la Côte Occidentale de l'Iſle de Sumatra, vers les quatre degrés de latitude Méridionale, & remarquable en Mer, par une haute Montagne, qu'on découvre aſſez loin dans les Terres. La Pointe de Sillibar, qui n'eſt éloignée que de deux ou trois lieues au Sud de Bencouli, s'avance plus que tout le reſte de la Côte, & forme une petite Baye. Dampier ajoûte à ces deux marques, qu'à deux ou trois lieues du rivage, on découvre le Fort Anglois, qui fait face à la Mer, & qui s'attire de l'attention par ſa beauté. Une petite Riviere, qui paſſe au Nord-Oueſt du Fort, préſente, à ſon embouchure, un grand Magaſin; & du même côté, on rencontre ſur ſes bords, à peu de diſtance, un Village Indien, dont toutes les maiſons ſont bâties ſur des pilliers, parce que le terrein eſt bas & marécageux.

(34) *Ibidem*, pages 180 & ſuivantes.

C'étoit le Commerce du Poivre qui avoit attiré les Marchands Anglois ſur cette Côte. Après l'avoir perdu à Bantam, ils avoient cherché quelque moyen de le faire renaître, dans quelque lieu voiſin, avec d'autant plus d'eſpérance, qu'ils étoient bien informés que tout le Poivre, qui paſſoit en Europe, ne croiſſoit pas dans l'Iſle de Java, & que la plus grande partie venoit d'Achem & d'autres Cantons de Sumatra. On raconta d'ailleurs à Dampier, qu'ils étoient moins redevables du ſuccès à leurs propres ſoins, qu'aux ſollicitations de pluſieurs Rajas d'Achem, qui avoient depêché juſqu'à Madras, pour les inviter à s'établir dans leur Iſle, avant que les Hollandois en formaſſent le deſſein. Quoiqu'il en ſoit, dit-il, les Anglois eurent le bonheur d'y arriver les premiers; mais il s'en fallut peu qu'ils ne fuſſent prévenus. Une Flotte Hollandoiſe parut ſur la Côte, avant qu'ils y euſſent mis le pied. Cependant, ils débarquerent à la vûe de leurs Concurrens; & s'étant hâtés de planter quelques piéces d'artillerie ſur le rivage, ils les effrayerent par cette apparence de vigueur. Dampier rapporte cet événement à l'année 1685. Enſuite les Anglois ne perdirent pas un moment pour

DAMPIER, 1689.

Comment ils y ſupplantent les Hollandois.

Deſcription du Fort.

DAMPIER. 1689. ſe fortifier. Mais, avec beaucoup de dépenſe, ils ne parvinrent qu'à ſe faire un Logement agréable, ſans avoir pû faire un ouvrage régulier. Le Fort, qui devoit être un Pantagone, eſt demeuré avec quatre Baſtions. Dampier le trouva ſi mal conſtruit, qu'il conſeilla au Gouverneur de le raſer entiérement, pour en élever un autre. Mais on s'eſt contenté d'y faire quelques changemens, qui ne l'ont pas rendu plus capable de réſiſtance.

Le Climat y a peu d'agrémens. Chaque année apporte réguliérement de groſſes pluies & de violentes chaleurs. Lorſque le vent ſe leve, l'air devient très froid. Les vents de Terre paſſent ſur les Marais, qui leur communiquent toujours une odeur inſupportable. En un mot, c'eſt une demeure mal ſaine, où les Anglois vivent peu, & ne ſont jamais ſans maladies. Cependant, on trouve, au Sud du Fort, une fort belle Plaine, qui fait face à la Mer, vers le Nord-Oueſt, & qui eſt bordée, au Sud-Eſt, par une grande Forêt.

Habitans du Pays. Les Habitans du Pays ſont auſſi bazannés que ceux d'Achem, mais d'une taille plus mince, & d'un naturel plus actif. Ils ont quelques Arts méchaniques, qu'ils viennent exercer dans le

Fort Anglois. Les autres ſont livrés à l'Agriculture. Ils plantent des racines, du riz, & les arbriſſeaux qui portent le poivre. Malheureuſement, obſerve Dampier, le Fort étoit mal gouverné. Les Officiers de la Compagnie vivoient en ſi mauvaiſe intelligence avec leurs voiſins, qu'ils retenoient, dans les fers, deux Rajas du Canton, ſans autre reproche, que de n'avoir apporté, au Gouverneur, la quantité de poivre qu'il leur avoit demandée. D'autres Rajas piqués de cette inſolence, étoient venus attaquer le Fort, avec un grand nombre de leurs Sujets : mais, quoique peu capable de défenſe, il avoit réſiſté ſans peine à de ſi mauvais Soldats. Quoique ces Inſulaires ne manquent point de courage, ils n'ont preſque pas d'autres armes, que des ſabres, des croſſes & des lances, qui ne leur permettent pas de tenir long-temps contre le feu de l'Artillerie. S'ils ont quelques fuſils, qu'ils ſe procurent ſecrettement par des échanges, ils en ignorent l'uſage. Peu de temps avant l'arrivée de Dampier, ils avoient tenté de ſurprendre les Anglois, ſous le prétexte d'un combat de Coqs, auquel ils eſpéroient que la curioſité pourroit les amener ; & n'en voyant paroître aucun, ils s'avancerent

DAMPIER. 1689.

Mauvais gouvernement des Anglois.

DAMPIER. 1689.

bruſquement vers le Fort. Mais quelques volées de canon leur firent tourner le dos (35).

Reproches que Dampier fait à la Compagnie Hollandoiſe.

Dans pluſieurs autres Voyages que Dampier fit avant la fin de la même année, ſes réflexions tombent ſouvent ſur la tyrannie qu'il reproche à la Compagnie de Hollande. Elle ne cherche, dit-il, qu'à ſe rendre maîtreſſe abſolue du Commerce du Poivre, comme elle l'eſt devenue de celui de la Canelle & de la Muſcade. Dans les lieux, où elle ne peut établir des Comptoirs, elle envoye des Garde-Côtes, qui ſe poſtent à l'embouchure des Rivieres, qui en écartent les Etrangers, & qui contiennent les petits Princes dans la crainte & la ſoumiſſion. Elle feint de ne prendre tous ce ſoins, que par affection pour les Peuples de l'Inde; mais la plûpart ſçavent le jugement qu'ils en doivent porter, quoiqu'ils n'oſent le témoigner ouvertement. C'eſt ſans doute à cette raiſon, continue Dampier, qu'il faut attribuer tant de pirateries & de brigandages que les Malayens exercent ſur ces Côtes. Ils ne ſont pas naturellement portés au vol; mais irrités des obſtacles que les Hollandois appor-

(35) *Ibidem*, pages 201 & précédentes.

tent à la liberté du Commerce, ils deviennent Pirates, dans l'eſpérance de gagner, par cette voye, ce qu'ils ne peuvent eſperer d'une honnête induſtrie; ou du moins, ils favoriſent ceux qui ſuivent cette profeſſion, pour ſe vanger d'une odieuſe Puiſſance à laquelle ils ne peuvent réſiſter autrement (36). DAMPIER. 1689.

(36) C'eſt particuliérement ſur la Côte de Queda & de Malacca, que l'Auteur fait ce reproche aux Hollandois.

DESCRIPTION DE LA CÔTE DE MALABAR.

INTRODUCTION.

IL doit paroître assez surprenant qu'à l'occasion d'un si grand nombre de Voyages, qui ont présenté la Côte de Malabar avec éclat, dans le premier Tome de ce Recueil, les Auteurs Anglois ne se soient attachés nulle part à recueillir ce qui regarde le caractere & les usages des Habitans. Mille singularités, qui distinguent cette Région, ne permettent pas ici de négliger diverses observations de Schouten & de quelques autres Voyageurs, qui peuvent suppléer à ce défaut.

Etendue de la Côte de Malabar.

On a remarqué plusieurs fois que toute l'étendue de terre, qui est entre Surate & le Cap de Comorin, porte ordinairement le nom de Côte de Malabar. Cependant, pour suivre des idées plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont Dely, qui est situé sous le douziéme degré au Nord de la Ligne. C'est

C'eſt ſeulement dans cet eſpace, que les Habitans du Pays prennent eux-mêmes le nom de Malabares, ou Malavares. Dans ce dernier ſens, la longueur de la Côte eſt d'environ deux cens lieues. Elle eſt diviſée en pluſieurs Royaumes indépendans, dont le plus puiſſant eſt le Samorin, ou le Roi de Calecut. Les autres Etats, & leurs principales Villes, ont été trop ſouvent nommés dans cet Ouvrage, pour demander ici un nouveau dénombrement: mais le but, qu'on ſe propoſe, doit faire obſerver qu'il y a peu de Villes dans un Pays de cette étendue, & qu'on n'y rencontre gueres que des Villages, d'inégales grandeurs, qui, malgré la différence de leurs Souverains, & l'oppoſition de leurs intérêts, ſe conduiſent par les mêmes Loix & les mêmes Uſages (37). DESCRIPT. DU MALABAR.

Les Habitans originaires ſont noirs, ou fort bruns; mais la plûpart ont la taille belle. Ils prennent un grand ſoin de leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort longs. On ne leur reproche point de manquer d'eſprit; mais négligeant de le cultiver, ils vivent dans une égale indifférence pour les Sciences & les Arts. L'habillement des hommes & des femmes eſt à peu près le même. Les deux Les Habitans. Leur figure & leur habillement.

(37) Voyages de Dellon, Tome I. page 173.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Sexes ſe ceignent d'une piéce de toile, qui les couvre de la ceinture aux genoux. Ils ont le reſte du corps nud, ſans en excepter la tête & les pieds: mais quelques-uns ſe ſervent d'un mouchoir de ſoye pour attacher leur cheveux, après les avoir diviſés par des treſſes & des nœuds.

Dans les autres Pays de l'Inde, les perſonnes riches, ſur-tout les femmes, portent pour habits des étoffes de ſoye, & de brocard d'or ou d'argent. Au Malabar, ce ſont les femmes des plus baſſes Tribus, qui employent les étoffes précieuſes à ſe vêtir; & celles qui ſont diſtinguées par la naiſſance ou les richeſſes, ne ſe couvrent jamais que de belle toile de coton. Elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent, & de corne de buffle; mais il n'eſt permis de porter des braſſelets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette diſtinction. Les deux Sexes ont des bagues & des pendants d'oreilles d'or, qui péſent quelquefois juſqu'à quatre onces. Rien ne contribue tant à leur allonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes. C'eſt pour eux un trait ſingulier de beauté. On a ſoin de les percer de bonne heure, aux enfans, & de leur mettre, dans l'ouverture, un morceau de feuille de palmier ſeche & roulée. Cette feuille, ten-

Ornemens & longueur de leurs oreilles.

dant ſans ceſſe à reprendre ſon étendue naturelle, dilate inſenſiblement le trou, & rend l'oreille ſi longue, qu'il n'eſt pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les deux épaules, & par l'ouverture deſquelles on paſſeroit aiſément le poing. DESCRIPT. DU MALABAR.

Les Malabares Gentils ſe font raſer la barbe. Quelques-uns ont des mouſtaches, quoique la plûpart n'en conſervent point. Leurs Maiſons ſont bâties de terres, & couvertes de feuilles de Cocotier. La pierre n'eſt employée qu'à la conſtruction des Pagodes & des Maiſons royales. Dans leurs Campagnes, qui paroiſſent ne former qu'un grand Village, parce qu'on y rencontre de toutes parts des Maiſons diſperſées, chacun a ſon enclos & ſon puits, ſurtout s'il eſt à quelque diſtance des rivieres. Il ne leur eſt pas permis, ſoit pour ſe laver, ſoit pour boire, d'employer l'eau d'un voiſin, qui n'eſt pas de la même Tribu.

Diſtinction entre les Mahométans & les Gentils.

On diſtingue les Malabares Mahométans & les Gentils. Les premiers, qui ſont en fort grand nombre, ſe croyent originaires de l'Arabie, d'où leurs Ancêtres ſont venus s'établir ſur cette Côte. Tout le Commerce du Pays eſt entre leurs mains; parce que les Gentils, & ſurtout les Naïres, qui compoſent leur Nobleſſe, ſe croiroient avilis par cet

DESCRIPT. DU MALABAR.

exercice, & que d'ailleurs ils ne montent jamais en Mer pour des Voyages de long-cours. Auſſi les Mahométans Malabares ſont-ils preſque tous riches. Ils paſſent pour les plus méchans & les plus infidéles de tous les Hommes. Ils font leur demeure dans les groſſes Bourgades, où ils ne ſouffrent pas d'Habitans, qui ne ſoient de leur Secte. On donne, à ces Bourgs, le nom de Baſar, qui ſignifie Marché, parce qu'ils ne ſont peuplés que de Marchands. Les plus conſidérables ſont ſitués près de la Mer, ou ſur le bord des Rivieres, pour la facilité du Commerce & la commodité des Négocians étrangers. Ces riches Mahométans ne ſe bornent point aux méthodes qui conduiſent à la fortune. La plûpart ſont Corſaires. Ils courent la Mer avec des Galiotes & des Galeres, qu'ils nomment Paras. Leurs brigandages s'étendent ſur toutes les Côtes de l'Inde, & du côté oppoſé, juſques dans le ſein Perſique & dans la Mer rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Leurs Priſonniers ſont traités avec la derniere barbarie. Quoique leurs Bâtimens ſoient preſque toujours montés de cinq à ſix cens hommes, ils attaquent rarement ceux des Européens s'ils ne les croyent foibles, ou s'ils ne les voyent fort petits. Ils ſont plus ſub-

Les Mahométans s'enrichiſſent par le Commerce & la Pyraterie.

tils que braves. La moindre réſiſtance les met en fuite. Mais, ils ſont inſolens & cruels dans la victoire ; & lorſqu'ils ſont en Mer, ils ne font aucune diſtinction entre les Etrangers & leurs meilleurs Amis. Cette férocité les abandonne au retour. Il n'y a rien à craindre dans leurs Baſars. Les Princes, ſous l'autorité deſquels ils ſont établis, ferment les yeux ſur leurs larcins maritimes, & les partagent même avec eux ; mais ils les puniſſent auſſi rigoureuſement que le moindre de leurs Sujets, lorſqu'ils peuvent les convaincre de quelque autre vol. On les diſtingue des Gentils, à leur barbe, qu'ils laiſſent croître ; à l'uſage qu'ils ont de ſe couper les cheveux, & plus ſûrement encore à leurs habits, qui ſont des veſtes & des turbans ; au lieu que les Gentils ſont preſque nuds.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Si les Priſonniers, qu'ils font ſur Mer, ſont Malabares, ſoit Gentils ou Mahométans, ils les volent, les dépouillent & les mettent à terre ; mais ils ne peuvent les réduire à l'eſclavage, s'ils ſont Gentils d'une autre Contrée. S'ils ſont Chrétiens, ils ont le pouvoir de les conduire dans leurs Habitations, de les charger de chaînes, & de les forcer à des travaux pénibles, qui abregent bien-tôt la vie de ceux qui n'ont perſonne qui s'in-

Leur cruauté pour leurs Priſonniers.

DESCRIPT. DU MALABAR.

téreſſe à leur ſort, & qui ſe hâte de les racheter. Lorſqu'un Corſaire met pour la premiere fois une Galere à l'eau, il y égorge quelques-uns de ſes Eſclaves Chrétiens; & l'arroſant de leur ſang, il en eſpere plus de bonheur dans ſes courſes. S'il n'a pas de victimes qu'il puiſſe encore immoler, il attend, pour cet exécrable ſacrifice, qu'il lui tombe quelques Chrétiens entre les mains. Comme les Portugais ſont la premiere Nation de l'Europe, qui ait formé des Etabliſſemens aux Indes, c'eſt auſſi celle qui a le plus ſouvent éprouvé la cruauté des Mahométans du Malabar. Les Gouverneurs de Goa en ont pris occaſion d'armer, tous les ans, un certain nombre de Galiotes, qui font une guerre continuelle à ces Ennemis du repos public. Ceux dont on peut ſe ſaiſir ſont conduits à Goa, & condamnés à ramer ſur les Galeres, ou à d'autres travaux. Mais les Pirates Malabares ne ſont pas plus ſenſibles au malheur de leurs amis, qui ſont Eſclaves des Portugais, qu'à la miſere des Chrétiens qu'ils retiennent dans les fers.

Comment les Portugais ſe vangent d'eux.

Ces Mahométans du Malabar ſont aſſujettis à toutes les Loix du Pays, qui ne ſont pas directement oppoſées aux maximes fondamentales de leur Secte. L'e-

xercice de leur Culte ne leur eſt permis que dans l'enceinte de leurs Baſars. Ils y ont peu de Moſquées, & la plûpart ſont mal entretenues. En un mot, les devoirs de la Religion & de l'humanité les touchent moins, que la paſſion de s'enrichir par des voyes indignes de l'une & de l'autre.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Les Gentils formant le Corps de la Nation, non-ſeulement parce qu'ils ſont les Habitans originaires, mais parce que leur nombre excede beaucoup celui des Mahométans, on les diviſe en pluſieurs Tribus, dont la premiere & la plus éminente eſt celle des Princes. Les Nambouris, ou Grands-Prêtres forment la ſeconde; les Bramines, la troiſiéme; & les Nahers ou Naïres, qui ſont les Nobles du Pays, compoſent la quatriéme. La Tribu des Tives, qui eſt la cinquiéme, comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le Tary, & à diſtiller l'eau-de-vie. Ils portent quelquefois les armes; mais c'eſt par tolérance, après en avoir reçu l'ordre ou la permiſſion du Prince. Les Mainats, ſixiéme Tribu, n'ont pas d'autre occupation, que de blanchir du linge & des toiles, dont on fabrique une prodigieuſe quantité dans toutes les parties du Malabar. Les Chetes, qui ſont les Tiſ-

Diviſion de Tribu, entre les Gentils du Malabar.

DESCRIPT. DU MALABAR.

ſerands, compoſent auſſi une Tribu particuliere ; & Dellon aſſure qu'il en eſt de même de preſque tous les Métiers. Les Moucouas ſont la plus nombreuſe. Leur unique exercice eſt la Pêche. Ils ne peuvent habiter que ſur le rivage de la Mer, où tous leurs Villages ſont bâtis. On les eſtime indignes de porter les armes ; & dans le plus grand beſoin de Soldats, ils ne ſont employés qu'à porter le bagage. La derniere, & la plus vile de toutes les Tribus de Malabar, eſt celle des Pouliats. Cette malheureuſe eſpece d'hommes eſt regardée, de toutes les autres, comme la plus mépriſable partie de l'humanité, & comme indigne du jour. Les Pouliats n'ont pas de maiſon ſtable. Ils vont errans dans les Campagnes. Ils ſe retirent ſous des arbres, dans des cavernes, ou ſous des hutes de feuilles de Palmier. Leur unique fonction, dans la ſocieté, eſt de garder les Beſtiaux & les Terres. On devient infâme en les fréquentant, & ſouillé pour s'être approché d'eux à la diſtance de vingt pas. Les purifications ſont indiſpenſables, pour ceux qui leur parlent de plus près.

Tribu des Pouliats, vile & impure.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres peuvent ſe fréquenter, vivre enſemble & ſe toucher ; mais perſonne de ces quatre Tribus ne peut

prendre la même liberté avec les Tribus inférieures, ſans contracter une tache qui l'oblige de ſe purifier. Une femme eſt impure & deshonorée ſans retour, lorſqu'elle épouſe un homme d'une Tribu inférieure à la ſienne. Elle peut s'allier dans une Tribu ſupérieure. Mais ces Loix regardent particuliérement les Pouliats. Si quelqu'un, des quatre premieres Tribus, rencontre un de ces miſérables objets de l'exécration publique, il jette un cri, d'auſſi loin qu'il peut le voir; & c'eſt un ſignal qui l'oblige de ſe retirer à l'écart. Au moindre retardement, on a droit de le tuer, d'un coup de fléche ou de mouſquet; pourvû que le terroir ne ſoit pas privilégié, c'eſt-à-dire, conſacré à quelque Pagode. La vie de ces Malheureux paroît ſi mépriſable, qu'un Naïre, qui veut éprouver ſes armes, tire indifféremment ſur le premier Pouliat qu'il rencontre, ſans diſtinction d'âge & de ſexe. Jamais ce meurtre n'eſt recherché, ni puni. Cette liberté de les outrager, & de les tuer impunément, en a fort diminué le nombre; & peut-être ſeroient-ils tous exterminés depuis long-tems, ſi le beſoin qu'on a d'eux, pour la garde des biens de la Campagne, n'obligeoit d'en conſerver quelques-uns. Il leur eſt défendu de ſe vêtir d'étoffe ou de toile.

A quels outrages ils ſont livré.

DESCRIPT. DU MALABAR.

L'écorce des arbres, ou les feuilles entrelaſſées, leur ſervent à ſe couvrir. Ils ſont d'ailleurs fort ſales. On leur voit manger toutes ſortes d'immondices & de charognes. Ils n'en exceptent pas celles des Bœufs & des Vaches ; ce qui augmente beaucoup l'horreur qu'on a pour eux, dans un Pays, où ces animaux ſont en vénération. Auſſi ne leur eſt-il pas plus permis d'approcher des Temples, que des Grands & de leurs Palais. Les Prêtres ne reçoivent, de leur part, aucune autre offrande, que de l'or ou de l'argent : encore faut-il qu'ils le poſent de fort loin à terre, où l'on ſe garde de l'aller prendre avant qu'ils ayent diſparu. On le lave, pour le préſenter aux Dieux ; & celui, qui va le prendre, eſt obligé de ſe purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux Grands, il faut auſſi que leur Requête ſoit préſentée d'aſſez loin ; & la réponſe ſe fait à la même diſtance. Souvent, ſans avoir commis la moindre faute, ils ſont condamnés, ſous peine de la vie, à payer de groſſes amendes ; & pour éviter la mort, ils apportent fidélement la taxe qu'on leur impoſe. Les Voyageurs expliquent comment des Malheureux, qui ſont bannis du commerce des hommes, qui ne poſſedent rien, & qui

Comment on reçoit leurs offrandes & leurs requêtes.

n'exercent aucune profeſſion dans laquelle ils puiſſent s'enrichir, ſe trouvent en état de ſatisfaire à ces impoſitions. C'eſt une paſſion commune à tous Malabares, d'enterrer tout l'or & l'argent qu'ils ont amaſſé, & d'ajoûter chaque jour quelque choſe à leur tréſor, ſans jamais en rien ôter. Ils meurent ordinairement, ſans en avoir donné connoiſſance à leurs Héritiers, dans l'eſpoir de retrouver ces richeſſes & de pouvoir s'en ſervir, lorſque, ſuivant leurs principes, ils reviendront animer un autre corps. Les Pouliats, qui vivent dans l'oiſiveté, employent la meilleure partie de leur temps à la recherche de ces tréſors cachés; & le bonheur, qu'ils ont ſouvent d'y réuſſir, les fait accuſer de ſortilege. L'uſage qu'ils font de cet argent eſt pour ſatisfaire l'inſatiable avidité de leurs Princes, qui menace continuellement leur vie.

DESCRIPT. DU MALABAR.

D'où ils tirent de quoi payer les taxes.

Les Naïres, ou les Nobles du Malabar, ne ſont pas moins diſtingués par leur adreſſe & leur civilité, que par leur naiſſance. Ils ont ſeuls le droit de porter les armes, & leur Tribu eſt la plus nombreuſe de chaque Etat. Comme ils dédaignent la profeſſion du Commerce, la plûpart ont fort peu de bien; mais ils n'en ſont pas moins reſpectés. Leur

Naïres & leur diſtinction.

DESCRIPT. DU MALABAR.

pauvreté les oblige de s'engager en qualité de Gardes, au ſervice des Rois, des Princes, des Gouverneurs de Provinces & de Villes, qui en ont toujours un grand nombre à leur ſolde. Ils s'attachent même à d'autres Naïres, plus riches & plus puiſſans, auſquels ils ſervent d'eſcorte, mais qui les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de reſpect, pour marquer l'égalité de la naiſſance.

Quel ſervice ils rendent aux Etrangers.

Les Etrangers, qui réſident ou qui paſſent dans le Pays, ſont obligés de prendre des Naïres pour les garder: mais le nombre n'étant fixé par aucune Loi, ils ne conſultent là-deſſus que leurs facultés, ou le deſir qu'ils ont de paroître avec éclat. C'eſt, d'ailleurs, une néceſſité indiſpenſable de ſe faire accompagner de quelques Naïres, lorſqu'on entreprend de voyager dans les Terres du Malabar. Sans cette précaution, le vol & l'inſulte ſont les moindres dangers auſquels on s'expoſe, de la part d'une Tribu, qui doit ſa ſubſiſtance à cet uſage. L'aſſaſſinat même eſt une violence aſſez ordinaire; & comme on prend ſoin d'en avertir les Etrangers, ces vols & ces meurtres demeurent impunis. On rejette leur malheur, ſur leur négligence ou leur avarice; d'au-

tant plus qu'il ne manque rien à la fidélité des Naïres, lorſqu'on employe volontairement leurs ſervices. Ils ſe louent juſqu'à la Frontiere de l'Etat, dont ils ſont Sujets. Là, ils cherchent eux-mêmes d'autres Naïres de l'Etat voiſin, à la conduite deſquels ils abandonnent le Voyageur qui s'eſt mis ſous leur protection. Leur zéle va ſi loin, que s'ils ſont attaqués dans la route, ils périſſent tous juſqu'au dernier, plutôt que de ſurvivre à ceux, dont ils ont entrepris la défenſe. Ils n'abuſent jamais de la confiance qu'on a pour eux; ou, ſi l'on rapporte quelques exemples de trahiſon, ils ſont comme effacés par les affreux châtimens dont ils ont été ſuivis. Ce n'eſt pas à la juſtice publique qu'on remet la punition des Coupables. Leurs plus proches parens leur ſervent de Bourreaux, pour réparer la honte de leur famille, & les mettent en pieces de leurs propres mains, avec des circonſtances, dont la récit fait frémir.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Leur fidélité à les défendre.

Dellon obſerve qu'un Etranger, qui voyage dans le Malabar, eſt plus en ſûreté ſous l'eſcorte d'un enfant Naïre, que ſous celle des plus redoutables Guerriers de la même Tribu; parce que les Voleurs du Pays ont pour maxime, de n'attaquer jamais que les Voyageurs

DESCRIPT. DU MALABAR.

qu'ils rencontrent armés, & qu'ils ont au contraire un reſpect inviolable pour la foibleſſe & l'enfance (38). Les jeunes Naïres, que leur âge ne rend point aſſez forts pour ſoutenir & pour manier des armes, portent une petite maſſue de bois, d'un demi pied de longueur. Il eſt ſurprenant, ajoûte Dellon, que malgré l'opinion bien établie, qu'il y a moins de danger ſous la garde d'un de ces enfans, que ſous celle de vingt Naïres bien armés, tout le monde préfere le plaiſir de paroître avec une ſuite nombreuſe, à la certitude d'être à couvert de toutes ſortes d'inſultes, ſous une eſcorte qui flatte moins la vanité (39).

Les enfans de cet Ordre ſont reſpectés des Voleurs.

Paye des Naïres.

Un Naïre, qui ſert de Garde, reçoit ordinairement quatre tares par jour. En Campagne, ſa paye eſt de huit tares. C'eſt une petite Monnoye d'argent, qui vaut, à peu près, deux liards, & dont ſeize valent un Fanon, petite Monnoye d'or de la valeur de huit ſols. Les Rois Malabares ne fabriquent point d'autres eſpeces : mais ils laiſſent un cours libre, dans leurs Etats, à toutes les Monnoyes étrangeres d'or & d'argent.

Alliances & Mariages.

Rien n'approche de la délicateſſe & des ſcrupules de cette Nation, dans ce qui concerne les alliances & les maria-

(38) *Ubi ſuprà*, pages 256. (39) *Ibidem.*

ges. On a déja remarqué qu'un homme peut indifféremment ſe marier, ou prendre une Maîtreſſe, dans ſa Tribu, ou dans celle qui ſuit immédiatement la ſienne. Mais s'il eſt convaincu de quelque intrigue d'amour, avec une femme d'une Tribu ſupérieure, les deux Coupables ſont vendus pour l'eſclavage, ou punis de mort. Si la femme, ou la fille, eſt de la Tribu des Nambouris, & le Galant de celle des Bramines, on ſe contente de les vendre. Si l'homme eſt d'une Tribu plus baſſe, il eſt condamné à mourir; & la femme eſt remiſe entre les mains du Prince, qui a droit de la vendre à quelque Etranger, Chrétien ou Mahométan. Comme les femmes, des quatre premieres Tribus, l'emportent ordinairement ſur les autres, par la beauté & les agrémens, il ſe préſente un grand nombre de Marchands, pour acheter celles qui ſont condamnées à cette punition. Un Voyageur fort grave raconte un événement de cette nature, dont il fut témoin (40).

A quelle occaſion les femmes ſont vendues.

Le même Ecrivain, qui avoit fait un

(40) Pendant que je demeurois, dit-il, à Tilſcery, un Vaiſſeau Portugais ſe perdit dans le Port de Cananor. On en ſauva toutes les Marchandiſes; mais le Bâtiment fut briſé. Le Capitaine, obligé de faire quelque ſéjour dans le Pays, pour attendre des ordres de Goa, nous venoit voir ſouvent à Tilſce-

DESCRIPT. DU MALABAR.

Droit cruel de la Tribu d'une femme coupable.

long ſéjour au Malabar, obſerve, comme une circonſtance extrêmement ſinguliere, que les hommes, de la Tribu d'une femme coupable, ont droit de tuer, pendant trois jours, dans le lieu où le crime s'eſt commis, & ſans diſtinction d'âge & de ſexe, toutes les perſonnes qu'ils rencontrent de la Tribu du

ry, qui n'eſt qu'à trois lieues de Cananor. Un jour qu'il étoit avec nous, il fut averti que dans un Bourg, éloigné d'environ quatre lieues, on avoit ſurpris une jeune Bramine, avec un garçon de la Tribu des Tives, & qu'elle devoit être vendue. Il ſe hâta de ſe rendre au Bourg, & trouvant cette jeune perſonne fort jolie, il convint de prix & l'achera. Il revint auſſi-tôt avec elle, parce qu'il n'avoit pas d'autre chemin pour aller à Cananor. Il s'arrêta même avec nous pendant trois ou quatre jours, & nous les traitâmes fort bien tous d'eux, pour adoucir le chagrin qu'ils reſſentoient, l'un de la perte de ſon Vaiſſeau, & l'autre de celle de la liberté. Nous fîmes interroger la jeune Indienne ſur ſon Avanture, par notre Interprête; elle en fit un récit fort naïf. Depuis la mort de ſa mere, qu'elle avoit perdue dans ſon enfance, elle avoit été élevée chez un Oncle, qui l'aimoit tendrement. Elle alloit travailler tous les jours à la Campagne, avec d'autres filles de ſon âge & de ſa Tribu. Un jeune Tive, à qui elle avoit plû, lui avoit auſſi paru fort aimable. Il l'avoit ſuivie long-temps; il l'avoit attendue, pour lui parler ou pour la voir, dans tous les lieux où elle devoit paſſer; enfin, il lui avoit inſpiré tant d'inclination pour lui, qu'après lui avoir procuré les moyens de la voir pluſieurs fois, elle s'étoit laiſſée perſuader de l'introduire chez ſon Oncle, qui par un malheur étrange, les avoit découverts & ſurpris enſemble dès la premiere fois; qu'il en avoit coûté la vie à ſon Amant; & que pour elle, ayant été conduite chez le Prince qui l'avoit fait garder pendant quelques jours dans ſon Palais, les tranſports de douleur, où il l'avoit vûe continuellement, l'avoient déterminé à la vendre au

Séducteur (41). Les Naïres exercent ce droit barbare ſur les Tives & les Chétes; ceux-ci ſur les Maucouas, & les Maucouas ſur la miſérable Tribu des Pouliats. Mais pour empêcher qu'il n'y ait trop de ſang répandu, on garde ordinairement les Coupables pendant huit jours, & ces exécutions ſanglantes ne ſont permiſes que du jour de leur ſupplice. Dans cet intervalle, chacun a le temps & la liberté d'abandonner ſon Village, où les plus timides ne retournent qu'un jour ou deux après l'expiration du terme.

L'homicide eſt un crime plus leger que le larcin en Malabar.

On en doit conclure que l'homicide ne paſſe pas pour un grand crime, entre les Malabares. Outre les Pouliats, qu'on peut tuer impunément, il eſt rare qu'on puniſſe de mort ceux qui tuent des perſonnes d'une Tribu plus élevée, à moins que le meurtre ne ſoit aggravé par les circonſtances; & dans ces occa-

premier Chrétien qui s'étoit préſenté pour l'acheter. Elle interrompit ſouvent ſon diſcours, par des ſoupirs & par une abondance de larmes, qui nous firent bien connoître qu'elle avoit aimé tendrement. Elle nous parut plus touchée du ſort de ſon cher Tive, que de l'éloignement de ſa famille & de la perte de ſa liberté: Nous la plaignîmes beaucoup. Le Capiraine Portugais qui ſentoit pour elle plus que de la pitié, craignit qu'elle ne plût à quelque François. Il partit avec elle pour Cananor, où il la fit inſtruire & bâtiſer & où je l'ai vû pluſieurs fois depuis. *Dellon, Tome I. pages 261 & ſuivantes.*

(41) Le même, p. 264.

DESCRIPT. DU MALABAR.

sions mêmes, c'eſt moins la juſtice que le reſſentiment des familles, qui regle ordinairement la vengeance. Il n'en eſt pas de même du larcin. Ces Peuples en abhorrent juſqu'au nom. Un Voleur devient infâme. Il eſt puni avec tant de ſévérité, que ſouvent le vol de quelques grappes de Poivre conduit au ſupplice. On ne connoît point, au Malabar, l'uſage des Priſons pour les Criminels. On leur met les fers aux pieds; & dans cet état, on les garde juſqu'à la déciſion de leur procès, qui dépend du Prince, Juge ſouverain de toutes les affaires civiles & criminelles. Si l'accuſation eſt douteuſe, & le nombre des Témoins inſuffiſant, on reçoit le ſerment de l'Accuſé, dans cette forme: il eſt conduit devant le Prince, par l'ordre duquel, on fait rougir au feu le fer d'une hache; on couvre la main de l'Accuſé, d'une feuille de Bananier, ſur laquelle on met le fer brûlant, pour l'y laiſſer juſqu'à ce qu'il ait perdu ſa rougeur, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'environ trois minutes. Alors, l'Accuſé le jette à terre, & préſente ſa main aux Blanchiſſeurs du Roi, qui ſe tiennent prêts, avec une ſerviette mouillée dans une eſpece d'eau de riz, que les Indiens nomment Cange, & dont ils l'enveloppent. Ils lient enſuite la ſer-

Formalités ſingulieres du ſerment.

viette, avec des cordons, dont le Prince ſcelle lui-même les nœuds de ſon cachet. Elle demeure, dans cet état, pendant huit jours; après leſquels on découvre en public la main du Priſonnier. Lorſqu'elle ſe trouve ſaine & ſans aucune apparence de brûlure, il eſt renvoyé abſous: mais s'il y reſte la moindre impreſſion du feu, on le conduit ſur le champ au ſupplice. C'eſt par la bouche du Prince, que l'Arrêt eſt prononcé. L'exécution ne ſe differe jamais. Si le crime eſt digne de mort, on fait ſortir le Coupable de l'enceinte du Palais; & les Nahers de la Garde, ſe faiſant honneur d'exécuter l'ordre du Prince, ambitionnent la fonction de Bourreaux. Lorſque le crime eſt aſſez noir pour dégrader le Coupable de ſa Tribu, ſes parens s'empreſſent eux-mêmes de lui donner la mort, pour laver, dans ſon ſang, la honte dont il couvre ſa famille. Le ſupplice commun eſt de percer les Criminels à coups de lance, & de les mettre en piéces à coups de ſabre, pour attacher leurs membres à pluſieurs troncs d'arbre (42).

Sentence de mort & ſon exécution.

Chaque Royaume du Malabar a pluſieurs familles de Princes, qui compoſent enſemble la Tribu Royale, diſtin-

Tribu royale.

(42) *Ibid.* page 267.

DESCRIPT. DU MALABAR.

guée de toutes les autres Tribus. A la mort d'un Roi, le plus ancien des Princes eſt déclaré ſon Succeſſeur, de quelque famille qu'il ſoit dans cette Tribu, ſans qu'il y ait jamais de conteſtation pour la Royauté. Jamais auſſi, par conſéquent, on ne voit de jeunes Souverains. Celui qui parvient à la dignité ſuprême, penſe, après ſon couronnement, à ſe procurer un Lieutenant Général, ſur lequel il puiſſe ſe repoſer des ſoins du Gouvernement. A la vérité, cette Charge, qui donne le premier rang après lui, eſt ordinairement miſe à l'enchere; mais il a droit de choiſir, entre ceux qui en offrent le plus. C'eſt ce Gouverneur de l'Etat qui expédie les Lettres, les Paſſeports, & tous les ordres de la Cour. Auſſi-tôt que le Roi ſe croit ſûr de ſa fidélité, il lui abandonne entiérement l'Adminiſtration publique, pour ſe retirer dans un de ſes Palais, où ſon unique occupation eſt de mener une vie heureuſe & tranquille. Le nouveau Gourverneur fait ſon premier ſoin, de fournir au Monarque tout ce qui peut contribuer à ſon bonheur; & jouiſſant, en effet, du pouvoir ſuprême, il reçoit les impôts, il diſtribue les graces & les récompenſes, il fait, à ſon gré, la paix ou la guerre; & quoique ſon devoir l'o-

A qui la Couronne appartient.

Lieutenant Général, & ſon autorité.

blige d'en conférer avec ſon Maître, il ſe diſpenſe ſouvent de cette ſervitude, ſurtout lorſque la vieilleſſe du Souverain augmente l'averſion qu'une vie molle lui inſpire naturellement pour les affaires.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Cependant, à quelque décrépitude que le Roi ſoit parvenu, jamais un Lieutenant Général n'oſe pouſſer l'indépendance juſqu'à s'aſſeoir devant lui, ni prendre la liberté de faire entrer, dans ſon Palais, un ſeul de ſes propres Gardes; ni lui parler, ſans avoir les mains poſées l'une ſur l'autre devant ſa bouche; ce qui paſſe, au Malabar, pour la marque du plus profond reſpect. Celui, qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs, s'expoſeroit à perdre la meilleure partie de ſon bien avec ſa dignité; parce que le Roi ſe réſerve toujours le pouvoir de caſſer ſes Lieutenans Généraux, ſans être obligé de les rembourſer de leur finance. Mais ces violentes extrêmités ſont preſque ſans exemple. Il eſt rare, dans les Pays Orientaux, qu'un Sujet oublie ſon devoir juſqu'à s'écarter du reſpect qu'il doit à ſon Maître.

Ce qu'il doit au Souverain.

On donne, au Roi de Cananor, le nom de *Colitri*; titre héréditaire, comme celui de Samorin pour les Rois de Calecut. Lorſque ces Monarques ſor-

Faſte des Rois du Malabar.

DESCRIPT. DU MALABAR.

tent de leur Palais, ils ſont portés ſur un Eléphant, ou dans un Palanquin. Ils ne paroiſſent jamais en public, ſans porter ſur la tête une couronne d'or, du poids de cinq cens ducats, & de la forme d'un bonnet de nuit, qui s'éleve en pointe. C'eſt de la main de ſon Lieutenant Général, que chaque Monarque reçoit cette couronne. Elle ne ſert qu'à lui. Après ſa mort, elle eſt dépoſée dans le tréſor de la Pagode Royale; & le Roi qui ſuccede en reçoit une, du même poids, de celui qu'il choiſit pour gouverner en ſon nom.

Faſte des Grands.

Les Souverains du Malabar ſe font toujours accompagner d'une nombreuſe Garde de Naïres, avec quantité de trompettes, de tambours, & d'autres inſtrumens (43). Quantité d'Officiers, qui marchent loin avant les Gardes, crient de toutes leurs forces que le Roi vient, pour avertir ceux, qui n'ont pas droit de paroître devant lui, qu'ils doivent ſe retirer. Tous les Princes, qui ſe font voir hors de leurs Palais, ſans être à la ſuite du Roi, ſont eſcortés auſſi d'un grand nombre de Gardes, d'inſtrumens, & d'Officiers qui les précedent, pour éloigner les perſonnes des Tribus inférieures. Les Princeſſes jouiſſent du mê-

(43) Voyez les Figures du premier Tome de ce Recueil.

me privilege. Si le Lieutenant Général de l'Etat n'eſt pas Prince, il peut avoir des Naïres pour ſa Garde; mais il n'a pas de trompettes, ni d'Officiers qui obligent le Peuple de ſe retirer.

Ordre de la naiſſance, d'une Tribu à l'autre.

Les Princes, qui ont ici tant de ſupériorité ſur les autres Tribus, dans l'ordre politique, ſont inférieurs, dans l'ordre de la Religion, aux Nambouris & aux Bramines, dont les Tribus ne ſont pas moins révérées des Malabares que de tous les autres Gentils de l'Inde. Obſervons, pour éclaircir toutes ces différences, qu'une des coûtumes les plus ſacrées, eſt celle qui exclut les enfans de la ſucceſſion de leurs peres, parce qu'ils n'en tirent pas leur nobleſſe, & qu'ils la tirent ſeulement de leurs meres, à la Tribu deſquelles ils appartiennent toujours. On marie ordinairement les Princeſſes avec des Nambouris ou des Bramines; & les enfans, qui ſortent de ces mariages, ſont Princes & capables de ſuccéder à la Couronne: mais, comme il n'y a pas toujours aſſez de Princeſſes pour tous les Nambouris & les Bramines, ils peuvent épouſer auſſi des femmes de leurs propres Tribus. Alors les enfans ſont de la Tribu de leur mere. Les Princes n'épouſent point des Princeſſes. Ils prennent leurs

DESCRIPT. DU MALABAR.

femmes, dans la Tribu des Naïres; d'où il arrive que leurs enfans ſont Naïres, & ne ſont pas Princes. Les Naïres ſe marient ordinairement dans leur propre Tribu, qui eſt la plus nombreuſe, & leurs enfans ſont Naïres. Cependant ils ont la liberté de ſe choiſir des femmes dans les Tribus qui ſuivent immédiatement la leur, comme celle des Mainats & des Chétes; mais alors leurs enfans ſuivent la condition de leur mere, & n'ont aucun droit à la Nobleſſe. En un mot, les hommes de toutes les Tribus peuvent s'allier, ou dans leur propre Tribu, ou dans celle qui eſt immédiatement au-deſſous; mais il n'eſt jamais permis aux femmes de ſe méſallier, & l'infraction de cette Loi leur coûte la vie ou la liberté.

Une femme peut avoir pluſieurs maris.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres, ont ordinairement chacun leur femme, qu'ils s'efforcent d'engager, par leurs libéralités & leurs careſſes, à ſe contenter d'un ſeul Mari: mais ils ne peuvent l'y contraindre. Elle a droit de s'en procurer pluſieurs, pourvû qu'ils ſoient tous, ou de ſa Tribu, ou d'une Tribu ſupérieure. C'eſt une Loi fort ancienne, entre les Gentils du Malabar, que les femmes peuvent avoir autant de Maris qu'elles en veulent choiſir,

sir, par opposition peut-être aux Mahométans, qui ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Jamais cette multiplicité de Maris ne produit aucun désordre. S'ils sont d'une Tribu, qui leur donne droit de porter les armes, celui qui rend une visite à leur femme commune, laisse ses armes à la porte de la maison, pendant tout le tems qu'il s'arrête; & ce signal en éloigne les autres. Ceux à qui leur Tribu ne permet pas d'être armés, laissent d'autres marques à la porte, qui n'assurent pas moins leur tranquillité.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Comment leurs droits s'accordent.

Au reste, les promesses, qui sont l'unique lien de ces mariages, n'engagent les Malabares, qu'autant qu'ils se plaisent mutuellement. Aussi-tôt que leur amour se rallentit, ou qu'il naît entr'eux quelqu'autre raison de dégoût, ils se séparent sans querelles & sans plaintes. Le gage ordinaire de la foi conjugale est une piece de toile blanche, dont le mari fait présent à sa femme, & qu'elle employe pour se couvrir. Il n'est pas moins libre aux hommes de quitter une femme, qu'aux femmes de changer de mari, ou d'en prendre un nouveau, qu'elles joignent au premier. Malgré cette étrange liberté, on voit, au Malabar, quantité d'heureux mariages. Il n'est pas rare d'y

Facilité du divorce.

DESCRIPT. DU MALABAR.

voir durer l'amour auſſi long-tems que la vie, ou de ne le voir finir que par des raiſons aſſez fortes pour juſtifier l'inconſtance.

Ordre de l'héritage.

Quoique les femmes ayent ſouvent pluſieurs Maris, la plûpart des hommes n'ont qu'une ſeule femme. Celles qui ſe voyent ſans bien, cherchent à réparer leur fortune, en s'attachant un grand nombre d'hommes, dont chacun s'efforce de contribuer à leur entretien. Il paroît certain que c'eſt de ce droit des femmes, qu'eſt venu l'uſage de ranger les enfans dans la Tribu de leurs meres. A quelle autre Tribu appartiendroient-ils, lorſqu'ils n'ont aucune regle pour diſtinguer leurs peres? C'eſt apparemment la même raiſon qui fait paſſer l'héritage aux neveux du côté des ſœurs, c'eſt-à-dire, aux deſcendans des femmes; parce qu'il n'y a jamais aucun doute qu'ils ne ſoient du véritable ſang. Les Mahométans du Malabar ont trouvé cet ordre ſi ſûr, pour exclure les Etrangers de leur ſucceſſion, que ſans être moins jaloux qu'en Turquie, ni moins ſoigneux d'enfermer leurs femmes, ils obſervent l'uſage de faire paſſer les biens aux neveux maternels.

Temps du mariage pour les filles.

On marie les filles dans un âge fort tendre. Il s'en trouve peu qui attendent

jusqu'à douze ans, & rien n'est plus commun que de les voir Meres à dix. La plûpart sont de petite taille. Leurs mariages prématurés arrêtent peut-être les développemens de la Nature. Mais elles sont propres, & généralement d'une figure agréable. La Loi, qui leur permet d'avoir plusieurs Maris, les met à couvert du cruel usage d'une grande partie des Indes, qui oblige les femmes Gentiles à se faire brûler vives, avec le mari qu'elles ont perdu.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Les personnes riches du Malabar, entre lesquelles on comprend les Rois mêmes & les Princes, n'affectent pas, comme dans les autres Pays des Indes, de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or & d'argent. Ils n'employent que des Paniers de jonc, & des plats de terre ou de cuivre. Le reste de leurs meubles consiste dans des tapis, ou des nattes. Au lieu de bougie & de chandelle, ils brûlent de l'huile de Cocos dans des lampes. S'ils mangent la nuit, ils tournent le dos à la lumiere. Ils ne font jamais de feu dans leurs Maisons, parce que le froid n'y est jamais assez vif pour les obliger de s'y chauffer. Les cheminées, ou les fourneaux, qui servent à préparer leurs alimens, sont en dehors. Le riz, qu'ils re-

Vie simple des Malabares.

DESCRIPT. DU MALABAR.

cueillent au lieu de bled, fait leur principale nourriture. Ils y joignent du lait & des légumes : mais leurs mets ont peu de délicateſſe ; & leurs lits ne ſont que des planches, dont ils forment une ſorte d'eſtrade, que les Riches couvrent de beaux tapis, & les Pauvres de nattes fort ſimples. Les uns & les autres n'ont qu'une piece de bois pour chevet.

Leurs Pagodes ou leurs Temples.

Mais leurs Pagodes, ou leurs Temples, ſont d'une magnificence ſurprenante. La plûpart ſont couverts de lames de cuivre, & quelques-uns de plaques d'argent. On trouve toujours, à l'entrée, des baſſins d'une grandeur proportionnée à la richeſſe du Temple, où ceux, qui viennent préſenter leurs vœux & leurs offrandes, commencent par ſe purifier. Les plus célébres de ces édifices ont de grandes terres, qui leur viennent de la libéralité des Princes, & qui paſſent pour des lieux ſi ſacrés, que c'eſt un crime irrémiſſible d'y avoir répandu du ſang. Le Coupable, de quelque Tribu & de quelque condition qu'il puiſſe être, n'évite point la mort ; où s'il trouve le moyen de s'en garantir par la fuite, on lui ſubſtitue ſon plus proche Parent. Outre les biens inaliénables, on offre ſans ceſſe aux Idoles, du riz, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or, de

l'argent & des pierreries. Les Bramines tirent non-seulement leur subsistance de ces offrandes, mais dans les Temples bien fondés, ils distribuent, chaque jour, aux Pauvres du voisinage & aux Passans étrangers, quantité de riz & d'autres secours, sans égard pour leur Religion; avec cette seule différence que les Pauvres Gentils des Tribus supérieures, ont la liberté d'entrer dans la Pagode, & d'y séjourner, au lieu que les Pauvres des Tribus inférieures, ou qui ne sont pas Gentils, reçoivent l'aumône hors du Temple, & n'y peuvent jamais entrer. On leur accorde néanmoins le logement, dans des lieux qui n'ont pas d'autre usage.

DESCRIPT. DU MALABAR.

La Religion des Malabares Gentils ne différe de celle des Banians, que par quelques usages; mais leurs Idoles sont en plus grand nombre. Ils en ont, dans leurs Temples, une infinité qui ne représentent rien de connu dans le Monde, & qui ne doivent leur existence qu'au caprice de l'Ouvrier. Ils y gardent, avec la même vénération, les images de plusieurs Animaux, auxquels ils rendent un culte religieux. Mais ils adorent particuliérement le Soleil & la Lune. Leurs réjouissances, au renouvellement de la Lune, & leurs allar-

Religion du Pays.

DESCRIPT. DU MALABAR.

mes, au tems des Eclipſes, leur ſont communes avec tous les Orientaux, & preſqu'avec tous les Idolâtres de l'Univers. Mais, dans l'opinion que la lumiere & la chaleur du Soleil ſont encore plus néceſſaires, leur frayeur eſt beaucoup plus vive pendant les éclipſes de cet Aſtre. Ils ne ceſſent point de hurler & de prier, qu'il n'ait repris ſa ſplendeur ordinaire.

Reſpect égal pour les Dieux & les Rois.

Ils ſaluent leurs Dieux & leurs Rois, avec les mêmes geſtes & les mêmes cérémonies; & leur reſpect va ſi loin pour leur Prince, qu'à quelque diſtance qu'ils ſoient de ſa perſonne, ils n'oſent jamais s'aſſeoir dans un lieu où ſes regards peuvent tomber. Les jeunes Naïres obſervent le même devoir à l'égard des anciens de leurs Tribus, ſans ſe relâcher pour les plus Pauvres, ni même pour leurs Ennemis.

Fêtes & cérémonies.

Comme il y a peu de régularité dans leur Calendrier, & qu'ils comptent le temps par les Lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs Fêtes. Tout dépend du caprice des Bramines, qui ſe préparent á ces ſolemnités, par des jeûnes très auſteres. Le jour qu'ils ont indiqué, tous les Peuples voiſins d'une Pagode s'y rendent tumultueuſement, pour accompagner les

Idoles, qu'on promene dans les Villages de la dépendance du Temple, ſur des Eléphans magnifiquement ornés. Une troupe de Naïres les environne, avec des éventails attachés à de longues cannes, qui leur ſervent à chaſſer les Mouches autour des Idoles & des Prêtres. L'air retentit du bruit confus des inſtrumens, mêlés aux acclamations du Peuple; pendant qu'un des principaux Bramines, armé d'un ſabre à deux tranchans, dont la poignée eſt garnie de pluſieurs ſonnettes, court devant le Cortege, avec toutes les agitations d'un Furieux, en ſe donnant, par intervalles, des coups de ſabre ſur la tête & ſur le corps. On voit couler abondamment le ſang de ſes bleſſures. Mais, outre les cérémonies ſanglantes, les Malabares en ont de ſi contraires à la pudeur, que les Voyageurs modeſtes s'en interdiſent le récit. On brûle, après leur mort, les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres; & l'on enterre les Morts de toutes les Tribus inferieures (44).

DESCRIPT. DU MALABAR.

Les Malabares, à qui la Loi permet de porter les armes, s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. A peine les Enfans ont la force de marcher, qu'on leur met

Adreſſe des Malabares dans l'exercice des armes.

(44) *Voyez*, dans la Deſcription de l'Indouſtan, tout ce qui apartient au fond de leur Religion.

DESCRIPT. DU MALABAR.

entre les mains de petits arcs, & des fléches proportionnées, avec leſquelles ils font la guerre aux Oiſeaux. A l'âge de dix ou douze ans, ils ſont envoyés dans les Académies entretenues aux dépens du Prince, où la ſubſiſtance & l'inſtruction ſont gratuites. Chacun fabrique les armes dont il ſe ſert. Leurs mouſquets ſont néanmoins fort legers. Ils ont tous un moule pour les balles. En tirant, ils appuient la croſſe du fuſil contre leur joue, ſans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode. On leur voit rarement manquer leur coup. Ils ſe ſervent auſſi de ſabres & de lances. Mais rien n'eſt comparable à l'adreſſe, avec laquelle ils tirent de l'arc. Dellon leur a vû tirer ſouvent deux fléches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la ſeconde le bois de la premiere. La longueur ordinaire de leurs arcs eſt de ſix pieds; & leurs fléches ſont longues de trois. Le fer a trois doigts de large, ſur huit de long. Ils ne les portent point dans un carquois, comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites; mais ils en tiennent ſix ou ſept dans la main. Avec l'arc, la lance & le mouſquet, ils ont, au côté gauche, un petit coutelas, ſans fourreau, large d'un demi-pied, & long d'un pied & demi, qui eſt ſoutenu

par un crochet de fer. Cette arme ne s'employe que dans les combats ſerrés, où ils ne peuvent plus ſe ſervir des autres armes. Ceux qui portent le ſabre l'ont nud dans une main, avec une rondache de l'autre. Toutes leurs armes ſont entretenues avec une propreté, dont les autres Indiens ſont fort éloignés. DESCRIPT. DU MALABAR.

Dans les Académies, la jeune Nobleſſe eſt ſouvent exercée aux fonctions militaires, devant le Prince & les Grands. On nomme des Juges. Les Directeurs choiſiſſent leurs plus habiles Ecoliers, & les diviſent en deux bandes, qui doivent combattre en Champ clos pendant un temps limité. Mais ces divertiſſemens dégénerent preſque toujours en véritables combats, & finiſſent par une effuſion de ſang, qui coûte la vie à pluſieurs de ces jeunes Champions. Exercices Académiques de la jeune Nobleſſe.

Quoique les Naïres ſoient naturellement braves, & qu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement uſage, pour ſatisfaire leurs reſſentimens particuliers. La plûpart de leurs différends ſe terminent par des injures. S'ils en viennent quelquefois aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat ſe fait à coup de poings. Lorſqu'il s'éleve une querelle d'importance entre deux Naïres riches & puiſ- Comment ſe terminent les grandes querelles.

DESCRIPT. DU MALABAR.

sans, & que l'honneur de leur famille y est intereſſé, chacun des deux Adverſaires choiſit un, ou pluſieurs de ſes Vaſſaux, dans une Tribu inférieure. Ils ſont abondamment nourris, pendant quelques ſemaines. On leur apprend à manier les armes. Auſſi-tôt qu'on les croit bien inſtruits, on convient du jour & du lieu où le différend doit ſe terminer. Le Prince s'y rend avec toute ſa Cour. Les deux Adverſaires s'y trouvent, à la tête de ceux qui doivent combattre pour eux. La mêlée commence entre ces malheureux Vaſſaux, qui ne doivent être armés que de deux petits coutelas à deux tranchans, & le combat ne finit ordinairement que par la mort de tous les Braves d'un des deux Partis. La victoire décide de la meilleure cauſe. Alors, les deux Naïres ſe reconcilient tranquillement, avec peu de regret du ſang qui s'eſt verſé pour eux, & dans l'orgueilleuſe idée que leur propre ſang eſt trop noble & trop précieux pour être répandu dans toute autre cauſe que celle du Prince ou de l'Etat. Entre ces miſérables victimes de la vengeance de leurs Maîtres, il eſt aſſez ordinaire que les Vainqueurs mêmes, qui ont ſurvêcu à leurs Ennemis, jouiſſent peu de leur victoire, parce qu'ils ne ſor-

tent d'un combat ſi déſeſperé qu'avec des bleſſures mortelles. DESCRIPT. DU MALABAR.

En général, les Malabares ſont fort patiens. Ils s'abandonnent rarement à la colere; s'ils ſe vengent, c'eſt toujours par les voies de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le poiſon, qu'à peine ſçavent-ils de quoi il peut être compoſé; quoique ce déteſtable uſage ſoit fort commun dans tous les autres Pays de l'Inde.

Dans leurs guerres, ils ne connoiſſent aucun ordre. On ne leur voit obſerver ni rangs, ni marches régulieres, ni la moindre apparence de diſcipline. Les Rois de cette Contrée ne cherchent point à s'aggrandir, par l'uſurpation des Etats voiſins. S'ils pénétrent chez leurs Ennemis, c'eſt pour ſe venger par quelques ravages; & lorſqu'ils font la paix, ils ſe reſtituent mutuellement toutes leurs Conquêtes, à l'exception du butin (45). Guerre des Malabares.

L'air eſt fort ſain ſur toute la Côte. On y trouve abondamment du gibier de toutes les eſpeces. La Mer voiſine eſt fort poiſſonneuſe, & le Poiſſon en eſt excellent. L'Aſie a peu de Pays, où l'on trouve avec plus de facilité & d'abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance des hommes. Les fruits & les plantes y ſont d'une excellence & d'une

(45) Gautier, Schouten, Dellon, Pyrard, Baldus, &c.

DESCRIPT. DU MALABAR.

varieté ſingulieres. Cependant le poivre du Malabar eſt moins eſtimé que celui de quelques Etats voiſins, quoiqu'il en produiſe beaucoup plus. On n'y trouve du Cardamome que dans le Royaume de Cananor, ſur une Montagne éloignée de la Mer d'environ ſix à ſept lieues. Le profit en eſt grand pour les Propriétaires, non-ſeulement parce qu'il n'en croît point ailleurs, mais parce qu'il demande moins de culture que le poivre. On eſt diſpenſé de le ſemer, & même de labourer la terre. Il ſuffit de mettre le feu aux herbes, qui ſe ſont multipliées pendant les pluies, & que le Soleil deſſéche après l'Hyver. Leurs cendres brûlées diſpoſent la terre à produire le Cardamome. Il ſe tranſporte dans tous les Royaumes de l'Inde, en Perſe, en Arabie, en Turquie, & juſqu'en Europe, où il ne s'employe guéres néanmoins que pour les uſages de la Médecine: mais la plûpart des Peuples de l'Aſie ne trouvent rien de bien apprêté, s'il n'y entre du Cardamome. Sa rareté en augmente la valeur, juſqu'à le rendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

Propriétés de l'air & du terroir.

Seul endroit où croît le Cardamome.

Il ſe trouve de la Canelle dans le Pays de Malabar; mais elle eſt ſi peu comparable à celle qui vient de Ceylan, qu'elle

Canelle inférieure à celle de Ceylan.

n'eſt guéres employée que pour la teinture. On paſſe ſur les arbres, qui ſont communs à toutes les parties des Indes. Cependant, comme il n'y a point de Pays où les Cocotiers ſoient en ſi grand nombre, ni dans lequel on en tire autant d'avantages, c'eſt l'occaſion de donner une deſcription exacte de cet admirable ouvrage de la Nature. DESCRIPT. DU MALABAR.

Les Malabares donnent indifféremment le nom de *Tenga* au Cocotier & à ſon fruit. La hauteur ordinaire de cet arbre eſt de trente à quarante pieds. Il eſt d'une groſſeur médiocre, fort droit, & ſans autres branches que dix ou douze feuilles, qui ſortent du tronc vers le ſommet. Ces feuilles ſont larges d'un pié & demi, & longues de huit ou dix. Elles ſont diviſées, comme celles du Palmier, qui porte les dattes. On les employe, ſeches & treſſées, pour couvrir les Maiſons. Elles réſiſtent, pendant pluſieurs années, à l'air & à la pluie. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très belles nattes, qui ſe tranſportent dans toutes les Indes. Des plus gros filets, on fait des balais. Le milieu, qui eſt comme la tige de la feuille, & qui n'eſt pas moins gros que la jambe, ſert à brûler. On voit, aux Cocotiers, un nombre de feuilles preſque toujours

Deſcription du Cocotier Malabare.

DESCRIPT. DU MALABAR.

égal, parce qu'il en ſuccede continuellement de nouvelles aux anciennes.

Forme & qualités de l'arbre.

Le bois de l'arbre eſt ſpongieux, & ſe diviſe en une infinité de filamens; ce qui ne permet de l'employer à bâtir des Maiſons & des Vaiſſeaux que dans ſa vieilleſſe, lorſqu'il devient plus ſolide. Ses racines ſont en fort grand nombre & très déliées. Elles n'entrent pas fort loin dans la terre, mais le Cocotier n'en réſiſte pas moins à la violence des orages; ſans doute parce que n'ayant point de branches, il donne moins de priſe à l'effort du vent. Au ſommet, on trouve, entre les feuilles, une ſorte de cœur, ou de gros germe, qui approche du choux-fleur, par la figure & le goût, mais qui a quelque choſe de plus agréable. Un ſeul de ces germes ſuffit pour raſſaſier ſix perſonnes. Cependant on en fait peu d'uſage, parce l'arbre meurt auſſi-tôt qu'il eſt cueilli; & ceux, qui veulent s'accorder le plaiſir d'en manger, font toujours couper le tronc. Entre ce choux & les feuilles, il ſort pluſieurs bourgeons fort tendres, à peu près de la groſſeur du bras. En coupant leur extrêmité, on en fait diſtiller une liqueur blanche, douce, & d'un goût très agréable, qu'on recueille, avec ſoin, dans des pots attachés à chaque bourgeon.

Les Tives, dont la Tribu s'attache particuliérement à l'Agriculture, montent chaque jour, ſoir & matin, au ſommet des Cocotiers. Ils portent, à leur ceinture, un vaſe, dans lequel ils renverſent ce qui a diſtillé depuis le ſoir, ou le matin, du jour précédent. Cette liqueur porte, au Malabar, comme dans l'Indouſtan, le nom de Tary ou Soury. C'eſt la ſeule qu'on recueille réguliérement ſur toute la Côte. Elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enivre de même; & Dellon, qui joignoit les lumieres de la Médecine au diſcernement commun, la croit plus utile (46). Dans ſa fraîcheur, elle eſt douce à l'excès. Gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable. Mais elle eſt dans ſa perfection du ſoir au matin; après quoi, elle commence à s'aigrir, & dans l'eſpace de vingt-quatre heures, elle eſt tout-à-fait aigre. En la diſtillant dans ſa plus grande force, on en fait d'aſſez bonne eau-de-vie, qui devient même très violente, lorſqu'elle a paſſé trois fois par l'alambic. Si le Tary frais eſt jetté dans une poële, pour y bouillir avec un peu de chaux vive, il s'épaiſſit en conſiſtence de miel. S'il bout un peu plus long-temps, il ac-

Tary, ou Soury, liqueur du Cocotier.

(46) *Ubi ſuprà*, page 177.

DESCRIPT. DU MALABAR.

quiert la ſolidité dn ſucre, & même à peu près ſa blancheur; mais il n'a jamais la délicateſſe de celui des cannes. C'eſt de ce ſucre que le Peuple fait toutes ſes confitures. Les Portugais l'appellent Jagre, de *Jagara*, qui eſt le nom Malabare.

Cocos, qui ne font le fruit.

Les Cocotiers, dont on fait diſtiller le Tary, par l'inciſion des bourgeons, ne portent aucun fruit, parce que c'eſt de cette liqueur que le fruit ſe forme & ſe nourrit. Mais ceux qu'on épargne, pour en tirer des Cocos, pouſſent, de chacun de leurs bourgeons, une ſorte de grappe, compoſée de dix, douze, ou quinze Cocos au plus. La ſuperficie de leur premiere écorce eſt d'abord verte & fort tendre. Elle contient une liqueur claire, agréable, ſaine & rafraîchiſſante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce, qui la renferme immédiatement, ſe mange avec plaiſir lorſqu'elle eſt tendre, & tire ſur le goût des fonds d'artichaux. Mais, à meſure que les Cocos meuriſſent, une portion de cette eau ſe change inſenſiblement en une ſubſtance blanche, molle & douce, qui a le goût de la crême. Les Malabares donnent, aux Cocos à demi-murs, le nom d'*Etexir*, & les Portugais celui de *Lagné*. Dans

Eau, huile, & chair des Cocos.

ſeur parfaite maturité, il n'y reſte que très peu d'eau ; & le goût en devient moins agréable, à meſure que la quantité diminue. C'eſt de cette eau que ſe forme leur chair, qui eſt à la fin auſſi ſolide & auſſi ferme que celle des noiſettes, dont elle a la blancheur & le goût. Les Cuiſiniers Indiens en expriment le ſuc dans leurs ſauces les plus délicates. On la preſſe dans des moulins, pour en tirer une huile, qui eſt la ſeule dont on ſe ſerve aux Indes. Récente, elle égale en bonté l'huile d'amandes douces. En vieilliſſant, elle acquiert le goût de l'huile de noix ; mais elle n'eſt alors employée que pour la peinture.

L'arbre pouſſe de nouveaux bourgeons, & porte de nouveaux fruits trois fois l'année. La groſſeur des Cocos eſt à peu près celle de la tête humaine. Comme le moindre vent les fait tomber, il eſt dangereux de s'aſſéoir ſous les arbres qui les portent : mais, on en eſt peu tenté, parce qu'étant ſans branches, ils n'offrent point d'abri contre les ardeurs du Soleil. La premiere écorce des Cocos eſt fort polie, & toujours verte ; quoiqu'elle jauniſſe un peu en vieilliſſant, ſurtout lorſque le fruit eſt anciennement tombé de l'arbre. Après la premiere pellicule de cette écorce, ce qui

DESCRIPT. DU MALABAR.

reſte eſt épais de trois doigts. On le diviſe en filamens, qui ſervent à faire toutes ſortes de cordages, & même des cables pour les plus gros Vaiſſeaux. La ſeconde enveloppe eſt une coquille fort dure, & de l'épaiſſeur d'un pouce. C'eſt cette coquille qui renferme la chair dont on tire l'huile. On en fait des taſſes, des cuillieres, des poires à poudre, & d'autres petits ouvrages. Le reſte ſe brûle, pour en faire du charbon, qui ſert aux forges des Artiſans. Lorſqu'on a tiré l'huile de la chair, il reſte un marc, dont le Peuple nourrit les Pourceaux & la Volaille, & dont quantité de Pauvres ſe nourriſſent eux-mêmes dans les années ſtériles.

Admirables propriétés du Cocotier.

Dellon conclut que l'éloge du Cocotier, n'eſt point exagéré, lorſqu'on le repréſente comme la plus utile & la plus merveilleuſe de toutes les productions de la Nature. On fait, de ſon tronc, des maiſons commodes, dont le toît eſt couvert de ſes feuilles, & dont les meubles, ou les uſtanciles ſont compoſés de ſon bois & de ſes coquilles. On en fait des Barques, avec leurs mâts & leurs vergues. Les cordages & les voiles ſe font de ſes filamens les plus déliés, dont on fabrique auſſi diverſes ſortes d'étoffes. Un Bâtiment, qui ſe trouve ainſi com-

posé d'une partie de l'arbre, peut être chargé de fruits, d'huile, de vin, de vinaigre, d'eau-de-vie, de miel, de sucre, d'étoffes & de charbon, qui soient tirés des autres parties.

Quelques arbres particuliers au Malabar.

On n'entreprendra point de recueillir les noms & les propriétés de toutes les Plantes, qui ont fourni la matiere d'un Ouvrage connu sous le titre de *Jardin du Malabar*. Schouten & Dellon vantent beaucoup une espece d'arbre, plus particuliere à cette Contrée, qu'aux autres Pays des Indes (47), qui est de la hauteur de nos plus grands Noyers, & dont la feuille ressemble assez à celle du Laurier. Il porte des fleurs d'une odeur très agréable; & de son tronc, il distille une gomme, qui sert à calfater les Vaisseaux. Mais ce qu'il a de plus singulier, dans une si grande espece, c'est que ses branches, comme celle du Paletuvier, après s'être étendues en hauteur, s'abbaissent enfin vers la terre, & qu'à peine y ont-elles touché, qu'elles y prennent racine. Avec le temps elles deviennent si grosses, qu'il n'est plus possible de les distinguer dans le tronc dont elles ont tiré leur origine. Le même Voyageur ajoûte que si l'on n'avoit soin d'en couper une

(47) Dellon, *ubi suprà*, page 197. Schouten, *passim*; sur-tout, pages 438 & suivantes.

DESCRIPT. DU MALABAR.

partie, pour les empêcher de s'étendre; un ſeul arbre couvriroit, par degrés, les plus vaſtes Campagnes, & formeroit une épaiſſe Forêt.

Plantes ſingulieres.

La Côte de Malabar produit toutes ſortes de légumes. On y trouve particuliérement une ſorte de féves, qui ont quatre grands doigts de largeur, & dont les coſſes ſont longues d'environ un pied & demi. Elles ſont moins délicates que les nôtres; mais elles croiſſent en fort peu de temps. La plante pouſſe de grandes feuilles, dont on forme des berceaux, qui donnent un très bel ombrage. On cultive, avec ſoin, dans le même Pays, une autre Plante fort curieuſe, dont les feuilles reſſemblent à la Pimpernelle. Ses fleurs approchent beaucoup, pour la figure, de celles du Jaſmin double: mais au lieu d'être blanches, elles ſont d'un très vif & très beau rouge. Comme elles n'ont point d'odeur, on ne les cultive que pour le plaiſir de la vûe. La Plante croît ſi vîte & s'étend ſi fort, qu'en peu de temps, on en forme des hayes, de la hauteur d'un homme. Rien n'a plus d'agrément dans un jardin, lorſqu'elles ſont bien touffues. On prendroit de loin leurs fleurs pour autant de rubis, ou pour des étincelles de feu, dont l'éclat eſt merveilleuſement relevé

par la verdure des feuilles. Elles s'épanouiſſent le matin, au lever du Soleil; & conſervant leur beauté, pendant tout le jour, elles tombent au coucher de cet Aſtre, pour faire place à d'autres, qui doivent paroître le lendemain. Cette Plante continue de fleurir ainſi, ſans interruption, pendant tout le cours de l'année. Une autre de ſes propriétés, c'eſt qu'il ſuffit de l'avoir ſemée une fois; parce qu'elle produit des graines, qui, tombant dans leur maturité, prennent racine, & ſe renouvellent d'elles-mêmes. Auſſi les Jardiniers n'y apportent-ils pas d'autre ſoin que de les arroſer dans les temps ſecs. DESCRIPT. DU MALABAR.

Avec tous ces avantages naturels, les Habitans du Malabar entendent moins le Jardinage, & n'ont pas la même curioſité pour les fleurs, que les Peuples ſujets du Mogol. D'ailleurs, les femmes de cette Côte, au lieu de ſe frotter d'eſſences & de parfums, comme les autres Indiennes, n'employent que de l'huile de Cocos.

Entre pluſieurs Animaux remarquables, les Perroquets du Malabar excitent l'admiration des Voyageurs, par leur quantité prodigieuſe, autant que par la variété de leurs eſpeces. Dellon aſſure qu'il avoit ſouvent eu le plaiſir Animaux remarquables.

DESCRIPT. DU MALABAR.

d'en voir prendre juſqu'à deux cens d'un coup de filet (48). Les Paons y ſont auſſi en très grand nombre. Mais la chaſſe en eſt plus difficile ; & cette raiſon, qui la rend plus agréable, eſt extrêmement fortifiée par l'utilité qu'on tire de leurs plumes. Elles ſervent, dans toute l'Aſie, à faire des Paraſols, des Eventails & des Chaſſe-mouches, dont le manche eſt orné, pour les perſonnes riches, d'or, d'argent, & de pierreries. Il eſt impoſſible, ſi l'on en croit Dellon, d'exprimer la quantité de Hiboux (49), dont toute la Côte eſt infectée. Ces Oiſeaux nocturnes y ſont une fois plus gros qu'en Europe. Ils ſe perchent, pendant le jour, ſur des arbres, où l'on en voit ſouvent pluſieurs milliers. Le Malabar ne produit point d'Eléphans ; mais on y en amene du dehors, & les Princes en nourriſſent un fort grand nombre. Lorſqu'ils veulent châtier des Sujets rebelles, ils envoyent des Eléphans dans leurs Terres. Ces Animaux, qu'on prend ſoin d'irriter, abbattent les maiſons & les arbres, ravagent les Jardins, ruinent les Campagnes,

(48) *Ibidem*, page 200.

(49) C'eſt vraiſemblablement une erreur de nom, au lieu de Chauve-Souris ; du moins, ſi l'on compare ici Dellon avec les autres Voyageurs.

& forcent les plus obſtinés à rentrer dans la ſoumiſſion.

DESCRIPT. DU MALABAR.

De toutes les Contrées de l'Orient, le Malabar eſt celle, où les Tigres ſont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois ſortes, qui different moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre eſpece ne ſont pas plus grands que nos plus gros Chats. Dellon eut la curioſité d'en nourrir un, pendant quelques mois, au comptoir François de Tilſcery. Il refuſoit tout autre aliment que de la chair crue. Quoiqu'il fût lié d'une chaîne aſſez forte, il s'échappa deux fois. On le reprit la premiere, & ſon Maître en reçut une bleſſure conſidérable à la main. La ſeconde fois, il diſparut entiérement; mais il ne laiſſa point de ſe tenir caché long-temps aux environs du Comptoir, où il faiſoit une guerre cruelle à la Volaille. Pendant qu'il étoit à la chaîne, il avoit l'adreſſe de répandre une partie du riz qu'on lui préſentoit, auſſi loin qu'il le pouvoit dans ſa ſituation. Cette amorce attiroit les Poules & les Cannes. Il feignoit de dormir, pour leur donner la facilité de s'approcher; & s'élançant deſſus tout d'un coup, il ne manquoit pas d'en étrangler quelques-unes.

Trois ſortes de Tigres.

Les Tigres de la ſeconde eſpece ſont

DESCRIPT. DU MALABAR.

les plus communs. Leur grandeur excede rarement celle d'un Mouton. Ils cauſent beaucoup de ravage dans toutes les parties du Malabar, & la ſoif du ſang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les beſtiaux. On leur fait une guerre ouverte. Les Rois excitent leurs Sujets à cette dangereuſe chaſſe, par differens degrés de récompenſe. Celui qui a délivré le Pays d'un Tigre, dans un combat ſingulier, ſans autres armes que l'épée ou la fléche, reçoit un braſſelet d'or, qui paſſe pour une marque d'honneur auſſi diſtinguée, que nos Ordres de Chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mouſquet, ou qui ont employé le ſecours d'autrui, ne ſont recompenſés que par une ſomme d'argent.

Le Tigre de la troiſiéme eſpece eſt celui que les Portugais nomment Tigre royal. Il eſt de la grandeur d'un Cheval, & par conſequent plus dangereux que les autres, avec la même férocité. L'eſpece en eſt moins nombreuſe. Dellon qui ne vit pas, ſans frayeur, la peau d'un de ces redoutables Monſtres, rend témoignage qu'on en auroit pû couvrir un lit quarré de ſix pieds. Ils ſont plus communs au Nord de Goa. L'expérience a fait connoître que lorſqu'on rencontre

tre un Tigre, ſi l'on eſt armé d'un fuſil ou d'un piſtolet; le parti le plus ſage eſt de tirer en l'air, à moins qu'on ne ſe croye ſûr de le tuer ou de l'abbattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite; au lieu que s'il eſt ſeulement bleſſé, la douleur de ſa plaie le rend plus terrible. On aſſure auſſi que la vûe du feu écarte les Tigres.

DESCRIPT. DU MALABAR.

L'Animal que les Indiens nomment *Jakar*, ou Jakal, & les Portugais *Adive*, eſt un autre fleau du Malabar. Il reſſembleroit au Chien par la figure, s'il n'avoit la queue du Renard, & le muſeau du Loup. Les Adives ſe derobbent à la lumiere, & ne ſortent guéres de leurs retraites, que pendant la nuit. Ils marchent ordinairement en troupe. Leur cri eſt plaintif. A les entendre de loin, on les prendroit pour des enfans de differens âges, qui ſe plaignent, ou qui pleurent enſemble. Ils font la guerre à toutes ſortes de Volaille, & ne ſont pas moins ennemis des Chiens, qui aboyent beaucoup à leur approche. Ils attaquent les enfans; mais un homme, armé d'un bâton, n'a rien à redouter d'eux, quoiqu'ils ſoient d'un naturel ſi féroce, qu'à quelque âge qu'on les prenne, il eſt impoſſible de les apprivoiſer. Il eſt ſouvent arrivé que des Adi-

Adive ou Jakar.

DESCRIPT. DU MALABAR.

ves, entrant dans une Maiſon ouverte & ſans défenſe, ont enlevé des Enfans au berceau, ou dans les bras d'une Mere effrayée. Tous les Malabares ſont perſuadés, par de longues obſervations, que la Nature a mis une ſinguliere intelligence entre le Tigre & l'Adive. Un Tigre, qui cherche ſa proie, ſe ſert du ſecours d'un Adive, qui marche devant lui, pour attirer, par ſes cris, les Chiens ou les Enfans hors des Maiſons. On reconnoît aiſément, ſi l'Adive eſt accompagné d'un Tigre, parce qu'alors on n'en entend crier qu'un; au lieu que ſi pluſieurs ſe font entendre à la fois, les Malabares ne ſe croyent pas menacés du plus cruel de leurs Ennemis, & leurs précautions ſont proportionnées à leurs craintes. Dellon raconte, qu'il s'eſt quelquefois occupé à chercher des Adives; & qu'après avoir découvert une de leurs tanieres, il y faiſoit faire une petite ouverture, par laquelle on introduiſoit de la paille où l'on mettoit le feu, pour les étouffer par la fumée. » J'ai » trouvé, dit-il, dans pluſieurs de ces » tanieres, qui étoient capables de con» tenir vingt perſonnes, juſqu'à trente » Adives ſuffoqués (50).

Son intelligence avec le Tigre.

Les Buffles ſauvages, ſont en beau-

(50) *Ibidem*, page 224.

coup plus grand nombre, au Malabar, que dans tout autre Pays du Monde. Les Habitans en font peu d'uſage, & n'en mangent point la chair; mais ils permettent aux Etrangers de les prendre ou de les tuer. On fait de leur peau, des ſouliers, des bottes, des rondaches, des outres, & une ſorte de grandes cruches, garnies intérieurement d'ozier, dans leſquelles on conſerve & l'on tranſporte toutes les denrées molles ou liquides. DESCRIPT. DU MALABAR.

La Civette du Malabar eſt un petit Animal, qui reſſemble au Chat, mais qui a le muſeau pointu, & dont le cri n'approche point du miaulement. Ses griffes ſont auſſi beaucoup moins dangereuſes. On tire, d'une ouverture que le mâle & la femelle ont ſous la queue, une eſpece de graiſſe, que les Européens nomment Civette, & dont il ſe fait un commerce fort conſidérable dans le Royaume de Calecut. Les Singes, dont le nombre & la variété ſont incroyables au Malabar, y paſſent pour des Animaux divins, auxquels on éleve des Statues & des Temples. Quelque ravage qu'ils y cauſent, ce ſeroit un crime capital d'en tuer un, ſur les terres d'un Prince Gentil. Dellon parle de pluſieurs Fêtes, inſtituées à leur honneur, qui ſe Civette du Malabar.

DESCRIPT. DU MALABAR.

célébrent avec beaucoup de pompe & de cérémonies. (51).

Couleuvres & autres Serpens.

Ce Voyageur avoit douté, dit-il, de ce qu'il avoit entendu raconter, & de ce qu'il avoit lû ſur les Couleuvres du Malabar; mais il s'en convainquit par ſes yeux, & la préſence du ſpectacle augmenta ſon étonnement. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui différent en groſſeur, en couleur, en figure, & ſur-tout en malignité. Les unes ſont vertes, & de la groſſeur du doigt, mais de cinq à ſix pieds de longueur. Elles ſont d'autant plus dangereuſes, que ſe cachant dans les buiſſons, entre les feuilles, leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles ne fuyent point, ſi l'on ne fait beaucoup de bruit: au contraire, elles s'élancent ſur les Paſſans, dont elles attaquent preſque roujours les yeux, le nez, ou les oreilles. Ce n'eſt point par leurs morſures qu'elles empoiſonnent, mais en répandant un venin ſubtil, dont l'effet eſt ſi funeſte, qu'il cauſe la mort en moins d'une heure. Comme leur rencontre n'eſt que trop fréquente, l'uſage, dans les chemins étroits, eſt de ſe faire précéder d'un Eſclave, qui frappe de part & d'autre pour les écarter. Un Indien Malabare, qui

(51) *Ibidem*, page 228.

ſervoit quelquefois Dellon, en qualité d'Interprére, allant un jour, du Bourg de Balliepatan à la Pagode du même nom, accompagné d'un ſeul Naïre, qui le précédoit, vit un de ces dangereux Reptiles, qui s'élança ſur ſon Guide, & qui ſe gliſſant par une narine, ſortit auſſi-tôt par l'autre, & demeura pendant des deux côtés. Le Naïre tomba ſans connoiſſance, & ne fut pas long-tems ſans expirer. Une autre eſpece, que les Indiens nomment *Nalle Pambou*, c'eſt-à-dire, *bonne Couleuvre*, a reçu des Portugais le nom de *Cobra Capel*, parce qu'elle a la tête environnée d'une peau large, qui forme une eſpece de chapeau. Son corps eſt émaillé de couleurs très vives, qui en rendent la vûe auſſi agréable, que ſes bleſſures ſont dangereuſes. Cependant, elles ne ſont mortelles, que pour ceux qui négligent d'y remédier. Les diverſes repréſentations de ces cruels Animaux ſont le plus bel ornement des Pagodes. On leur adreſſe des prieres & des offrandes. Un Malabare, qui trouve une Couleuvre dans ſa Maiſon, la ſupplie d'abord de ſortir. Si ſes prieres ſont ſans effet, il s'efforce de l'attirer dehors, en lui préſentant du lait, ou quelqu'autre aliment. S'obſtine-t-elle à demeurer? On appelle

DESCRIPT. DU MALABAR.

Avanture d'un Naïre, qu'un Serpent tue par le nez.

Comment les Serpens ſont honorés des Malabares.

DESCRIPT. DU MALABAR.

les Bramines, qui lui repréſentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le reſpect du Malabare, & les adorations qu'il a rendues à toute l'eſpece. Pendant le ſéjour que Dellon fit à Cananor, un Sécretaire du Prince Gouverneur fut mordu par un de ces Serpens à chapeau, qui étoit de la groſſeur du bras, & d'environ huit pieds de longueur. Il négligea d'abord les remédes ordinaires; & ceux qui l'accompagnoient, ſe contenterent de le ramener à la Ville, où le Serpent fut apporté auſſi dans un vaſe bien couvert. Le Prince, touché de cet accident, fit appeller auſſi-tôt les Bramines, qui repréſenterent à l'Animal combien la vie d'un Officier ſi fidele, étoit importante à l'Etat. Aux prieres, on joignit les menaces. On lui déclara que ſi le Malade périſſoit, elle ſeroit brûlée vive dans le même Bucher. Mais elle fut inexorable, & le Sécretaire mourut de la force du poiſon. Le Prince fut extrêmement ſenſible à cette perte. Cependant, ayant fait reflexion que le Mort pouvoit être coupable de quelque faute ſecrette, qui lui avoit peut-être attiré le courroux des Dieux, il fit porter hors du Palais le vaſe où la Couleuvre étoit renfermée, avec ordre de lui rendre la liberté, après

lui avoir fait beaucoup d'excuſes, & quantité de profondes révérences.

DESCRIPT. DU MALABAR.

Une piété biſarre engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens, dans les Forêts, ou ſur les Chemins, pour la ſubſiſtance de ces ridicules Divinités. Quelques Voyageurs, ne pouvant donner d'explication plus raiſonnable à cet aveuglement, ont jugé qu'anciennement la vûe des Malabares avoit peut-être été de leur ôter l'envie de venir chercher leur nourriture dans les Maiſons, en leur fourniſſant de quoi ſe nourrir au milieu des Champs & des Bois.

La loi que les Idolâtres s'impoſent, de ne tuer aucune Couleuvre (51), eſt peu reſpectée des Chrétiens, & des Mahométans. Tous les Etrangers qui s'arrêtent au Malabar, font main-baſſe ſur ces odieux reptiles; & c'eſt rendre ſans doute un important ſervice aux Habitans naturels. Il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement bleſſé, juſques dans les lits, ſi l'on négligeoit de viſiter toutes les parties de la maiſon qu'on habite. On trouve encore une eſpece de Serpens fort ex-

Serpens d'une monſtrueuſe grandeur.

(51) La plûpart des Voyageurs leur donnent ce nom, & d'autres les nomment Serpens, en général.

DESCRIPT. DU MALABAR.

traordinaires, longs de quinze à vingt pieds, & ſi gros qu'ils peuvent avaller un homme. Ils ne paſſent pas néanmoins pour les plus dangereux, parce que leur monſtrueuſe groſſeur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guéres que dans les lieux inhabités. Dellon en vit pluſieurs fois de morts, après de grandes inondations, qui les avoient fait périr, & qui les avoient entraînés dans les Campagnes, ou ſur le rivage de la Mer. A quelque diſtance, on les auroit pris pour des troncs d'arbres, abbattus & deſſéchés. Mais il les peint beaucoup mieux, dans le récit d'un accident, dont on ne peut douter ſur ſon témoignage (52), & qui confirme ce qu'on a lû dans d'autres Relations ſur la voracité de quelques Serpens des Indes.

Ce qu'ils ſont capables d'avaller.

(52) » Pendant la récolte du riz, quelques » Chrétiens qui avoient » été Gentils, étant allés » travailler à la terre, un » jeune Enfant, qu'ils » avoient laiſſé ſeul & » malade à la maiſon, en » ſortit pour s'aller cou- » cher, à quelques pas de » la porte, ſur des feuilles » de Palmier, où il s'endor- » mit juſqu'au ſoir. Ses pa- » rens, qui revinrent fa- » tigués du travail, le vi- » rent dans cet état; mais » ne penſant qu'à prépa- » rer leur nourriture, ils » attendirent qu'elle fût » prête, pour aller l'é- » veiller. Bientôt ils lui » entendirent pouſſer des » cris à demi étouffés, » qu'ils attribuerent à ſon » indiſpoſition. Cepen- » dant, comme il conti- » nuoit de ſe plaindre, » quelqu'un ſortit, & vit, » en s'approchant, qu'une » de ces groſſes couleu-

Schouten donne, à ces Monſtres affamés, le nom de Polpogs. » Ils ont, dit-» il, la tête affreuſe, & preſque ſemblable à celle du Sanglier. Leur gueule & leur goſier s'ouvrent juſqu'à l'eſtomac, lorſqu'ils voyent une groſſe piece à dévorer. Leur avidité doit être extrême, car ils s'étranglent ordinairement, lorſqu'ils dévorent un homme, ou quelque animal; on prétend, d'ailleurs, que l'eſpece n'eſt pas venimeuſe. Il eſt vrai, que nos Soldats, preſſés de la faim, en ayant quelquefois trouvé, qui venoient de crever

» vres avoit commencé à » l'avaller. L'embarras du » Pere & de la Mere fut » auſſi grand que leur » douleur. On n'oſoit irriter la couleuvre, de » peur qu'avec ſes dents » elle ne coupât l'Enfant » en deux, ou qu'elle n'achevât de l'engloutir. » Enfin, de pluſieurs expédiens, on préféra celui de la couper par le » milieu du corps; ce que » le plus adroit & le plus » hardi exécuta fort heureuſement d'un ſeul » coup de ſabre. Mais » comme elle ne mourut » pas d'abord, quoique » ſéparée en deux; elle » ſerra, de ſes dents, le » corps tendre de l'Enfant, & l'infecta tellement de ſon venin, » qu'il expira peu de mo-» mens après.

» Un ſoir, ajoûte Del-» lon, après avoir ſoupé, » nous entendîmes un A-» dive qui crioit ſeul, » proche de notre Maiſon, & d'une maniere » ſi extraordinaire, que » tout le bruit de nos » Chiens ne le fit point écarter. Nous fîmes ſortir nos gens, avec leurs » armes, par précaution » contre les Tigres. Ils » trouverent qu'une Couleuvre avalloit l'Adive, » qu'elle avoit apparemment trouvé endormi. » Ils la tuerent & l'Adive » auſſi. Elle n'avoit pas » plus de dix pieds de » long. *Ubi ſuprà*, page 241.

DESCRIPT. DU MALABAR.

» pour avoir avallé une trop groſſe pie-
» ce, telle qu'un Veau, les ont ouverts,
» en ont tiré la bête qu'ils avoient dé-
» vorée, l'ont fait cuire, & l'ont man-
» gée, ſans qu'il leur en ſoit arrivé le
» moindre mal (53).

Serpens qui ſervent de Chats dans les Maiſons.

Le même Ecrivain en décrit une eſpece, que les Hollandois ont nommé *Preneurs de Rats*, parce qu'ils vivent effectivement de Rats & de Souris, comme les Chats, & qu'ils ſe nichent dans les toits des Maiſons. Loin de nuire aux hommes, ils paſſent ſur le corps & le viſage de ceux qui dorment, ſans leur cauſer aucune incommodité. Ils deſcendent dans les chambres d'une maiſon, comme pour les viſiter; & ſouvent ils ſe placent ſur le plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage, ſans y jetter quelques-uns de ces animaux, pour faire la guerre aux Inſectes qui s'y retirent (54).

Jugement ſur la beauté du Malabar.

Ajoûtons à cette Deſcription du Malabar, le jugement d'un Voyageur, qui en avoit parcouru toutes les Parties. Il ne balance point à le regarder comme le plus beau Pays des Indes Orientales, en-deçà du Gange. Ce n'eſt pas, dit-il, que l'Aſie n'ait quantité de Côtes maritimes, dont l'aſpect eſt charmant; mais,

(53) Tome I. page 483. (54) *Ibidem.*

à ſes yeux, elles n'approchent point de celle du Malabar. On y voit, de la Mer, pluſieurs Villes conſidérables, telles que Cananor, Calecut, Cranganor, Cochin, Porca, Calicoulang, Coylang, &c. On y découvre des Allées, ou plutôt des Bois de Cocotiers, de Palmier, & d'autres Arbres. Les Cocotiers, qui ſont toujours verds & chargés de fruits, s'avancent juſqu'au bord du rivage, où, pendant la marée, les Briſans vont arroſer leurs racines, ſans que les Cocos reçoivent aucune altération de l'eau ſalée. Mais ce ne ſont pas les Bois ſeuls, qui font l'ornement de cette Côte. On y voit de belles Campagnes de riz, des Prairies, des Pâturages, de grandes Rivieres, de gros Ruiſſeaux, & des torrens d'eau pure. De Calecut, & de la Côte Septentrionale qui lui touche, on peut aller vers le Sud, juſqu'à Coylan, par des eaux internes; il eſt vrai, qu'elles n'ont pas aſſez de profondeur pour recevoir de gros Bâtimens; mais elles forment de grands Etangs, des Viviers & des Baſſins pour toutes ſortes d'uſages. Elles nourriſſent une extrême quantité de poiſſon. Les arbres y ſont couverts d'une perpétuelle verdure; & la terre n'eſt pas moins ornée, parce que la gelée,

DESCRIPT. DU MALABAR.

DESCRIPT. DU MALABAR.

la neige, & la grêle n'y flétrissent jamais l'herbe & les fleurs.

* Ordre des Etats qui composent cette Côte.

Les Royaumes de Cananor & de Calecut, continue le même Ecrivain, sont les deux Pays des Indes, qui ont été connus les premiers des Portugais. Celui de Cananor, où la plûpart des Géographes font commencer la Côte de Malabar, est à quatorze ou quinze lieues de Mangalor. Calecut, Siége de l'Empire des Samorins, commence proche de la Riviere de Bergera, au Nord du Royaume de Cananor, & se termine à celui de Cranganor. Sa longueur est de trente à quarante lieues, sur vingt de largeur. Cranganor est entre Calecut & Cochin. Il n'est pas d'une grande étendue: mais depuis que les Hollandois sont en possession de sa Capitale, ils l'ont assez fortifiée pour la rendre capable de résister à toutes sortes d'attaques. Le Royaume de Cochin commence à la Riviere de Cranganor, & finit à cinq ou six lieues au Sud de la Ville de Cochin, qui est sa Capitale. Il renferme, dans sa dépendance, l'Isle de Vaipin. Au Sud de Cochin, on trouve le Royaume de Percatti, ou Porca; & plus loin dans les terres, deux autres petits Royaumes, de nulle considération. Porca finit au Sud du Royaume de Calicoulang, qui

finit de même au Sud de celui de Coylang ; & Coylang s'étend au Sud, juſqu'au Cap de Comorin, Partie la plus Méridionale du Continent des Indes en-deçà du Gange. L'Etat de Coylang n'a pas plus de quinze lieues de longueur. Les Hollandois en ont fortifié la Capitale, avec autant de ſoin que celles de Cochin & de Cranganor, après les avoir enlevées toutes trois aux Portugais ; ſur quoi le même Voyageur admire le bonheur de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, pour laquelle il ſemble que les Portugais euſſent travaillé pendant plus d'un ſiécle, en faiſant bâtir quantité de belles Villes, qui ſont paſſées entre ſes mains, & qui ſont aujourd'hui le fondement de ſa puiſſance. Les hautes Montagnes de Balagate, qu'on découvre de pluſieurs endroits du rivage de ces divers Etats, forment comme un mur de ſéparation, entre la Côte de Malabar, & celle de Coromandel, qui laiſſe l'une au Nord, & l'autre au Sud (55).

DESCRIPT. DU MALABAR.

Bonheur de la Compagnie Holiandoiſe des Indes Orientales.

(55) Gautier Schouten, Tome 1. pages 451 & précédentes.

VOYAGES

DE

GEMELLI CARERI.

INTRODUCT. AVANT toutes ſortes de diſcuſſions ſur les entrepriſes de ce fameux Voyageur, obſervons qu'il eſt preſque le ſeul qui ait fait aſſez de fond ſur ſa propre expérience, pour donner des leçons ouvertes à ceux qui ſeront tentés de faire; après lui, le Voyage du tour du Monde. Loin de lui en faire un reproche, il ſemble qu'il manqueroit quelque choſe à ce Recueil, ſi les regles ne s'y trouvoient pas quelquefois jointes aux exemples; & la réputation de Gemelli Careri devant inſpirer de la confiance pour les ſiennes, on ne fera pas difficulté de les faire ſervir d'Introduction à cet Article, comme elles en ſervent à la Relation de ſes Voyages (56).

(56) Edition de 1727, à Paris, chez Ganeau, ſix Tomes *in* 12.

INTRODUC.

§ I.

Avis, & Routes diverſes, pour le Voyage autour du Monde.

Avis pour ceux qui entreprennent le Voyage du tour du Monde.

IL établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du Monde, ſans exercer quelque commerce ſur la route. S'il ſe chargeoit de groſſes ſommes d'argent, il ſeroit ſans ceſſe expoſé à les perdre avec la vie. S'il prenoit des Lettres de change, peut-être lui arriveroit-il, par la grande diſtance des lieux, de trouver le Correſpondant mort ou hors d'état de payer. Celui, qui employe ſon argent en marchandiſes, eſt exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il ſe procure un moyen naturel de converſer avec toutes les Nations, parce qu'il n'y en a point de ſi barbare, qu'elle ne voye, de bon œil, un Marchand, qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le deſir du gain prenne jamais aſſez de force, pour faire oublier, au Voyageur, que le véritable objet de ſes fatigues eſt de s'inſtruire.

Diverſes routes qu'ils peuvent prendre.

On peut s'embarquer ſur les Vaiſſeaux Européens, qui partent ſouvent pour les Indes Orientales; mais il y a tou-

INTRODUC. Premiere route.

jours du riſque pour la vie, ou du moins pour la ſanté, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuieux, qui tiennent l'eſprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne ſe nourrit que d'alimens corrompus & d'eau infectée; comme il arrive néceſſairement, lorſqu'en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, on paſſe deux fois la Ligne. Cette Navigation peut coûter cent piaſtres, ou juſqu'à deux cens, ſuivant la place qu'on occupe dans le Navire. On peut revenir en Europe, en paſſant par Ormutz, ou par quelqu'autre endroit du Golfe Perſique, & de-là ſe joindre à la Caravane de Perſe qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais ſi l'on ſe propoſe de faire le tour du Monde, il faut paſſer des Indes à la Chine, de-là aux Philippines, d'où l'on ſe rend en Amérique, pour retourner en Europe, par les Ports d'Eſpagne. La meilleure marchandiſe & la moins embarraſſante qu'on puiſſe porter, aux Indes Orientales, eſt le Tabac en poudre, ſoit de Séville ou du Bréſil. Mais, comme il eſt défendu, ſous de rigoureuſes peines, de paſſer ce Tabac ſur les Vaiſſeaux Portugais, Careri conſeille à ceux qui prendront cette voye, de ſe munir de piaſtres, ſur leſquelles, il y a quel-

que choſe à gagner en achetant des marchandiſes de l'Orient. INTRODUCT.

La ſeconde route eſt par Livourne ou par Malte, d'où l'on peut paſſer au Port d'Alexandrie, & de-là remonter le Nil juſqu'au Caire, pour s'embarquer ſur un des deux Vaiſſeaux Mahométans, qui partent chaque année de la Mer Rouge, pour la Mecque. On trouve continuellement, dans cette fameuſe Ville, l'occaſion de ſe rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perſe. Seconde route.

La troiſiéme route & la plus ordinaire, aux Européens, eſt celle de Livourne au Port d'Alexandrette ou d'Alep. Elle ſe fait pour dix piaſtres. Alep offre cinq routes pour Iſpahan. La premiere, par le Diarbek & Tauris; la ſeconde, par la Méſopotamie, en paſſant à Mouſul & Amadan; la troiſiéme par Bagdat & Rengavar; la quatriéme, en traverſant le petit Déſert vers le Midi, & paſſant par Anna Bagdat & Baſſora; la cinquiéme, par le grand Déſert. Mais la derniere n'eſt pratiquée qu'une ſeule fois de l'année, lorſque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des Chameaux. Ils ne ſe mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluies, parce que dans Troiſiéme route.

INTRODUCT. tout autre temps, ces Déſerts arides ſont abſolument ſans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuſes Troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravannes. Ajoûtez qu'on languit des mois entiers, pour attendre que ces Caravannes ſoient formées.

Quatriéme route. La quatriéme route & la plus ſûre eſt celle de Conſtantinople, par l'Allemagne & la Hongrie. Enſuite, il faudroit paſſer la Mer noire, & traverſer la Natolie. Careri ne conſeille point la route de Smyrne, ſi l'on ne trouve la protection d'une forte Caravanne, contre les Voleurs dont elle eſt remplie.

Maniere de tirer du profit de ce Voyage. Ceux qui veulent faire un profit conſidérable ſur les monnoies, dans la route de Turquie & de Perſe, doivent ſe pourvoir de Séquins Vénitiens, d'écus d'or d'Allemagne & de Piaſtres. Les Lettres de change ſont utiles juſqu'en Turquie. A l'égard des Marchandiſes, les plus convenables ſont des coliers de corail rond, de la couleur la plus vive; des draps d'Angleterre & de Hollande; de petites étoffes de Veniſe, des Velours & des Raz de Naples, verds, bleus & rouges; des criſtaux en forme d'olive, qui ſe font à Veniſe, & que les Orientaux achetent fort cher, pour

s'en orner les bras & les jambes; de la Thériaque de Veniſe, qui eſt auſſi fort eſtimée dans tout l'Orient, ſurtout à Iſpahan, où elle ſe troque contre le précieux baume de Perſe, qu'on appelle de la Momie. On feroit une grande fortune, dans cet échange, avec les Eunuques de la Cour; parce que ce Baume étant ramaſſé pour le Roi, ſous leur direction, ils ne manquent point de garder le meilleur. INTRODUCT.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit capital & moins d'incommodité, il faut acheter, à Malte, des yeux & des langues de Serpens pétrifiés, tels qu'on les trouve dans la partie de cette Iſle, où, ſuivant la tradition commune, l'Apôtre Saint Paul raſſembla miraculeuſement & fit mourir tous les Animaux venimeux, dont elle étoit infeſtée. Ces petites pierres, qui ne s'y achetent en gros qu'un ſou piece, ſe vendent en Perſe & dans les Indes juſqu'à deux écus. Le prix en augmente encore à la Chine; » où l'on eſt perſuadé que les Serpens » les plus venimeux ne font aucun mal à » ceux qui portent une de ces langues pé- » trifiées dans une bague, de maniere, » dit-il, que la pierre touche à la chair. Les Emeraudes ſe vendent fort bien, parce que leur couleur plaît aux Maho- Grand profit d'un petit capital.

INTRODUCT. métans ; & les montres de bas prix ne ſont pas moins recherchées.

Maniere de voyager ſans le ſecours du Commerce.

Le meilleur conſeil qu'on puiſſe donner à ceux qui veulent voyager dans l'Orient, ſans le ſecours du Commerce, c'eſt d'apprendre un peu de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qui ne conſiſte ſouvent qu'à connoître, en général, les différens ſymptômes des maladies, à ſçavoir faire une ſaignée, & compoſer quelques médicamens, des ſimples les plus communs, on eſt ſûr d'obtenir de l'eſtime & des careſſes, dans toutes les parties de la Turquie, de la Perſe & des Indes Orientales. Il ſuffit de porter, avec ſoi, une petite proviſion de drogues, dans une boëte un peu curieuſe, & de ne s'arrêter, dans chaque Ville, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour y répandre le bruit de ſon arrivée. L'ignorance des Orientaux, & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de l'Europe, ſont deux ſources de richeſſes pour un Voyageur. Celui qui s'entend à guérir les yeux fait ſa fortune en Perſe, où les maladies de la vûe ſont fort communes.

Careri conſeille, à ceux qui veulent paſſer en Perſe, & dans les Indes, de ne vendre, en Turquie, que le petit Corail, & ſeulement ce qu'il en faut

pour les frais du Voyage ; parce qu'en allant plus loin on gagne beaucoup plus. Les Douanes cauſent peu de diminution. Ces impôts ſont legers, dans les Etats du Grand-Seigneur. Celui qui riſque de frauder les droits n'eſt taxé qu'au double, s'il eſt ſurpris, & ne perd point ſa Marchandiſe. En Perſe, on ne paye rien ; mais les Gardes exigent des préſens, qui ſe meſurent ſur la qualité extérieure des Marchandiſes, ſans qu'on ait l'embarras d'ouvrir ſes coffres. INTRODUCT.

Voyage d'une grande partie du Monde, par terre.

Un Voyageur, qui ſe propoſeroit de faire par terre la plus grande partie du tour du Monde, peut traverſer l'Allemagne, la Pologne, la Moſcovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Ruſſie accorde difficilement le paſſage, à d'autres Marchands que ſes propres Sujets. Ils employent deux ans à ce Voyage, qui les expoſe à d'étranges dangers, dans pluſieurs affreux déſerts & dans des Forêts épouventables ; & ſi leurs Caravannes ne ſont pas fort nombreuſes, ils ne ſont jamais en ſûreté contre les inſultes des Tartares.

Même entrepriſe par l'Occident.

On peut entreprendre auſſi de faire le tour du Monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Veracruz, ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas

INTRODUCT. l'occaſion de la Flotille, ou des Galions, qui ne partent pas tous les ans, il ſera facile de s'embarquer ſur quelque Vaiſſeau d'avis, qui faſſe voile en Amérique ; ou ſur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on paſſe à la Havane, ou à Veracruz. On doit être fourni de piſtoles d'Eſpagne & de piaſtres, ſi l'on n'aime mieux prendre des Lettres de change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent, gagner les frais du Voyage, & revenir plus riches, ont la liberté de prendre diverſes ſortes de Marchandiſes & de bijoux (57). Avec un Adminiſtrateur

*Marchandiſes qu'il y faut porter.

(57) Le but de cette Introduction demande ici quelque détail, fondé ſur l'expérience. Les Marchandiſes doivent être des ſatins unis & travaillés, de couleur céleſtes, ou d'un verd gai-clair, ou couleur de fleur de Mauve, ou gorge de Pigeon, ou gris de perles ; des toiles de même couleur à fond d'or & d'argent ; des rubans à fonds de ſatin, avec des fleurs de différentes couleurs, & d'autres plus communs ; du Velours qu'on appelle doublement friſé, & des toilettes de Velours, mais ſeulement noirs ; des bas de ſoie de couleurs modeſtes ; des bas tranſparens de ſoie retorſe, de toutes couleurs, excepté des noirs ; mais ſurtout, couleur de perles, & de fleur de romarin ; des habits de femmes tout taillés, où dont l'étoffe ne ſoit pas couſue, tels que ceux qui portent, en Eſpagne, le nom de Guardapier, mêmes couleurs que celles des Satins, mais ſurtout gorge de Pigeon & bleu céleſte ; des glaces de Veniſe, ſurtout de trois palmes & demie de hauteur, & larges à proportion, pour les Caroſſes & les Miroirs ; des couvertures d'étoffes de ſoie, remplies de coton, & diverſement travaillées, la couleur, d'un côté, différente de celle de l'autre, avec des franges autour ; de la

fidéle, on peut ſe promettre un profit du triple (58). Enſuite, pour continuer le Voyage juſqu'aux Philippines, & delà au grand Empire de la Chine, on doit s'embarquer ſur le Vaiſſeau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, & qui part réguliérement d'Acapulco le 25 de Mars. Cette route demande des Piaſtres; & les meilleures ſont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les Marchandiſes de l'Europe y ſont peu recherchées, ce que Careri n'attribue pas moins à l'induſtrie des Chinois, qu'à l'abondance de leur Pays: cependant ils aiment les Eſtampes de France & de Flandres, ſimples ou enluminées, les Lunettes, les Téleſcopes, les Microſcopes, les Verres à boire, & d'autres vaſes de criſtal.

Route & ſecours pour le Voyage des Philippines.

La Navigation, du Mexique aux Iſles Philippines, eſt ſi commode, que les

Soie crue, & de la torſe à trois fils, pour en faire des bas; des dentelles blanches & de ſoie noire, à œil de perdrix; des toiles fines & moyennes de France & de Hollande, & toutes ſortes de dentelles de Flandres. A l'égard des Bijoux, il faut principalement des Colliers de Corail rond, gros au moins comme des pois, & du rouge le plus vif; des figures de Notre Seigneur & de Saint Jean, dans l'enfance, en bois bien coloré; le gain en eſt incroyable: des Tabatieres d'argent à reſſort, gravées ou garnies de corail; des Hochets de corail; des Croix de criſtal & de corail noir, &c.

(58) C'eſt à-dire, de trois cens pour cent.

INTRODUCT. femmes les plus délicates l'entreprennent ſans crainte. On a toujours le vent en pouppe, & rarement il devient impétueux. Le prix de l'embarquement eſt entre deux, trois, & quatre cens piaſtres, ſuivant la place que le lit & les marchandiſes occupent dans le Vaiſſeau : mais on eſt diſpenſé de toutes ſortes de frais, lorſqu'on peut obtenir, du Gouverneur Eſpagnol, un Brevet de Capitaine, dans les Troupes qui paſſent tous les ans aux Philippines (59).

Comment on ſe rend à la Chine, & comment on revient.

Il eſt facile enſuite de paſſer, à peu de frais, de Manille à la Chine, ſur des Jonques Chinoiſes, ou ſur les Navires Eſpagnols, qui vont trafiquer dans les Provinces de Fokien & de Canton. Ce Voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent ſe rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate, ou ſur la Côte de Coromandel, trouvent l'occaſion de s'embarquer ſur des Vaiſſeaux François, Anglois, ou Mores, que le Commerce amene ou fait partir conti-

(59) Cet expédient ne peut plus être employé, ſi l'on exécute un Réglement de Philippe V, qui défend que tous les Capitaines & autres Officiers, engagés ſur le Vaiſſeau de Manille, ſoient réformés ou congédiés en arrivant aux Philippines. Le Gouverneur du Mexique y perd encore plus que les Voyageurs, parce qu'ils n'obtenoient cette faveur qu'en lui faiſant un préſent, dont ils étoient rembourſés par leur ſolde.

nuellement

nuellement. On fait ces différentes courſes avec utilité, lorſqu'on emporte, de la Chine, de l'or en lingots, ou des étoffes de ſoie & d'or. Pour ſe rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras, & ſur la Côte de Coromandel, on ne manque point de Vaiſſeaux Eſpagnols ou Mahométans. On eſt ſûr de gagner trente ou quarante pour cent, ſi l'on y porte de l'or en poudre, qui s'achete à Manille, à Malacca, & dans le Royaume d'Achem; & ſi l'on prend enſuite des toiles blanches & peintes de Bengale & de la Côte de Coromandel, on gagne trois pour un, en les portant en Amérique ou en Europe. INTRODUCT.

Profits qu'on peut faire au retour, par différentes voies.

En paſſant par Goa & ces par les Etats du Grand-Mogol, un homme intelligent peut acheter des diamans de Golkonde, des rubis, & d'autres pierres précieuſes, dont le tranſport eſt aiſé par terre; enſuite, des perles à Bender Congo & dans le Golfe Perſique. Il peut s'avancer de-là vers Baſſora, d'où, traverſant le grand Deſert, il ſe rend, par Alep, a Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui, qui voudroit donner plus d'étendue à ſa courſe, iroit par terre du Golfe Perſique à Iſpahan, où il prendroit la voie des Caravannes, pour ſe rendre à Alep par la route de

INTRODUCT. Bagdat, s'il n'aimoit mieux deſcendre, par Tauris, Erivan, & les Provinces de l'Arménie, juſqu'à Trebizonde ſur la Mer noire, & de Trebizonde à Conſtantinople.

On peut faire encore le tour du Monde par les Détroits de Magellan & de le Maire, à l'exemple de ces deux célebres Navigateurs, qui nous en ont ouvert la route, & de pluſieurs Armateurs, Anglois & Hollandois, dont on a déja vû les Relations dans ce Recueil. Mais on n'y voit que des Mers, & d'horribles difficultés à vaincre.

§ II.

GEMELLI CARERI. 1695.

Differentes Courſes, par leſquelles Careri ſe rend à la Chine.

Départ de Bander Abaſſi

Careri arrive à Daman.

PARTONS, avec Careri, de Bander Abaſſi (60), pour arriver, le 11 de Janvier 1695, à Daman, Ville Portugaiſe, ſur la Côte des Indes. Il la place au vingtiéme degré de latitude, quoi-

(60) On paſſe ſur les premieres Courſes de l'Auteur, qui appartiennent, ſuivant le Plan de cet Ouvrage, au Recueil des Voyages par Terre. Il ſuffit de remarquer ici que Careri étoit de Naples, d'une honnête famille, qu'il avoit étudié pour être Avocat, & qu'on le met au nombre des Voyageurs les plus judicieux & les plus éclairés. Nous avons deux Editions de ſon Ouvrage en François.

que la plûpart des autres Voyageurs la mettent à vingt & un degrés & quelques minutes. Elle eſt ſituée, dit-il, ſur la rive gauche d'une riviere de même nom, & le petit nombre de ſes Habitans n'empêche pas qu'elle ne ſoit diſtinguée par ſa beauté. Elle eſt bâtie à l'Italienne, & partagée dans ſa longueur par trois grandes rues paralleles, traverſées de quatre autres avec la même régularité. La plûpart de ſes Maiſons ſont accompagnées d'un grand Jardin. L'air y eſt excellent. On y reſpire le matin une délicieuſe fraîcheur, qu'on ne ſent point à Goa, qui eſt plus au Sud; quoique ſur toute cette Côte, le Printems & l'Eté arrivent dans le même temps. Cette Ville a quatre bons Baſtions à la moderne; mais elle eſt mal fournie d'artillerie. Sa figure eſt irréguliere, & ſon circuit d'environ deux milles. Au lieu de Foſſé, du côté du Levant & du Midi, elle n'a qu'un retranchement de quatre pieds de hauteur. Des deux autres côtés, un bras de la Riviere baigne le pied des murs. On y entre par deux portes, dont l'une eſt à Pont levis.

GEMELLI CARERI. 1695.

Deſcription de cette Ville.

Daman eſt défendue par une bonne Garniſon. Le Roi de Portugal y entretient un Gouverneur, & quelques Officiers qui prennent ſoin de ſes revenus.

GEMELLI CARERI. 1695.

Les Habitans ſont des Portugais nés dans les Indes, d'un Pere blanc & d'une Mere noire, avec un aſſez grand nombre de Gentils & de Mores, auſquels l'exercice public de leur Religion eſt interdit. Les Jéſuites, les Recollets & les Auguſtins y ont de fort belles Maiſons. Sur l'autre bord de la Riviere, on voit l'ancienne Ville de Daman, qui n'eſt plus qu'un amas de miſérables cabanes, habitées par des Gentils & des Mores de divers métiers. Le Port eſt entre les deux Villes; mais il ne peut recevoir les Vaiſſeaux & les Barques mêmes qu'avec la haute marée, & le Courant du reflux y eſt ſi rapide, qu'il eſt impoſſible alors d'y entrer, même à la rame. L'entrée du Port a pour défenſe du côté du vieux Daman, un petit Fort à trois Baſtions, qui ſont munis d'une aſſez bonne artillerie. Vers le Nord, on découvre un petit Bourg, habité par des Chrétiens noirs; & plus loin, un Village de Gentils.

Pendant le ſéjour que Careri fit à Daman, il ne put réſiſter à la curioſité de voir Surate, qui n'en eſt qu'à ſoixante & dix milles. Enſuite ayant rémis à la voile pour Baçaim, à quatre-vingt milles de Daman, il paſſa le lendemain devant le Fort de Trapour, aſſez habité pour contenir deux Couvens. A dix mil-

les de Trapour, les Portugais ont un autre Fort, nommé *Aſeri*, qui paſſe pour imprenable, par ſa ſituation ſur le ſommet d'une Montagne, où rien ne le commande, & par la difficulté du chemin, qui eſt taillé obliquement dans le Roc. Sa Garniſon n'a preſque pas d'autres armes, qu'un gros amas de pierres, avec leſquelles on eſt perſuadé qu'elle peut ſe défendre contre une armée, en les jettant du ſommet de la Montagne (61). De-là, Careri paſſa devant le Fort & le Village de Magn, qui ſont ſuivis de pluſieurs autres lieux habités, après leſquels il vit l'Iſle de la Vache, d'environ trois lieues de tour. La nuit ſuivante, ſon Vaiſſeau mouilla devant le Canal, qui eſt formé par l'Iſle de Salſette & la Terre-ferme de Baçaim. Cette Ville, dont les Portugais ſont en poſſeſſion depuis plus de deux cens ans, n'a pas moins de trois milles de circuit. Elle devoit avoir huit Baſtions, dans ſon ancien plan; mais la plûpart ſont demeurés imparfaits. Les murailles ont un ſimple terreplein, du côté du Nord, & ſont encore moins défendues du côté du Sud, parce qu'il eſt moins expoſé aux attaques de l'Ennemi. Baçaim étoit alors dépeuplée par la peſte,

GEMELLI CARERI. 1695.

Fort de Trapour & d'Aſeri.

Baçaim & ſa ſituation.

(61) Careri, Tome III, pages 43 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1695.

dont les ravages n'y avoient ceſſé que depuis peu d'années : mais ſes rues ſont larges & régulieres, & l'on y voit quantité de belles maiſons. Son Port eſt à l'Eſt, fermé par l'Iſle & la Terre-ferme. Il y a, dans cette Ville, un Tribunal ſupérieur, auquel on appelle de tous les Tribunaux particuliers de la Côte Septentrionale. Le Général des Troupes Portugaiſes y fait auſſi ſa réſidence ; & ſon autorité, qui s'étend ſur tous les Officiers Militaires de la même Côte, lui fait donner le titre de Général du Nord (62). A quinze milles autour de Baçaim, on ne rencontre que des Maiſons de plaiſance & des Jardins agréables, où les cannes de ſucre & les meilleurs fruits ſont en abondance. Ce ſecours eſt néceſſaire aux Habitans, contre les chaleurs inſupportables du Pays, & ſurtout pour ſe garantir du *Carazzo*, maladie peſtilentielle, qui infecte ſouvent cette Contrée, juſqu'à dépeupler, en peu d'heures, des Villes entieres. Quoique le Tribunal de Baçaim tienne le premier rang ſur la Côte, il eſt ſi mal pourvû de Juriſconſultes, que les Religieux de la Ville, apprenant que Careri étoit de cette profeſſion, lui propoſerent de le marier avec une jeune perſonne,

Carazzo, eſpece de peſte & ſes effets.

(62) Page 43.

riche de vingt mille piaſtres, pour être l'Avocat des Couvens & de la Nobleſſe, Office qui devoit lui faire d'ailleurs un revenu conſidérable : mais, cent mille piaſtres, dit-il, n'auroient pas eu le pouvoir de le faire renoncer à ſa Patrie pour le reſte de ſes jours (63). GEMELLI CARERI. 1695.

L'Iſle de Salſette, qui eſt ſituée devant Baçaim, lui auroit inſpiré peu de curioſité, ſi, depuis ſon arrivée aux Indes, il n'eût entendu parler du Temple de Canarin, dans des termes qui lui en avoient fait prendre une fort haute idée. Comme la vûe de ce Monument ne ſervit qu'à l'augmenter, c'eſt à lui-même qu'il faut laiſſer peindre ſon admiration & les circonſtances de ſon Voyage. Iſle de Salſette.

Ce Pagode, dit-il, ou ce Temple eſt une des plus grandes merveilles de l'Aſie. On croit que c'eſt un ouvrage du grand Alexandre, parce que le travail en eſt ſi ſurprenant, qu'il ne peut être attribué qu'à lui. Ce qui m'étonne beaucoup, c'eſt qu'il ait échappé, juſqu'à moi, aux recherches de tous les Européens, ſurtout à celles d'un Voyageur auſſi curieux que Pietro della Valle ; car il eſt moins étonnant que Tavernier, qui trafiquoit des pierreries & qui voyageoit

(63) Page 50.

GEMELLI CARERI. 1695.

en Marchand, ait eu peu d'ardeur pour les Antiquités de l'Asie.

Voyage de Gemelli au Temple de Canarin.

Je voulois me rendre à *Tana*, pour me faire conduire de-là au Temple; mais quelques amis me conseillerent de prendre par *Deins*, comme la plus commode des deux routes. Leur avis me fit passer, dans une barque, au Village de Gormandel, qui est situé dans l'Isle, & dont les maisons sont bâties sur les deux revers d'une Montagne. De-là, continuant de suivre le Canal, j'arrivai au Village de Deins, éloigné de Baçaim, d'environ six milles. L'Agent des Religieuses de Sainte Monique de Goa, auxquelles ce Village appartient, n'ayant pû me procurer les commodités qu'on m'avoit fait espérer, je fus obligé de me contenter d'un mauvais Cheval, sur lequel je me mis en route, accompagné d'un seul Gentil, au travers d'une Montagne remplie de Singes, de Lions, de Tigres, & de Bêtes venimeuses. En passant dans un Village où je me proposois de manger, je ne trouvai qu'un peu de riz à demi bouilli dans de l'eau simple. Ce Village étoit composé de quatre cabanes, dans l'épaisseur d'un Bois. Je vis, dans la route, des Oiseaux fort extraordinaires; les uns tout-à-fait verds, & de la grosseur d'une Grive; d'autres

Route qui l'y conduit.

plus gros, & fort noirs, avec la queue d'une prodigieuſe longueur ; d'autres rouges & verds, de la groſſeur d'une Tourterelle ; enfin quantité d'eſpeces différentes, qui ne ſont pas connues en Europe. Après avoir fait huit milles dans cette ſolitude, j'arrivai au pied d'une fort grande Roche, où je quittai mon Cheval, pour monter à la ſuite de mon Guide. C'eſt au ſommet, du côté de l'Orient, qu'eſt taillé le grand Temple (64). CEMELLI CARERI. 1695.

Careri en donne la deſcription. Il rencontra d'abord deux grands pilaſtres, de vingt palmes de hauteur, dont le premier tiers eſt quarré, le ſecond octogone, & le plus haut tout-à-fait rond. Leur diamétre eſt de ſix palmes, & leur diſtance mutuelle de quinze. Ils ſont à huit pieds de la Roche, faits tous deux pour ſoutenir une pierre de quarante-quatre palmes de longueur, & large de huit, ſur quatre de groſſeur. Ce Portique conduit dans une eſpece de grande Salle, longue de quarante palmes, & taillée dans la Roche même, au bout de laquelle on trouve trois portes, dont celle du milieu a quinze palmes de hauteur, ſur huit de largeur, & les deux autres quatre palmes en quarré. Elles Merveilleuſe deſcription de ce Temple.

(64) Pages 57 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1695.

menent dans un lieu plus bas. Au-deſſus de ces portes eſt une grande corniche de la même pierre, large de quatre palmes ; & ſur cette corniche, à trente palmes de hauteur, on voit d'autres portes taillées dans le Roc. A la même hauteur, on diſtingue trois petites Grottes, toutes d'environ ſix palmes, où l'on entre par trois portes, dont celle du milieu eſt la plus grande. Il eſt aſſez difficile de comprendre à quoi ces ouvrages ont pû ſervir.

Grottes ſans nombre, qui lui ſervent d'Avenues.

Careri, s'étant avancé dix pas vers la droite, vit une autre Grotte, ouverte des deux côtés, longue de vingt-quatre palmes & large de quinze, élevée en dôme, de dix palmes de diamétre, & de quinze de hauteur, avec une corniche quarrée. La premiere Idole, qu'il y apperçut, eſt taillée dans le Roc, à demi relief. Elle tient dans la main quelque choſe, qu'il eut peine à diſcerner. Le bonnet, dont elle a la tête couverte, reſſemble à celui du Doge de Veniſe. En s'approchant, Careri vit, près d'elle, deux Statues, en poſture ſoumiſe, dont les bonnets ont la forme d'un pain de ſucre. Plus haut, c'eſt-à-dire, au-deſſus de leurs têtes, il diſtingua deux petites Figures, taillées auſſi dans le Roc, de la forme dont on peint

les Anges en l'air ; & plus bas, deux autres, qui tiennent un bâton ſur les mains. Deux enfans, qui ſont à leurs côtés, ont les mains jointes, comme s'ils étoient en priere, & portent, ſur leurs épaules, une eſpece de bâton. Proche du même lieu, on trouve, dans une autre Grotte, un ſecond dôme d'une ſeule pierre, & de la même forme que le précédent ; mais le ſommet en eſt rompu. Careri ſe ſeroit imaginé que ces deux Grottes avoient pû ſervir de tombeaux à quelques anciens Gentils, s'il eût appeçu la moindre ouverture, par laquelle on eût pû faire entrer, ou leurs corps, ou leurs cendres : mais il vérifia, par ſes recherches, que les pierres ne ſont pas creuſes. Autour de la ſeconde Grotte, il vit quatre grandes Figures, de demi relief, qui tiennent dans la main gauche une eſpece d'habillement. Elles ont, à leurs pieds & ſur la tête, les mêmes ſortes de bonnets & les même petites Figures que les précédentes. Vis-à-vis de cette Grotte, on trouve, dans une autre, trois petites Figures aſſiſes, & ſix autres fort grandes, avec trois moyennes, qui ſont debout toutes neuf, & travaillées de la Roche même ; mais celle du milieu a dans la main gauche un arbre chargé de fruit.

CEMETERI CARERI. 1695.

GEMELLI CARERI. 1695.

De l'autre côté, on diſtingue ſeize Figures, toutes aſſiſes, avec les mêmes bonnets ſur la tête, & les mains croiſées ſur l'eſtomac. Une des ſeize a, près d'elle, deux petites Figures debout, & deux autres au deſſus.

En avançant vers le Septentrion, à peu de diſtance de la derniere Grotte, on en trouve une autre, de huit palmes dans toutes ſes dimenſions, qui contient une eſpece de lit, de la même pierre. Sur la façade, on voit une Statue aſſiſe, les jambres croiſées à la maniere des Orientaux, les mains jointes ſur l'eſtomac; & une autre debout, qui tient une branche d'arbre chargée de fruits, & ſur la tête de laquelle on diſtingue deux Enfans aîlés. Au-delà de cette Grotte, ſur la même façade, qui s'étend plus de ſoixante palmes au dedans de la Roche; on trouve deux Statues aſſiſes de même, avec leurs mains ſur l'eſtomac & leurs bonnets en tête. Deux autres, qui ſont debout, paroiſſent n'être là que pour les ſervir.

Entrée du Temple.

Mais toutes ces Grottes & ces Figures ne ſervent que d'avenües au fameux Temple de Canarin. On y entre par une ouverture de quarante palmes, taillée dans une façade de la même pierre, qui en a quatre-vingt de longueur. Sur la

droite de l'entrée, on trouve une Grotte ronde, de plus de cinquante & une palmes de circuit, environnée de Statues, les unes aſſiſes, les autres debout, dont une ſeule eſt plus grande que toutes les autres. Cette Grotte s'éleve en dôme, ſur la ſurface duquel on voit, en relief, pluſieurs caracteres qui paroiſſent inexplicables. En entrant dans le premier Veſtibule du Temple, qui a cinquante palmes en quarré, on rencontre de chaque côté, une colomne de ſoixante palmes de hauteur avec ſes chapiteaux, & de ſix de diamétre. Celle, qui ſe préſente à droite, offre deux Lions, avec un bouclier à côté; & l'autre offre deux Statues. Après avoir paſſé ces deux colomnes, on trouve, ſur la gauche, à l'entrée d'une Grotte, deux grandes Statues debout, qui ſe regardent mutuellement. Plus loin, on apperçoit, du même côté, deux autres Statues, d'une grandeur prodigieuſe, & une troiſiéme ſur la droite; toutes debout, avec pluſieurs petites Figures autour d'elles. Une Grotte voiſine, qui a vingt-quatre palmes en quarré, n'offre rien de curieux. Du côté droit, où ſont les Lions, ſans autre Statue, on voit deux grands vaſes, ſur des pieds d'une grandeur proportionnée.

GEMELLI CARERI. 1695.

Colomnes & figures.

GEMELLI CARERI. 1695.

De-là, on passe dans un autre endroit, par trois portes égales, de trente palmes de hauteur, sur huit de largeur; excepté que celle du milieu n'a point d'élévation sur le terrein, & que celles des côtés en sont élevées de cinq palmes. L'espace intérieur offre quatre colomnes, travaillées de la Roche même, hautes de douze palmes, entre l'espace des cinq fenêtres, qui donnent du jour au Temple. A la droite de l'entrée, on distingue quelques lettres inconnues à Careri, que le temps a rongées, comme le reste de l'ouvrage. Outre diverses petites Figures, qui se présentent sur les côtés, on voit debout deux Statues giganteſques, qui ont la main droite ouverte, & un habit dans la gauche. Elles ont les mêmes bonnets que toutes les précédentes, & des pendans d'oreille à l'Indienne.

Caractetes inconnus à Careri.

A l'entrée même du Temple, dont la porte a quinze palmes de haut, sur huit de large, on trouve, sur la droite, quatre Statues debout, dont l'une représente une Femme, avec une fleur à la main, & douze plus petites, les unes assises, les autres debout, tenant aussi quelque chose dans les mains, qu'elles ne laissent pas d'avoir croisées sur l'estomac. A la gauche, on voit quatre autres

Ce qu'il voit dans le Temple.

Statues, deux desquelles sont de Femmes, avec de grands anneaux aux pieds, & seize petites Statues aux côtés, les unes assises, les autres debout, dans la même posture que les précédentes. La porte même en offre deux grandes, & deux autres vis-à-vis, avec trois petites, qui sont debout. Sur le ceintre de la porte, est une fenêtre de quarante palmes de largeur, c'est-à-dire, aussi large que le Temple même, avec une pierre au milieu, en maniere d'Architrave; & cette pierre est soutenue, en dedans, par deux colomnes octogones. Dans l'intérieur, à gauche, on voit encore une Inscription, en caracteres aussi peu connus que la premiere. GEMELLI CARERI. 1695.

Le Temple est en voûte; & sa largeur, comme on l'a déja fait observer, est de quarante palmes, sur cent de longueur. Il s'arrondit à l'extrêmité. Trente-quatre colomnes, outre celles de l'entrée y forment trois especes de Nefs. Dix-sept ont des chapiteaux, & des figures d'Eléphans au-dessus. Les autres n'ont de remarquable, que leur figure octogone. L'espace, qui reste entre les colomnes & la roche, c'est-à-dire, la largeur des Nefs de chaque côté, est de six palmes. Sa forme.

Tout ce qu'on a décrit jusqu'à pré-

GEMELLI CARERI. 1695.

ſent, eſt taillé dans le Rocher même, ſans addition d'aucune autre matiere aux Statues, & ſans la moindre partie qui puiſſe ſe détacher. Sur le plan du Temple, on voit quantité de pierres taillées, qui ſervoient peut-être de degrés à quelque Edifice. Careri, étant ſorti de ce lieu myſtérieux, monta quinze marches, taillées dans le roc, & & trouva deux Citernes d'aſſez bonne eau de pluie. Après avoir monté encore, au double de cette hauteur, il trouva une Grotte, de ſeize palmes en quarré, d'où l'on paſſe dans une autre, de même grandeur; & de cette derniere, dans une troiſiéme, de douze palmes. Il vit, dans la premiere, une fenêtre taillée dans la pierre même; & deux colomnes, près d'une petite Citerne.

Suite des Grottes, & d'autres lieux myſterieux.

Autre Temple.

A peu de diſtance de ces Grottes, ſon Guide lui fit remarquer un autre Temple, précédé d'une belle Place, autour de laquelle regne une eſpece de Parapet, ſur lequel on peut s'aſſeoir, avec une Citerne au milieu. On entre ſous la premiere voûte, par cinq portes taillées dans le roc, entre leſquelles on trouve d'abord quatre piliers octogones. Toutes ces portes, à l'exception de celle du milieu, ſont élevées de deux palmes au-

deſſus du rez-de-chauſſée. Des deux côtés de la voûte, qui eſt auſſi longue que le Temple même, on voit pluſieurs Statues. Celles du côté gauche ſont aſſiſes, & celles de l'autre côté ſont debout. Toute la façade offre auſſi quantité de ces Statues aſſiſes & debout. GEMELLI CARERI. 1695.

On entre de-là, dans le Temple, par trois portes, dont celle du milieu a douze palmes de hauteur, ſur ſix de largeur; & celles des côtés, deux palmes de moins dans ces deux dimenſions. Tout l'eſpace du Temple eſt de ſoixante palmes en quarré; mais, par une aſſez étrange diſproportion, il n'en a que douze de hauteur. Aux deux côtés, & dans la partie intérieure de l'entrée, on voit plus de quatre cens Figures, grandes & petites, aſſiſes & debout. De celles qui ſont debout, à droite, deux ſont beaucoup plus grandes que les autres; comme celle qui occupe le milieu du fond, & qui eſt apparemment l'Idole principale, & une autre à gauche, qui eſt debout auſſi. Mais elles ſont toutes en aſſez mauvais état, & fort altérées par le temps. A chaque côté du Temple eſt une Grotte, de quatorze palmes en quarré; chacune, avec un petit mur en dedans, de la hauteur de deux palmes.

CEMELLI CARERI. 1695.

Après avoir monté dix marches, du côté du Nord, on trouve une grande Grotte, qui en contient une plus petite. A la droite, on en voit une autre, qui en renferme auſſi une petite, avec ſon petit mur. La grande a vingt palmes de long, ſur dix de large; & la petite en a dix en quarré. Toutes ces Grotes ont leurs petites Citernes. Plus loin, ſur la droite, on en trouve une autre, de la même grandeur, avec deux autres colomnes au-devant, deux petites Grottes & trois Citernes; une à droite & les deux autres à gauche. Enfin, l'on paſſe encore dans une autre, qui eſt contigue à celle-ci, & qui en renferme une petite, avec ſa Citerne. Careri juge que tous ces lieux ſecrets peuvent avoir été les habitations des Prêtres du Temple, qui menoient, dans ces lieux, une vie ſolitaire & pénitente.

Divers autres Monumens.

En deſcendant quinze marches, taillées dans le Roc, on arrive dans une Place de trente palmes en quarré; au bout de laquelle on apperçoit un petit Temple, où l'on entre par trois portes, dont les eſpaces ſont taillés en forme de pilaſtres. Sur la gauche, on rencontre quatre Statues, deux aſſiſes, & deux debout. La droite offre une petite Grotte ouverte, & un autre Temple, précédé

d'une Citerne, dans lequel on entre par une porte de dix palmes de hauteur, ſur ſix de large, après avoir paſſé d'abord par une eſpace de quarante palmes en quarré, qui a, ſur la droite, une petite Chambre fort obſcure, de douze palmes. Toutes les parties de ce Temple ſont un peu ſombres. Il s'éleve, dans le milieu, en dôme, de quinze palmes de hauteur. On deſcend encore cinquante marches; après leſquelles on trouve une Place unie, taillée dans le Roc, qui n'eſt pas fort dur en cet endroit, & huit piliers octogones, de douze palmes de hauteur, qui laiſſent neuf eſpaces, pour monter par cinq degrés dans une Grotte. On voit, à gauche, dans cette place, une grande Idole aſſiſe, la tête découverte, & deux autres grandes Statues debout, entourées auſſi de pluſieurs petites. On entre enſuite dans ce Temple, par trois portes, hautes de douze palmes, & larges de ſix, avec deux fenêtres au-deſſus. Il a cent palmes de long, ſur cinquante de large; & par un autre défaut de proportion, il n'en a que dix de hauteur. Une voûte, qui regne autour, en forme de collatérale, eſt ſoutenue par dix pilaſtres quarrés. Elle donne entrée dans quatre Grottes, qui, joint à ſept de la façade, & du côté

GEMELLI CARERI. 1695.

de ce lieu, beaucoup de ſurpriſe & d'admiration ; mais il n'oſe ſe livrer à ſes conjectures. Proche du Village de Canarin, qui donne ſon nom au Temple, ou plutôt à cet amas de Temples, on lui fit voir un autre Rocher de cent pas de circuit, dont le deſſous n'eſt pas moins rempli de Grottes & de Citernes. Du côté de l'Orient, devant la Grotte principale, il vit une grande Idole, aſſiſe ſur ſes jambes croiſées. GEMELLI CARERI. 1695.

L'Iſle de Salſette, qui renferme ces merveilleux reſtes de l'Antiquité, a vingt milles de long, quinze de large, & ſoixante & dix de tour. Comme elle eſt fort baſſe, on s'eſt ſervi de la Mer pour y faire pluſieurs Canaux. Cependant elle ne manque pas de Montagnes & de Bois. Son terroir produit en abondance des Cannes de ſucre, du Riz, & la plûpart des fruits de l'Inde. Elle n'eſt ſéparée, de la petite Iſle Angloiſe de Bombay, que par un Canal, qu'on paſſe à pied ſec dans la baſſe marée. Le ſoin, que les Anglois ont apporté à ſe fortifier dans cette Iſle, n'a pas permis aux Por- Deſcription de l'Iſle de Salſette.

vrage au grand Alexandre, qui étoit, dit-il, de cette Religion là. Il ne ſçait, dit il encore, quel jugement en portent les Portugais, qui doivent le bien connoître, puiſque les Vicerois de Goa viennent ſouvent le viſiter : mais il croit qu'ils n'en peuvent rien dire de vrai. *Ibid.* pages 64 & 70.

GEMELLI CARERI. 1695.

tugais de laiſſer Salſette ſans défenſe. Ils y ont les Fortereſſes de Bandora & de Verſava, & cinq autres petits Forts aux environs de Tana. Les Inſulaires qui ſont un mêlange de Gentils, de Mores & de Chrétiens, vivent dans une extrême pauvreté, par la tyrannie de leurs Maîtres, auſquels ils ſont forcés de donner non-ſeulement toutes les productions de leurs Terres, mais le fruit même de leur induſtrie & de leur travail. Ils ſont renommés par la fabrique de leurs toiles, qui fourniſſent aux Portugais le plus beau linge qu'ils ayent dans les Indes. Leur habillement conſiſte dans un linge, dont ils ſe couvrent le milieu du corps, & dans une petite camiſole qui ne paſſe pas le nombril. On compte, dans l'Iſle, trois Couvens (67); mais les Jéſuites en poſſedent la meilleure partie, c'eſt-à-dire, preſque toute la pointe qui regarde l'Orient & le Canal de Baçaim (68).

Mort tragique de Machado Brito, Amiral Portugais.

Avant le départ de Careri, on apprit, à Baçaim, la mort tragique d'Antonio Machado de Brito, Amiral de la Flotte Portugaiſe, & célebre par un grand nombre de victoires, qu'il avoit remportées ſur les Arabes de Maſcate. Cette

(67) Dominiquains, Auguſtins & Cordeliers.
(68) Page 76.

nouvelle affligea ſenſiblement Careri, qui ſe ſouvenant d'avoir reçu divers bienfaits de ce grand homme, dans un Voyage qu'il avoit fait avec lui, de Madrid à Genes, en 1689, s'en étoit promis beaucoup de protection dans les Indes. Il demande la permiſſion de ſatisfaire, en deux mots, ſa reconnoiſſance & ſa douleur. Machado, dit-il, étoit la terreur des Mores & des Arabes. Il fut regretté de tout le monde; & ſes Ennemis mêmes ne purent lui refuſer de l'admiration, après lui avoir donné la mort par un lâche aſſaſſinat (69). GEMELLI CARERI. 1695.

(69) Cet événement mérite d'être rapporté, parce qu'il ne ſe trouve que dans Careri. Brito s'étoit attiré, par quelques indiſcrétions de langue, la haine de la Nobleſſe de Goa, ſur tout celle des Melos, famille illuſtre & puiſſante. Ses Ennemis conſpirerent contre ſa vie, au nombre de cinquante. Après avoir concerté la maniere, le lieu & le temps de l'aſſaſſinat, ils firent pluſieurs meurtrieres, dans les Maiſons du Quartier, & dans la Paroiſſe même de Saint Pierre. L'Amiral ne pouvant ſoupçonner de perfidie des ames nobles, quoiqu'on l'eût averti de s'en défier, ſortit ſeul dans ſon Palanquin, accompagné d'un ſeul Eſclave, qui portoit ſon Palanquin. On lui tira, d'une fenêtre, un coup de fuſil, qui ne lui fit qu'une legere bleſſure. Il ſortit de la Voiture; & prenant le tabac qu'il avoit entre les doigts, il demanda fierement à qui l'on en vouloit. A toi, repond t Triſtan de Melo, en ſortant de la Maiſon, & déchargeant ſur lui un gros mouſqueton. L'Amiral évita le coup en baiſſant le corps; & mettant l'épée à la main, il pouſſa cinq botes à ſon Ennemi, mais inutilement, parce que Triſtan étoit couvert d'une côte de maille; ce qui l'obligea de lui donner un grand coup ſur la tête, & de lui couper le viſage d'un

GEMELLI CARERI. 1695.

Careri partit de Bacaim, & mouilla quatre jours après, devant Chaul, autre Ville Portugaiſe, ſituée dans une Plaine, à ſix milles de la Mer, ſur le bord d'une Riviere, que la marée rend capable de porter toutes ſortes de Vaiſſeaux juſqu'au Port. Elle eſt défendue

Ville de Chaul.

revers, qui le fit tomber. Il le prit par les cheveux, & lui mit les pieds ſur la gorge, comme pour lui enfoncer ſon épée dans le ventre. Triſtan lui demanda la vie, qu'il lui accorda généreuſement. Dans le même temps le fils de Triſtan ſortit avec un autre Mulâtre, & tous deux ils tirerent ſur l'Amiral, deux de coups de mouſqueton, qui lui mirent pluſieurs balles dans le corps. Cependant, il demeura ſur pied & ſe tint en défenſe. Auſſi-tôt, un Eſclave, s'avançant par derriere, lui perça le côté d'une zagaie: mais ce Miſérable ne le porta pas loin, car l'Amiral lui ouvrit le ventre d'un coup de revers, dont il mourut la nuit ſuivante. Machado, qui commençoit à perdre ſes forces, rentra dans ſon Palanquin. Un Prêtre, du nombre des Aſſaſſins, ſortit encore avec un mouſqueton, pour l'achever: mais le voyant prêt à rendre l'ame, il lui demanda s'il vouloit ſe confeſſer. Machado rejetta généreuſement ſes offres; & voyant venir un Dominiquain, pour lui donner le même ſecours, il lui ferra la main, en prononçant ces mots; que le ſang de Jeſus-Chriſt me ſoit propice! Il expira auſſitôt. On lui trouva trente balles dans l'eſtomac. Tout le Monde, admirant ſon courage, demeura perſuadé qu'il avoit plus d'eſprits vitaux, que les autres hommes, puiſqu'avec tant de bleſſures, il avoit eu peine à mourir. Les Soldats de Marine, qui étoient preſque tous embarqués, pour mettre à la voile le jour ſuivant, accoururent pour vanger leur Chef: mais un Officier leur ordonna de la part du Roi de s'arrêter, & Triſtan de Melo eut le temps de ſe faire porter, ſur les bras de deux Noirs, au Palais de l'Archevêque, azyle inacceſſible, aux Officiers de la Juſtice. *Ibid. pages 82 & précédentes.*

par

par divers ouvrages, comme l'entrée du Port l'eſt par le Fort de *Morro*, bâti ſur une Montagne qui la commande. Mais le territoire de Chaul ne s'étend pas plus de ſix milles en longueur. Depuis cette Ville juſqu'à Goa, on compte environ deux cens cinquante milles, & toute cette Côte étoit alors ſoumiſe au fameux Sevagi, dont on a lû la fortune & les exploits dans une autre partie de cet Ouvrage. Le Vaiſſeau, qui portoit Careri, s'étant rangé ſous le Pavillon d'une Flotte Portugaiſe, qu'il avoit rencontrée à Baçaim, arriva heureuſement avec elle, au Port de Goa. GEMELLI CARERI. 1695.

Cette grande & magnifique Ville étoit alors peu differente de l'état qu'on a repréſenté dans les dernieres peintures de la décadence des Portugais; & Careri n'en rapporte rien, que pluſieurs autres Voyageurs n'euſſent obſervé avant lui. Mais après y avoir ſatisfait ſa curioſité, pendant quelques ſemaines, il ne put réſiſter à celle de voir le Camp du Grand-Mogol, qui étoit alors à Galgala. En vain ſes amis lui expoſerent les difficultés & les fatigues de ce Voyage, dans un Pays Idolâtre ou Mahométan, & rempli de Montagnes fort rudes, où ſa vie devoit être expoſée à mille dangers. Il prit un Canarin, pour le Etat où Careri trouve Goa.

GEMELLI CARERI. 1695.

transport de ſes proviſions, & quelques uſtenciles néceſſaires, ſur la route, avec un Indien de Golconde, qui ſçavoit pluſieurs Langues, pour lui ſervir d'Interprete.

Voyage qu'il entreprend au Camp Mogol de Galga'a.

Il paſſa de l'autre côté du Canal, dans le Pays de Viſapour, dont le Grand-Mogol étoit alors en poſſeſſion. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'un Armenien & un More, qui s'étoient joints à lui, trouverent le moyen de faire tranſporter leur bagage. Il fallut s'arrêter long-tems dans une cabanne abandonnée. Enfin les trois Voyageurs contraignirent quelques Gentils à leur rendre ce ſervice juſqu'au Village *d'Arcolna*. Ils y paſſerent une nuit fort incommode, ſous des Cocotiers, ſans ceſſe troublés par les tambours & les cris des Idolâtres qui célébroient la fête de Siminga, c'eſt-à-dire, de la pleine Lune. Le lendemain, ils furent obligés d'employer le bâton, pour ſe faire ſervir des Gentils, que l'argent, ni les prieres, ne pouvoient mettre en mouvement, mais qui ſe laiſſerent charger, comme des Anes après avoir été bien battus (70).

Arcolna.

Ponda & ſon Temple.

Laiſſons à Careri, l'honneur de cette narration. La chaleur étoit ſi violente, qu'il falloit ſe repoſer preſqu'à chaque

(70) *Ibid.* page 153.

moment, & ſe rafraîchir avec des Melons & des fruits du Pays. Nous arrivâmes, le premier jour à Ponda, Ville éloignée de douze milles. Un fameux Temple s'y attira notre curioſité. On entre dans la cour par un Pont couvert, & l'on y monte par deux Eſcaliers. A droite elle préſente un Edifice octogone, environné de ſept rangs de petites colomnes, avec leurs chapiteaux, & de petites arcades dans l'intervalle, dont l'une ſert d'entrée. On voit, à gauche, un Bâtiment tout ſemblable, mais qui n'eſt point encore achevé. La rue eſt entourée de Boutiques, qui forment un Marché perpétuel. C'eſt au fond de cet eſpace, qu'on découvre le Temple. On entre d'abord dans une eſpece de Veſtibule, plus long que large, dont le toît eſt ſoutenu, de chaque côté, par ſix colomnes, & qui eſt environné de bancs, où l'on a la liberté de s'aſſeoir. De-là on paſſe dans une ſeconde Salle, un peu moins grande; & ſur la droite, on trouve le Temple, qui n'eſt qu'une Chambre fort bien peinte, & remplie de diverſes Figures, dont la tête eſt couverte d'une eſpece de Thiare. La principale a quatre mains: des deux premieres elle tient un bâton, de la troiſiéme un miroir; & la quatriéme eſt ap-

GEMELLI CARERI. 1695.

GEMELLI CARERI. 1695.

puyée ſur ſa hanche. On voit, à ſon côté, pluſieurs Figures de femmes, qui portent, ſur la tête, cinq vaſes les uns ſur les autres. Le reſte du ſpectacle conſiſte dans un grand nombre de Monſtres, tels que des Chevaux aîlés, des Coqs, des Paons, & d'autres Animaux, diſtingués par des attributs qu'ils n'ont pas reçus de la Nature. Le Temple ſe termine par une petite Chambre ronde & obſcure, au pied d'une petite Tour. On y voit une longue pierre, ornée de ſculpture, & couverte comme un tombeau. Derriere le Temple, on trouve un de ces grands arbres, qui ſont l'objet de la véneration des Banianes; & ſous cet arbre, une ſorte d'étang, entouré de degrés de pierre, où les Gentils viennent ſe purifier.

Fortereſſe de Mardanghor.

Ponda n'eſt compoſée que de miſérables cabanes; mais la Fortereſſe, qui ſe nomme Mardanghor, eſt capable de défenſe, & n'eſt jamais ſans une garniſon de quatre cens hommes. Nous y eûmes le triſte ſpectacle d'une femme qui ſe fit brûler avec le corps de ſon mari. Comme nous ne devions trouver, ſur toute la route, que des Bœufs pour voiture, j'achetai, à Ponda, un Cheval qui me coûta ſix roupies. Nous fîmes huit milles juſqu'au Village de Chianpon, qui eſt

Chianpon.

accompagné d'un Fort. De-là, marchant au travers des Bois, nous arrivâmes au bord d'un Canal, que nous paſſâmes dans une petite Barque, & nous entrâmes ſur les Terres d'un Prince Gentil, nommé Sonda Kirani Karagia, Seigneur de quelques Villages ſitués dans les Montagnes. Après avoir fait neuf coſſes, qui reviennent à dix-huit milles d'Italie, nous paſſâmes la nuit dans le Village de Kakoré, ſous la voûte d'un Temple, où nous vîmes, ſous un petit dôme, un Vaiſſeau de cuivre, ſoutenu d'une baſe de pierre, ſur laquelle étoit un maſque d'homme, du même métal, qu'on y avoit cloué. Nous prîmes ce Monument pour le Tombeau de quelque Héros du Pays.

GEMELLI CARERI. 1695.

Kakoré.

Le lendemain, nous paſſâmes dans des Bois fort épais. Les Singes s'y faiſoient voir en troupes, ſautant d'un arbre à l'autre, & tenant leurs Petits ſi ferme, que toutes les pierres qu'on leur jettoit ne purent en faire tomber un. Les Habitans de cette Contrée, qui ſont tous Idolâtres, leur rendent une ſorte de culte, & ne permettent point qu'on les tue; ce qui les rend ſi familiers, qu'on les voit entrer librement dans les Villages, & juſques dans les maiſons. Après une marche de huit coſſes, nous arrivâmes au pied de la Montagne de Bagalatte, où

Familiarité des Singes.

Montagne de Bagalatte.

GEMELLI CARERI. 1695.

les Gardes & les Officiers de la Douane nous firent acheter la liberté du paſſage. Nous continuâmes de marcher au travers des Bois, pendant huit autres milles, qui nous conduiſirent au ſommet de la Montagne ; & nous y fûmes rançonnés par d'autres Gardes. Comme il ne falloit point eſperer de logement dans un lieu ſi déſert, nous fûmes obligés de paſſer la nuit dans l'épaiſſeur du Bois. Le jour ſuivant nous eûmes à traverſer un Pays encore plus couvert, où je vis, pour la premiere fois, une eſpece de Poule ſauvage, dont les plumes & la crête tirent ſur le noir. Elles ſe préſentoient en ſi grand nombre, que je les aurois crues domeſtiques, ſi l'on ne m'eût aſſuré que nous étions fort éloignés de toutes ſortes d'habitations. Quatorze coſſes nous firent arriver au Village de Bombnali, où la Garde n'exigea rien pour notre paſſage. La route, que nous fîmes le lendemain, étoit bordée de Bois plus agréables, Après avoir fait huit coſſes, nous traverſâmes le Village de Chiamkan, célebre par ſa Douane & ſon Marché. Quatre coſſes plus loin, nous arrivâmes à Sambrané, où nous paſſâmes la nuit. C'étoit la réſidence du Prince Kirani Karagia. Son Château n'avoit pas d'autres fortifications,

Bombnali.

Sambrane.

qu'un mur de ſept à huit pieds de haut : mais on nous fit juger de ſa puiſſance, en nous aſſurant que le Marché de ce ſeul Village lui rapportoit annuellement près de quinze cens mille écus. GEMELLI CARERI. 1695.

Deux coſſes au-delà de Sambrane, nous rentrâmes ſur les Terres du Grand-Mogol. J'étois à me repoſer proche du Fort de la ville d'Alcal, lorſqu'on vint m'avertir que la route où j'allois entrer étoit remplie de Brigands. Mon embarras n'eut pas été médiocre, ſi je n'euſſe vû paroître auſſi-tôt, un Convoi de trois cens Bœufs, qui portoient des proviſions au Camp de Galgala. J'obtins la protection des Officiers. Mais, pendant le temps qu'ils prirent pour ſe rafraîchir, j'entrai dans un Temple voiſin, où je vis une Idole, compoſée du corps d'un Homme, de la tête d'un Singe, & d'une très longue queue, qui lui revenoit par deſſus la tête, & dont le bout ſervoit à ſoutenir une petite Cloche. Elle avoit une main ſur la hanche, & l'autre levée pour frapper. Lorſque je ne me croyois point obſervé je briſois toutes les Idoles (71) qui tomboient ſous mes mains. Fort & Ville d'Alcal. Zéle pieux de Gemelli.

Je partis le jour ſuivant, avec la Caravane ; & nous fîmes ſix coſſes, pour arriver au Village de Cankré, d'où cinq

(71) *Ibid.* page 172.

GEMELLI CARERI. 1695.

autres coſſes nous conduiſirent à Etqui, Ville compoſée de cabanes, mais dont le terroir eſt excellent. La journée ſuivante fut de cinq coſſes, juſqu'au petit Village d'Onor, où nous n'arrivâmes qu'après avoir traverſé un Bourg nommé *Tikli*. Le lendemain, nous fîmes cinq autres coſſes, au travers d'un Pays fort agréable, juſqu'à Mandapour, où les Officiers du Convoi prirent le temps de ſe rafraîchir. C'eſt une Ville, qui n'a qu'une muraille fort baſſe, mais qui eſt défendue par un bon Fort, de pierre de taille & de chaux. L'après-midi, notre marche fut de deux coſſes, juſqu'à Betché, où nous paſſâmes la nuit.

Bourg de Tikli.

Kodelki.

Le jour ſuivant, après avoir fait trois coſſes, nous traverſâmes un grand Village, nommé Kodelki, où je fus ſurpris de trouver du raiſin mûr. Trois autres coſſes nous firent arriver à Edoar, la meilleure de toutes les Villes que j'aye rencontrées dans ce Voyage. Sa premiere enceinte renferme un Fort & un Marché. La ſeconde offre un ſecond Fort, environné d'un grand nombre de maiſons, qui compoſent la Ville. Elle eſt fréquentée par tous les Marchands des Parties Méridionales. Après dîner, nous fîmes cinq coſſes, juſqu'au Bourg de Mouddol, qui eſt ſitué ſur le bord d'une Riviere.

Il ne nous reſtoit que ſept coſſes juſqu'à Galgala. Nous les fîmes le jour ſuivant ; & vers la moitié du chemin, nous traverſâmes un Bourg muré, qui ſe nomme Matour. Il fallut traverſer la Riviere de Kichina pour entrer dans le Camp Mogol. J'y trouvai quantité de Soldats Chrétiens, qui m'offrirent un logement. On leur avoit permis d'élever une Chapelle de terre, & d'y entretenir deux Prêtres Canarins, qui leur diſoient réguliérement la Meſſe. François Borgia, leur Capitaine, Vénitien d'origine, mais né à Dehli, dans l'Indouſtan, me conduiſit à ſa Tente. Il y fit battre cruellement, ſous mes yeux, deux Mahométans qui s'étoient enivrés. Ce témoignage de ſon autorité me ſurprit beaucoup, dans une armée de Mogols ; mais ma ſurpriſe augmenta, lorſqu'après avoir été relâchés les deux Mahométans vinrent le remercier de leur châtiment.

GEMELLI CARERI. 1695.

Matour.

Camp Mogol de Galgala.

Soldats Chrétiens, & leur travail.

Borgia me dit que cette Armée impériale étoit compoſée de ſoixante mille Cavaliers, & de cent mille hommes d'Infanterie, qu'il y avoit pour le bagage, cinq mille Chameaux, & trois mille Eléphans ; mais que le nombre des Vivandiers & des Marchands étoit infini ; & que tout le Camp renfermoit plus de cinq cens mille hommes. Il lui doit

Nombre des Troupes Mogoles.

GEMELLI CARERI. 1695.

trente milles de tour. Les ſeules Tentes du Grand-Mogol, avec celles de ſes femmes & de ſes principaux Officiers, en avoient trois milles. On y entroit par trois portes; l'une qui ſervoit au Quartier des femmes, & les deux autres pour le Monarque & ſa Cour. Les Marchés étoient au nombre de deux cens cinquante, diſtribués dans toutes les Parties du Camp.

Audience que Gemelli obtient du Grand-Mogol.

Deux jours après, j'eus le bonheur d'obtenir une audience particuliere du Grand-Mogol, par la faveur d'un Officier Chrétien & d'un Eunuque de ſes amis. Ils me firent entrer, dans la premiere Cour du Quartier impérial, où je vis, ſous une Tente, des tambours, des trompettes de huit palmes de longueur, & pluſieurs autres inſtrumens, qui ſe font entendre à certaines heures du jour. On me fit remarquer auſſi une boule d'or, attachée au bout d'une chaîne, entre deux mains dorées. C'eſt l'Enſeigne impériale, qu'un Eléphant porte dans les marches. Je paſſai de-là dans une ſeconde Cour, où j'admirai la richeſſe des Tentes, qui étoient ornées d'étoffes d'or & de ſoie. L'Eunuque m'y introduiſit. J'y trouvai le Monarque de l'Indouſtan, aſſis ſur de riches tapis, & légérement appuyé ſur des oreillers tiſ-

sus d'or. Après avoir fait ma révérence à la maniere des Mogols, je m'approchai de lui, avec le Chrétien, qui devoit me servir d'Interprête. Il me demanda successivement de quel Royaume j'étois d'Europe, depuis quand j'en étois parti, quelle route j'avois tenue, pourquoi j'étois venu dans son Camp, & si je voulois prendre quelque engagement à son service ? Je lui répondis, dans le même ordre, que j'étois de Naples, que j'en étois parti depuis deux ans, pendant lesquels j'avois visité l'Egypte, la Turquie & la Perse ; que je n'étois venu dans son Camp, que pour y voir le plus grand Monarque de l'Asie, & la splendeur de sa Cour ; & que j'aurois fait mon bonheur de le servir, si d'importantes raisons ne me rappelloient dans ma Patrie, aussi-tôt que j'aurois vû l'Empire de la Chine. Il me fit diverses questions sur la guerre de Hongrie, ausquelles je répondis suivant les dernieres informations que j'en avois reçues en Perse ; & l'heure de l'Audience publique approchant, je fus congedié avec quelques marques de bonté. Je retournai dans la seconde Cour, qui étoit fermée, dans une assez grande enceinte, par un mur de toiles peintes, d'environ dix palmes de hauteur. On voyoit du côté des Appartemens im-

GEMELLI CARERI. 1695.

Ce que ce Prince lui demande, & ce qu'il répond.

GEMELLI CARERI. 1695.

Observations de Gemelli dans le Quartier impérial.

périaux, la Tente d'audience, soutenue par deux grands mâts. Le dehors étoit revêtu d'une toile rouge ordinaire, & le dedans, d'une toile plus fine, avec de petits rideaux de taffetas. Sous cette Tente j'eus le temps de distinguer un échaffaut quatré, de quatre palmes de hauteur, fermé d'une balustrade d'argent, haute de deux palmes, & couvert des plus magnifiques tapis. A six palmes de distance, j'en vis un autre, élevé d'une palme, aux quatre coins duquel on avoit planté quatre piques d'argent, qui s'élevoient jusqu'au ciel de la Tente. C'étoit sur ce second échaffaut qu'étoit le Trône. Je crus distinguer qu'il n'étoit que de bois doré, & de la hauteur de trois palmes. Sa forme étoit quarrée. On y montoit par un petit escalier d'argent; & l'on voyoit dessus, trois oreillers, deux pour les côtés, & l'autre pour les épaules. L'Empereur s'y rendit à pied, s'appuyant sur un bâton fourchu par le haut. Il étoit précédé d'un grand nombre d'Omhras, & d'autres Courtisans. Sa Cabaye étoit blanche, & relevée sous le bras droit, à la maniere des Mahométans, pour se distinguer des Gentils, qui l'attachent sous le bras gauche. Son *Tchira*, ou son Turban, étoit de la même étoffe, entouré d'une toile d'or, sur

laquelle brilloit une très grande émeraude, au milieu de quatre petites. Sa ceinture, qui étoit de ſoie, cachoit ſur le côté droit un poignard à l'Indienne. Il avoit les jambes nues, & des ſouliers à la Moreſque. Deux Officiers chaſſoient les mouches, autour de lui, avec des queues de cheval blanches. Un autre portoit un Paraſol verd, pour le garantir du Soleil. GEMELLI CARERI. 1695.

Figure du Grand-Mogol Aureng-zeb.

Aureng-zeb étoit de petite taille. Il avoit le nez grand, & l'air délicat. Une vieilleſſe de quatre-vingts ans commençoit à le rendre voûté. Sa barbe, qui étoit blanche & ronde, ſembloit recevoir un nouvel éclat de la couleur olivâtre de ſon teint. (72).

Lorſqu'il ſe fut aſſis, on lui préſenta ſon cimeterre & ſon bouclier, qu'il mit à ſa gauche ſur le Trône. Enſuite il fit ſigne, de la main, qu'on pouvoit s'approcher pour l'Audience. Deux Secrétaires reçurent toutes les Requêtes qui leur furent préſentées, & les lui remirent ſucceſſivement, en lui expliquant ce qu'elles contenoient. J'admirai qu'à ſon âge, il écrivoit ſes réponſes, ſans lunettes, & qu'il parut prendre plaiſir à cette occupation.

On fit paſſer les Eléphans en revûe

(72) *Ibid.* page 186.

GEMELLI CARERI. 1695.

devant le Trône. Lorſque les Cornakias, ou ceux qui les montoient, avoient découvert la croupe de ces Animaux, pour laiſſer voir au Monarque ſi les Omhras, qui étoient chargés de les nourrir, s'en acquittoient fidelement, ils leur faiſoient tourner la tête vers le Trône; & la leur frappant trois fois, ils les obligeoient de faire autant de fois une eſpece de révérence, en élevant & baiſſant leur trompe. Les Princes de la Famille royale arriverent pendant cette cérémonie, & s'aſſirent ſur les degrés du Trône, après avoir fait au Monarque deux révérences, à chacune deſquelles ils portoient la main ſur la tête, à terre, & ſur l'eſtomac. Ceux qui ne ſont pas du ſang Impérial, doivent en faire trois. En dehors, au côté droit de la Tente, on voyoit cent Mouſquetaires ſous les armes, & quantité de Maſſiers, vêtus de différentes couleurs, qui portoient, ſur leurs épaules, des bâtons garnis de pommes d'argent. Pluſieurs Portiers, le bâton à la main, éloignoient de l'entrée ceux qui n'étoient pas introduits. A gauche, neuf Officiers, en cabayes de velours rouge brodées d'or, avec de larges manches, & des colliers pointus qui pendoient par derriere, portoient les Enſeignes impériales au bout de leurs

piques. Celui du milieu portoit un Soleil ; les deux, qui le ſuivoient de chaque côté, deux mains dorées ; les deux ſuivans, deux queues de cheval teintes en rouge ; & les quatre autres, quelque choſe de plus myſtérieux, qui étoit couvert d'un voile. Hors de l'enceinte, étoient rangées ſous les armes pluſieurs Compagnies, à cheval & à pied, entre un grand nombre d'Eléphans, qui portoient de grands Etendarts ; & les tambours battirent pendant toute l'Audience. Lorſqu'elle fut finie, l'Empereur reprit le chemin par lequel il étoit venu. Les Princes ſe retirerent, les uns dans de riches Palanquins, & d'autres ſur de ſuperbes Chevaux, dont les harnois étoient d'or, & couverts de pierres précieuſes. Les Omhras, qui avoient toujours été debout, ſortirent à pied de l'enceinte, & trouverent à la porte leurs Voitures ou leurs Eléphans. Le Kutual, qui ſemble exercer l'office de Grand Prevôt de l'Armée, partit à Cheval, précédé d'un More à pied, qui ſonnoit d'une trompette de cuivre verd, longue de huit palmes, dont le ſon reſſemble à celui du cornet des Pâtres d'Italie (73).

GEMELLI CARERI. 1695.

(73) *Ibid.* pages 189 & précédentes. On s'eſt borné ici à diverſes circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les Relations dont on a déja donné l'Extrait.

GEMELLI CARERI. 1695.

Après ce détail, qui s'accorde assez avec le récit de nos plus célebres Voyageurs, dans les descriptions qu'ils ont données de l'Indoustan, Careri s'étend sur l'Histoire de cet Empire, & sur les grands événemens qui avoient conduit Aureng-zeb sur le Trône: mais n'ayant connu les Mogols que dans un Voyage très court, qu'il avoit fait à Surate, & dans celui qu'il faisoit au Camp de Galgala, il y a beaucoup d'apparence que tout ce qu'il rapporte de leur Pays & de leurs Usages est tiré de Tavernier, qu'il nomme quelquefois, & d'autres Relations, où tout le Monde peut puiser les mêmes lumieres. Il mérite plus d'attention, lorsqu'il parle sur le témoignage de ses propres yeux.

J'avois prié, dit-il, un Capitaine Chrétien d'Agra, de me procurer l'occasion de voir le Roi de Visapour. Il m'offrit, le 22 de Mars, de me conduire au Quartier impérial, pour satisfaire ma curiosité. Je montai à Cheval avec lui. Nous attendîmes, à l'entrée de l'enceinte, que le Roi vînt rendre son hommage au Grand-Mogol. Vers neuf heures, je vis arriver ce malheureux Prince, qui se nommoit Sikandar. Il paroissoit âgé d'environ trente ans. Sa taille étoit ordinaire, & son teint oli-

Sikandar, Roi détrôné de Visapour.

vâtre ; mais il avoit beaucoup de vivacité dans les yeux. Ses infortunes avoient commencé, en 1685, par la perte de ſon Royaume & de ſa liberté, pour avoir donné paſſage à l'armée de Sevagi ; quoiqu'il n'eût pû l'arrêter, quand il l'auroit tenté. Auſſi ce reproche n'avoit-il été qu'un prétexte ; & les Mogols, qui cherchoient depuis long-temps l'occaſion de ſoumettre le Royaume de Viſapour, comme ils trouverent enſuite celle de conquérir Golkonde, en avoient pris droit d'y porter une guerre ſanglante, qui avoit mis cette Contrée au rang de leurs Provinces. Sikandar avoit été fait Priſonnier ; & pour lui conſerver un reſte de dignité, Aureng-zeb lui donnoit chaque année un million de roupies. GEMELLI CARERI. 1695.

La ſaiſon, qui étoit déja fort avancée, fit craindre à Careri de manquer l'occaſion de partir pour la Chine ; mais lorſqu'il ſe diſpoſoit à reprendre le chemin de Goa, il ſe vit abandonné de ſon Interprête & de ſon Eſclave, qui diſparurent ſans avoir reçu le moindre ſujet de plainte. Après les avoir fait chercher inutilement, il prit la réſolution de s'expoſer ſeul, dans une route infeſtée de Voleurs & d'Ennemis du nom Chrétien. Il ſe flattoit néanmoins de trouver le ſoir, à Edoar, la Caravanne de Bar-

GEMELLI CARERI. 1695.

des, ou quelque Portugais de Goa: Mais il eut le chagrin de voir ſes eſpérances trompées. Ce Voyage, qui le fit paſſer par quelques Places qu'il n'avoit pas vûes dans le premier, ne mérite pas moins d'être rapporté dans ſes termes. Il partit d'Edoar, le Lundi 28 de Mars.

Retour de Careri à Goa.

J'arrivai, dit-il, vers midi, au Village de Rodelki; & preſſé par la faim, je m'efforçai de faire entendre, par mes ſignes, au premier Gentil que je rencontrai, le beſoin que j'avois de quelque ſoulagement. Mais, au lieu de farine de bled, le Fourbe me le fit de *Nachin*, eſpece de ſemence noire, qui fait tourner la tête, & dont le goût, d'ailleurs, eſt extrêmement mauvais. Je ne laiſſai pas d'en dévorer une partie, tandis qu'il étoit chaud; mais quoique je n'euſſe rien mangé depuis mon départ de Galgala, il me fut impoſſible de l'avaller, lorſqu'il eut commencé à ſe refroidir. Le ſoir, j'arrivai près d'un Temple d'Idoles, où je paſſai la nuit. Mon bonheur y amena, le Mardi au matin, la Caravanne d'Onor, & je marchai, avec elle, juſqu'au ſoir: mais un beſoin naturel m'ayant fait deſcendre de Cheval, je la perdis de vûe dans l'obſcurité de la nuit; & toutes mes recherches ne me firent pas retomber ſur ſes traces.

Ainſi, je me trouvai ſeul en pleine campagne, ſans la moindre proviſion, expoſé aux injures de l'air, & fort allarmé par la crainte des Voleurs. Ma ſeule reſſource fut d'attacher mon Cheval au premier arbre, & de me fourrer dans des broſſailles. Au point du jour, je ſuivis facilement les traces récentes de la Caravanne, & j'arrivai bien-tôt à *Beligon*; mais elle ne s'y étoit arrêtée qu'une partie de la nuit; & je compris qu'elle étoit déja fort éloignée. Beligon eſt une Ville fort peuplée, où le Commerce eſt floriſſant, mais dont toutes les Maiſons ne ſont que de terre & de chaume. Elle eſt défendue par une bonne Forteresſe, bâtie de pierre de taille, & ceinte d'un large foſſé plein d'eau, avec une nombreuſe garniſon. La difficulté de me faire entendre me tint, pendant tout le jour, dans une cruelle incertitude. Cependant, un More, devinant ce que je ne pouvois exprimer, me conduiſit à Chiapour, qui n'eſt éloigné de Beligon que d'un mille, & j'y trouvai une Caravanne, qui étoit en chemin, pour Bardes. Les Canarins de cette Troupe étoient Sujets du Roi de Portugal. Ils me reçurent fort humainement; & ma foibleſſe leur faiſant juger de mes beſoins, ils ſe hâterent de m'offrir du riz & des

GEMELLI CARERI. 1695.

GEMELLI CARERI. 1695.

poules, mais ſans pain, parce qu'ils n'en ont pas l'uſage. Enſuite, il fallut partir, ſur le champ, avec eux; & quoiqu'un de leurs jeunes gens prît la peine de me ſoutenir ſur mon Cheval, j'eus beaucoup à ſouffrir pendant tout le jour. Nous paſſâmes la nuit dans un Bois, près d'un Village nommé Gambiot, de la dépendance d'un *Say*, ou d'un Raja du même nom. Le Grand-Mogol laiſſe à ces Seigneurs la proprieté de ces Pays ſtériles, ſans autre condition qu'un tribut annuel.

Le Vendredi, premier d'Avril, après avoir fait quelques heures de chemin, nous arrivâmes à la Douane, où les Gardes nous traiterent avec une rigueur, qui nous les fit regarder comme autant de Brigands, revêtus du pouvoir de piller. Le ſoir nous n'eûmes pas d'autre logement qu'une Montagne nue & déſerte, où je ne pus me procurer le moindre rafraîchiſſement. Le jour ſuivant, nous deſcendîmes une roide & longue Montagne, qui fait partie de celles de Balagate, & nous marchâmes, pendant tout le jour, dans les nouveaux Etats de Sevagi. Ses Gardes, que nous rencontrâmes ventre à terre dans pluſieurs endroits des Bois, ſe raſſemblerent enfin pour viſiter la Caravanne; & me reconnoiſſant pour Eu-

ropéen, ils me demanderent par des ſignes fort bizarres, ſi je ſçavois tirer le canon ou le mouſquet. J'employai auſſi des ſignes, pour leur faire comprendre que je ne ſçavois rien d'utile à leur ſervice. Ils me laiſſerent la liberté de paſſer, par reſpect apparemment pour le Gouvernement de Goa. Après avoir fait quelques milles, nous ne trouvâmes, pour gîte, qu'une vaſte Plaine & le bord d'un Etang, où nous paſſâmes une nuit fort incommode. Le Dimanche jour de Pâques, quelques heures de chemin nous firent arriver à la derniere Douane du Grand-Mogol. J'y fus arrêté, avec l'humiliante déclaration, qu'il falloit payer mon paſſage, ſur le pied des Bêtes de la Caravanne. Cependant les Gardes ne joignirent point de mauvais traitemens à cette raillerie, parce que les Canarins leur firent comprendre que je trouverois de la protection à Goa, dont cette Douane n'eſt pas éloignée. GEMELLI CARERI, 1695.

Il me reſtoit peu de chemin juſqu'à Tivi, d'où je me rendis au Fort Saint Michel; & traverſant le Canal, je me trouvai heureuſement dans Goa, lorſque je commençois à douter ſi la vie ne m'abandonneroit pas en chemin. Mes amis me blâmerent beaucoup de n'avoir pas ſuivi leur conſeil. Je leur répondis;

GEMELLI CARERI. 1695.

en gémiſſant de mon indiſcrétion : *Heu ! patior telis vulnera facta meis* (74).

Après avoir rétabli ſoigneuſement ſa ſanté, Careri s'embarqua ſur un Vaiſſeau, nommé le Saint Roſaire, & commandé par le Capitaine Jerôme Vaſconcellos, qui devoit faire voile à la Chine. Il obſerve combien les Jéſuites ſont reſpectés dans les Indes. Pluſieurs Miſſionnaires de cet Ordre s'étant rendus à bord, pour faire le même Voyage, ils y reçurent la viſite du Viceroi (75).

La navigation de Careri lui procura la vûe d'un grand nombre de Côtes, dont il ne connoiſſoit que les noms, & ſur leſquelles il ne laiſſe pas de faire de longues remarques, qu'il n'a pû devoir à ſes propres obſervations. On croit devoir paſſer légerement ſur tout ce qu'il paroît avoir emprunté des autres Voyageurs ; à l'exception néanmoins d'une relation de Borneo, Iſle ſi peu connue, que tout ce qui la regarde ſemble mériter d'être précieuſement recueilli. Le Pere Antoine Vintimiglia, Théatin de Palerme, premier Miſſionnaire qui ait porté l'Evangile au centre de cette grande Iſle, ayant fait le récit de ſon entrepriſe au Roi de Portugal, dans une

(74) *Ibid.* page 319 & précédentes.
(75) Page 330.

Lettre, par laquelle il lui demandoit des Ouvriers Evangéliques, pour ſeconder ſon zèle; Careri eut le bonheur de s'en procurer l'original, qui n'a jamais été publié que dans l'Extrait qu'il en donne, & qu'il croit également reſpectable & curieux, de la main d'un ſi vertueux Miſſionnaire. GEMELLI CARERI. 1695.

Les Marchands de Macao fréquentoient depuis long-temps le Port de Banja-Maſſin, dans l'Iſle de Borneo, lorſque le Roi de cette partie de l'Iſle déclara au Capitaine Manuel de Aranjo Garcès, qu'il ſouhaitoit de voir dans ſon Port un Comptoir Portugais, & qu'outre les ſecours par leſquels il étoit réſolu d'y contribuer, il promettoit de bâtir une Egliſe pour l'exercice du Chriſtianiſme. Ces offres firent peu d'impreſſion ſur le Gouvernement de Macao, qui ſçavoit, par une longue expérience, combien il falloit ſe défier de l'inconſtance des Mahométans. Cependant André Coelho Victra, Gouverneur de la Ville, ſe crut obligé d'en informer Dom Rodrigue d'Acoſta, Viceroi des Indes; & cet avis ayant été conſidéré d'un autre œil à Goa, Dom Rodrigue donna auſſi les ordres néceſſaires pour l'Etabliſſement qu'on deſiroit à Borneo. Joſeph Peinheiro, riche Marchand de Macao, Eclairciſſemens du Pere Vintimiglia, ſur l'Iſle de Borneo.

GEMELLI CARERI. 1695.

qui ſe trouvoit alors à Goa, fut chargé d'une ſi belle entrepriſe; & le Pere Vintimiglia, Religieux Théatin de la même Ville, en accepta la partie qui regardoit la Religion. Ils arriverent à Banja-Maſſin, le 2 de Février 1688. On y avoit fait, depuis peu, un grand carnage ſur quelques Vaiſſeaux Siamois & Portugais, ſous le faux prétexte d'une querelle, que les Mahométans mêmes avoient allumée. Cette nouvelle ne rallentit point le zèle du Miſſionnaire. Quoique les circonſtances lui paruſſent peu favorables pour l'établiſſement du Comptoir, il employa tout le temps dont les Marchands de ſon Vaiſſeau eurent beſoin pour le charger de poivre, à ſe concilier, par des careſſes & de petits préſens, l'affection des Beajous; noms qu'il donne aux Idolâtres de l'Iſle. Mais les Mahométans s'offencerent de cette familiarité, juſqu'à preſſer le départ du Vaiſſeau, pour ſe délivrer bien-tôt d'un Etranger, dont ils ſoupçonnoient les intentions. On eſt obligé de ſuppoſer ici que le Roi, dont les Portugais avoient eſperé la protection, étoit mort, ou trop foible pour remplir ſes engagemens. Le Pere Vintimiglia n'en deſiroit pas moins d'être abandonné au ſecours du Ciel, dans quelque

que endroit déſert de l'Iſle, d'où il ſe flattoit de pouvoir lier une communication ſecrette avec les Beajous, dont il s'étoit fait aimer. Mais le Capitaine & tous les Portugais du Vaiſſeau lui repréſenterent la perfidie des Mahométans, qu'ils avoient tant de fois éprouvée, & le forcerent de partir avec eux, après lui avoir promis de le ramener l'année ſuivante (76). GEMELLI CARERI. 1695.

Ils retournerent à Macao; & le pieux Miſſionnaire, qui avoit laiſſé ſon cœur à Banjar-Maſſin, ne s'occupa, dans l'intervalle, qu'à raſſembler tous les moyens qui pouvoient lui rouvrir l'entrée d'un lieu ſi cher à ſon zèle. Il n'en trouva pas de plus ſûr que d'acheter quelques Eſclaves Beajous, que les Mores avoient vendus à divers Portugais, & de leur rendre la liberté, pour ſe les attacher par ce bienfait. Au retour de la ſaiſon, il partit avec cette eſcorte. Le Ciel, qui favoriſoit ſes deſſeins, permit qu'en arrivant à Borneo, il trouvât les Beajous de l'Iſle en guerre avec les Mores. Cet événement lui fit naître l'idée de louer une Barque, pour entrer dans la Riviere, ſans avoir rien à démêler avec le Port de Banjar-Maſſin, où le Mahométiſme étoit la Religion dominante. Il ne ſe fit

(76) Pages 337 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1695.

accompagner que des Beajous, qu'il avoit amenés ; & s'éloignant du Vaiſſeau Portugais, ſous leur conduite, il prit avec eux des meſures convenables à ſon deſſein. Bientôt quantité de Beajous, attirés par ſes Guides, le viſiterent dans ſa Barque ; & leurs Princes mêmes, qui faiſoient leur réſidence dans l'intérieur du Pays, marquerent le même empreſſement pour les voir. Les deux principaux portant les titres de *Damon* & de *Tomangum*, Dom Louis Coetinho, qui commandoit le Vaiſſeaux Portugais, ne fit pas difficulté de ſe livrer, avec le Miſſionnaire, à la bonne foi de ces Princes Idolâtres. Ils remonterent la Riviere enſemble, juſqu'au centre de l'Iſle. Dom Louis y paſſa quarante jours, & fut témoin des heureux progrès de l'Evangile. Après ſon départ, le Pere Vintimiglia, conſacrant le reſte de ſa vie à la culture de cette nouvelle Egliſe, baptiſa, dans l'eſpace de ſix mois, dix-huit cens Beajous ; & l'année ſuivante, Dom Louis y trouva des enfans auſſi-bien inſtruits, que s'ils euſſent reçu leur éducation dans des Pays Chrétiens.

Succès de l'Evangile.

L'Iſle de Borneo, ſuivant l'idée que le même Miſſionnaire en donnoit au Roi de Portugal, eſt coupée en deux par la Ligne équinoctiale, & n'a pas moins de

Idée que le Pere Vintimiglia donne de Borneo.

dix-huit cens cinquante milles de tour (77). Toutes ſes Côtes ſont occupées par des Mores, & diviſées en pluſieurs Royaumes : mais l'intérieur du Pays eſt poſſedé par les anciens Inſulaires. Depuis près de deux ſiécles que le chemin des Indes étoit ouvert, la prédication du Chriſtianiſme n'étoit point encore parvenue juſqu'à eux, parce qu'on les croyoit trop barbares pour être capables de raiſonnement & de perſuaſion. GEMELLI CARERI. 1695.

Les plus puiſſans des Rois Mores ſont ceux de Buyer, ou Banjar-Maſſin, & de Succadana. Les Beajous ne reconnoiſſent pas proprement de Rois, & ne ſont gouvernés que par de petits Princes, ou des Chefs particuliers : mais ceux, qui touchent au Royaume de Banjar, lui payent un tribut. Entre pluſieurs Ports, peu fréquentés & mal connus des Européens, celui de Banjar-Maſſin étoit le ſeul où les Portugais de Macao envoyaſſent réguliérement leurs Vaiſſeaux, pour le commerce des Drogues. Il eſt formé par une grande Riviere d'eau douce, de trois mille de largeur, où l'on trouve quatorze baſſes de fond à l'embouchure. En la remontant l'eſpace de quatre jours, on y rencontre trois Port de Banjar-Maſſin.

(77) Des milles d'Italie.

GEMELLI CARERI. 1695.

petites Isles, dont la plus grande a deux milles de long. Les Portugais sollicitoient, depuis long-temps, la permission d'y bâtir un Comptoir. Ils l'obtinrent des Mores, pendant que le Pere Vintimiglia exerçoit son zèle parmi les Beajous: mais cet Etablissement eut une funeste fin. Il avoit fallu se soumettre aux conditions que le Roi de Banjar avoit imposées, & la principale obligeoit les Marchands de Macao d'y entretenir constamment un fond de quarante milles piastres. Un jour qu'il y étoit arrivé quatre Vaisseaux Portugais, les Mores s'y rendirent en grand nombre, sous les prétextes ordinaires du Commerce. Ils furent reçus avec trop de confiance; & pendant qu'on les traitoit en Amis, ils entrerent armés dans trois des quatre Vaisseaux, où de leurs crits empoisonnés, ils firent une sanglante boucherie des Officiers & des Matelots. A peine en échapa-t-il quelques-uns, pour avertir le quatriéme Vaisseau de leur fureur. Manuel Araujo de Garcez, qui le commandoit, prévint ceux qui se proposoient de l'attaquer avec la même perfidie. Il fit faire main-basse sur les plus ardens, qu'il avoit déja eu l'imprudence de recevoir

Massacre des Portugais.

à-bord ; & s'étant ſervi fort heureuſement de ſon Artillerie, pour écarter les autres, il ſe hâta de retourner à Macao. Mais il ne put garantir le Comptoir du pillage, ni ſauver le Directeur & ſes Commis, qui furent cruellement égorgés. Cette tragique Avanture dégoûta, pour jamais, la Nation Portugaiſe du Commerce de Borneo. GEMELLI CARERI. 1695.

Trente-cinq ans auparavant, les Hollandois n'avoient pas été mieux traités dans le même Port. Ils s'y étoient établis, pour le Commerce du Poivre. Les Mores tuerent leur Directeur, d'un petit dard empoiſonné, qu'ils lancent fort adroitement avec leurs Sarbacanes. Son Succeſſeur ayant demandé raiſon de cet attentat, on lui répondit que le Meurtrier s'étoit retiré dans une Maiſon de Campagne, avec tous ſes Parens, & qu'on étoit diſpoſé à le livrer aux Hollandois, s'ils vouloient prêter main-forte pour attaquer cette Famille rebelle. L'ardeur de la vengeance le fit donner dans le piege. Il ſe laiſſa conduire par des Traîtres, qui le livrerent lui-même à ſes Ennemis, & qui aiderent à le poignarder, lui & tous les Hollandois du Comptoir. Deux Vaiſſeaux de leur Nation, qui ſe trouvoient alors Maſſacre des Hollandois.

GEMELLI CARERI 1695.

dans la Riviere, ſe mirent à couvert par la fuite (78).

(78) Les Hollandois avoient été reçus longtemps auparavant à Succadana, autre Port de la même Iſle. On lit, dans le Recueil de leurs Voyages, que dès l'année 1609, ils travailloient, de ce Port, à former un Comptoir dans celui de Banjar-Maſſin (Tome IV. page 180). Il y a même quelques lumieres à tirer de leurs délibérations, ſur des lieux ſi peu connus. Quiai Arca, Commandant de Landa, m'a donné, dit l'Auteur du Mémoire que je cite, la connoiſſance du cours de de la Riviere, & m'a montré juſqu'où l'on peut la remonter. Il m'a dit auſſi qu'on peut aller juſqu'à Teie, qui eſt ſur la Riviere de Lawe, où l'on trouve une autre petite Riviere, qui coule vers Landa. Je crois que ſi l'on faiſoit quelques préſens à ceux de Succadana, ils nous permettroient bien d'aller à Teie. Le même Quiai Arca m'a parlé d'un lieu, nommé Sabong, qui eſt au Nord de Sambas; & ſous la domination du Roi de Borneo, d'où l'on peut aller par terre, dans un jour, à Laeda, ou bien à Manpana, qui eſt au Sud de Sambas, ainſi qu'il me l'a auſſi dit. Il y a aux environs de Sambas, beaucoup d'or, qui n'eſt pas fort bon, & des pierres de Bezoar, qu'il faut mettre dans l'eau pour les éprouver, parce qu'il ſe commet beaucoup de fraudes dans ce Commerce. Les Piaſtres y ſont recherchées. Il y a, près de Sombes, une Riviere, dont on dit qu'un bras ſe rend dans celle de Landa. On a le riz à meilleur marché à Sambas qu'à Succadana, & les pourceaux auſſi. Au fond, ſi nous pouvions nous établir à Sambas, il ne faudroit pas trop s'embaraſſer de Banjar-Maſſin, parce que les Chinois, qui y viennent tous les ans, avec un Pelo, y ont tout gâté. Ils tirent tout ce qui y eſt, & y portent aſſez tout ce qu'il y faut, parce qu'ils donnent à meilleur marché que nous ne pourrions donner.... Je ſuis allé à Crimata, pour acheter des Outils, avec d'autres choſes qui ſont recherchées à Sambas ... Si le deſſein de s'établir à Sambas réuſſit, on n'aura point aſſez d'or pour acheter de groſſes parties de diamans. Mais on m'a dit qu'on peut avoir du ſable d'or de Sey & de Calantan. Le Roi de Sambas fait tous ſes efforts

GEMELLI CARERI. 1695.

Le Pere Vintimiglia rendoit compte au Roi, dans ſa Lettre, des propriétés du Pays & du caractere des Habitans. L'Iſle de Borneo produit, de toutes parts, une grande abondance de riz, qui paſſe pour le meilleur des Indes. Elle n'eſt pas moins fertile en fruits. La caſſe & la cire y ſont des richeſſes auſſi communes que le poivre blanc & noir, que les Inſulaires nomment *Vatian*, & dont on vante les propriétés pour la Médecine. On y trouve beaucoup de laque, & pluſieurs excellentes teintures; des herbes aromatiques, des racines de bois noir, & ſur-tout du bois d'aigle & de ſandal. Elle a des Forêts d'une prodigieuſe grandeur, qui ne ſont compoſées que de bois propre à la conſtruction des

Productions de Borneo.

pour s'accommoder avec les Habitans de Landa, & s'attirer le Commerce des Diamans. On trouve, dans les Pays de Calca, de Scribas, & de Melanouge, beaucoup d'or, de Bezoar & de Perles; ce qui me fait prendre la réſolution d'aller viſiter ce Pays-là; car il faut de l'or pour faire le Commerce des Diamans, qui eſt notre principale vûe.... La Riviere la plus commode, pour aller à Landa, eſt celle de Moira Landa, par où les Jonques y vont. Il eſt vrai, qu'en baſſe-marée, elle n'a que deux pieds d'eau à ſon embouchure: mais au delà, elle a ſix ou ſept pieds de profondeur; & cela dure juſqu'à Landa, ou du moins il ne s'en faut que ſept ou huit lieues, d'où l'on fait le reſte du chemin avec des Pirogues. La Riviere de Monpana eſt étroite & ſans profondeur, & les Sauvages y rendent la Navigation dangereuſe. Celle de Sambas eſt plus profonde. *Pages* 293. *& précédentes.*

GEMELLI CARERI. 1695.

Vaiſſeaux, & d'où l'on tire beaucoup de poix & de réſine.

Les Inſulaires négligent les métaux, parce qu'ils n'ont pas l'art de les fondre. Cependant ils ramaſſent l'or en poudre, qui ſe trouve dans le ſable de pluſieurs Rivieres. Ils ont quantité de ces nids d'Oiſeaux, dont les Chinois & d'autres Peuples de l'Orient font les délices de leurs Tables, & qu'ils croyent capables d'aider à la génération. La maniere de les recueillir eſt d'aller le long des Rochers où ils ſe trouvent, & de les faire tomber dans les Bateaux, avec de longues perches. Les Indiens volupteux achetent, pour le même uſage, les nâgeoires des Requins, dont ils ne mangent que les petits nerfs, & ne les payent pas moins cher.

Animaux ſinguliers.

Borneo ſurpaſſe toutes les autres Iſles, par la varieté, comme par la beauté de ſes Oiſeaux. Entre ſes Animaux, à quatre pieds, elle en a pluſieurs d'une figure tout-à-fait extraordinaire. Celui qui reſſemble parfaitement à l'homme, non-ſeulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, ſur-tout par celles qui procédent des paſſions, porte dans le Pays le nom d'Orang-Outang. Les Portugais lui donnent celui de Beajou, comme aux

anciens Habitans de l'Iſle, parce qu'ils ne le croyent pas beaucoup plus Sauvage (79). On voit, à Borneo, des races de Singes rouges, & d'autres noirs & blancs, qui ſe nomment *Oncas*, & qui ſont les plus eſtimés. Ils ont une raie noire, qui commence ſur le ſommet de la tête, & qui deſcendant ſous le menton, leur forme un très beau collier. On tire, de ces Singes, le meilleur Bezoar du monde. Les Chaſſeurs obſervent de les bleſſer légerement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas ſur le champ; & pendant que leur bleſſure les rend foibles & malades, la pierre ſe forme dans leurs entrailles. On les tue alors pour la prendre (80). L'Iſle produit une autre eſpece d'Animaux ſinguliers, dont la fourrure eſt fort ſemblable à celle du Caſtor.

GEMELLI CARERI. 1695.

Bezoar des Singes.

Les Mœurs & la Religion des Beajous ſont remplies de ſuperſtitions. Cependant ils n'adorent aucune Idole; & les Sacrifices, ou les Offrandes, qu'ils font de leurs Bois odoriférans, ſont adreſſés à un ſeul Dieu, qui tient dans ſes mains

Mœurs & Religion des Beajous.

(79) Careri en vit un, dont la pance étoit ſi graſſe, que ne pouvant ſe lever ſur ſes jambes, il étoit contraint de ſe traîner ſur les feſſes; lorſqu'il changeoit de place, il emportoit ſa natte avec lui, pour ſe coucher deſſus. Page 394.

(80) *Ibid.* Page 395.

GEMELLI CARERI. 1695.

la récompenſe & les punitions. Ils croyent une vie future, puiſqu'ils reconnoiſſent un Paradis pour les Juſtes, & des lieux de tourment pour les Impies. L'uſage, plutôt qu'aucune Loi, les aſſujettit à n'épouſer qu'une ſeule femme. Ils regardent l'infidélité, dans le Mariage, comme un crime odieux, qu'ils puniſſent de mort, ſans aucune exception en faveur des hommes. Auſſi la modeſtie eſt-elle également le partage des deux Sexes, ſur-tout des jeunes filles, que leurs Maris ne voyent jamais avant le jour de leur union.

Les Beajous ſont ennemis du vol & de la fraude. Ils paroiſſent fort ſenſibles aux bienfaits. L'union, dans laquelle ils vivent entr'eux, va juſqu'à s'entre-céder mutuellement tout ce qui reſte dans leurs Campagnes, lorſque chacun a recueilli, de ſon propre travail, ce qu'il croit néceſſaire à la ſubſiſtance de ſa famille. Ils ont de la nobleſſe dans leurs plaiſirs. Leur principale gloire conſiſte à ſe diſtinguer à la Chaſſe, d'où ils s'efforcent de rapporter quelques cornes pointues, qu'ils poliſſent & qu'ils portent à leur ceinture. Les Payſans font des toiles d'écorce d'arbre, qui deviennent auſſi douces que le coton, après avoir été lavées & battues. Mais,

ces arbres croiſſant dans les terres Ma- GEMELLI CARERI. 1695.
hométanes, ils ne peuvent s'en procurer l'écorce ſans s'expoſer à la tyrannie des Mores. Les uns vont nuds, à l'exception de la ceinture. Les autres portent un petit pourpoint de ces étoffes d'écorce, qu'ils teignent de différentes couleurs; & pour ſe garantir la tête du Soleil ou de la pluie, ils ont un chapeau de feuilles de palmier, fait en pain de ſucre, à bords pendans. Leurs armes ſont des poignards, peu différens du Cangiar des Mores, & des Sarbacanes de huit pieds de long, avec leſquelles ils ſouflent de petites fléches armées d'une pointe de fer, qui eſt ſouvent empoiſonnée d'un ſuc mortel. Ils ſe ſervent auſſi de petites boules de terre, pour tuer les Oiſeaux. En général, les Beajous ſont bazannés, de belle taille & naturellement robuſtes.

Les Mores, qui habitent les parties extérieures de l'Iſle, & qui cherchent ſans ceſſe à tenir les Beajous dans l'oppreſſion, forment une Nation inconſtante, orgueilleuſe, perfide, & généralement livrée au vol. Outre les armes communes aux Indiens, ils ont quelques armes à feu, dont ils ne ſe ſervent que ſur Mer. La plûpart ne ſe couvrent que le milieu du corps; mais les prin-

GEMELLI CARERI. 1695.

cipaux ont, de la ceinture en bas, une eſpece de demie juppe; & portent un mouchoir autour de la tête. Pendant la pluie, ils ont auſſi des chapeaux de feuilles. Leurs Habitations ſont preſque toutes ſur le bord des Rivieres, & ne ſont compoſées que de maiſons de bois, comme celles des Beajous, élevées ſur cinq piliers, pour y être en ſûreté contre la violence des inondations. Les plus pauvres font leur ſéjour ordinaire, ſur les Rivieres mêmes, dans des Barques, qui ne demandent pas beaucoup d'étendue pour contenir leurs meubles & toutes leurs richeſſes. Le Roi de Banjar-Maſſin eſt miſérablement logé lui-même, dans une Campagne fort éloignée de la Mer; & ſa puiſſance eſt médiocre, depuis qu'elle eſt diviſée entre pluſieurs branches, dont la Famille royale eſt compoſée (81).

Mort du Pere Vintimiglia.

Avec une recrue de Miſſionnaires, le Pere Vintimiglia demandoit que le Roi de Portugal lui accordât la permiſſion d'honorer quelques Princes Beajous du titre de Dom, pour les engager à ſervir la Religion par le motif de la gloire, auquel ils paroiſſoient ſi ſenſibles. Mais il touchoit alors au terme de ſes travaux. On apprit à Goa qu'il étoit mort en

(81) *Ibid.* pages 398 & précédentes.

1691 ; & que cette nouvelle fut confirmée par la vûe de ses ornemens d'Eglise & de ses Livres, que les Beajous renvoyerent aux Européens de Banjar-Massin (82). GEMELLI CARERI. 1695.

§ III.

Arrivée de Careri à la Chine, & Voyages qu'il y fait par terre.

Conseil que Careri donne à ceux qui font le Voyage de la Chine.

LEs remarques de Careri, sur les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, ne contenant rien qu'il ait pû voir de ses propres yeux, on en doit conclure qu'elles sont tirées des anciennes Relations. Il paroît faire cet aveu lui-même, pour faire sentir la différence de ce qu'il promet à ses Lecteurs, en les transportant dans le vaste Empire de la Chine, où son Vaisseau jetta l'ancre, au Port de Macao, le quatre d'Août. Mais, avant que d'entrer dans le récit de ses propres observations, il veut qu'on apprenne de lui quelles doivent être les provisions d'un Voyageur, qui veut obtenir un peu de faveur des Chinois. » On ne » doit porter à la Chine que des ou» vrages de cristal, tels que des Lunet-

(82) Pages 401.

GEMELLI CARERI. 1695.

» tes, des Teleſcopes, des Montres,
» & particuliérement des Eſtampes, en-
» luminées ou non, que les Chinois eſ-
» timent beaucoup, parce qu'ils ne
» comprennent point comment on peut
» ombrer ainſi le papier, & deſſiner les
» petites choſes avec une ſi parfaite exac-
» titude. On ne doit s'embarraſſer d'au-
» cune autre marchandiſe, pour une
» Région où rien ne manque. Celui
» qui veut négocier avantageuſement à
» la Chine, doit être bien pourvû de
» piaſtres, pour acheter des productions
» du Pays, telles que de la ſoye, & diver-
» ſes étoffes de la même matiere. On y
» trouve, à très grand marché, des bro-
» cards brochés d'or, non avec de la
» ſoye, comme en Europe, mais avec
» de très petits filets de papier doré,
» dont l'art ſurprend ceux qui les voyent
» pour la premiere fois. On peut faire
» encore un profit conſidérable ſur une
» ſorte de Blanc, à l'uſage des Dames,
» qu'on nomme communément Blanc
» d'Eſpagne, & qui vient de l'Iſle de
» Borneo. Il ſe tranſporte au Japon,
» où les Dames l'achetent fort cher, &
» l'employent juſques ſur les jambes. On
» gagne quarante pour cent, à rapporter
» en Eſpagne des lingots d'or raffiné de
» la Chine. Ces lingots ſont de diffé-

» rens prix, depuis trois cens écus juſ- GEMELLI CARERI. 1695.
» qu'à mille. Il ne faut pas négliger non
» plus le commerce des autres métaux,
» c'eſt-à-dire, du cuivre, du Tuttague
» & du Calin, qui a la pureté de l'ar-
» gent & la blancheur de l'étain fin. On
» l'a pris quelquefois, en Europe, pour
» de l'argent; & les Portugais des Indes
» en font de la Monnoye, de la Batte-
» rie de cuiſine, des Bracelets, des Ba-
» gues & d'autres bijoux. Ceux qui por-
» tent du Vif-argent de la Chine à la
» Nouvelle Eſpagne, y trouvent trois
» pour un de profit, parce qu'il eſt ab-
» ſolument néceſſaire pour raffiner l'or
» & l'argent. Il y a beaucoup à gagner
» auſſi ſur le muſc, ſur la civette & ſur
» le ſuc fin. La porcelaine de toutes les
» eſpeces, les éventails, les boëtes, les
» cabinets, & tous les meubles vernis,
» rapportent un profit certain dans toutes
» les parties de l'Europe. Quelques-uns
» ſont ornés d'ivoire & de pierres pré-
» cieuſes, & quelquefois même de cloux
» d'or. Mais ces ouvrages ſe font encore
» plus parfaitement au Japon (83).

On ne penſe point à rentrer ici dans une matiere épuiſée, ni même à donner le jugement de Careri (84), ſur l'Empire Remarques ſur le caractere de Careri.

(83) Careri, Tome IV. page 5.

(84) Il a été cité, plus d'une fois, dans la deſcription de cet Empire.

GEMELLI CARERI. 1695.

de la Chine, & ſur les obſervations qui lui ſont communes avec un grand nombre de Voyageurs. Mais comme on ne peut refuſer des éloges à ſa fidélité, dans les occaſions où l'on apprend à le connoître, par la conformité de ſes récits, avec quantité de graves témoignages qu'on s'eſt déja fait honneur d'employer, il paroît mériter un peu de confiance ſur d'autres points, qu'il a traités ſeul, & pour leſquels on n'a que ſa bonne foi pour garant. Tels ſont les Voyages par Terre, de Nankin à Pekin, & de Pekin à Nankianfu; Relations d'autant plus intéreſſantes, que les autres Voyageurs ayant fait ces deux routes par eau, elles préſentent de nouveaux objets, qui diſtinguent beaucoup la ſienne. Ainſi, paſſant ſur ſon arrivée à Canton, où l'on ſe contente d'obſerver que les Miſſionnaires, alors diviſés par les fameux differends dont on a donné l'hiſtoire (85) le prirent d'abord pour un Eſpion de Rome. Il ſuffit d'avertir qu'il s'embarqua pour Nankin, dans une Barque de dépêches que le Viceroi de Canton expédie de trois en trois jours, pour rendre compte à l'Empereur de tout ce qui ſe paſſe dans la Province.

(85) *Voyez* la Relation de Mezza-Barba, au Tome XX. de ce Recueil.

» Ce Voyage, dit-il, que j'allois faire » à la Cour, augmenta beaucoup les » ſoupçons des Miſſionnaires. Il acheva » de leur perſuader que j'étois un Emiſ- » ſaire du Pape, envoyé à la Chine » pour m'informer de leurs démêlés. Je » crois que ces idées aiderent à lever » les obſtacles, qu'ils auroient pû faire » naître à mon Voyage; car les Reli- » gieux Portugais ne vouloient pas ſouf- » fria qu'aucun Européen ſe rendît à la » Cour, ſans leur conſentement. Ils » me donnerent, pour Guide, un Chre- » tien Chinois, homme d'âge mur, qui » me loua ſes ſervices pour un Tael par » mois (86).

GEMELLI CARERI. 1695.

Il eſt ſoupçonné être un Eſpion du Pape.

C'eſt donc à Nankin qu'il faut ſe tranſporter avec Careri, pour lui voir

Voyage qu'il fait par terre de Nankin à Pekin.

(86) Careri, Tome IV. page 43. Il ſe fit vêtir à la Chinoiſe; mais pour entrer dans ſes vûes, nommons quelques Miſſionnaires, auxquels il crut devoir de la reconnoiſſance. Le Pere Turcotti, Supérieur des Jéſuites, le reçut fort bien. Ce bon Religieux, dit il, qui étoit Milanois, paſſa, aux dépens de la Cour d'Eſpagne, du Mexique à Manille. De-là, il fut envoyé en Miſſion, à Ternate, & fait priſonnier par les Hollandois, qui le conduiſirent à Batavia, d'où il obtint la liberté de paſſer à Macao, ſous la protection de la Couronne de Portugal. Enſuite il fut employé à la Miſſion de Canton; mais l'Egliſe & la Maiſon des Jéſuites y étoient pauvres. Careri ne fut pas moins bien reçu de M. Soſſe, Miſſionnaire François, & des Religieux Eſpagnols de l'Obſervance, qui faiſoient auſſi leur Miſſion dans Canton; & ſon Fauxbourg. Ils y avoient deux Egliſes, fort ornées, & bien entretenues par le Roi d'Eſpagne.

GEMELLI CARERI. 1695.

prendre la réſolution de ſe rendre, par Terre, juſqu'à une demie journée de Pekin, mais le détour eſt ſi grand, qu'à l'exemple des Habitans de Nankin, qui font le même Voyage, il aima mieux riſquer la fatigue du chemin de Terre. Il n'eut à paſſer que le Fleuve de Kian, auquel il donne deux milles de largeur pour ſe rendre à Pukeou, Ville ſituée ſur la gauche du Fleuve, où il avoit fait louer à juſte prix, des Chevaux pour ſa route. Cette Ville eſt ceinte d'un mur de dix milles de circuit, qui renferme des Collines, des Montagnes & des Plaines inhabitées. Elle a peu de maiſons, parce que ſes Habitans aiment mieux vivre dans les Fauxbourgs. Auſſi ſont-ils fort peuplés & d'une longueur extraordinaire.

Lieux & circonſtances de ſa route.

Careri ſe mit en chemin le Dimanche quinze d'Octobre, accompagné d'un Chinois Chrétien, qui avoit pris ſes grades dans l'eſpérance de s'élever à la dignité de Mandarin, mais qui manquoit d'argent, ſans lequel on n'accorde point d'Emplois à la Chine. Ils marcherent tout le jour dans un Pays fort habité, dont toutes les Habitations ſont néanmoins aſſez petites juſqu'au Village de Tanſikan, où ils arriverent le ſoir. Pendant toute cette marche ils avoient ren-

Tanſikan.

contré une foule de Paſſans, montés ſur des Mules & des Aſnes, & quantité de petites Charrettes avec une ſeule roue, tirées par deux hommes, & chargées de trois ou quatre ballots que deux Mules ne porteroient pas dans un long Voyage. S'étant remis en chemin le jour ſuivant, ils rencontrerent deux Soldats Tartares, auxquels ils ne firent pas difficulté de ſe joindre. Suykeou, premier Village qu'ils rencontrerent, eſt environné d'un mur, qui a pluſieurs milles de circuit. Enſuite ils traverſerent une Montagne, au ſommet de laquelle on trouve un Monaſtere de Bonzes. Après avoir fait quinze milles, ils s'arrêterent, pour dîner, au Village de Takiauren, d'où quinze autres milles, les firent arriver à celui de Tachiampou. GEMELLI CARERI. 1695. Tachiampou.

Le 17, ils dînerent à Kalempou, d'ou ils allerent paſſer la nuit à Xuanipou. Cette journée fut encore de trente milles. La dépenſe des Auberges eſt fort modique : mais ceux qui veulent des liqueurs fortes ſont obligés de les payer à part. Careri, ne s'accommodant point des mets Chinois, qui conſiſtent dans des herbes à demi cuites, étoit ravi de pouvoir trouver du moins une bonne Poule pour deux ſols ; & payant ſes Hôtes, comme s'il eût mangé des her- Xuanipou.

GEMELLI CARERI. 1695.

bes, il se faisoit préparer des alimens plus solides, par deux Valets qu'il avoit à sa suite. Le 18, on le fit dîner à Linxouayxien, grande Ville, environnée de murailles, & baignée d'une Riviere navigable, qui forme plusieurs Lacs aux environs. On la passe sur un Pont de Bateaux, & sur l'autre Rive on trouve un grand Bourg. La journée fut de trente-deux milles, jusqu'au petit Village d'Ynangian. Le lendemain, après avoir fait quelques milles dans une belle Plaine, on s'arrêta vers midi à Couchen, Ville riche & bien peuplée, qui doit ces deux avantages au Commerce de la Riviere. On y trouve particuliérement un grand nombre de Faucons, dressés pour la chasse, qui se transportent dans toutes les parties de l'Empire. Le soir, on entra dans Xuaneian, après une journée de trente-cinq milles.

Linxouayxien.

Nansoucheu.

Le 20, on fit environ vingt milles, dans des Plaines soigneusement cultivées, pour aller dîner à Nansoucheu, Ville déserte, quoiqu'elle ait trois milles de circuit, & qu'elle soit sur la même Riviere, mais accompagnée d'un Fauxbourg très peuplé. La brutalité d'un des Soldats Tartares, qui frappoit cruellement les Muletiers, obligea Careri & le Docteur Chinois de passer la nuit

dans ce lieu. Le 21, d'autres effets de la même cauſe les ayant fait partir fort tard, ils ne purent faire que vingt-cinq milles, juſqu'au petit Village de Senfoun. Le 22, après avoir fait quinze milles avant le jour, on s'arrêta pour dîner à Taouchiany, & l'on en fit quinze autres, pour arriver à Souchen, derniere Ville de la Province de Nankin de ce côté-là. Elle eſt grande, & bordée par un Fleuve rapide, que Careri nomme Xouanxo, ou le Fleuve jaune, parce que ſes eaux ſont toujours troubles & pleines de boue. Les Fauxbourgs ſont beaucoup plus grands que la Ville, & mieux peuplés. On y paſſe le Fleuve. En deſcendant du Bateau, Careri fut agréablement ſurpris de rencontrer le Pere Siſaro, Milanois, nommé à l'Evêché de Nankin, qui alloit ſe faire ſacrer à Macao. Le 23, il partit quatre heures avant le jour; & paſſant bientôt une grande Riviere, ſur un Pont de pierre, il fit vingt milles juſqu'à Nouzan. L'après-midi, il paſſa la Riviere à Ukiankyai. Les Habitans de cette partie de l'Empire ſont merveilleuſement endurcis au froid. Careri, qui le ſupportoit moins patiemment, ne partoit pas volontiers ſi matin. On fit, ce jour-là, trente-cinq milles juſ-

GEMELLI CARERI. 1695.

Taouchiany.

Nouzan.

GEMELLI CARERI. 1695.

qu'à Chiachotien, où l'uſage des Hôtelleries eſt de tenir toujours prêt un vaſe plein d'eau chaude, pour y faire cuire des fêves & d'autres légumes à l'arrivée des Voyageurs. Ils ne croît point de riz dans cette Province. Careri ſentoit la rigueur du froid, malgré ſa robbe & ſes bas fourrés; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher d'autre cauſe de cette ſtérilité, que le climat. Les Habitans y ſuppléent avec diverſes eſpeces de grains, dont ils font une ſorte de pain, mêlé de beaucoup d'oignons. Ils le font cuire à la fumée, ſur des bâtons, qu'ils étendent ſur une chaudiere bouillante. Mais ce n'eſt qu'une pâte, qui a la péſanteur d'une pierre ſur l'eſtomac. Ils mangent encore, au défaut de riz, des morceaux de pâte bouillie, coupés fort délicatement. La ſoupe aux fêves, qu'ils appellent Tanfou, eſt un de leurs mets les plus délicats, parce qu'ils trempent leurs viandes dans cette miſérable ſauce. Elle eſt compoſée de petites fêves blanches, pilées & réduites en pâte.

Chiachotien.

Nourriture des Habitans.

Le 24, Careri & le Docteur Chinois arriverent de fort bonne heure à Kiayxoy, pour aller dîner à Zouxien, petite Ville entourée de murailles, dont le Fauxbourg offre un grand Bâtiment quarré, rempli de Pagodes & de Bon-

Zouxien.

zes. Les Idoles y ſont monſtrueuſes. On a la liberté de s'y promener, dans un beau Jardin, planté de grands arbres. Le ſoir, après avoir fait trente milles, on paſſa la nuit à Tutanſien. Le jour ſuivant, on traverſa de bonne heure la Ville de Jenkiefu, qui appartient à la Province de Xanton. Elle eſt ſituée dans une Plaine, & ſes murailles forment un quarré de quatre milles. On dîna dans le Village de Cauxio, pour aller paſſer la nuit, après une marche de trente milles, dans le Fauxbourg de Wenkiankien. Cette Ville eſt mal peuplée pour ſon étendue, qui renferme trois milles en quarré; mais on voit dans cet eſpace, quantité de Jardins & de Champs.

GEMELLI CARERI. 1695.

Tutanſien.

Wenkiankien.

Le lendemain, après avoir fait quelques milles, on ſe repoſa dans le Fauxbourg de Tun-pin-kien, d'où l'on traverſa cette Ville, qui eſt longue d'un mille & demi, ſur un mille de large. La journée fut de trente, juſqu'au petit Village de Kieu-xien. Le 27, à la pointe du jour, on paſſa par Tungo-kia, Ville aſſez déſerte, où l'on fut obligé de traverſer la riviere de Tungo, ſur un mauvais Bateau, parce que le Pont tomboit en ruines; & le dîner ſe fit à Tuncheny, d'où l'on ſe rendit le

Tun-pin-kien.

GEMELLI CARERI. 1695.

soir à Chipinkien, après avoir fait trente-quatre milles. Comme ce Pays n'a point de Montagnes, où les Chinois puissent enterrer leurs Morts, ils plantent, dans la Plaine, des quarrés de Cyprès ou d'autres arbres, au milieu desquels ils placent les Tombeaux. Chaque Hôtellerie entretient une Sentinelle, qui par le bruit qu'elle fait continuellement, avec deux bâtons qu'elle frappe l'un contre l'autre, interrompt le sommeil des Voyageurs.

Chipinkien.

On dina, le 28, à Sintien, d'où passant par Kautancheu, Ville peu habitée, on arriva le soir à Jau-chiaen, après une marche de trente milles. Le lendemain, on passa de bonne heure à Ghinxiana, & vers midi à Kouchipo. Ensuite, passant par Takto, Ville fort peuplée dans une enceinte de trois milles, & plus encore dans ses Fauxbourgs, on y traversa une Riviere pour entrer dans la Province de Pekin, où l'on passa la nuit à Liou-Chimiaou. Cette journée fut de trente-quatre milles. Le Mardi, premier jour de Novembre, on arriva de bonne heure à Kincheu, d'ou l'on alla dîner à Liou-Chimiaou; & de-là, passant par Fuchenkié, dont les murailles & les maisons sont de terre, on acheva une journée de trente-trois milles

Kautancheu.

Chimiaou.

milles à Fukiang. Le 2, on paſſa, de grand matin, la Riviere qui baigne les murs de Chienchiena; & traverſant cette Ville, qui a peu d'Habitans, on rencontra bientôt une autre Riviere, qui ſert de foſſé à la Ville de Tangaxia. Il fallut traverſer auſſi cette Ville, pour aller dîner à Chiankelin, d'où l'on alla paſſer la nuit à Xokienfu. Dans une enceinte de quatre milles, cette Ville n'a que deux rues, dont les maiſons ſoient entieres. Tout le reſte n'offre que des Champs, & des ruines d'anciens Edifices. En ſortant des murs, Careri prit plaiſir à voir paſſer une Proceſſion d'Idolâtres. Quantité d'hommes & de femmes portoient des banderolles peintes, dont les Figures repréſentoient des Serpens, des Pantheres & d'autres Monſtres. Deux jeunes garçons battoient d'un tambour de cuivre, & deux autres ſonnoient d'une ſorte de trompettes, dont ils tiroient des ſons fort lugubres. Quelques-uns portoient une Figure monſtrueuſe, aſſiſe dans un fauteuil. Enſuite on voyoit paroître un grand cercueil, ſoutenu par pluſieurs hommes, & couvert de petites Idoles de terre, les unes aſſiſes & d'autres debout, toutes affreuſes par leur forme, ſurtout les deux principales, qui étoient aſſiſes

GEMELLI CARERI. 1695.

Tangaxia.

Xokienfu.

Proceſſion Chinoiſe.

GEMELLI CARERI. 1695.

au milieu. Un Maître de Muſique marchoit à la tête, avec un papier à la main, dont il battoit la meſure, pour régler le chant du Convoi. Tous les Payſans, que le haſard ou la curioſité amenoit au paſſage, ſe mettoient à genoux, avec d'autres marques de reſpect: mais les perſonnes, un peu diſtinguées, par le rang ou la naiſſance, rioient de ces miſérables ſuperſtitions, & ſembloient plaindre l'aveuglement du Peuple. Careri & le Compagnon de ſon Voyage ar-

Rechilipou. riverent le ſoir à Rechilipou, après avoir fait trente milles.

Le 3 de Novembre, ils dînerent à Jinkieouxien. Enſuite, traverſant Maouchio, Ville médiocre, qui eſt environnée de Lacs & de Marais, ils firent huit milles dans cet humide Canton, pour arriver

Xiounxien. au Fauxbourg de Xiounxien. La Ville n'a que deux milles de tour & n'eſt pas fort habitée. Careri s'apperçut ici, pour la premiere fois, que les femmes n'y étoient pas coëffées comme dans les

Parure des femmes du Pays. autres Provinces. Elles treſſent leurs cheveux; & les aſſemblant derriere leur tête, elles les couvrent d'un petit bonnet de ſoie noire, qui eſt arrêté par un poinçon. Les plus riches les ont noués au ſommet de la tête, & couverts d'un bonnet de ſoie & or, avec un ruban

d'or, large de trois doigts, qui leur ceint la tête. C'eſt ici qu'on commence à voir auſſi des Païſans Chinois le long des grands chemins, avec une perche ſur l'épaule & un panier à chaque bout, pour ramaſſer la fiente des Animaux, dont ils engraiſſent leurs Terres. D'autres, armés de rateaux, s'empreſſent de ramaſſer les feuilles des arbres & les moindres pailles, pour s'en chauffer, dans un Pays où le bois eſt fort cher. Cette journée fut de trente-deux milles. Le 4, les deux Voyageurs ſuivirent la Riviere de Xiounxien; juſqu'à Pecouxo; & de-là ils arriverent, le ſoir, au Fauxbourg de Sankixien, après avoir fait trente milles. Ils paſſerent, le 5, par Chiocheu, Ville fort peuplée, dans une aſſez grande enceinte, & dans ſes Fauxbourgs. Ils dînerent à Liolixoa, d'où s'étant rendus à Lean-xien-cié, ils allerent paſſer la nuit à Chian-Singhien, après une journée de trente-deux milles. Elle fut extrêmement fatiguante, par la difficulté de paſſer continuellement entre un grand nombre de Chameaux, de Chariots & d'autres Voitures, qui vont à Pekin ou qui en reviennent. On trouve, de mille en mille, ſur cette route, un Corps-de-Garde, qui n'eſt qu'une Loge de terre, où pluſieurs Sol-

GEMELLI CARERI. 1695.

Sankixien.

Chian-Singhien.

GEMELLI CARERI. 1695.

dats veillent, chaque nuit, à la ſûreté des Voyageurs. Le Dimanche, 6 de Novembre, après avoir côtoyé des Montagnes eſcarpées, pendant l'eſpace de vingt milles, Careri entra heureuſement dans Pekin. Il avoit employé, depuis Canton, deux mois & onze jours à ce Voyage. Les Chinois, dit-il, comptent, de Canton à Pekin, cinq milles quatre cens lys, de ceux dont chacun fait deux cens ſoixante pas. Il en avoit fait trois mille deux cens cinquante par eau juſqu'à Nankin, & deux mille cent cinquante par terre (87).

Arrivée de Careri à Pekin, & longueur de ſon Voyage.

Il alla deſcendre chez les Jéſuites Portugais, qui avoient alors leur Maiſon dans la Ville des Tartares. Le Pere Philippe Grimaldi, Vice-Provincial, & Préſident des Mathématiques, le reçut avec beaucoup de civilité : mais il lui déclara que ſans la participation de l'Empereur, qui vouloit être informé de tous les Etrangers qui arrivoient à Pekin, il ne pouvoit lui accorder un logement ; & que les Jéſuites craignoient d'autant plus de violer les ordres de ce Prince, qu'ayant chez eux, depuis quelques années, deux de ſes Pages, auſquels le Pere Pereira enſeignoit la Muſique de l'Europe, ils les re-

Comment il eſt reçu des Jéſuites.

(87) *Ibid.* page 120 & précédentes.

gardoient comme deux Eſpions, qui rapportoient, à la Cour, tout ce qui ſe paſſoit dans leur Maiſon. Ce Miſſionnaire, & tous les autres, parurent fort étonnés qu'on eût conſeillé à Careri de ſe rendre à Pekin, ſans y être appellé par l'Empereur. Il leur répondit qu'il avoit viſité, avec la même hardieſſe, les Cours du Grand-Seigneur, du Roi de Perſe & du Grand-Mogol, qui n'étoient pas moins puiſſans, ni moins jaloux que l'Empereur de la Chine. Cet Empire, lui dit le Pere Grimaldi, ſe gouverne par une politique fort différente. La diſpute fut longue avec tous les Miſſionnaires; & Careri prit congé d'eux, en les aſſurant qu'il ne cherchoit point à voir des Fortereſſes, ni rien qui pût cauſer de la défiance aux Chinois. GEMELLI CARERI. 1695.

Ce premier refus des Jéſuites ſembloit lui annoncer qu'il avoit peu de faveur à ſe promettre de leur amitié. Son Interprête lui fit trouver un logement dans la Ville Chinoiſe, où, pendant quelques jours, il ne s'attacha qu'à prendre une idée générale de la ſituation, de la forme & de la grandeut de Pekin. Mais il fut agréablement ſurpris de voir arriver un de ces Domeſtiques, que les Chinois nomment *Milla-* Le Pere Grimaldi le mene à la Cour.

GEMELLI CARERI. 1695.

vige, qui venoit l'avertir, de la part du Pere Grimaldi, que ce Miſſionnaire deſiroit de le voir. Il ſe hâta d'aller au College Portugais.

Après les deſcriptions qu'on a données du Palais impérial de Pekin, on ne s'arrêtera point à repréſenter l'admiration de Careri pour ce Théâtre de magnificence & de grandeur. Mais, comme on le ſoupçonne de s'être attribué fauſſement l'honneur d'avoir parlé à l'Empereur de la Chine (88), on ne doit pas craindre que le récit, qu'il fait de cet événement, paſſe ici pour un détail inutile.

Careri accuſé d'impoſture.

Je trouvai, dit-il, le Pere Grimaldi richement vêtu, d'un habit doublé de Martes Zibellines, dont l'Empereur lui avoit fait préſent. Il me dit qu'il y avoit une occaſion, favorable pour moi, d'entrer avec lui dans le Palais; parce qu'il devoit préſenter à l'Empereur le nouveau Calendrier de l'annee 1696, qu'il avoit compoſé lui-même en Chinois, & en Tartare Oriental & Occidental. Je le remerciai de s'être ſouvenu de moi, & du préſent qu'il me fit d'un de

Récit qui paroît le juſtifier.

(88) *Voyez* la Deſcription de la Chine, au Tome XX de ce Recueil. Malgré les objections, il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût oſé publier ſon récit pendant la vie de ceux qui pouvoient le démentir.

ces Calendriers. Je montai auſſi-tôt à Cheval, pour le ſuivre. Après avoir paſſé la premiere enceinte, où les Jéſuites François avoient leur Maiſon, nous entrâmes dans l'intérieur du Palais par une grande porte, dont les Gardes nous laiſſerent paſſer librement; & traverſant une vaſte Cour, entre pluſieurs hayes de Soldats bien habillés, nous montâmes dans la premiere Salle d'un des côtés, par un eſcalier de vingt degrés de marbre blanc. Nous deſcendîmes enſuite par une porte du même côté; car la porte & l'eſcalier du milieu, qui ſont plus grands, plus magnifiques & mieux ornés, ne ſont que pour la perſonne de l'Empereur. Au reſte, cette Salle étoit ſi grande, qu'outre l'appui de ces murs, elle étoit ſoutenue par des colomnes de bois, peintes & dorées comme le platfond. La Cour, où nous deſcendîmes de-là, offroit trois autres portes de front, deux ſur les côtés, & de fort beaux Bâtimens. Nous remontâmes enſuite dans une autre Salle, aſſez ſemblable à la premiere; & nous paſſâmes ſucceſſivement, par d'autres Cours, à la troiſiéme & à la quatriéme, qui ſurpaſſoit toutes les autres par la magnificence de ſon architecture & de ſes ornemens.

GEMELLI CARERI. 1695.

Lieux par leſquels il paſſe.

GEMELLI CARERI. 1695.

Faveur qu'il reçoit du Pere Grimaldi.

Comme le Pere Grimaldi portoit le Calendrier dans une boëte couverte de ſoie, accompagné de pluſieurs Mandarins, l'Empereur avoit envoyé dans la troiſiéme Cour, au-devant du Miſſionnaire, un Officier qui reçut de lui ce préſent. Je m'imaginai que la cérémonie n'auroit pas d'autres ſuites. Mais le Pere Grimaldi, ayant pris congé des Mandarins, qui lui avoient ſervi de cortége, me dit qu'il jugeoit à propos de me préſenter à l'Empereur, & que ſi je voulois attendre dans le lieu où nous étions, il m'introduiroit auprès de ce Monarque. Il m'enſeigna, dans l'intervalle, les formalités que je devois obſerver. En effet, une heure après, nous fûmes avertis par un Officier, qu'il étoit temps d'avancer. Nous traverſâmes quatre Cours fort longues, ornées d'Appartemens de différentes ſtructures, qui ſurpaſſoient en magnificence la derniere Salle, bâtie ſur les portes de communication. Les nouvelles portes, par leſquelles nous paſſions d'une Cour à l'autre, étoient d'une grandeur extraordinaire, larges, hautes, bien proportionnées, & bâties de marbre blanc. Une des Cours étoit traverſée par un ruiſſeau, ſur lequel on paſſoit par pluſieurs petits ponts de mar-

bre blanc. En général, la beauté de ce Palais consiste dans la multitude de ses Edifices, de ses Cours & de ses Jardins, dont l'ordre & la structure méritent une véritable admiration. GEMELLI CARERI. 1695.

Nous découvrîmes le Trône de l'Empereur, au milieu d'une grande Cour. Il étoit de forme quarrée, avec cinq bases l'une sur l'autre, qui alloient toujours en diminuant, & dont chacune étoit environnée d'une balustrade de très beau marbre blanc. On voyoit, sur la cinquiéme, un magnifique Pavillon, ouvert de tous les côtés, & soutenu par de grosses colonnes : c'étoit le Trône. L'Empereur y étoit assis à la Tartare, sur un Sopha élevé de trois pieds, & couvert d'un grand tapis, qui s'étendoit sur tout le plancher. Il avoit, près de lui, des Livres, de l'encre, & un pinceau Chinois pour écrire. Son habillement étoit de soie, couleur d'or, avec plusieurs Dragons en broderie, & surtout deux fort grands sur l'estomac. On découvroit, des deux côtés du Trône, quantité d'Eunuques, fort bien rangés, & richement vêtus, mais sans armes, les pieds joints l'un contre l'autre, & les bras pendans. Il est admis à l'Audience de l'Empereur.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivés à la porte de cette Cour, nous courûmes, Circonstances de cet événement.

GEMELLI CARERI. 1695.

avec assez de vîtesse, jusqu'au fond de la Salle, qui étoit vis-à-vis du Trône; & nous demeurâmes un moment debout, les bras pendans. Ensuite, pliant les genoux, nous joignîmes les mains sur la tête, que nous baissâmes trois fois jusqu'à terre. Nous nous relevâmes, pour recommencer deux fois la même cérémonie; après quoi, nous fûmes avertis d'avancer, & de nous mettre à genoux devant l'Empereur. Il s'adressa au Pere Grimaldi, pour me demander, par sa bouche des nouvelles de l'Europe. Je répondis, suivant mes lumières. Il me demanda si j'étois Médecin, ou Chirurgien. Je lui dis qu'aucune de ces deux Professions n'avoit fait mon étude. Il voulut sçavoir si j'entendois les Mathématiques. Je ne m'en attribuai nulle connoissance, quoique j'en eusse appris quelque chose dans ma jeunesse. Le Pere Grimaldi ne m'avoit pas dissimulé que si je me reconnoissois un peu de capacité, dans quelqu'une de ces Sciences, je serois infailliblement retenu au service de la Cour. Enfin, nous fûmes congediés, & nous nous retirâmes sans cérémonie. Ce Monarque, dont le nom étoit *Camhi*, qui signifie le Pacifique, n'avoit pas plus de quarante-trois ans. Il étoit dans la trente-

cinquiéme année de ſon regne. Je lui trouvai la taille bien proportionnée, le viſage gracieux, les yeux vifs & plus grands qu'on ne les a communément à la Chine, le nez un peu aquilin & rond vers le bout. Il avoit quelques traces de petite vérole, mais qui ne diminuoient point la beauté naturelle de ſon viſage (89). GEMELLI GARERI. 1695.

Depuis les témoignages d'amitié que Careri avoit reçus du Pere Grimaldi, ſon eſtime & ſon reſpect étoient devenus ſi ſinceres pour les Jéſuites, qu'il ne perd pas une occaſion de faire éclater ces deux ſentimens. Ce qu'il raconte de leurs Etabliſſemens & de leur zéle ne ſe trouve dans aucun autre Voyageur.

Etat des Jéſuites de la Chine.

Ils avoient, dit-il, trois Egliſes dans Pekin; l'une dans la premiere enceinte du Palais, pour les Peres de France, dont le Pere de Fontenay étoit Supérieur, & qui n'étoient qu'au nombre de trois, les PP. Gerbillon, Bouvet & Viſdelou, avec un Pere Allemand, nommé Kilian Stumps, tous fort habiles dans les Mathématiques, & reçus à Pekin depuis environ neuf ans, malgré les oppoſitions que les Peres Portugais du même Ordre

(89) *Ibidem*, page 140 & précédentes. On laiſſe au Lecteur la comparaiſon de ce recit, avec les objections de l'endroit qu'on a cité.

GEMELLI CARERI. 1695.

avoient apportées à leur établiſſement. Ils s'étoient acquis l'eſtime & l'affection de l'Empereur, juſqu'à ſe voir logés dans ſon Palais, où ce Prince leur faiſoit bâtir alors des Appartemens commodes. La ſeconde Egliſe étoit dans la partie Orientale de la Ville des Tartares, qui ſe nomme *Toutang*, où le Pere Siſaro, créé depuis peu Evêque de Nankin, avoit ſous lui deux autres Jéſuites, le Pere Thomas de Namur, & le Pere Soarez. Dans la troiſiéme, qui étoit la plus ancienne & la plus belle, le Pere Grimaldi, Supérieur & Vice-Provincial, faiſoit ſa réſidence, accompagné des PP. Pereira, Rodriguez & Oſſorio.

Leur revenu.

Elle étoit ſituée dans la partie Occidentale de la Ville des Tartares, qui porte le nom de Sitang. L'Empereur donnoit pour l'entretien de cette Maiſon, une certaine quantité de riz, d'huile, de ſucre, d'épices, de ſels, de pois, & d'autres alimens, qui montoient, pour chaque Miſſionnaire, à la valeur de cent vingt-cinq piaſtres, & qui, joint au revenu de quelques Boutiques, les mettoit en état de mener une vie commode, ſans aucun ſecours du Portugal. Les François, au contraire, vivoient fort pauvrement, malgré les penſions qu'ils recevoient de France; parce qu'à

la Cour de Pekin, tout eſt d'une extrême cherté. L'Empereur leur demandoit ſouvent, s'ils avoient quelque beſoin. Ils répondoient modeſtement qu'ils n'avoient beſoin de rien. Careri obſerve que lorſque ce Prince alloit voir l'une ou l'autre de leurs trois Maiſons, ils étoient obligés d'en faire ſortir tous leurs Domeſtiques, & de tenir ouvertes toutes les portes de leurs Armoires, pour faire voir qu'elles ne contenoient rien de ſuſpect. GEMELLI CARERI. 1695. Précautions de l'Empereur lorſqu'il viſitoit leurs Maiſons.

Ces Peres me dirent, ajoûte Careri, que leur vie étoit rude & fatiguante. Les PP. Grimaldi, Gerbillon, & de Fontenay étoient obligés de ſe rendre chaque jour, de grand matin, à l'Appartement de l'Empereur, pour inſtruire ce Monarque, ou pour y recevoir ſes ordres. Ils y étoient retenus juſqu'à midi. Les autres étoient employés, à faire des inſtrumens de Mathématiques, à racommoder des Horloges, & ſouvent à faire des courſes pénibles. Le Pere Grimaldi portoit envie à la condition des Galeriens, parce qu'ils ont du moins quelques heures de repos. Un exemple fera juger de la juſtice de ſes plaintes. Il étoit tombé de ſa Mule, en revenant du Palais; & n'ayant pû ſe dégager d'un étrier, il avoit été trainé l'eſpace de deux Leurs fatigues.

GEMELLI CARERI. 1695.

cens pas, avec tant de danger pour ſa vie, qu'un œil lui étoit preſque ſorti de la tête. Mais il avoit été parfaitement guéri, par les ſoins d'un Chirurgien que l'Empereur avoit eu l'attention de lui envoyer (90).

Leur zèle.

Ces ardens Miſſionnaires ſervoient leur Protecteur avec une aſſiduité ſi conſtante, qu'en Hyver ils avoient la barbe gelée. Leur unique dédommagement étoit la ferveur des Chrétiens Chinois, au ſalut deſquels ils rapportoient tous leurs travaux. Ils tenoient, aux portes de Pekin des Exorciſtes, qu'ils payoient pour baptiſer les enfans expoſés, qu'on jettoit devant les portes de la Ville, & dont la plupart y periſſoient miſérablement. On en avoit baptiſé trois mille, l'année d'auparavant; & tous les ans, le nombre de ceux, qui ſe trouvoient expoſés, ne montoit pas à moins de quarante mille. Mais, depuis peu, le Magiſtrat de Pekin avoit fondé un Hôpital pour les élever.

Jugement de Careri ſur les Miſſions de la Chine.

On comptoit alors, dans toute la Chine, environ deux cens mille Chrétiens, dont les Miſſionnaires, de divers Ordres, recevoient quelque aſſiſtance. Careri paroît perſuadé que les uns & les autres avoient beaucoup d'obligation

(90) *Ibidem*, pages 199 & précédentes.

aux Jéſuites de Pekin, qui s'oppoſoient continuellement aux complots des Ennemis du Chriſtianiſme. » Il n'y » a, dit-il, que cet Ordre, qui ſoit » capable d'y maintenir les autres, » parce que, les Chinois n'aimant les » Européens que par intérêt, il faut, » pour leur plaire, ſçavoir de tout, » comme les Jéſuites, compoſer leur » Calendrier en trois langues, avec le » mouvement des Planettes & des prin- » cipales Etoiles; obſerver les Eclipſes, » raccommoder des Horloges, faire des » Inſtrumens de Mathématiques, tra- » vailler à la diſtillation; en un mot, » n'ignorer rien d'agréable ou d'utile. » C'étoit à l'aide des Arts & des Scien- » ces, que la Miſſion ſe ſoutenoit. Elle » étoit exercée, non-ſeulement par les » Jéſuites, mais par des Prêtres ou des » Clercs François, par ſeize Cordeliers, » dix Dominiquains & cinq Auguſtins, » tous Eſpagnols, entretenus par les » libéralités du Roi d'Eſpagne. Les » Clers François vivoient, en commu- » nauté, des fonds qu'ils ont en France, » & dont le revenu étoit partagé entre » les Miſſions de la Chine, de la Co- » chinchine, de Siam & du Tonquin. » Les plus mal pourvûs étoient les Clercs » Portugais, diſperſés dans l'Empire, GEMELLI CARERI. 1695.

GEMELLI CARERI. 1695.

» au nombre de quarante. Ils n'avoient
» pas d'autre fond qu'un leg de l'Evê
» que de Munſter, & quelques petites
» contributions qui leur venoient d
» Portugal. Ce double ſecours ne ſuf
» fiſoit pas pour leur entretien ; &
» celui qu'ils tiroient des Chrétien
» Chinois étoit un foible ſupplément
» parce que ce n'étoient pas les Manda
» rins & les perſonnes riches, qui em
» braſſoient la doctrine auſtere de l'E
» vangile. Ils ne laiſſoient pas de ſou
» tenir leur Droit de Patronage ſur l
» Chine ; car les Portugais ne permet
» toient pas que les Miſſionnaires de
» autres Nations paſſâſſent dans ce
» Empire, par un autre chemin qu
» celui de Liſbonne ; & cet entêtemen
» alloit juſqu'à leur faire prêter ſermen
» de fidélité au Roi de Portugal, qui n
» pouvoit y envoyer, de ſes Etats, u
» aſſez grand nombre d'Ouvriers Evan
» geliques, ni même y fournir à leu
» entretien. Si le Roi d'Eſpagne n'éto
» pas entré dans les frais de cette Mi
» ſion, les Portugais y auroient fait pe
» de progrès, & ne s'y ſeroient pas long
» temps ſoutenus.

Ouvrages compoſés en Chinois par les Miſſionnaires.

Careri apprit, avec admiration, qu
les Miſſionnaires de la Chine avoien
imprimé, en langue du Pays, plus d

cinq cens Volumes de la Loi Chrétienne ; qu'ils avoient traduit l'Ecriture Sainte & les Œuvres de Saint Thomas, & qu'ils avoient, dans Pekin, une nombreuſe Bibliotheque de Livres Européens & Chinois. Il vit, entre leurs mains, une Mappemonde, en caractere Chinois, dont la ſingularité le ſurprit. Elle étoit de forme quarrée, parce que les Chinois s'imaginent que le Monde a cette forme (91). Mais il ne nous apprend pas ſi c'étoit un ouvrage des Chinois mêmes, ou des Miſſionnaires, qui pouvoient avoir flatté, par complaiſance, les idées d'une Nation à laquelle ils devoient beaucoup de ménagemens. GEMELLI CARERI. 1695.

Outre la Loi, qu'on s'eſt impoſée, de ne pas revenir à des ſujets qu'on a déja traités avec une juſte étendue, perſonne ne peut ſuppoſer que pendant quelques ſemaines de ſéjour à Pekin, Careri ait trouvé le temps & l'occaſion d'y faire toutes les remarques dont ſon Ouvrage eſt rempli. Il les doit ſans doute aux anciens Voyageurs. Ce fut la violence du froid, qui le détermina tout d'un coup à quitter cette Capitale. La même raiſon, qui lui avoit fait prendre les Voitures de Terre, pour venir de Réflexion ſur l'ouvrage de Careri.

(91) *Ibid.* pages 202 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1695.

Nankin, lui fit apprendre, avec j
qu'il y avoit une route encore plus cc
pour retourner à Canton, en se
dant, par Terre, à Nankianfu,
il ne lui resteroit, par eau, qu'e
ron le tiers du chemin. Ce changen
flattoit aussi sa curiosité, & lui don
l'espérance de grossir son Journal pa
nouvelles observations. En effet
Pays, qu'il avoit à traverser, ayant
peu connu des autres Voyageurs, a
quels on a presque toujours vû su
la route ordinaire des Canaux,
Voyage jusqu'à Nankianfu devient
article intéressant, pour la connoissa
de cette partie de la Chine. Il pri
Pere Grimaldi de lui faire trouver t
Mules, qu'on lui avoit conseillé de p
férer à toute autre Voiture. Le prix
marché ne fut que d'environ sept piast
& demi : ce qui lui parut fort modiq
pour un Voyage, qui devoit être de tr
te-quatre jours.

Plan de son retour à Canton.

Les civilités, qu'il reçut du Pere G
maldi, l'obligent, dit-il, de s'en
quitter par un juste éloge. Il y av
trente ans que ce Missionnaire dem
roit à la Chine. Comme il étoit f
aimé de l'Empereur, il avoit eu l'honn
de l'accompagner quatre fois en Tar
rie. Il avoit visité plusieurs autres Part

Eloge du Pere Grimaldi.

du Monde ; & dans ces courſes il avoit toujours eſſuyé quelques diſgraces. Il s'étoit vû réduit à l'eſclavage par les Malais. Il avoit fait naufrage dans le Détroit de Governador. Il s'étoit trouvé dans une Ville, aſſiégée par Sevagi, par conſéquent expoſé à perdre la vie ou la liberté. Auſſi perſonne n'étoit-il plus capable de donner d'excellentes Relations des Empires de l'Aſie, ſur-tout de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe ; d'autant plus qu'il en ſçavoit parfaitement les langues. Careri le preſſa de rendre ce ſervice au Public. » Il répon- » dit qu'ayant lû, dans ſon dernier » Voyage en Europe, tant de fauſſetés, » qu'on avoit publiées de la Chine, il » n'avoit voulu rien faire imprimer, » pour ne pas donner le démenti à tant » d'Auteurs, particuliérement aux Hol- » landois, qui avoient mis ſous preſſe » leur fameuſe Ambaſſade, dont lui- » même étoit Interprête auprès de l'Em- » pereur, à Pekin, & dans laquelle, » ſi l'on excepte la deſcription des Vil- » les, on trouve plus de menſonges » que de lignes. Il donnoit, pour rai- » ſon de cette infidélité, qu'ayant ame- » né avec eux, des Provinces Méridio- » nales, quelques Interprêtes Chinois, » qui n'avoient jamais vû la Cour, &

GEMELLI CARERI. 1695.

Son jugement ſur l'Ambaſſade des Hollandois.

GEMELLI CARERI. 1695.

» qui ne ſçavoient pas la langue
» tugaiſe, tout ce qu'ils avoient rec
» li par une ſi mauvaiſe foi étoit ou
» ou mal expliqué, & que par co
» quent ils n'avoient écrit qu'au
» ſard (92).

Ceinture impériale du Pere Grimaldi.

Entre pluſieurs autres faveurs, c Careri fut comblé par ce grand Miſſ naire, il compte celle d'avoir vû, c ſa Chambre, une ceinture dont l'En reur lui avoit fait préſent. Elle étoit ne, & garnie d'une très belle gu de peau de poiſſon. On doit ſe rappe que ce préſent du Monarque de la C ne eſt ſi reſpecté des Grands & du P ple, que ſans diſtinction de rang o qualité, chacun eſt obligé, à ſa vi de ſe mettre à genoux & de touche terre du front, juſqu'à ce qu'il plai celui qui le porte, de le couvrir ou ſe retirer. Le Pere Grimaldi apprit même, à Careri, l'uſage qu'il en av fait un jour, pour l'honneur & l'in rêt de la Religion. Un Mandarin ay demandé au Pere Jacques Torin de lente, Miſſionnaire de l'Ordre de Sa François une Montre qu'il n'avoit po obtenue, porta ſi loin ſon reſſentime qu'il eût la hardieſſe de faire affich

Uſage qu'il en fait.

(92) *Ibidem*, page 461. *Voy.* la Préface du T XXXVII. de ce Recueil.

dans la Ville où ce Religieux avoit ſon Egliſe, une déclaration, par laquelle il avertiſſoit le Public, » que la Religion » Chrétienne étoit fauſſe, & qu'elle en- » ſeignoit un mauvais chemin pour le » ſalut éternel. Les Chrétiens Chinois » en conçurent une vive allarme; & le » Miſſionnaire, avec l'ardeur d'un Eſ- » pagnol, déchira publiquement l'affi- » che. Comme les ordres des Mandarins ſont extrêmement reſpectés à la Chine, cette affaire eut d'autres ſuites, qui mi- rent le Pere Torin dans la néceſſité de ſe réfugier à Canton. Le Pere Grimaldi, que le haſard amena peu de jours après dans cette Ville, y recevant les marques de reſpect que tous les Grands ſont obli- gés de rendre aux Favoris de l'Empe- reur, crut l'occaſion favorable pour venger la Religion & ſes Miniſtres. » Lorſque le Mandarin vint lui faire la » révérence, il le reçut avec le bout de » ſa ceinture en main, en lui reprochant » ſa violence, le peu de cas qu'il faiſoit » de ſes Freres, & l'audace qu'il avoit » eûe de blâmer la Doctrine de l'Evan- » gile, tandis que l'Empereur honoroit » les Chrétiens, juſqu'à leur faire le » plus reſpectable préſent de l'Empire. » Le Mandarin, humilié, frappa tant » de fois la terre de ſa tête, que tous les

GEMELLI CARERI. 1695.

GEMELLI CARERI. 1695.

» Miſſionnaires témoins de cette ſc
» prierent le Pere Grimaldi de ne
» pouſſer le châtiment plus loin. Il
» au Mandarin de ſe lever, & de trai
» mieux ſes Freres à l'avenir, s'il
» vouloit pas que la Cour fût inforn
» de ſon attentat, & que la puniti
» fût proportionnée à l'offenſe (93).

Paſſeport qu'il accorde à Careri.

Careri obtint, du Pere Grimaldi, Paſſeport, qui ne marquoit pas mo combien l'autorité de ce Miſſionna étoit reſpectée dans l'Empire. Il port que le Seigneur Careri étant chargé quelques Livres pour le ſervice de l'Et pereur, perſonne n'eût la hardieſſe de chagriner, & qu'au contraire on lui a cordât toutes ſortes de ſecours. En eff le Pere Grimaldi lui donna le Cale drier qu'il avoit déja compoſé pour l'a née ſuivante, & quelques autres Livr en langue Tartare (94).

(93) *Ibid.* page 464.

(94) Le Pere Offorio lui fit avoir, à juſte prix, une quantité conſidérable de muſc. Ce qu'il ajoûte paroît fort ſingulier : » Celui » de la Chine eſt, dit-il, » le meilleur de tous, & » l'on en peut connoître » l'activité en le tenant un » peu de temps ſous le » nez, puiſqu'il en fait » ſortir le ſang.... L'Ani- » mal d'où l'on tire *cette* » *ſorte de muſc*, eſt de » grandeur d'un Ch » Après l'avoir tué, on » pile tout entier dans » peau, & on l'y lai » pourrir. On fait enſui » avec la même peau, » petites bourſes, qu' » remplir de cette ch » broyée. Les Chinois » font un grand comm » ce, mais ils l'altere » ſouvent. *Page* 466. C reri eſt le ſeul Voyageur q

Ce fut le Mardi, 22 de Novembre, qu'il partit de Pekin. Laiſſons-lui le récit de ſa route & de ſes obſervations. Je paſſai, dit-il, par le Bourg de Loupou-xaou, qui n'a que deux portées de mouſquet de longueur & une de largeur; mais ſes portes ſont ferrées, & ſes murs d'une force à toute épreuve. Aſſez proche, on traverſe la Riviere ſur un beau Pont de pierre, d'un demi-mille de long, bordé, de deux en deux pas, de petits Lions de pierre. Nous paſſâmes la nuit à Lean-xien-xié, après avoir fait ſoixante dix lys. Je trouvai, dans cette Ville, un Seigneur Tartare, ſuivi d'un Page & d'un Laquais, & pluſieurs autres perſonnes qui ſe propoſoient de faire la même route. Nous convînmes de la faire en compagnie.

GEMELLI CARERI. 1695.

Retour par terre juſqu'à Nankianfu.

Lean-xien-xié.

Le 23, à peu de diſtance d'une Ville nommée Tantien, je vis un beau Couvent de Bonzes, qui porte le nom de Xien-ghen-ſon, & qui eſt accompagné de pluſieurs Temples, dans une enceinte de hautes murailles. La curioſité m'y ayant conduit, j'obſervai dans le premier Temple, une grande Idole dorée, à la maniere Orientale, avec pluſieurs petites, qui occupoient chacune

Tantien.

Temple de Xien-ghen-ſon.

parle de ce muſc extraordinaire, & de cette maniere de le compoſer, qui ne doit pas le paroître moins.

GEMELLI CARERI. 1695.

leur niche autour du mur. Dans le cond, on voyoit trois femmes, aſ ſur un Lion & deux Dragons. Le t ſiéme, offroit une Idole monſtrueu qui joignoit aux pieds & aux mains dinaires vingt autres mains de cha côté, deux pieds levés en l'air, & quante têtes l'une au-deſſus de l'au Les cours & les édifices étoient en gr nombre, avec des allées de fort be arbres. Nous dînâmes à Lixoa, & n arrivâmes le ſoir à San-kon-xien, ap cent treize lys de marche.

Convoi de Bonzes.

Le 24, pendant une heure de rep que nous prîmes dans le Bourg de kouxiou, je vis paſſer devant les m un Convoi de Bonzes, qui marchoi deux à deux, avec des Chapes ſur épaules; les uns ſonnant de certains i trumens, qui ſont particuliers à l Secte; les autres portant des Paraſc ornés de longues banderolles de ſ

Xiou-xien.

Nous paſſâmes enſuite par Xiou-xie Ville déſerte, mais dont le Fauxbo eſt fort grand & fort peuplé; nous avi fait quatre-vingt lys: les commodit qu'on trouve dans ce Fauxbourg, n tenterent d'y paſſer la nuit. Le len main, un excellent Poiſſon, qu'on che dans les lacs voiſins, nous fit c cendre à Chiopeconou, Bourg peu é

gné de Xiou-xien ; & pendant qu'on nous préparoit à déjeuner, j'obſervai, proche du Pont, une inſcription fameuſe, qui contient le récit d'un célebre événement. Nous paſſâmes enſuite par Ginkiem-xien, qui n'eſt conſidérable que par un circuit de murs, d'environ deux milles, & par un foſſé plein d'eau. Cette journée fut de cent vingt lys, après leſquels nous nous arrêtâmes le ſoir à Rechilipou. Le 26, nous fîmes encore cent vingt lys, juſqu'à Fukian-y. Notre route n'ayant pas été différente juſqu'ici, de celle que j'avois faite en venant de Nanquin, je n'ai nommé que les lieux où notre Caravanne s'arrêtoit matin & ſoir, avec la diſtance des lys (95). GEMELLI CARERI. 1695. Fukian-y.

Le 27, nous dînâmes à Manxo, & le ſoir, après avoir fait cent trente lys, nous paſſâmes la nuit à Liou-chi-miaou. Le froid étoit extrême ; & ne trouvant ni bois, ni charbon, ſur cette route, nous n'avions, pour nous chauffer le ſoir, qu'un feu d'herbes ſéches & de pailles. Le 28, après avoir dîné à Couchipi, nous arrivâmes à Gaou-chien. Manxo.

(95) Il paroît même que les différences qui ſe trouvent à la ſuite, ne viennent que de quelques chemins de traverſe, qui abrégeoient ſouvent les journées, car on retrouve plus d'une fois les mêmes noms.

GEMELLI CARERI. 1695.

La journée fut de cent vingt lys; celle du lendemain de cent dix, juſqu

Chipin-xien.

Fauxbourg de Chipin-xien. Celle 30 fut de cent vingt. Nous dînâme Touncen-y, & nous paſſâmes la nu Kien-xien.

Le Jeudi, premier jour de Déce bre, nous paſſâmes dans Xangua-bie

Chiago-cheou.

& nous arrivâmes le ſoir à Chia cheou, après une marche de cent lys. La Plaine, où nous n'avions encore ceſſé de marcher, paroiſſoit b cultivée; & j'obſervai que pour re pre mieux la terre, les Laboureurs gnoient une plaque de fer ronde au de la charrue. Le 2, nous nous a trâmes dans le Fauxbourg de Vo Chian-xien; & le ſoir, après avoir quatre-vingt-dix lys, nous paſſâme

Cauxio.

nuit dans Cauxio. Le 3, nous dînâ à Genki-fu, Ville marchande & b peuplée, que ſes foſſés & ſes murs dent capable d'une bonne défenſe. Pays eſt ſi rempli de Faiſans, que qu de ces Animaux ne nous revinrent à vingt-cinq ſous. Cette journée fut que de ſoixante lys, qui nous fi arriver de bonne heure à Tour- tien.

Temple de Zouxien.

Le 4, en paſſant par Zouxien & Fauxbourg, j'eus la curioſité d'y vi

un beau Temple, où l'on entre d'abord par une Place quarrée, ornée de fort hauts Cyprès, & longue d'une portée de fusil. De-là on passe dans une cour, peu différente de cette Place, c'est-à-dire, murée & remplie des mêmes arbres, au fond de laquelle, on découvre trois Portes, qui conduisent dans autant d'autres cours, fermées aussi de murailles. A la Porte du milieu répondent intérieurement trois autres Portes, proche desquelles on voit le tombeau & l'épitaphe d'un Seigneur Chinois, soutenus par un fort grand Crocodile. Les deux autres cours n'ont qu'une seule Porte. Celle du milieu est plantée de Cyprès, dont les allées conduisent au Temple. C'est un bel édifice, où l'on voit deux grandes Idoles, l'une dans la Niche principale, & l'autre à côté; toutes deux assises, & contemplant quelque chose de mystérieux qu'elles ont entre les mains. De leur tête pend un Diadême à l'antique, orné de quantité de petites boules de diverses couleurs. Assez proche de ce Temple, on en trouve un autre, de moindre grandeur, dont l'Idole est une Femme assise, qui a, sur la tête, cinq Oiseaux en sculpture, avec de longues queues, & les aîles ouvertes, dans l'action de s'envoler.

GEMELLI CARERI. 1695.

GEMELLI CARERI. 1695. La cour, qui eſt à gauche de celle milieu, a pour Idole une Statue aſſi avec une longue barbe, telle que r Peintes la donnent à Saturne. Derrie elle, eſt une Femme, dont la tête ſo tient trois Oiſeaux. Près de la Port du côté intérieur, pluſieurs autres St tues, difformes & bien armées, ſemble veiller pour en défendre l'accès. La cou qui eſt à droite, contient deux Temple & deux galeries couvertes, environné de Cyprès & bordées d'Epitaphes.

De Zouxien, nous allâmes dîner Kiny-xoy-té, après avoir traverſé Uy dont le Fauxbourg nous ſurprit par

Chia-xo tien. beauté. Nous finîmes le ſoir, à Chi xo-tien, une journée de cent vin lys.

Le 5, nous dînâmes à Chiakouchiai & juſqu'à Nivi-y, où nous arrivâm après avoir fait cent vingt lys, no vîmes une ſi grande abondance de Li vres, qu'ils ne s'y vendent que de ſous. Le 6, notre dîner ſe fit à Louyal où l'on paſſe une Riviere ſur un fo beau Pont. Dans l'après midi, no traverſâmes, dans un Bateau, le Fleu de Soucheou, dangereux par ſa rapic té; & le ſoir, après avoir fait cent dix ly

Sanpou. nous arrivâmes à Sanpou. On ne fer pas mauvaiſe chere, ſur cette rout

GEMELLI CARERI. 1695.

Œconomie Chinoise.

si les Voyageurs Chinois étoient disposés à payer quelque chose, au-delà du prix reglé. Mais ils ont tant d'aversion pour la dépense, qu'ils se réduisent plus volontiers à leurs herbes, accompagnées d'un peu de mauvais Porc, & de quelque Poules; souvent corrompues. Un Etranger, qui ne veut pas s'assujettir à ce régime, est obligé de faire tuer, devant ses yeux, les Animaux dont il veut manger, & de les payer beaucoup plus cher.

Le 7, une pluie, fort abondante, qui obligea la Caravanne de partir fort tard, ne lui permit pas de passer Faucian, & de faire plus de quarante lys. Le jour suivant, elle alla dîner à Couchen, & de-là coucher à Leanchen, par une marche de quatre-vingt lys. Le 8, on laissa la route de Nankin, dans laquelle on étoit retombé; & passant la Riviere de Xouayxo, dans un Bateau, on dîna fort tard à Chian-chin-goy, d'où l'on alla passer la nuit à Funian-fu, après quatre-vingt-dix lys, de marche. Cette Ville est sans murailles; mais elle est grande, & distinguée par la beauté de ses Places. Les Tribunaux de Justice y ont aussi beaucoup d'éclat. On voyoit, aux Portes, un grand nombre de Prisonniers, avec une chaîne aux pieds, &

Funian fu.

GEMELLI CARERI. 1695.

une cangue du poids de cent liv autour du cou. La Caravanne prit jour de repos, le 9, & Careri en prof

Xouanchen. pour ſe rendre, en Chaiſe, à Xou chen, Ville peu éloignée, dont le té, qui regarde le Nord, eſt fermé la cime des Montagnes voiſines. A n'eſt-elle habitée que de ce côté-là; le reſte, qui eſt environné d'un be mur, n'a que des Champs cultivés.

Le 10, après avoir diné à Hin k kien, & fait quatre-vingt-dix lys, d des Montagnes entre-coupées de Pl nes, on s'arrêta le ſoir à Tingan-xi

Tingan-xien. Les murs de cette Ville n'ont pas p d'un mille de circuit; & dans to ſa longueur, elle n'a qu'une rue puiſſe paſſer pour bien peuplée. Le on s'arrêta, pour dîner, à Chiau-chia yen, & l'on arriva le ſoir à Patein. Hôtelleries commencent ici à deveni mauvaiſes, que Careri fut obligé coucher dans la même Chambre l'Officier Tartare: incident qui méri roit peu d'attention, s'il ne donnoit caſion d'obſerver que par un uſage f

Uſage biſarre des Tartares. biſarre de ſa Nation, » le Tartare, ap » s'être mis au lit, ſe fit battre ſur » ventre par ſon Page, comme ſur » Tambour, pour s'endormir plus fa » lement, & qu'une inſomnie,

» paremment, l'obligea de recom- GEMELLI CARERI. 1695.
» mencer cette muſique trois heures
» avant le jour (96). La marche avoit
été de cent lys.

Le 12, on paſſa par Tianpou, d'où l'on alla dîner à Leauxien. Un Mandarin, qui traverſoit cette route, fit admirer à Careri la magnificence de ces grands Seigneurs Chinois, qui lui parut, dit-il, fort ſupérieure à celle des Vicerois de l'Europe. » Il étoit précédé Magnificence des Seigneurs Chinois dans leurs marches.
» d'un grand nombre de Chariots, eſ-
» cortés par des Soldats. Quantité d'Of-
» ficiers ſuivoient en Chaiſe. Les Pa-
» ges & les principaux Domeſtiques
» étoient à Cheval. Enſuite, on voyoit
» paroître le Mandarin dans une Chaiſe
» portée par huit hommes, environnée
» d'une multitude de Gardes, avec plu-
» ſieurs petits Drapeaux, entre leſquels
» on en diſtinguoit un fort grand. Les
» Valets & d'autres Soldats formoient
» le cortége, au nombre de plus de mil-
» le hommes (97). On arriva le ſoir, après une marche de cent lys, dans la Ville de Louchi-fou, qui n'a pas un tiers de mille de longueur, mais dont les Fauxbourgs ſont grands & fort peuplés. Le 13, on traverſa des Plaines bien cultivées, pour aller dîner à Paxoy;

(96) Page 476. (97) *Ibidem.*

GEMELLI CARERI. 1695.

& le ſoir, après cent lys, on entra dans Tanchen, grande Ville, & riche par ſon commerce, quoiqu'ouverte & ſans aucune défenſe. Il fallut traverſer une Riviere, qui la diviſe, pour aller paſſer la nuit dans le Fauxbourg. Le 14, on arriva de bonne heure à Louchichinxien, Ville qui n'a de conſidérable que ſes murs. On alla dîner à Nanzian, d'où l'on eut à traverſer quelques Montagnes pour entrer dans une Plaine bien habitée. On trouve, dans ces Montagnes, une eſpece de Truffes, que les Chinois nomment Mati; petites, de la figure d'une rave, & du goût de nos Châteignes. Après avoir fait cent lys, on arriva, le ſoir, à Tacouon.

Tanchen.

Truffes Chinoiſes.

Le Samedi, 15, on traverſa d'autres Montagnes & pluſieurs Plaines, pour aller dîner à Toun-chin-xien, Ville riche & fort peuplée, que ſes Fauxbourgs ſurpaſſent encore en étendue. Careri fut frappé de l'induſtrie des Chinois, qui, pour faire croître certaines Plantes, en Hyver, les inſerent dans des navets ſuſpendus par un fil, avec un peu de terre dans le trou, & les y arroſent tous les jours d'eau tiede. Il vit germer fort heureuſement les graines. Après avoir fait cent lys, la Caravanne arriva le ſoir à Taoucheny.

Induſtrie des Chinois pour faciliter la végétation en Hyver.

La route du jour ſuivant ſe fit dans des Forêts de Cyprès, le long des Montagnes, qu'on avoit ſur la droite. On dîna dans Saloucheou. De-là, traverſant une Plaine de pluſieurs milles, remplie de Maiſons de Campagne, de beaux Jardins, & de Fermes, on s'arrêta, le ſoir, à Zenzyan-xien, Ville fermée de murailles fort baſſes, & ruinée dans pluſieurs Quartiers. Cette journée ne fut que de quatre-vingt-dix lys. On alla dîner, le 16, à Scou-chi-y, par une route de la même beauté; & dans le cours de l'après-midi, on traverſa Tayn-xou-xyen, Ville longue de deux milles, & d'un riche commerce, qu'elle doit à la commodité d'une petite Riviere. Après avoir fait cent lys, on s'arrêta dans Fuxian-y, derniere Place de la Province de Nankin, où l'on étoit entré depuis Soucheou. Le 17, on traverſa un coin de la Province de Houquam, par des Plaines cultivées, & peu éloignées des Montagnes. On dîna dans Tinſan-y; & la journée, qui fut de cent lys, ſe termina dans un Fauxbourg de Xouan-may-xien, Ville murée, de trois milles de circuit. Le 18, on s'éloigna des Montagnes, pour aller dîner à Kouniounga, Ville ſans murailles, mais de grand commerce, & ſituée ſur une pe-

GEMELLI CARERI. 1695.

Zenzyan-xien.

Xouan-may xien.

GEMELLI CARERI. 1695.

rite Riviere. Le ſoir, après avoir
quatre-vingt-quinze lys, on paſſa
nuit à Siau-chi-cheou. Cette Ville
ſur la Rive du Kian, qui ſépare la P
vince de Houquam de celle de Kia
Elle eſt petite & ſans murailles, m
fort peuplée & riche par ſon commerc

Le 19, il fallut embarquer les Mu
& l'équipage, pour traverſer le Kia
qui n'a pas moins de deux milles de l
ge. On trouve ſur l'autre rive, la gran

Kiou-kia fou. Ville de Kiou kia-fou, dont les m
néanmoins renferment plus de chan
que de rues, dans un circuit de h
milles. Le Fauxbourg, qui a trois mil
de long, eſt également riche & peup
Il eſt ſéparé de la Ville par un Lac, d
ſort une petite Riviere. Après avoir
ſoixante lys, on s'arrêta pour dîn
à Toujoueny, Ville ſituée dans les M
tagnes. Il eſt impoſſible de s'imagine
quantité d'excellent Poiſſon, qu
prend dans les Rivieres & les Lacs

Abondance d'excellent poiſſon. cette Province. Les Voyageurs s'en r
ſentent, par la bonne chere qu'ils
ceſſent pas d'y trouver. L'Eſturgeon
un mets des plus communs. La jour
du 20 fut moins agréable au travers
Montagnes, qui ne permirent pas
faire plus de quatre-vingt-dix lys.
dîna dans Ouchienen, on traverſa T

gan-xien, petite Ville preſque déſerte, & le ſoir on arriva au Fauxbourg d'Ynanpou. Le 21, on ne trouva que des Plaines cultivées & d'agréables Collines juſqu'à Sinkien-xien, où l'on paſſa une Riviere, qui en eſt éloignée d'nn mille, pour aller dîner à Saniarou. Il fallut repaſſer ici la même Riviere en bateau, mais ſans rien payer, parce que les lieux voiſins entretiennent des Bateliers pour la commodité du Public. La journée fut de cent lys, qui ſe terminerent le ſoir à Coxoa. GEMELLI CARERI. 1695.

Coxoa.

Enfin, le 22 après avoir fait trente-deux milles, on arriva deſſous les murs de Nankianfou, qui ſont environnés d'un grand Fleuve; & paſſant d'une rive à l'autre, Careri ſe fit conduire à la Maiſon d'un Jéſuite, que ſon zèle attachoit à cette Miſſion. Mais ayant appris avec chagrin, qu'il étoit alors à Canton, il ne perdit pas un moment pour louer une Barque, & pour continuer ſon Voyage. Il compte trois mille deux cens treize lys, de Pekin à Nankianfou (98).

Jéſuites de Nankianfou.

Quoique le reſte de ſa route doive être par eau juſqu'à Canton, il ſuffit qu'elle ſoit differente de celle qu'on a vû prendre à la plûpart des autres Voyageurs, pour en faire deſirer une deſ-

Remarques ſur la ſuite de cette route.

(98) *Ibid.* page 484.

GEMELLI CARERI 1695.

cription, que ſa ſingularité rend pr
cieuſe aux Géographes. Après avoir f
acheter des proviſions, il partit le
de Décembre; & ſa premiere journ
ne fut que de trente lys, juſqu'à Serin
Le lendemain, il en fit cinquante, ju
qu'à Chiangoutou. Le 28, il en av
fait quatre-vingt, lorſque ſe trouva
encore éloigné de la Ville où il dev
paſſer la nuit, il aima mieux s'arrê
ſur la rive, que de s'expoſer, dans
ténébres, au dangers de la navigatic
Le 29, il fit le même nombre de lys ju
qu'à Xopou. Il en fit encore autant
lendemain, juſqu'à Chiakianxyen, Vi
environnée de murs juſqu'au ſomm
des montagnes. Le 31, un vent
Nord lui fit faire cent quarante lys, ju
qu'à Kinang-fou. Cette Ville avoit
Miſſionnaire Cordelier, nommé le Pe
Ybanes, qui vint paſſer, avec lui, u
partie de la nuit dans ſa Barque.

1696. Le Dimanche, premier jour de Ja
vier 1696, il fit quatre-vingt-cinq ly
pour arriver le ſoir à Juyn-fou. Le le
demain, après en avoir fait ſoixan
& dix, il s'arrêta devant les murs
Pekiazoun. Les eaux ſont baſſes da
cette partie de la Riviere de Nanga
fu, quoiqu'elle en reçoive une autre
Cancheou-fou. On s'arrêta, le 3, d

vant Houenlon, après avoir fait cent vingt lys ; & le 4, à Tankian, ſans en avoir fait plus de ſoixante & dix. Le 5, on n'en fit auſſi que quatre-vingt-dix, pour arriver de bonne heure à Cancheo fou. Careri vouloit y voir pluſieurs Miſſionnaires, Directeurs d'une Egliſe floriſſante. Il y trouva, pour Supérieur, le Pere Brillon Jéſuite François ; & ſous ſon gouvernement, le Pere Provana, de Turin, le Pere Vanderbuk, Flamand, & le Pere Amiani, Piémontois. Sa joye fut extrême, de ſe trouver avec des amis d'un mérite ſi diſtingué. La Fête de l'Epiphanie, qui tomboit au jour ſuivant, amena le ſoir à l'Egliſe un grand concours de Chrétiens Chinois, qui firent entendre, pendant toute la nuit, le bruit de leur Muſique & de leurs Inſtrumens. Careri paſſa la Fête avec les Miſſionnaires, & rentra, le 7 après midi, dans ſa Barque.

GEMELLI CARERI. 1696.

Jéſuites & Chrétiens de Cancheo fou.

Les détours de la Riviere ne lui permirent pas de faire plus de vingt lys, juſqu'au ſoir. Il s'arrêta dans le Fauxbourg de Cancheo-fou, qui s'appelle Namen, & qui eſt éloigné, de la Ville, d'un mille par Terre. La vûe d'un beau Temple, qu'on découvre dans une vaſte Campagne, lui fit oublier qu'il avoit

Temple de Namen.

GEMELLI CARERI. 1696.

beſoin de repos. Il s'y fit conduire ; pour premier ſpectacle, il y vit u grande Idole, armée d'une épée da chaque main, avec deux autres Statue qui ſembloient prêtes à la ſervir. On fit paſſer dans une grande cour, d'où entra dans un autre Temple, qui co renoit auſſi une grande Idole, mais chement dorée, avec une épée à main, & deux autres Statues à ſes pied Aux deux côtés de la porte, diverſ Figures de taille giganteſque, armé & difformes, ſembloient en défend l'entrée.

Le 8, il fit quatre-vingt lys, po arriver à Kiounion, Ville où l'on tie une groſſe Garde. Elle eſt à l'entrée d Montagnes de Nanganfu, où la Rivier ne faiſant que ſerpenter, rend le ch min plus long du double que par Ter Le 9, après avoir fait encore quat vingt lys, il arriva devant Lanzou où l'on tient une autre Garde ; & c là, ſoixante & dix lys le rendirent, jour ſuivant, à Nanganfu. Il y re tant de careſſes d'un Miſſionnaire M xiquain, nommé le Pere de la Piſiol que, ſans ſe faire trop preſſer, il co ſentit de paſſer deux jours avec lui. I difficultés de la Riviere l'obligeant de quitter ſa Barque, pour faire u

Nanganfu.

Miſſionnaire Mexiquain.

journée de chemin par terre, il loua trois Chaiſes & pluſieurs Portefaix pour ſon bagage (99). Le 12, il fut porté, avec beaucoup de peine, ſur une Montagne eſcarpée, au milieu de laquelle on trouve un Temple, qui ſépare deux Provinces. C'eſt dans ce lieu que le Viceroi, le Général de la Milice Tartare, & le Commandant particulier de celle du Pays, prennent poſſeſſion de leurs Emplois, en y recevant les Sceaux, qui leur ſont envoyés par des Députés de Canton. L'Edifice, où l'on voit un grand nombre de Bonzes, eſt diviſé dans ſa hauteur en deux parties, qui forment deux Temples l'un au-deſſus de l'autre. Le plus bas contient une Idole aſſiſe, dorée, de figure giganteſque, & ſans barbe. En montant quelques degrés, on ſe trouve dans le Temple ſupérieur, qui offre une autre Idole, avec une couronne ſur la tête, & un manteau royal ſur les épaules. Elle eſt aſſiſe, & deux autres Statues ſont courbées à ſes pieds. Sur la droite, on voit celle de *Chianlaoie*, ancien Mandarin d'une grande réputation, qu'on honore

GEMELLI CARERI. 1696.

Montagne & Temple, que Careri viſite.

(99) Il lui en coûta cent ſoixante ziens, pour chaque chaiſe, & quatre-vingt ziens pour chaque Portefaix. Il remarque qu'à Nanganſu, une Piaſtre vaut mille & quelques ziens.

GEMELLI CARERI. 1696.

aujourd'hui, comme le Protecteur d Tribunaux de Juſtice.

Graine, qui donne une excellente Huile.

Cette Montagne, & celle qui eſt pr che de Nanyounfu, produiſent de p tits arbres, dont le fruit, qui eſt rond noir, & de la groſſeur d'une noix, nomme Mouzou. Il porte une graine dont les Chinois tirent une excellen huile, qu'ils appellent Mouyeou, c'eſ à-dire, huile d'arbre, pour la diſti guer de quantité d'autres huiles qu'i tirent des herbes & de diverſes ſeme ces, mais qu'ils n'employent que po les lampes.

Honneurs accordés aux femmes des Seigneurs Chinois.

En deſcendant de la Montagne, C reri rencontra les Equipages de pluſieu perſonnes de diſtinction, & dans nombre, la femme d'un grand Mand rin, à laquelle il fut ſurpris de vo rendre les honneurs qu'il croyoit réſe vés pour les hommes. Elle étoit préc dée de quantité de perſonnes à Cheva & de divers Officiers de Juſtice, av leurs baguettes à la main, qui faiſoie arrêter tous les Paſſans, à Cheval c en Chaiſe. Huit hommes la portoie dans un riche Palanquin, & ſes Demo ſelles la ſuivoient dans d'autres Vc tures. Ce retardement, & celui du d ner, n'empêcherent pas Careri d'ar ver à Nanyounfu deux heures avant

nuit. Mais il obſerve que les Porteurs Chinois ne le cedent point, pour la vîteſſe, aux Chevaux Tartares. Ils font, dit-il, cinq milles, au trot, par heure. D'ailleurs, cette journée, qu'on compte pour douze lieues, n'eſt que de huit; ou de cent quatre lys. C'eſt ce qui arrive à la Chine, dans tous les chemins royaux, pour l'avantage des Couriers. Les lys ſont longs dans un endroit & courts dans un autre (1). GEMELLI CARERI. 1696.

Le Pere Ribeïra, Miſſionnaire de Nanganfu, traita Careri avec beaucoup de politeſſe & d'affection; mais il ne put lui faire trouver, qu'à grand prix, une Barque pour Canton, parce qu'on attendoit pluſieurs grands Officiers de l'Empire. Deux femmes, avec leurs enfans ſur leurs épaules, furent les ſeuls Matelots, qui lui offrirent leurs ſervices. Le lendemain, il fut étonné de les voir ramer, dans cet état, avec autant de force que des hommes. Après avoir paſſé deux Ponts, qui joignent deux petits Fauxbourg avec la Ville, il fit vingt lys juſqu'à Peyentau, où la nuit l'obligea de s'arrêter. Le 14, il en fit ſoixante. La grandeur de ſa Barque, qu'il n'avoit pû choiſir plus commode, l'obligeoit de s'arrêter dans les endroits Miſſionnaire de Nanganfu.

(1) *Ibid.* page 487.

GEMELLI CARERI. 1696.

qui avoient peu d'eau. La journée du 19 ne fut pas plus longue juſqu'à Sinchian-chieny, que celle de la veille ne l'avoit été juſqu'à Xoua-tan; mais le lieu devient plus profond, parce qu'il reçoit à Kiankeou une autre Riviere qui vient des Montagnes. Careri, étant arrivé de bonne heure à Chiacheoufou, après avoir fait cent vingt lys, ſe rendit à la Maiſon des Jéſuites, qui n'étoit occupée que par un ſeul Miſſionnaire. Il employa la matinée du jour ſuivant à viſiter la Ville. Le circuit de ſes murs eſt d'environ quatre milles, ſans y comprendre les Fauxbourgs. Ses ruex ſont droites, longues, bien pavées, & remplies de riches Marchands. Elle a, du côté du Midi, une Riviere navigable, qui vient de l'Oueſt, & qui s'unit à la grande. Careri rentra dans ſa Barque au milieu du jour, & ne fit pas plus de quarante lys juſqu'au Village de Perou. Le Vendredi, 20, en fit cent dix, juſqu'à la Garde de Vaſucan; & lendemain, cent quarante qui le conduiſirent à Xiakeou. Le 21 il paſſa la ſeconde Gorge des Montagnes, ſur leſquelles il vit un grand Temple, & pluſieurs petits, entre les Rochers & l'ombre des arbres. La chaleur étoit fort vive, quoiqu'on fût au

Ville de Chiacheoufou.

Temple de la ſeconde Gorge des Montagnes.

au cœur de l'Hyver : mais il attribue cette diverſité aux différens climats de la Chine. Depuis les Montagnes de Pekin juſqu'à Nanganfu, on éprouve un froid perçant ; & depuis cette Ville juſqu'aux Côtes Méridionales, on eſt incommodé de la chaleur. Vers le ſoir, Careri vit paſſer, avec admiration, trois Barques pompeuſes, qui portoient pluſieurs grands Mandarins. Il ajoute que les Miſſionnaires ſont obligés au même faſte, pour faire la Miſſion avec honneur, & même avec fruit, parce que les Chrétiens Chinois ont beaucoup d'attachement à ces apparences extérieures (2). Après avoir fait cent quarante lys, il arriva devant Quantikeou.

GEMELLI CARERI. 1696.

Les Chrétiens Chinois aiment le faſte.

Le 23, on ſentit une chaleur inſupportable : mais elle n'empêcha point les deux femmes, qui ſervoient de Matelots à Careri, d'arriver, le ſoir, à Lichiiven, c'eſt-à-dire, d'achever une journée de cent lys, après avoir laiſſé à gauche la Ville de Scoutan, qui eſt environnée de quantité d'arbres & fort peuplée. On partit, le lendemain, quatre heures avant le jour, pour entrer de bonne heure dans Quancheu-fu, ou Kouancheoufou, que les Portugais

(2) *Ibid.* page 490.

GEMELLI CARERI 1696.

ont nommé Canton. Le Soleil n'é
pas encore levé, lorſque Careri qu
ſa Barque à Fuchan. Il y prit une C
ſe, pour ſe rendre chez le Pere Ca
cio, Jéſuite & Chef de cette Miſſi
mais il fut obligé de faire plus de
milles, avant que d'arriver chez
ſans ceſſe au milieu de diverſes ſo
de Manufactures; & de riches Bo
ques, où toutes les marchandiſes &
proviſions de la Chine paroiſſent
ſemblées. Cette Ville, qui eſt ſans
railles, & qui paſſeroit, en Italie, p
un Village, a cinq milles de longu
& trois de large. Elle eſt traverſée
la Riviere, & le nombre des Barq
égale celui des Maiſons. C'eſt un M
darin qui la gouverne, mais ſous la
pendance des Tribunaux de Cant
Tous les Miſſionnaires aſſurent qu'
contient un million d'Habitans (3)

Gran leur & richeſſe de Fuchian.

Careri ne put éviter de reprendre
Barque, pour achever ſa derniere jo
née, qui fut de quatre-vingt lys. Il en
le ſoir, dans Canton. Les Miſſionna
de l'Ordre de Saint François avoient
du l'eſpérance de le revoir. Ils
croyoient dans quelque Priſon, ſu
route, ou même à Pekin; d'autant
qu'ignorant la langue du Pays, & n'ay

On eſt étonné de revoir Careri à Canton.

(3) *Ibid.* page 492.

que deux Domeſtiques Chinois, qui ne ſçavoient pas le Portugais, il leur paroiſſoit impoſſible qu'il eût pû ſe faire entendre dans le changement de tant de Barques, & juſtifier la témérité de ſon entrepriſe. Mais il apprit, dit-il, par une heureuſe expérience, que dans l'opinion du commun des Hommes, la crainte groſſit toujours les dangers. Il compte, de Nankianfu à Canton, deux mille cent ſoixante-dix-neuf lys; & les joignant aux trois mille deux cens treize de Pekin à Nankianfu, il fait monter toute cette route à cinq mille trois cens quatre-vingt-douze lys, qui font, dit-il, mille quatre cens deux milles d'Italie (4). GEMELLI CARERI. 1696.

Son deſſein, en revenant à Canton, étoit de paſſer à Emouy, dans la Province de Fokien, & de s'y embarquer pour Manille. Mais apprenant qu'il y avoit au Port de Macao un Vaiſſeau des Philippines, il ſe laiſſa facilement déterminer à ſaiſir cette occaſion, par trois Marchands Eſpagnols des mêmes Iſles, qui étoient venus employer, à la Chine, cent quatre-vingt mille piaſtres en marchandiſes. Ils ne pouvoient comprendre par quelle hardieſſe, ou par quel bonheur, il avoit paſſé à Canton, & de-là Ce qui le détermine à partir de Macao.

(4) Page 453.

GEMELLI CARERI. 1696.

jusqu'à la Cour, sans payer au
sorte de Passeport ; tandis que po
seule entrée de Canton, le Xupu
le Chef de la Douane, avoit pris
trente piastres. Peu de jours après so
rivée, M. de Sesse, Prêtre Franc
& Missionnaire Apostolique, à la Cl
partit pour l'Europe (5).

Ses observations à Canton.

Pendant quelques semaines, que
reri fut obligé de passer à Cantor
fut témoin des Fêtes de la nouvelle
née, que les Chinois commencent,
il, à la nouvelle Lune la plus proch
5 de Février, au quinziéme degr
Verseau, parce que ce signe divis
deux parties égales l'espace d'entre
points du Solstice & de l'Equinoxe
prétendent que ce jour-là le Soleil e
dans un signe qu'ils nomment
chioum, ou la résurrection du Print
D'autres réjouissances, entre lesqu
Careri admira beaucoup la Fête des
ternes, lui offrirent des amusemens
tinuels. Cette belle Fête, dont
donné une curieuse peinture dans la
cription de la Chine, lui fit regrett
ne pouvoir se trouver placé sur
que Tour ; assez haute, pour y
toutes les parties de l'Empire d'un
coup d'œil. Il lui semble, dit-il,

(5) Page 494.

dans une nuit où tous les Habitans d'une si grande Région allument des lanternes peintes & font des feux d'artifices, qui repréſentent diverſes figures d'Animaux, il auroit vû la plus belle illumination dont on puiſſe ſe former l'idée (6). GEMELLI CARERI. 1696.

Etat du Fort de Macao.

Lorſqu'il ſe fut rendu à Macao, pour l'embarquement, ſa curioſité le conduiſit à la célébre Forteresſe du Nord. Le Capitaine de garde lui en refuſa l'entrée. Il en fit ſes plaintes à quelques autres Portugais, qui lui dirent, pour le conſoler, » qu'il ne devoit pas regarder » ce refus comme une inſulte, mais » comme un trait de prudence du Ca» pitaine, qui ne vouloit pas laiſſer » voir le mauvais état de l'artillerie du » Fort. Ils ajoûterent qu'elle étoit en » petit nombre, & preſqu'entiérement » démontrée; ce qui venoit de la pauvre» té de la Ville (7).

(6) Page 511.

(7) Careri en prend occaſion de critiquer utilement ceux qui écrivoient alors que la Ville de Macao étoit encore très riche, & qu'elle envoya au Roi Jean IV, de Portugal, un grand préſent d'argent comptant, & de deux cens canons de bronze. » Joſeph de Sainte Thereſe » étoit ſi prévenu pour » cette artillerie, qu'il auroit avancé toutes ſortes » de menſonges en ſa fa» veur. Elle étoit peut» être du nombre des trois » mille pieces qu'il dit que » les Portugais trouverent » à Malacca, lorſqu'ils » s'en rendirent les maî» tres : autre extravagan» ce, puiſque pluſieurs

GEMELLI CARERI. 1696.

A la distance d'un mille de Mac
la nature a placé une petite Isle,
se nomme l'Isle verte, & qui appart
aux Jésuites. Son circuit n'est que c
mille; & quoiqu'elle ne soit qu'un
cher stérile, ils y ont une Maison
recréation assez commode, qui est
vironnée de quelques arbres fruiti
Careri, s'y étant fait transporter d
une Barque, y trouva un Frere du r
me Ordre, aussi respectable par
Avantures, que par sa qualité de M
sionnaire. Dans les entretiens qu'il
avec lui, il fut charmé de recevoir,
sa bouche, la confirmation d'un évé
ment fort étrange, qu'il avoit eu mo
de facilité à croire sur d'autres tém
gnages. Il n'y avoit pas plus de tr
ans qu'une Patache de la Côte de C
romandel étant partie de Cavite, P
de Manille, avec soixante homme
bord, Gentils, Mores & Portuga
entre lesquels étoit le Frere Jésuite

Isle verte appartenante aux Jésuites.

Récit qu'on y fait à Careri d'une étrange avanture de Mer.

» des meilleures Places de » l'Europe n'en fourni- » roient pas tant, & que » Malacca, enfin, n'étoit » qu'un petit Village com- » posé de Maisons de ter- » re, de bois & de feuil- » les de Palmier, & que » le Château même qu'on » y a joint est si petit, » qu'il ne pourroit pas » contenir tant de can » s'ils n'y étoient mi » uns sur les autres. » chacun, ajoûte Car » est maître d'écrir » qu'il lui plaît; & si » s'égare quelquefois » ne s'ensuit pas qu'o » puisse dire la vérité » d'autres points. P 530 & 531.

Pilot

Pilote, qui ne connoiſſoit pas deux bancs, ſitués vis-à-vis des Iſles Calamianes, avoit échoué ſur l'une, & le Bâtiment s'étoit briſé. Une partie des Paſſagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de ſe ſoutenir ſur le ſable, ſe ſervirent d'un caiſſon de planches, qui étoit tombé entre leurs mains, pour paſſer ſucceſſivement dans l'Iſle la plus voiſine, dont ils n'étoient éloignés que de deux milles. Mais, n'y trouvant pas d'eau, l'heureux ſuccès de leur premier eſſai leur fit entreprendre de paſſer dans une autre Iſle, qui n'étoit pas à moins de trois lieues. Ils y arriverent tour à tour. Elle étoit fort baſſe, très petite, ſans bois & ſans eau, comme la premiere. Pendant 4 jours, ils ſe virent forcés, par l'excès de leur ſoif, à boire du ſang de Tortue. Enfin la néceſſité leur ouvrant l'eſprit, ils ſe ſervirent des planches de leur caiſſon, pour faire des foſſes, juſqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trouverent étoit un peu ſalée; mais il ſuffiſoit qu'elle ne fût pas nuiſible à leur vie. La Providence leur fourniſſoit abondamment des Tortues, parce qu'elles venoient pondre alors ſur le rivage; & profitant de la ſaiſon, ils en tuerent un ſi grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant ſix mois.

GEMELLI CARERI. 1696.

GEMELLI CARERI. 1696.

Lorſque cette proviſion fut épuiſée, il virent arriver, dans l'Iſle, une eſpec de grands Oiſeaux de Mer, nommé par les Portugais *Paxaros Bobos*, o ſots Oiſeaux, qui venoient y faire leur nids. Les débris du caiſſon leur ſervirent encore à tuer une aſſez grande quantité de ces Animaux, pour s'en nourrir pendant ſix autres mois. Ainſi, les Tortues & les Paxaros Bobos leur firent des proviſions régulieres pour les deux parties de l'année, ſans autre préparation, à la vérité, que d'en laiſſer ſécher la chair au Soleil. Ils étoient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant uſés avec le temps, ils s'aviſerent d'écorcher les Oiſeaux, & d'en coudre les peaux enſemble, avec quelques éguilles qu'ils avoient apportées. Quelques petits Palmiers, diſperſés dans leur ſolitude, leur fournirent une ſorte de fil. En Hyver, pour ſe défendre du froid, ils ſe retiroient dans des Grottes qu'ils avoient creuſées avec leurs mains. Sept ans s'écoulerent, ſans aucun changement dans leur ſituation. Ils voyoient paſſer quelquefois des Navires; mais la crainte des bancs & des ſéches arrêtant toujours les Pilotes, leurs cris & leurs ſignes ne purent exciter perſonne à les ſecourir. Ils jugerent même, par

quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenerent dans un ſi long intervalle, que les naufrages étoient fréquens entre les Iſles, & qu'ils n'étoient pas ſeuls malheureux. Cependant ils avoient commencé à s'appercevoir que les Oiſeaux épouvantés ne venoient plus en ſi grand nombre. Il leur étoit mort deux hommes. Tous les autres n'avoient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le deſeſpoir leur fit prendre la réſolution de finir un ſort ſi miſérable, ou par la mort, ou par quelque heureuſe révolution, qu'ils ne pouvoient attendre que de leur hardieſſe à la braver. Des planches que la Mer avoit jettées ſur le rivage, ils entreprirent de faire une Barque, ou plutôt un Coffre, qu'ils calfaterent avec un mêlange de plumes d'oiſeaux, de ſable & de graiſſe de Tortues. Ils ſe ſervirent des nerfs de Tortues, pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'Oiſeaux, couſues enſemble, leur compoſerent des voiles. Avec une ſi foible reſſource, ſans avoir même une proviſion ſuffiſante d'Oiſeaux, de Tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le ſecours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre régle que le haſard des vents &

GEMELLI CARERI. 1696.

GEMELLI CARERI. 1696.

des flots, les conduisirent à l'Isle d'Aynan. Les Habitans prirent la fuite, à la vûe de seize hommes dont la figure & l'habillement leur causerent une égale frayeur. Mais après avoir appris d'eux leur infortune, le Mandarin de l'Isle leur fit donner tous les secours dont ils avoient besoin, & leur fournit ensuite le moyen de retourner dans leurs Familles. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entr'eux, que sa femme avoit cru mort, fut surpris de la trouver remariée. On le disposa facilement à pardonner une legéreté, qui ne pouvoit passer pour criminelle après sept ans d'absence. Le Frere Missionnaire, qui faisoit ce récit à Careri, étoit encore dans l'Isle verte, à se remettre de sa maigreur & de ses fatigues (8)

Difficulté pour les Etrangers à partir de Canton.

La Patache des Philippines étant prête à lever l'ancre (9), Dom Antoine Basarte, qui la commandoit, éprouva

(8) *Ibid.* pages 534 & précédentes.

(9) Avant que de quitter la Chine, Careri se croit obligé d'avertir le Public, » que c'est à grand » tort que l'Auteur de la » Relation de l'Ambassade » Hollandoise, à Pekin, » attaque l'honneur des » Dames Chinoises. Il a » certainement rêvé, en » rapportant qu'il y a des » Courtisanes publiques à » la Chine, & qu'elles » sont conduites, dans les » Villes sur des ânes, par » ceux qui en font le tra- » fic, & qui vont criant, » qui en veut ? comme des » autres choses nécessaires » à la vie. Il a même poussé » la rêverie jusqu'à faire » graver, & mettre dans

combien le credit de Nation Portugaiſe étoit diminué à la Chine, par la difficulté qu'il eut à ſe faire accorder la permiſſion de lever l'ancre. En vain l'avoit-il obtenue du Gouverneur de Macao. Il fallut ſolliciter vivement les Officiers de la Douane Chinoiſe, qui ne ſe laiſſerent fléchir qu'en recevant environ cinquante piſtoles, au-delà du payement de tous les droits. Le jour même du depart ils ſe rendirent à bord, ſous prétexte d'examiner ſi l'on n'y avoit point embarqué quelque ſujet de l'Empire, & ſi l'on n'emportoit point des étoffes jaunes, ou quelque autre marchandiſe ſur laquelle il y eût des dragons à cinq griffes. Les Marchands en avoient quelques-unes pour leſquelles ils furent obligés de compoſer. A force de piaſtres, la Patache ſortit heureuſement du Port. GEMELLI CARERI. 1696.

Dans une route qui n'a rien d'intéreſ- Route de Canton aux Philippines.

» ſon Livre, la figure d'u-
» ne de ces Femmes. Il
» eſt certain que dans tant
» d'Empires & de Royau-
» mes, que j'ai viſités, ni
» même chez les Mores,
» qui ſont plus barbares
» que les autres, je n'ai
» rien vû de pareil. Quant
» à la Chine, ayant été
» dans les deux Cours de
» Nankin & de Pekin, je
» n'ai jamais entendu par-
» ler d'un tel trafic, loin
» de l'avoir vû. C'étoit
» avec beaucoup de raiſon
» que le Pere Grimaldi,
» qui avoit été l'Interprête
» de cette Ambaſſade, me
» diſoit que l'Auteur de
» la Relation avoit écrit
» plus de menſonges que
» de paroles. *Ibid. pp.* 535 *&* 536.

GEMELLI CARERI. 1696.

ſant, on ne s'attachera qu'aux circo
ſtances qui peuvent être de quelque u
lité pour la Navigation. Baſarte, aya
fait mettre à la voile le Mardi, 10 d'
vril, ſe trouva dégagé, le jour ſuivan
de tous les Canaux des Iſles, & paſſa
ſoir près d'un Rocher blanc, fame
par quantité de naufrages. Le 1
après avoir porté juſqu'alors à l'Eſ
pour éviter les ſeches, qui s'étendent
plus de douze milles en Mer, il fit go
verner, à l'Eſt-Sud-Eſt, qui eſt la ve
table route de Manille. Mais le vent c
vint ſi contraire, & les calmes lui ſu
cederent ſi ſouvent, pendant neuf jou
qu'on avanca peu juſqu'au 21. Enſui
quelques variétés de l'air & des Coura
n'empêcherent point d'arriver le 27,
la vûe de la Terre d'Iloccos, qui a
partient à l'Iſle de Manille. Le 28,
ſuivit les Côtes de cette Iſle; & le le
demain, on découvrit le Cap Bolina
& Pangaſinan, Capitale de la Provinc
Le 29, on continua de côtoyer la Ter
mais pendant les trois jours ſuivan
on fut retardé par un calme, qui
trouver beaucoup de difficulté, à paſ
deux petites Iſles, qu'on nomme las
Ermanas, ou les deux Sœurs. On ar
va, le 2 de Mai, devant Praya-Ond
où les Eſpagnols ont un petit Fort, a

une garniſon de vingt hommes, & un Couvent de Dominiquains, pour l'inſtruction des Indiens. Le 3, on vit, du côté de la Mer, une grande quantité d'eau élevée en l'air; eſpece de Phénomène, que les Epagnols nomment Manga, & qui differe de la trombe d'eau. » Quelques-uns, obſerve Careri, prétendoient qu'il ſe forme comme l'Arc-en-ciel; mais ils ne vouloient pas convenir qu'il eſt compoſé de plus groſſes goutes (10) «. Il devint comme le préſage d'une violente tempête, qui commença vers minuit, & qui expoſa la Patache au dernier danger, juſqu'à la moité du jour ſuivant. Enſuite on doubla le Cap, nommé Caponer, de deux petits Rochers qui forment ſa pointe, & qui s'étendent fort loin en Mer. Le ſoir, on mouilla devant la Baye de Mariouman, dont l'entrée eſt redoutable par un grand nombre de ſeches. Il reſtoit à doubler le Cap de Batan, qui eſt ſuivi des Rochers qu'on appelle las Porcas y Porquitos, c'eſt-à-dire, les Truies & les petits Cochons. On en diſtingue deux grands & cinq petits, qui ſont peu éloignés de l'Iſle *Mirabila* ou de Maribeles, & une autre, qui ſe nomme *la Monja*, ou la Religieuſe.

GEMELLI CARERI. 1696.

Phénomène maritime.

(10) Tome V, page 9.

GEMELLI CARERI. 1696.

C'eſt après ces écueils qu'on entre dans le Canal, formé par l'Iſle de Maribales & la Pointe du Diable. Les Habitans de l'Iſle doivent allumer un fanal, pour empêcher que les Vaiſſeaux n'approchent trop de terre, dans l'obſcurité de la nuit. Mais l'épaiſſeur des ténébres ne leur ayant pas permis d'appercevoir la Patache, Baſarte fit lui-même allumer des feux, qui lui attirerent auſſi-tôt un Guide. On continua d'avancer toute la nuit; & le lendemain, à la pointe du jour, on ſe trouva devant le Château de Cavite (11).

Careri arrive à Manille.

Careri, trouvant qu'à Manille on comptoit Lundi 7 de Mai, tandis que la ſuite de ſon Journal lui donnoit Mardi 8, fait, ſur cette différence, les réflexions communes à tous les Voyageurs.

Il paſſa près de deux mois dans cette fameuſe Ville, occupé de ſes obſervations, dont on lui a déja fait honneur dans la deſcription des Philippines. Comme la ſuite de ſon Voyage compoſe un Article fort diſtingué, par l'avantage qu'il a de continuer le ſeul Journal qu'on ait publié en François, de la route des Philippines au Mexique, on demande grace ici, plus que jamais,

(11) *Ibid.* pages 10 & précédentes.

pour un récit moins agréable qu'inſtructif & curieux. Voici l'idée qu'il en donne lui-même : » Il n'y a point, dit-il, » de navigation plus longue & plus dangereuſe que celle des Iſles Philippines » à l'Amérique ; ſoit par les Mers immenſes qu'il faut traverſer ſur preſque la moitié du Globe, avec un vent » toujours contraire ; ſoit par les terribles tempêtes qui ſe ſuccedent les unes » aux autres, & par les mortelles maladies qui arrivent dans un Voyage de » ſept à huit mois, par diverſes latitudes, dans des climats, tantôt froids & » glacés, tantôt d'une chaleur exceſſive ; » révolutions capables de détruire un » homme d'acier. Ainſi, quel doit être » le danger d'un homme de chair & » d'os, qui ne trouve, en Mer, que de » fort mauvaiſes nourritures (12) «. Il ſeroit trop fatiguant, ſans doute, d'entrer dans le détail d'une ſi longue courſe, à laquelle Careri donne, juſques dans ſon Titre, le nom d'ennuieuſe & d'épouvantable. Mais on ſe croit obligé, du moins, d'en détacher ce qu'elle a de plus remarquable & de plus ſingulier.

GEMELLI CARERI. 1696.

Ses réflexions ſur le Voyage des Philippines au Mexique.

Les Habitans de Manille ayant obtenu, de la Cour d'Eſpagne, la liberté

Préludes de ſon départ.

(12) *Ibid.* page 254.

GEMELLI CARERI. 1696.

de charger un Galion & d'en faire partir un autre, pour lui ſervir de Convoi, en payant, pour chacun, ſoixante & quatorze mille piaſtres, prenoient ſouvent le parti de n'en envoyer qu'un, pour ſe diſpenſer d'en payer deux: mais ils le conſtruiſoient ſi grand, qu'il portoit la charge de trois. Cet expédient, qui leur avoit quelquefois réuſſi, avoit auſſi trompé plus d'une fois leurs eſpérances. Une ſi grande Machine, ne pouvant être liée aſſez fortement, pour réſiſter aux furieuſes tempêtes qu'elle ne manquoit pas d'eſſuyer, couroit toujours riſque de ſe perdre. On s'en étoit convaincu par divers exemples. Un fameux Galion, nommé le Saint Joſeph, dont la quille avoit ſoixante & deux coudées de longueur, & qui étoit d'une largeur proportionnée, avoit péri, en 1694, avec tout l'Equipage & toute la Cargaiſon. Sa perte avoit ruiné les Habitans de Manille. Celle d'un autre nommé le *Santo-Chriſto*, venoit de le réduire à la derniere miſere. Ces malheureuſes leçons avoient interromp leur Commerce; & la Cour avoit fa acheter, pour le tranſport des effets d Roi, un Vaiſſeau de quarante-cinq cou dées de quille, qui avoit été conſtruit Bagatao.

C'étoit ſur ce Bâtiment que Careri devoit s'embarquer pour Acapulco, le 24 de Juin; temps fixé par l'ordre de la Cour. Mais lorſqu'il ſe croyoit prêt à partir, le Général fit aſſembler les Pilotes & les autres Officiers, pour ſçavoir d'eux-mêmes s'ils croyoient le Vaiſſeau bon voilier, & propre à faire le Voyage de la Nouvelle Eſpagne. La plûpart répondirent qu'il étoit trop chargé. Ils reçurent ordre de faire décharger la moitié des coffres, c'eſt-à-dire, de n'en laiſſer qu'un à ceux qui comptoient d'en emporter deux, & de faire ſupprimer toutes les proviſions extraordinaires. L'uſage, pour cette route, eſt de porter l'eau dans des jarres, ſuivant la quantité de monde & la grandeur du Galion; & comme elles ne peuvent ſuffire dans une navigation de ſept à huit mois, on ſe repoſe ſur les pluies, qui tombent continuellement. Mais on avoit fait, cette année, ſur les côtés du Vaiſſeau, deux eſpeces de citernes, qui s'étendoient depuis le haut du Bâtiment juſqu'au fond, à la maniere des Mores. Quoique le ſuccès en parût certain, on les détruiſit, ſous prétexte d'entrer dans les vûes du Général, mais en effet pour faire place à de nouveaux ballots de marchandiſes; ſans conſidérer que les

GEMELLI CARERI. 1696.

Sur quel Bâtiment il s'embarqua.

Précautions pour l'eau du Voyage.

GEMELLI CARERI. 1696.

Pourvoyeurs, comptant ſur ces citernes, n'avoient pas embarqué une aſſez grande quantité de jarres, & que dans le peu de temps qui reſtoit, il n'étoit pas facile d'en aſſembler davantage. Careri attribue cette infidélité aux Officiers mêmes, qui, malgré les défenſes de la Cour, firent charger les ballots pour leur compte, avec peu d'inquiétude pour la conſervation de l'Equipage & des Paſſagers, qu'ils expoſoient à mourir de ſoif dans des Mers ſi vaſtes. Comme il vient un grand nombre de Marchands Eſpagnols aux Philippines, & qu'il n'y avoit, cette année, qu'un ſeul Vaiſſeau qui fît le Voyage d'Acapulco, la plûpart s'étoient efforcés, depuis un an, d'obtenir leur paſſage à force de recommandations. Careri, malgré ſa qualité d'Etranger, dut cette faveur à la ſatisfaction que le Gouverneur des Philippines avoit trouvée pluſieurs fois dans ſon entretien. On lui avoit fait voir la cabine, qui devoit, dit-il, lui ſervir de Priſon pendant ſix mois. Cependant le Général, & les autres Officiers du Galion, ne voulant point ſe charger de ſa nourriture, il fut obligé de faire diverſes proviſions à Cavite.

Infidélité des Officiers Eſpagnols.

Le payement ordinaire, pour la cabine & la table, eſt de cinq ou ſix cens piaſ-

Prix qu'on paye pour la route.

tres ; mais n'étant point admis à la table des Officiers, il ne lui en coûta que cent piaſtres pour celle du Gardien des marchandiſes & pour ſa cabine (13). GEMELLI CARERI. 1696.

On appareilla le dernier jour de Juin, avec un vent du Sud, qui n'ayant pas changé, pendant les trois ſuivans, permit à peine de faire trois lieues dans cet intervalle. L'eau étoit ſi précieuſe, que, pour ſuppléer à celle qu'on avoit déja conſommée, on envoya la Chaloupe aux ſources du Mont Batan. Careri ſe fit un amuſement de s'y embarquer, avec le Major Vincent Arambolo. Ils deſcendirent dans un endroit du rivage, où les fléches des Noirs, qui ſont continuellement à la chaſſe dans les Bois, ne pouvoient pas les atteindre : mais ils eurent le plaiſir d'entendre ces Barbares, qui aboyoient comme des Chiens, pour faire partir les Bêtes ſauvages. Arambolo ne fit pas difficulté de chaſſer avec eux ; & les Matelots, qui faiſoient de l'eau, ne furent pas autrement troublés dans leur office. Le vent du Sud ayant continué toute la ſemaine, avec une chaleur incommode & des pluies orageuſes, on ne put lever l'ancre que le Mercredi 11, pour paſſer entre l'Iſle de Maribeles & le Mont Ba-

Départ.

Careri deſcend au Mont-Batan.

(13) *Ibid.* pages 250 & 252.

GEMELLI CARERI. 1696.

tan ; & le ſoir, après avoir doublé la Pointe de Maricondon & de Simbones, on s'éloigna heureuſement de l'écueil de Fortune. Le 12, à midi, on laiſſa, par derriere, l'Iſle déſerte d'Ambil, & celle du Levan, qui en eſt proche. On laiſſa de même, avant la nuit, le Cap de Saint Jacques, qui ferme la Baye de Balayan. Le 13, on côtoya l'Iſle de Mindoro, le long d'une chaîne de hautes Montagnes, habitées par des Manghians ſauvages, qui n'ont pas encore été ſubjugués. Les Miſſionnaires Jéſuites, qui étoient à bord (14), aſſurerent Careri, que ces Inſulaires ont des queues d'une demie palme de longueur. Cette difformité, ſi elle eſt réelle, ne les rend pas plus féroces. Ils commercent avec quelques Indiens Tributaires, qui vivent raſſemblés dans des Villages, ſur les bords de l'Iſle, & ſous les ſoins des Auguſtins Deſchauſſés. On tire, de ces Manghians, du Ganuet, eſpece de chanvre noir, de l'Or, de la Cire & des Perroquets, en échange pour du riz & d'autres marchandiſes. L'Iſle eſt remplie de Buffles, de Cerfs, & de Singes, qu'on voyoit en troupes ſur le rivage. Le 14, on fut arrêté, par la force

Inſulaires de Mindoro, qui ont des queues.

(14) C'étoient les Peres Grigoyen, Borgia, & Martinez.

du vent contraire, devant l'Iſle de Maricavan, où l'on paſſa tout le jour, & lorſqu'on entreprit de remettre à la voile, on ſe vit repouſſé, avec autant de danger que de violence, juſqu'au-delà du Cap Saint Jacques. Il fallut faire pluſieurs bordées pour doubler le Cap. On laiſſa d'abord, à droite, une petite Baye voiſine; enſuite, une plus grande, qui ſe nomme Varadero vejo; puis le Détroit, entre la Pointe de Mindoro & l'Iſle de Maricavan, proche de la Baye de Bagnan, dans l'Iſle de Manille, où ſont les Forts de Guarnio, Balaxivo & Batangas. Après avoir doublé le Cap, on entra dans le Varadero. Tous les Vaiſſeaux, qui vont au Mexique, s'arrêtent dans ce Port, pour y faire de l'eau & du bois. C'eſt une Baye en demi cercle, formée par un bras courbé de l'Iſle Mindoro, & par d'autres Iſles. Le plus grand danger du paſſage vient de deux Courans oppoſés, dont l'un a ſa direction vers Maribeles, & l'autre vers le Détroit de Saint Bernardin. Careri deſcendit à terre, pour ſe donner le plaiſir de la chaſſe; mais il ne put entrer dans des Bois, que leur épaiſſeur ne rend pas moins impénétrables aux chiens qu'aux hommes.

GEMELLI CARERI. 1696.

Varadero vejo.

Le 17, après avoir embarqué deux

Diverſes Iſles.

GEMELLI CARERI. 1696.

cens jatres d'eau, on remit à la voile avec un vent frais, qui fit bientôt laiſſer à droite, proche de Mindoro, ſept petites Iſles nommées Baco, déſertes, mais fort agréables par leur verdure; & plus loin, à gauche, le Cap de Galvan, dans l'Iſle de Manille. Vers le ſoir, on paſſa facilement entre les petites Iſles du Meſtre-de-Camp, proche de celles qu'on nomme les deux Sœurs, & de-là ſous trois autres, qui portent le nom de Vicerois, toutes remplies d'arbres, mais inhabitées. Le 18, avant le jour, on n'eut pas plus de peine à paſſer entre les Iſles de Bouton & la pointe de l'Iſle de Marinduque. Cette Iſle qu'on laiſſe à gauche, eſt abondante en fruits, & en racines fort nourriſſantes. On voit, à ſa pointe une petite Iſle, nommée le petit Bouton, derriere laquelle en eſt une autre qui ſe nomme Simatre, habitées toutes deux par des Indiens civiliſés. Avec le Cap à l'Eſt, on appercevoit, ſur la droite, dans un grand éloignement, les Iſles de Romblon, de las Tablas & de Sibugan, qui ſont habitées. Toute la route, depuis Manille, eſt un dangereux labyrinthe d'Iſles, de quatre-vingt lieues de long, juſqu'à l'Embocadero (15).

(15) *Ibid.* page 262.

Le Mercredi, 16, on fut pris d'un calme, qui dura juſqu'au lendemain. Mais, le 18, on paſſa le Détroit que forment les Iſles de Borias & de Maſnate, célebres par leurs Mines d'or, & par cette eſpece d'Oiſeaux extraordinaires, qu'on nomme Tavons. De-là, s'avançant vers l'Iſle de Ticao, qu'on ne ceſſa point de côtoyer pendant toute la nuit, on mouilla le matin dans le Port de S. Hiacinthe, vis-à-vis de Surſegon. Le Gouverneur d'Alvay y fit apporter à bord quantité de rafraîchiſſemens. Toutes ces Iſles ſont habitées, & l'on y trouve des Miſſionnaires de différens Ordres. Le Galion étant entré dans la Baye de Tieno, Careri deſcendit au rivage, où il vit, à demie lieue de la Mer, une trentaine de maiſons de bois, reſte d'un gros Village, qui avoit été brûlé par un Pilote irrité contre les Habitans. L'Egliſe & la demeure des Miſſionnaires ne ſont pas mieux bâties : mais ils paſſent la plus grande partie de l'année dans l'Iſle de Maſnate, pendant que les Inſulaires de Ticao ſe retirent dans leurs Montagnes, pour y cultiver le Ganuet & les Gavas.

GEMELLE CARERI. 1696.

Miſſionnaires des Iſles.

Le Général fit ici la revûe de tout ce qu'il y avoit de Paſſagers à bord, pour ſçavoir, par ſes propres yeux, ſi per-

Revûe qui fait renvoyer ſeize hommes.

GEMELLI CARERI. 1696.

ſonne ne s'étoit embarqué ſans permiſſion, parce que le tribut eſt de vingt piaſtres par tête pour le Roi. Il ſe trouva ſeize Malheureux, qui s'étoient flattés d'échapper dans le nombre, & qui furent mis à terre ſans pitié. On ne comptoit plus que deux cens hommes ſur le Vaiſſeau. Un ſupplément de cinq cens cannes de Bambou, de la groſſeur de la cuiſſe, & longues de huit palmes, que le Général fit couper & remplir d'eau, ſembla raſſurer ceux que le petit nombre des jarres avoit allarmé. On auroit pris d'ailleurs tout le Galion pour un Jardin flottant, par l'abondance & la varieté des fruits qu'on y avoit apportés des Terres voiſines; ou pour le Marché d'une grande Ville, par la quantité de Porcs & de Poules qu'on ne ſe laſſoit pas d'y raſſembler (16).

Supplément d'eau.

Difficultés & périls de l'Embocadero.

Le vent fut ſi contraire juſqu'au 31, qu'on n'oſa tenter, avant ce jour, de ſortir de l'*Embocadero*, où l'on a beſoin de le trouver très favorable, pour ſurmonter l'impétuoſité du Courant. Cette fameuſe entrée des Détroits eſt longue de huit lieues, ſur quatre, cinq & ſix de largeur. D'un côté, elle eſt fermée, comme une cour, par la Côte de Manille, par les Iſles de Borias, de Ticao

(16) Page 265.

& de Maſnate, par les ſix Iſles des Oran- GEMELLI CARERI. 1696.
ges, qui ſont inhabitées, par l'Iſle de Capoul, que les Indiens nomment Ava, par celle des Alupores, enfin par la Côte Occidentale de Palape; & de l'autre côté, par les Iſles de Maripipi, de Tagapola, de Mongol, de Kamandon & de Limbaguayan, qui, toutes enſemble, rendent le paſſage également dangereux & difficile, quelque route qu'on ſe propoſe. Mais le Col, ou le Détroit, par lequel on acheve de déboucher, eſt encore plus effrayant. Il eſt fermé par le Cap de Malpal, dans l'Iſle de Caboul au Sud, par la petite Iſle de Kalentan, qui a quelques ſeches vers la pointe de Tiklin, & par l'Iſle de Manille au Nord. Sa largeur n'eſt que de deux lieues, & pendant l'eſpace d'un quart de lieue, entre Kalentan & Tiklin, il n'y a d'eau que ce qui ſuffit pour le paſſage d'un Galion. Auſſi les Pilotes ſe gardent-ils bien de prendre ce Canal, ni ceux qui ſe trouvent entre les Iſles des Oranges, de Capoul & de Samar (17).

Avec un bon vent du Sud-Eſt, ceux du Galion ſe promirent d'être bientôt delivrés de tous les dangers. Mais, lorſqu'ils ſe croyoient prêts à ſortir, il ſurvint une pluie ſi violente, avec une marée con-

(17) Page 268.

GEMELLI CARERI. 1696.

traire, tandis que la Lune étoit ſur l'horiſon, que malgré la faveur du vent, ils ſe trouverent dans l'impoſſibilité d'avancer. On perdit même du chemin, & le danger fut extrême pendant toute la nuit. Careri fut effrayé de voir bouillonner la Mer, comme de l'eau ſur un grand feu. Cependant la marée étant devenue favorable, on fut hors du Détroit avant midi. N'oublions pas d'obſerver qu'en débouchant, on laiſſa d'abord, à gauche, proche de la Côte de l'Iſle de Manille, le Mont de Buleſſan, qui contient le Volcan d'Alvay; enſuite le Rocher de Saint Bernardin, au treiziéme degré de latitude Septentrionale; & que vers le ſoir, on laiſſa, ſur la droite, le Cap du Saint Eſprit, qui eſt la pointe la plus Orientale de la Côte de Palpa, au douziéme degré trente minutes, & la premiere qu'on découvre en venant de la Nouvelle Eſpagne (18).

Plan & diſpoſition de la route.

On ne ſe vit pas plutôt en pleine Mer, qu'au milieu des tranſports de joye, tout le Monde prêta la main à ſerrer les cables ſous les Ponts, parce qu'ils ne devoient plus ſervir qu'en approchant d'Acapulco. Les vagues rouloient furieuſement. On ſe trouva le lendemain, par

(18) Page 269.

le même vent, à la hauteur de quatorze degrés. Toutes les Relations précédentes ont fait obſerver qu'en venant de la Nouvelle Eſpagne aux Philipines, on ne ceſſe point de faire route ſur le même parallele de treize degrés, & que du Port d'Acapulco, qui eſt au dix-ſeptiéme, gagnant au treiziéme, on fait heureuſement le Voyage ſur une même ligne, avec le vent en poupe, & une Mer fort unie. De-là vient que les Eſpagnols ont donné, à cet eſpace, le nom de Mer pacifique. On arrive ainſi, dans l'eſpace de ſoixante ou ſoixante-cinq jours, au plus, à la vûe des Marianes; & de-là, en quinze ou vingt aux Philippines. Au contraire, la route de ces Iſles, à la Nouvelle Eſpagne, eſt d'une extrême difficulté. On trouve une Mer furieuſe. Careri la nomme *endiablée:* ſi l'on ne veut pas être repouſſé en arriere, comme il arrive ſouvent, il faut néceſſairement s'avancer juſqu'à la hauteur de quarante & quarante & un degrés du Nord, reconnoître quelquefois & côtoyer le Japon, pour retomber enſuite, lorſqu'on commence à rencontrer les marques, qui ſont différentes ſortes d'herbes que la Mer de Californie porte fort loin, & continuer la route, alors, avec des vents plus fa-

GEMELLI CARERI. 1696.

Furieuſe Mer.

GEMELLI CARERI. 1696.

vorables. Les Pilotes du Galion propoſerent de paſſer les Iſles Marianes, au dix-neuviéme degré vingt minutes; quoiqu'on les paſſe ordinairement par les vingt juſqu'aux vingt-cinq. Mais l'expérience avoit appris, depuis quelques années, qu'il falloit gagner une plus grande hauteur, & qu'on y trouvoit plus de ſûreté pour le paſſage. Cet avis fut embraſſé, & l'on mit le cap à l'Eſt Nord-Eſt.

Idée des Pilotes.

Le froid étoit déja ſi fort, que le même jour on diſtribua, aux Matelots, l'étoffe que le Roi leur donne pour s'en garantir. Pluſieurs calmes, qui ſe ſuccéderent les jours ſuivans, firent commencer auſſi à diminuer la portion d'eau. Enfin, tous les ordres furent donnés, dans la ſuppoſition d'une fort mauvaiſe route, dont la durée étoit incertaine. Cependant elle fut heureuſe juſqu'au Samedi, premier de Septembre; on eût pluſieurs pluies abondantes, dont l'eau fut recueillie avec tant d'avidité, que tous les Vaiſſeaux vuides ſe trouverent remplis. Mais le Dimanche, avant le jour, un vent d'Eſt ſouleva ſi furieuſement les flots, que dans la crainte de perdre les mâts de hune, comme il étoit arrivé pluſieurs fois ſur cette Mer, on prit le parti de les amener. Les vagues

jettoient tant d'eau, dans le Galion, qu'il étoit impoſſible d'y remédier avec les pompes; & par intervalles, il recevoit de ſi terribles ſecouſſes, que les plus vieux Matelots en paroiſſoient effrayés. » On expoſa l'Image de Saint » François Xavier; & le Général fit un » vœu, du prix de la grande voile, qui » valoit deux cens piaſtres. Le vent de- » vint favorable, & ce changement fut » attribué à l'Apôtre des Indes «. Quatre jours après, on eut la vûe des Iſles Marianes: mais le vent ne permit pas au Pilote de les paſſer au dix-neuviéme degré vingt minutes, comme il ſe l'étoit propoſé. Gareri obſerva que de quatre Iſles qu'on apperçut, la plus grande, qui étoit vers le Sud, avoit la figure d'une longue ſelle de Cheval; & que la ſeconde, du même côté, étoit un Volcan, rond & pointu, qu'on appelle Griga, dans les Cartes, dont le ſommet exhale de la fumée. Il lui donne trois lieues de circuit (19).

GEMELLI GARERI. 1696.

Piété des Eſpagnols dans le péril.

Gareri paſſe vers les Marianes.

Le Galion n'ayant relâché dans aucune de ces Iſles, on ne s'arrêtera point à des éclairciſſemens, ſuperflus, après la deſcription qu'on en a donnée, & peu certains ou peu exacts, dans la Relation de Gareri; puiſqu'il n'a pû les devoir qu'au

(19) Page 275.

GEMELLI CARERI. 1696.

témoignage des Eſpagnols de ſon Bord. Mais c'eſt ici qu'il répete le nom d'*Epouvantable*, qu'il a donné à ſon Voyage, & que pour y préparer ſes Lecteurs, il obſerve que le Dimanche 19 de Septembre, à vingt & un degrés quarante minutes, on vit le Ciel de couleur violette, avec des nuages verts ; phénomène, dit-il, que lui, ni les Jéſuites n'avoient vû dans aucun autre lieu du Monde, & qui leur parut un prodige. Le premier Pilote en fut ſi frappé, qu'il commença une neuvaine, pour obtenir du Ciel un heureux Voyage (20).

Phénomène qui lui paroît prodigieux.

Etrange variation de l'Aiguille aimantée.

Le 11, à vingt-deux degrés trente-ſept minutes, on obſerva cette étrange variation de l'Aiguille qu'on a déja fait remarquer dans ce Recueil, & dont les Mathématiciens, juſqu'à préſent, n'ont pû donner aucune explication. Elle commence du Cap Saint Bernardin, entre douze & treize degrés ; & pendant le cours de mille lieues, qui ſont à peu près la moitié du chemin, elle va toujours en augmentant, juſqu'à dix-huit & vingt. De-là elle diminue juſqu'au Cap Mendocin, où elle ne ſe trouve plus que de deux degrés. Dans un endroit, elle eſt au Nord-Eſt ; & dans un autre, au Nord-Oueſt ; moindre dans un lieu,

(20) Page 286.

plus

plus grande dans un autre ; & de-là vient la principale difficulté de l'expliquer. On ne ſçauroit l'attribuer aux pierres d'aiman, qu'on ſuppoſeroit dans les Iſles, puiſque l'éloignement eſt de mille lieues. Les Pilotes la connoiſſent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le véritable point de l'Oueſt, ils voyent s'il correſpond juſte avec le Nord & les deux autres points Cardinaux (21). GEMELLI CARERI. 1696.

Le 12, on paſſa, de la Zône torride, dans la tempérée, à vingt-trois degrés cinquante minutes ; & portant au Nord, avec un vent Eſt Nord-Eſt, on prit, pendant les deux jours ſuivans, un ſi grand nombre de ces Poiſſons, que les Eſpagnols nomment *Cachoretas*, ou Faons, que les Matelots en étoient rebutés. Le 15, on prit quatre Requins. Le Général, en ayant fait ouvrir un, on fut ſurpris de lui trouver dans le ventre, ſept petits tout vivans, & de leur voir prendre la fuite auſſi-tôt qu'on les eût jettés dans les flots. Quelques uns prétendent qu'après leur naiſſance, la Mere les avalle, pour les élever, & que ſon ventre leur ſert comme de nid. On ajoûte, qu'ils viennent d'autant d'œufs, qui ſe conſervent dans une ouverture, qu'on trouve à la Mere au-

Poiſſons nommés Cachoretas.

Requins.

(21) Page 287.

GEMELLI CARERI. 1696.

deſſous des mâchoires. Mais Careri donne pour l'opinion la plus vraie que les petits œufs écloſent dans le ventre des Meres. Il ſçait, dit-il, par le témoignage de pluſieurs anciens Matelots, qu'on trouve, dans les Requins, des œufs & des petits. Un Baſque, qui avoit paſſé une partie de ſa vie à la pêche de la Baleine, dans les Mers du Nord, lui a dit auſſi qu'il avoit trouvé pluſieurs fois de petites Baleines dans les groſſes (22). L'Equipage du Galion fit ſervir les trois autres Requins à ſon amuſement. Perſonne ne ſouhaitant d'en manger on donna la liberté au plus grand, avec une Planche qu'on lui avoit attachée à la queue; & tout le monde prit beaucoup de plaiſir à le voir courir ſur la ſurface de l'eau, ſans pouvoir plonger. Les deux autres furent liés enſemble par la queue : on creva les yeux à l'un, & les ayant jettés tous deux dans la Mer, on eut long-temps le ſpectacle d'un combat fort plaiſant, entre l'Aveugle, qui réſiſtoit de toute ſa force & l'autre, qui ſe croyant pris, s'efforçoit de le tirer au fond de l'eau pour ſe dégager (23).

Comment ils font leurs Petits.

Amuſement que l'Equipage tire de trois Requins.

Les obſervations des hauteurs & les differences du vent ſont la ſeule richeſſe

(22) Page 288. (23) Page 289.

du Journal, juſqu'au vingt neuviéme degré trente minutes de latitude, où Careri juge important d'avertir qu'on rencontre deux Rochers. La vûe de ces écueils, dont tous les Vaiſſeaux n'ont pas le bonheur de ſe garantir, fit multiplier les neuvaines, avec quantité de lumieres & de petites lanternes. Mais à ces exercices de piété, on faiſoit ſuccéder des Danſes, des Comédies & des Feſtins (24). Le dernier jour de Septembre, vers les trente-deux degrés, on ſe crut proche d'une Iſle, nommée *Ricca-d'oro*, que les Cartes placent à cette hauteur. Cependant Careri la croit imaginaire. Le jour ſuivant fut malheureuſement diſtingué par une affreuſe tempête, qui cauſa beaucoup de déſordre dans le Galion. Il paroiſſoit ſurprenant que ſi loin de la terre, on n'eût pas ceſſé de voir des Oiſeaux de Mer : mais l'étonnement augmenta beaucoup, le 3 d'Octobre, avant que la tempête fût appaiſée, lorſqu'un Matelot vit arriver un Serin, ſur les cordages du Vaiſſeau. On le prit ſans peine, & le Général n'épargna rien pour le conſerver dans une cage. Mais il étoit ſi maigre & ſi fatigué, qu'il mourut le même jour. On lui trouva du ſable dans l'eſtomac.

GEMELLI CARERI. 1696.

Tempête.

Un ſerin vient ſe percher ſur les cordages.

(24) Page 290.

GEMELLI CARERI. 1696.

Chacun raiſonna, ſuivant ſes lumieres, ſur le lieu dont on pouvoit ſuppoſer qu'il étoit parti; & l'on conclut qu'il étoit venu apparemment de *Ricca de Plata*, Iſle éloignée de trente lieues au Sud, d'ou l'on ne douta point qu'il n'eût été enlevé par le vent. On étoit à la hauteur de trente-quatre degrés ſept minutes. Les Pilotes Eſpagnols aſſurent que les Iſles Ricca d'oro & Ricca de Plata, & pluſieurs autres, qu'ils placent aux environs, ſont les véritables Iſles de Salomon. Careri leur refuſe juſqu'à l'exiſtence. Depuis ſi long-temps, dit-il, qu'on fait ce Voyage, on ne les a jamais vûes. On les a cherchées par l'ordre du Roi d'Eſpagne, ſans avoir pû les trouver. A la vérité, un Galion, qui faiſoit la même route, fut jetté, par la tempête, ſur le rivage d'une Iſle inconnue. On raconte même que les Cuiſiniers de ce Bâtiment, ayant pris un peu de terre dans l'Iſle, pour réparer leur foyer, furent ſurpris, à la fin du Voyage, d'y trouver un morceau d'or, que la violence du feu avoit fondu; & que ſur cette découverte, qui fut communiquée à la Cour d'Eſpagne, le Viceroi du Mexique reçut ordre d'équiper une Flotte pour chercher la même Iſle, dont le Pilote du Galion avoit pris la hauteur.

D'où il étoit venu.

Iſles Ricca d'oro & Ricca de Plata.

Iſles de Salomon, ce qu'on en raconte.

Cette avanture eſt peut-être fabuleuſe : mais il paroît certain qu'en 1595, Dom Alvaro de Mendoza partit de Callao pour découvrir les Iſles de Salomon, & qu'après un Voyage long & pénible, il arriva dans une Iſle de la Nouvelle Guinée, au Sud de la Ligne, où il mourut avec une partie de ſon Equipage. Iſabella Barretti ſon Eponſe, qui l'avoit accompagné dans cette courſe, partit de l'Iſle, au mois de Février 1596, pour ſe rendre à Manille. Elle y arriva heureuſement, avec un ſeul Vaiſſeau, reſte d'une Flotte entiere que l'Eſpagne avoit perdue dans une vaine recherche.

GEMELLI CARERI. 1696.

Recherches pour les découvrir.

Trente ans avant le paſſage de Careri, Dom Antoine de Medina, comptant ſur l'expérience qu'il avoit acquiſe dans ces Mers, avoit offert ſes ſervices à la Cour pour la même entrepriſe. Le Viceroi du Mexique reçut ordre de le faire paſſer aux Philippines, & de lui donner le Commandement du Galion qui devoit faire voile d'Acapulco. Il partit effectivement avec cet Emploi. Mais le nouveau Gouverneur des Philippines, qui ſe rendoit à Manille dans le même Galion, ne ſe vit pas plutôt éloigné de la Nouvelle Eſpagne, qu'il le priva du Commandement, pour le rendre à celui qui avoit amené le Ga-

GEMELLI CARERI. 1696.

lion de Manille. Medina, déſeſperé de cette humiliation, fut à peine arrivé aux Philippines, qu'il paſſa ſecrettement à la Chine, dans une fort petite Barque, pour chercher le moyen de retourner à Madrid & d'y porter ſes plaintes. Mais, perſonne n'ayant entendu parler de lui, depuis ſon départ, on a jugé qu'il avoit été tué par des Pyrates (25).

Careri ne fait pas grace, à ſes Lecteurs, de la moindre circonſtance, dans un récit, qui n'en fournit pas ſouvent d'intéreſſantes. Mais continuant de ſupprimer ce qui ne regarde que les hauteurs & les vents, ou la peine qu'il commençoit à reſſentir d'un froid fort vif, qui augmentoit de jour en jour, on remarquera ſeulement, juſqu'au 12, que les pluies étoient quelquefois aſſez abondantes, pour rendre, dans l'eſpace d'un jour ou deux, tout l'eau qu'on avoit conſumée. Le 14, à trente-ſept degrés, on réſolut de ſe tenir entre la latitude de trente-ſix & de quarante-deux, qui eſt la plus grande qu'on ait jamais tenue dans ce Voyage. Careri fait valoir la néceſſité de cette obſervation, parce que les Navires, qui ne prennent pas cette hauteur avant que de rencontrer les herbes qui ſervent de ſigne, ſe trou-

Pluies qui réparent l'épuiſement de l'eau à bord.

Obſervation néceſſaire.

(25) Pages 295. & précédentes.

vant enſuite ſous le vent, depuis la Côte du Cap Mirdo juſqu'à la Californie, trouvent beaucoup de difficulté à gagner le Nord. C'eſt ce qui étoit arrivé, depuis ſix ans, à une Patache de Manille, qui s'étant élevée juſqu'au trente-cinquiéme degré, & n'ayant pû s'y ſoutenir, s'efforça inutilement de rencontrer les Signes. Tout l'Equipage ſeroit mort de faim, ſi le Ciel ne l'eût conduit dans une Iſle inconnue, à la hauteur de dix-huit degrés vingt minutes, qui fut nommée Saint Sebaſtien, du jour qu'elle fut découverte. Ces Malheureux affamés y tuerent quantité d'Oiſeaux, qu'ils ſalerent dans des vaiſſeaux de terre, & firent proviſion d'eau dans un Lac. L'Iſle eſt petite, platte, & remplie de beaux arbres (26). GEMELLI CARERI. 1695.

Il ne faut pas douter, obſerve Careri, que dans les temps paſſés, cette navigation n'ait encore été plus dangereuſe & plus terrible. En 1575, le Galion le S. Eſprit ſe perdit à l'Embocadero. En 1596, la force des vents emmena, au Japon, le Saint Philippe, qui fut ſaiſi avec toute ſa charge. L'année 1602 fut célebre par la perte de deux Galions. La difficuté n'eſt pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on faſſe le même Voyage depuis Anciens dangers de cette navigation.

(26) Page 198.

GEMELLI CARERI. 1696.

plus de deux siécles. Le naufrage du Saint Joseph & du Santo-Christo en étoit une preuve récente ; sans compter que la plûpart des autres perdent leurs mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, souvent après avoir fait la moitié du chemin, & se trouvent dans la nécessité de retourner à Manille avec perte d'une partie de l'Equipage. Ceux qui font la plus heureuse ne laissent pas d'essuyer des maux, qui ne peuvent être bien représentés. » Outre la faim & la » soif, dont on n'est jamais sûr de pouvoir » se garantir, le Vaisseau est rempli de » petits Insectes, qui s'engendrent dans » le biscuit, & dont le mouvement est » si vif, que lorsqu'ils ont commencé à » paroître, non-seulement ils se ré- » pandent aussi-tôt dans les cabines, les » lits & les plats où l'on mange, mais » ils s'attachent insensiblement à la » chair. D'autres vermines de toutes » couleurs succent le sang. Les Mou- » ches tombent, en monceaux, sur les » tables & dans les alimens, où nâgent » déja quantité de petits vers, de diffé- » rentes especes (27).

Peinture des maux qu'on y souffre.

Careri éprouva une partie de ces mi- seres. Le Gardien, avec lequel il avoit fait ses conditions, le traita d'abord

Comment Careri fut traité.

(27) Page 304.

avec assez d'abondance & de propreté. Mais lorsqu'on fut en pleine Mer, il le fit jeûner à l'Armenienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le Poisson n'étoit assaisonné qu'avec de l'eau & du sel. Les jours gras, on lui servoit des tranches de Vaches, ou de Buffle, sechées au Soleil, & si dures, qu'il est impossible de les mâcher sans les avoir long-temps battues avec une piece de bois, dont elles sont peu différentes, ni les digerer sans ressentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtoit, à midi, un de ces morceaux de viande, en le faisant bouillir dans de l'eau simple. Le Biscuit étoit celui du Roi, dans lequel il falloit avaller un grand nombre de petits Insectes dont il étoit rempli. Les jours maigres, l'ordinaire étoit un poisson rance; à moins qu'on n'eût pris assez de Cachoretas pour en distribuer à tout l'Equipage. On présentoit un potage d'une espece de petites féves, si pleines de vers, qu'on les voyoit nâger sur le bouillon. A la fin du dîner, on accordoit un peu d'eau & de sucre; mais en si petite quantité, qu'elle irritoit la soif, au lieu de servir à l'appaiser (28).

GEMELLI CARERI. 1696.

D'un autre côté, Careri plaignit ceux

(28) Pages 306 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1696.

qui s'étoient engagés à tenir des tables, parce que la longueur du Voyage les force à cette œconomie. Ils dépensent des milliers de piastres à faire les provisions nécessaires de viandes, de poules, de biscuit, de riz, de confitures, de chocolat, & d'autres alimens, en si grande quantité, que depuis le premier jour du Voyage jusqu'au dernier, on a toujours à table, deux fois chaque jour, des confitures & du chocolat, dont les Matelots consomment autant que les plus riches Passagers. Tous les vivres se corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui sont d'un secours extrême pour tout le monde. Entre trente-six & trente-sept degrés, on vit paroître des Pigeons, & cette vûe seule fut une espece de soulagement pour l'estomac. D'ailleurs, elle donnoit l'espérance de découvrir bientôt quelque Terre. Les anciens Matelots s'imaginerent que ces Oiseaux avoient été enlevés par le vent, hors d'une Isle qu'on appelle Donna Maria-Laxara, du nom d'une jeune Espagnole, qui ne pouvant supporter les incommodités de son Vaisseau, se jetta dans la Mer, en revenant de Manille. Il s'en trouve, dans cette Isle, un si grand nombre, qu'ils obscurcissent le jour. Ce ne sont pas des Pi-

Les Espagnols justifiés par la nécessité.

Isle Donna Maria-Laxara.

geons de terre, quoiqu'ils en ayent le bec & les plumes. Leurs pattes, qui ſont celles d'un Canard, leur fait donner le nom de Pigeons de Mer. L'Iſle eſt à trente & un degrés de hauteur (29).

GEMELLI CARERI. 1696.

Le 13 de Novembre, on ſe trouvoit à la hauteur du Japon, d'où Careri prend occaſion de raconter tout ce qu'il apprit de cette Iſle, dans les entretiens qu'il avoit à bord. (30). Sa mémoire merite de l'admiration, s'il n'a pas tiré, des anciens Voyageurs, ce qu'il donne ſur la foi des Eſpagnols dû Vaiſſeau. Mais ſon récit devient inutile, & ſes fautes ne demandent pas d'être relevées, après la deſcription qu'on a déja donnée dans ce Recueil. On y reconnoît ſeulement un Voyageur avide & curieux, qui veut que rien n'échappe à ſes lumieres.

On avance juſqu'à la hauteur du Japon.

Le Mercredi 14 de Novembre, on vit un tronc d'arbre, avec ſes branches, qui venoit du côté de la Terre-ferme, & qui devoit avoir été emporté

(29) Pages 306 & 300.

(30) Il reproche, à Maffée, deux erreurs : l'une d'avoir placé le Japon entre les trente & les trente-quatre degrés de latitude Septentrionale, lorſqu'il s'étend juſqu'au quarantiéme ; l'autre, beaucoup plus groſſiere, de ne l'avoir mis qu'à cent cinquante lieues de la Nouvelle Grenade, quoi qu'il enſoit à plus de mille. *Ibid.* page 312 Mais Careri & les Eſpagnols pouvoient-ils douter alors ſi le Japon eſt une Iſle ?

GEMELLI CARERI. 1696.

à cette diſtance, par des Courans d'une extrême étendue. L'obſervation du Soleil faiſant trouver trente-neuf degrés, on s'efforça de gagner une plus grande hauteur. Le Vaiſſeau étoit environné de Tons. C'eſt une opinion commune, que ces poiſſons ne s'éloignent pas de terre : cependant on continua de porter à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'au Dimanche, ſans découvrir aucune apparence de Côte. Les Indiens, & les Eſpagnols nés à Manille, où l'on ſue continuellement, ne pouvoient ſupporter le froid extrême du climat. A trente-neuf degrés trente-huit minutes, on vit paſſer, devant le Galion, environ cinquante Canards, qui firent juger encore qu'on étoit proche de quelque Iſle : mais ils ne furent que les Avant-coureurs d'une grêle violente, ſpectale que Careri n'avoit pas eu depuis ſon départ de l'Europe. Les Noirs, tremblans de froid, chercherent à ſe mettre à couvert juſques dans les cages aux Poules, & les plus mauvais traitemens ne purent les forcer au travail. On ſe trouva tombé, le lendemain, à trente-neuf degrés vingt minutes, c'eſt-à-dire, qu'on avoit perdu preſqu'un tiers de degré. Les Pilotes reconnurent combien ils s'étoient trompés. Ils s'étoient crus à quatre-vingt

Les Tons ſont toujours proches des Terres.

Grêle qui étonne Careri.

dix lieues de terre, & quelques-uns à ſoixante, au-deſſous du Cap Mendocin. Le vent de Nord continuoit, avec un froid inſupportable & beaucoup de grêle; & les jours jours ſuivans, on eſſuya les plus terribles agitations. Tout le monde commençoit à déſeſperer de voir les ſignes, parce qu'on avoit déja fait le chemin que les Pilotes avoient calculé pour le véritable éloignement de terre. Il s'éleva un vent furieux; & la Mer étoit dans un ſi prodigieux mouvement, que douze hommes ſuffiſoient à peine pour tenir le gouvernail. Cette horrible ſituation dura juſqu'au premier de Décembre, avec peu de changement. Un Matelot mourut le même jour; & Careri admire qu'au milieu des ſouffrances communes, ce fut le premier qu'on eût perdu depuis le départ du Galion. Il n'y avoit point d'autre maladie, à bord, qu'une Gale canine, cauſée par l'uſage des viandes corrompues. GEMELLI CARERI. 1696.

Le 2, à trente-huit degrés, on vit quelques ſignes de terre; mais d'autres raiſons firent juger, aux plus habiles Pilotes, qu'on devoit en être encore fort éloigné. Cependant tous les Matelots ſe livrerent à la joye, lorſqu'ils apperçurent une herbe fort longue, avec une groſſe racine en forme d'oignon, qu'ils

Cour des Signes, établie dans les Galions Eſpagnols.

GEMELLI CARERI. 1696.

crurent arrachée de l'embouchure de quelque Riviere, par la violence des flots. Auſſi-tôt, par un ancien uſage, qui leur donnoit droit de Juriſdiction, ils prirent une cloche, qu'ils porterent à la proue; & les Juges, qu'ils avoient élus, publierent des ordres pour le jugement des Officiers du Vaiſſeau. Ce Tribunal ſe nomme la Cour des Signes. On chanta le *Te Deum;* on ſe félicita mutuellement, au ſon des tambours & des trompettes, comme ſi l'on étoit arrivé à la vûe du Port; quoiqu'il reſtât plus de ſept cens lieues de chemin. Careri, attribue des réjouiſſances ſi mal fondées, à l'excès d'un tourment, dont on commençoit du moins à ſe flatter d'être bientôt délivré, après un Voyage de plus de trois mille lieues. Le Matelot, qui avoit apperçu les premiers Signes, reçut, du Général, une chaîne d'or, & cinquante piaſtres des Particuliers. Le même jour, on vit un poiſſon que les Epagnols nomment Lobillo. Il a la tête & les oreilles d'un Chien, & la queue telle qu'on la donne aux Sirenes. Au même inſtant, on découvrit une herbe de la figure d'une canne de ſucre, avec ſa racine. Ces deux ſpectacles ne permettant plus de douter qu'on n'approchât de terre, on changea la route de l'Eſt au Sud-Eſt-

Lobillo, Poiſſon ſingulier.

Quart-d'Eſt, comme on ne doit point y manquer, lorſqu'on rencontre les Signes. GEMELLI CARERI. 1695.

Une pluie violente & le vent contraire firent ſuſpendre, pendant quelques jours, les Séances de la Cour des Signes : mais, le 7, on éleva un dais pour les Juges ; & le Préſident, avec deux Aſſeſſeurs, vêtus d'habits ridicules, prirent gravement place ſur leur Tribunal. Ils commencerent par le Général, les Pilotes, le Maître, le Contre-Maître, & les autres Officiers du Galion. Enſuite, ils paſſerent au Jugement des Paſſagers. L'Ecrivain liſoit l'accuſation, & les Juges prononçoient une Sentence de mort : mais cette peine étoit changée ſur le champ en amende pécuniaire ; ou, ſuivant les facultés du Coupable, en chocolat, en ſucre, en biſcuit, en confitures, ou en viande. Celui qui ne payoit pas promptement, ou qui ne donnoit pas une bonne caution, étoit battu ſans pitié à coups de corde. Un badinage ſi cruel a coûté quelquefois la vie à de miſérables Paſſagers. Il n'y a point d'exhortations, ni d'autorité, qui puiſſent arrêter l'emportement de l'Equipage. La qualité de Juriſconſulte n'attira point d'indulgence à Careri. Il fut accuſé d'avoir pris trop de plaiſir à manger des Cuchoretas. Cette fête bizarre, dura juſ-

Jugement de la Cour des Signes.

GEMELLI CARERI. 1696.

qu'à la nuit, & les amendes furent distribuées entre les Matelots (31).

Le 8, on vit des Serpens, que Careri ſuppoſe entraînés par le cours des Rivieres. On étoit alors à trente-ſept degrés dix minutes. Le Général fit remettre une voile, qu'on avoit ôtée depuis l'Embocadero; & tous les ſignes s'accordant à faire eſpérer la vûe de la Terre, on retira les ancres, qui étoient, depuis pluſieurs mois, à fond de cale.

Deſcription d'une Plante extraordinaire de Mer.

Careri obſerva ſoigneuſement une des herbes, qu'on prit le 12. Elle étoit longue de vingt-cinq palmes, de la groſſeur du bras vers la racine, & de celle du petit doigt vers le haut; creuſe, comme les oignons en graine, auxquels ſa racine reſſembloit auſſi vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elle avoit des feuilles, de la forme de l'Algue, larges de deux doigts, longues de ſix palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. Quelques Eſpagnols, ne conſidérant point la nature des herbes qui croiſſent dans l'eau, doutoient quelle étoit la racine, de la partie groſſe ou menue. Ils ne pouvoient comprendre que la groſſe qui fait le haut de la plante pût ſe dreſſer; quoiqu'ils vîſſent, ſur la partie menue, quantité de coquil-

(31) Pages 403 & 406.

lages, parce que cette herbe croît sur des Rochers couverts d'eau. Careri la donne, effectivement, pour une des plus extraordinaires qu'il ait jamais vûe. Il en goûta. Son palais n'en fut point révolté. Les Matelots la mettent confire au vinaigre, & s'en rempliſſent avidement l'eſtomac (32). GEMELLI CARERI. 1696.

Le 15, en gouvernant au Sud-Eſt avec un vent du Nord, on découvrit, à la hauteur de trente-ſix degrés, l'Iſle de Sainte Catherine, éloignée d'environ douze lieues de la Terre-ferme, un peu au-delà de la Baye de Toque. On compte cinq petites Iſles, dont Sainte Catherine eſt la plus grande. Perſonne n'ayant pû la méconnoître à des marques ſi certaines, la joye produiſit des effets ſurprenans. Qu'on les trouvera juſtes, s'écrie Careri, avec un reſte d'impreſſion que cette idée réveille encore, ſi l'on conſidére que depuis tant de mois nous n'avions vû que le Ciel & l'eau. On revit la terre, le jour ſuivant, avec un renouvellement de tranſports. Quelques Malheureux, qui moururent dans cet eſpace, ne pouvoient ſe conſoler d'avoir réſiſté aux fatigues du Voyage, pour venir expirer à la vûe des Côtes. Le Capitaine du Ga- On commence à voir la terre. Iſles de Sainte Catherine.

(32) Pages 407 & 408.

GEMELLI CARERI. 1696.

lion fut de ce nombre. Quoiqu'on n'y embarque point d'autres troupes que quelques Canoniers, le Gouverneur de Manille y met toujours un Major, un Capitaine & un Enſeigne, qui ont tous les honneurs de ces titres, ſans aucun commandement. Mais dans le retour de la Nouvelle Eſpagne, aux Philippines, on n'y embarque pas moins de deux cens cinquante ou trois cens Soldats, ſous quinze ou ſeize Capitaines, qui achetent ce poſte, & qui ſont réformés en arrivant à Manille. Careri n'obſerva, dans le Voyage, que deux maladies dangereuſes : le Berban, qui fait enfler le corps & mourir en parlant, & le ſcorbut ordinaire (53).

Iſle de Caniſas.

Le 20, on ſe trouva devant l'Iſle de Caniſas, ou des Cendres, qui n'eſt qu'à dix lieues du Continent. Elle n'a pas moins d'onze lieues de longueur, ſur quatre & ſix de largeur ; mais, à ſi peu de diſtance des Côtes, il ne paroît point qu'elle ait jamais eu d'Habitans. A droite, vers l'Oueſt, on laiſſa l'Iſle de Guadaloupe. La route ayant été changée au Sud-Eſt-Quart-de-Sud, on découvrit, devant le Vaiſſeau, à vingt-neuf degrés neuf minutes, l'Iſle de Cerros, éloignée de dix-ſept lieues du Continent.

(53) *Ibidem*, page 410.

Careri lui donne trente lieues de tour, & la figure d'une ſelle de Cheval. Le 22 & les jours ſuivans, on remit au Sud-Eſt, pour rapprocher de la Terre, qui s'étend Sud-Eſt & Nord-Oueſt, depuis Acapulco juſqu'au Cap Mendocin. A vingt-quatre degrés, le Général fit diſtribuer des mouſquets à tout l'Equipage, pour ſe défendre des Ennemis que les Galions rencontrent ſouvent ſur la Côte de Californie; & fit publier ordre de déclarer toutes les marchandiſes qui n'étoient pas au fond du Vaiſſeau, pour en payer les droits établis. La Terre ſe fit voir le jour de Noel avant la nuit: mais on ne fit que la ſuivre juſqu'au vingt-troiſiéme degré vingt-trois minutes, où l'on paſſa de la Zône tempérée dans la Zône torride. Enfin, le 28, à la pointe du jour, on ſe trouva devant le Cap de Saint Luc, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes. Careri le nomme *Chauve*, parce qu'on n'y trouve aucun veſtige d'arbres ſur ſes Montagnes (34).

GEMELLI CARERI. 1696.

Précautions du Général.

Il obſerva qu'un Galion, nommé le Saint Auguſtin, qui ſe perdit dans le Port de los Reyes, fit la premiere découverte de cette Terre en 1595. Le Comte de Monterey, qui gouvernoit la

Obſervations ſur le Cap Saint Luc & ſur les découvertes des Eſpagnols.

(34) Page 413.

GEMELLI CARERI. 1696.

Nouvelle Eſpagne, y envoya Sebaſtien le Baſque, avec deux gros Vaiſſeaux, qui reconnurent toute la Côte, juſqu'au Cap Mendocin, & les Iſles voiſines. Sebaſtien en fit une Carte, que Careri ſe vante d'avoir vûe; & n'ayant trouvé, dans les Habitans, que de la diſpoſition à recevoir les Eſpagnols, il deſcendit au trente-ſeptiéme degré, dans un Port qu'il nomma Monterey. Mais, à la hauteur de trente-deux degrés, il fut moins ſatisfait des Indiens de la Baye de Saint Quentin, qui ſont auſſi redoutables par leur perfidie que par leur bravoure. Un Religieux Eſpagnol, qui étoit de ce Voyage, & dont Careri vit les Relations au Mexique, repréſente le Port de Monterey comme un lieu bien pourvû d'eau & de bois, dont les Montagnes ſont remplies d'Ours, de Cerfs & d'autres Animaux. Il y place une Riviere fort rapide, & profonde de ſix braſſes, plus navigable qu'une autre, qu'il met à quarante & un degrés, & dans laquelle un Courant d'une violence extraordinaire ne permet pas d'entrer, à l'aide même de toutes les voiles. Il ajoûte que le Port de los Reyes eſt fort bon; que celui de Dom Gaſpard, au trente-huitiéme degré, ne l'eſt pas moins; & qu'il s'en trouve pluſieurs autres de la même bon-

té, ſur toute la Côte. L'Eſcadre em- GEMELLI CARERI. 1696.
ploya pluſieurs mois à faire ce Voyage, juſqu'au Cap Mendocin, qui eſt au quarante & uniéme degré vingt minutes, & dont le ſommet eſt toujours couvert de neige. Mais une partie des Equipages n'ayant pû réſiſter au froid, ceux qui éviterent la mort ſe virent forcés de retourner au Mexique, après avoir découvert de loin une autre pointe de terre, qu'ils nommerent le Cap Blanc, & qu'on a placée dans les Cartes à quarante-trois degrés.

En 1684, le Marquis de Laguna, Viceroi de la Nouvelle Eſpagne, y envoya une autre Eſcadre, qui ne paſſa pas le Cap Saint Luc; mais étant entrée dans le Canal qu'on nomme la Mer vermeille, elle y fit cent quatre-vingt-deux lieues juſqu'au vingt-neuviéme degré, où elle ne lui trouva que ſept lieues de largeur. La vûe de quantité de ſables & la violence des Courans lui firent craindre les dangers, qui ſembloient la menacer plus loin. La peinture, qu'elle en fit à ſon retour, donna naiſſance à deux opinions fort oppoſées. Les Courans firent conjecturer aux uns que ce Canal communiquoit avec la Mer Septentrionale, & que la Californie étoit une Iſle; tandis que les ſéches, le rappro-

GEMELLI CARERI. 1696.

chement des terres, & la diminution de l'eau, firent juger aux autres qu'on ne pouvoit aller plus loin, & que la Californie faiſoit partie de la Terre-ferme. Telle étoit encore l'incertitude des Eſpagnols, en 1696, lorſque Careri voulut tirer d'eux plus de lumiere (35). Il y avoit, dit-il, dans ſon Vaiſſeau, un Religieux de Saint Jean de Dieu, qui avoit fait le Voyage de cette Eſcadre, & qui racontoit hardiment que le Com-

(35) On a vû, dans un autre endroit de ce Recueil, que les Eſpagnols établirent enſuite des Miſſions en Californie, & que les Galions y trouvent aujourd'hui des rafraîchiſſemens. C'eſt à l'article des Voyages, au Nord, qu'il convient ici de renvoyer des découvertes plus récentes, & tout ce qui regarde le célébre paſſage qu'on cherche depuis long-temps avec ſi peu de ſuccès. Mais il eſt juſte de faire honneur à Careri de toutes ſes recherches.

» Les Eſpagnols, dit il, » ajoûtoient que la Terre-» ferme de l'Amérique, » confine avec la grande » Tartarie; & les Jéſuites » de Pekin, de Macao, & » de Canton, m'ont dit » que pendant que le Pere » Martinez étoit Miſſion-» naire à Pekin, on lui » amena une Eſclave Me-» xiquaine, Chrétienne, » que l'ayant entendue à » confeſſe, l'ayant inter-» rogée ſur ſon Eſclavage, » elle lui dit qu'elle avoit » été faite Eſclave, très » jeune, au Mexique; que » de là, elle avoit été con-» duite, par terre, dans la » grande Tartarie, d'où el-» le étoit venue à la Chine, » & que dans ce long » Voyage, elle avoit quel-» quefois été ſur l'eau, mais » ſeulement pour paſſer » quelque Canal ou quel-» que Détroit, & pour deux » jours au plus de traver-» ſe. Les Eſpagnols étoient » perſuadés que ce Détroit » étoit celui d'Anian, par » lequel on prétend qu'un » Navire Hollandois a » paſſé dans la Mer Sep-» tentrionale. *Ibid. page* 418.

mandant avoit mal exécuté les ordres du Roi. Il avoit passé cinq mois au Cap de Saint Luc, uniquement occupé de son commerce avec les Indiens, qui lui donnoient de belles Perles en échange pour des choses de vil prix. Ensuite, pour vanger, à son départ, la mort d'un de ses gens, qu'ils avoient tué, il fit charger un canon de balles de mousquets, & le fit tirer sur un grand nombre de ces Barbares, qui s'étoient rassemblés sans aucun dessein de l'offenser. En revenant, il avoit mouillé dans la Baye & le Port de Saint Barnabé, sur la rive duquel il avoit formé une espece de Camp, dans des Cabanes, où les Habitans n'avoient pas fait difficulté de venir familiérement. Ils dévoroient tout ce qui leur étoit offert; mais ils refusoient absolument de couvrir leur nudité (36). GEMELLI CARERI. 1696.

Après avoir doublé le Cap de St. Luc, on ne fut pas long-temps à découvrir la Terre de la nouvelle Espagne, au-delà du Cap de Corientes. Toute la Côte étant habitée par des Indiens fort pacifiques, la difficulté d'en approcher ne venoit que de la résistance des Courans, & de la crainte de tomber sur des seches, qui sont en grand nombre dans ce dernier Conclusion du Voyage.

(36) *Ibid.*

GEMELLI CARERI. 1696.

Cap. Cependant il fa loit mettre à terre le Courrier deſtiné à porter, au Gouverneur d'Acapulco, les premieres nouvelles de l'arrivée du Galion. En vain ſuivit-on la Côte, pendant quelques jours le long d'une haute chaîne de Montagnes, qui ſe nomment Sancrela, & qu'on croit remplies de Mines d'or & d'argent. On voyoit, autour du Galion, quantité de Serpens, de diverſes couleurs, entraînés par le courant des Rivieres. Ce ne fut que le Samedi, 5 de Janvier 1697, que la Chaloupe trouva le moyen d'aborder au rivage. Mais on étoit déja informé, à Mexico même, par la diligence de l'Alcade de Chiamela, qui ne manque point d'y dépêcher un Courrier, auſſi-tôt que les Sentinelles, qu'il a ſur les Montagnes, apperçoivent quelque Vaiſſeau en Mer. Sur cet avis incertain, qui peut regarder un Vaiſſeau ennemi comme ceux de l'Eſpagne, on commence à faire des prieres dans toutes les Egliſes de Mexico, juſqu'à l'arrivée des Lettres. Alors on ſonne toutes les cloches, avec d'autres réjouiſſances, qui continuent juſqu'à ce qu'un troiſiéme Courrier, envoyé d'Acapulco, vienne apprendre au Viceroi que le Galion eſt entré dans ce Port.

1697.

Comment on eſt averti à Mexico, de l'arrivée du Galion.

C'étoit

C'étoit à la Nativité, que la Chaloupe avoit pris terre, Port ſitué à dix-neuf degrés trente-trois minutes; qui a de l'eau pour toutes ſortes de Bâtimens, mais dont l'entrée offre un Rocher dangereux. Celui de Chiamela ne reçoit que de petites Barques. Tout le Pays, depuis le Cap de Corientes juſqu'à la Nativité, porte le nom de la Nouvelle Galice, & n'eſt habité que par des Indiens conquis. On ne compte pas plus de quatre-vingt lieues, du Port de la Nativité à celui d'Acapulco; mais Careri ne veut pas qu'il y en ait moins de cent cinquante. Le Dimanche au ſoir on ſe trouva devant le Port & le Village de Salagua, où l'on fait beaucoup de ſel; & le lendemain, après avoir paſſé le Port & le Volcan de Colima, on arriva, le ſoir, à la Côte de Môtines. Ce Pays eſt fort déſert, quoique le Ciel y ſoit toujours ſans nuages, & que pendant la nuit les Etoiles y jettent une lumiere incroyable, ſurtout après le temps des pluies; qui commencent au mois de Juin, pour durer juſqu'à fin de Décembre. Le premier Port qu'on rencontre enſuite eſt celui de Seguataneio; dangereux par trois écueils, qui en ferment l'entrée. Salina petite Place, éloignée de quelques lieues dans les Val-

GEMELLI CARERI 1696.

Port de la Nativité, & de Chiamela.

Ciel des Môtines.

GEMELLI CARERI 1697.

lées, le Port de Patatan, la Côte del Calvario, & celle de Coynccia, ſont les derniers lieux que Careri nomme juſqu'à la Baye d'Acapulco.

Combien Careri avoit fait de lieues depuis Manille.

Il fait une vive peinture des tranſports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible Voyage qui avoit duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embraſſemens & des félicitations, il voulut ſçavoir, des Pilotes, combien il avoit fait de lieues & de degrés; mais ils ne s'accorderent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avoit pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandez, Portugais de Madere, & premier Pilote, aſſura qu'on avoit parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluoit à deux mille cinq cens lieues d'Eſpagne. Iſidore Montes d'Oca, de Seville, prétendit que c'étoit trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même Voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend gueres plus de deux mois & demi, pendant leſquels on n'eſſuye pas la moindre tempête (38). Ici l'admiration de Careri, pour ſa propre hardieſſe, le jette dans une comparaiſon ſinguliere des Anciens & des Modernes. » Ceux, dit-il, qui s'efforcent d'élever

(38) *Ibidem*, pages 443 & précédentes.

» juſqu'au Ciel, les belles actions des
» Anciens, au préjudice des nôtres,
» doivent moins paſſer pour d'équitables
» Juges, que pour des Eſclaves d'une
» ridicule prévention. Quand le bon
» Homere raconte les Voyages d'Ulyſſe,
» Qui ne s'imagineroit pas que le Sou-
» verain d'Itaque a parcouru de vaſtes
» Mers & des Pays fort éloignés ? Ce-
» pendant, ſi l'on en juge, avec un
» peu de connoiſſance, on conviendra
» qu'il ne faut preſque pas plus de
» temps pour les faire, que pour en lire
» la deſcription dans l'Odyſſée. Un
» Voyageur modéré ne prendra point
» une haute idée du pieux Enée,
» dans ſon Voyage de Troie, au ri-
» vage d'Italie, quoique Virgile dé-
» ploye toute la force de ſa Poéſie,
» pour exciter l'admiration & la pitié en
» faveur de ſon Héros. Mais que doit-
» on penſer de la folie d'Alexandre, qui
» pleure de ce qu'il ne lui reſtoit plus
« d'autre Monde à conquérir, après
» avoir ſubjugué une petite partie de
» l'Aſie ? Quel eût été ſon étonnement,
» ſi ſon Maître Ariſtote, devenu meil-
» leur Géographe, eût pris la peine de
» lui apprendre, au juſte, tout ce qu'il
» avoit encore à conquérir, pour ſe
» croire le Maître de ce vaſte Univers ?

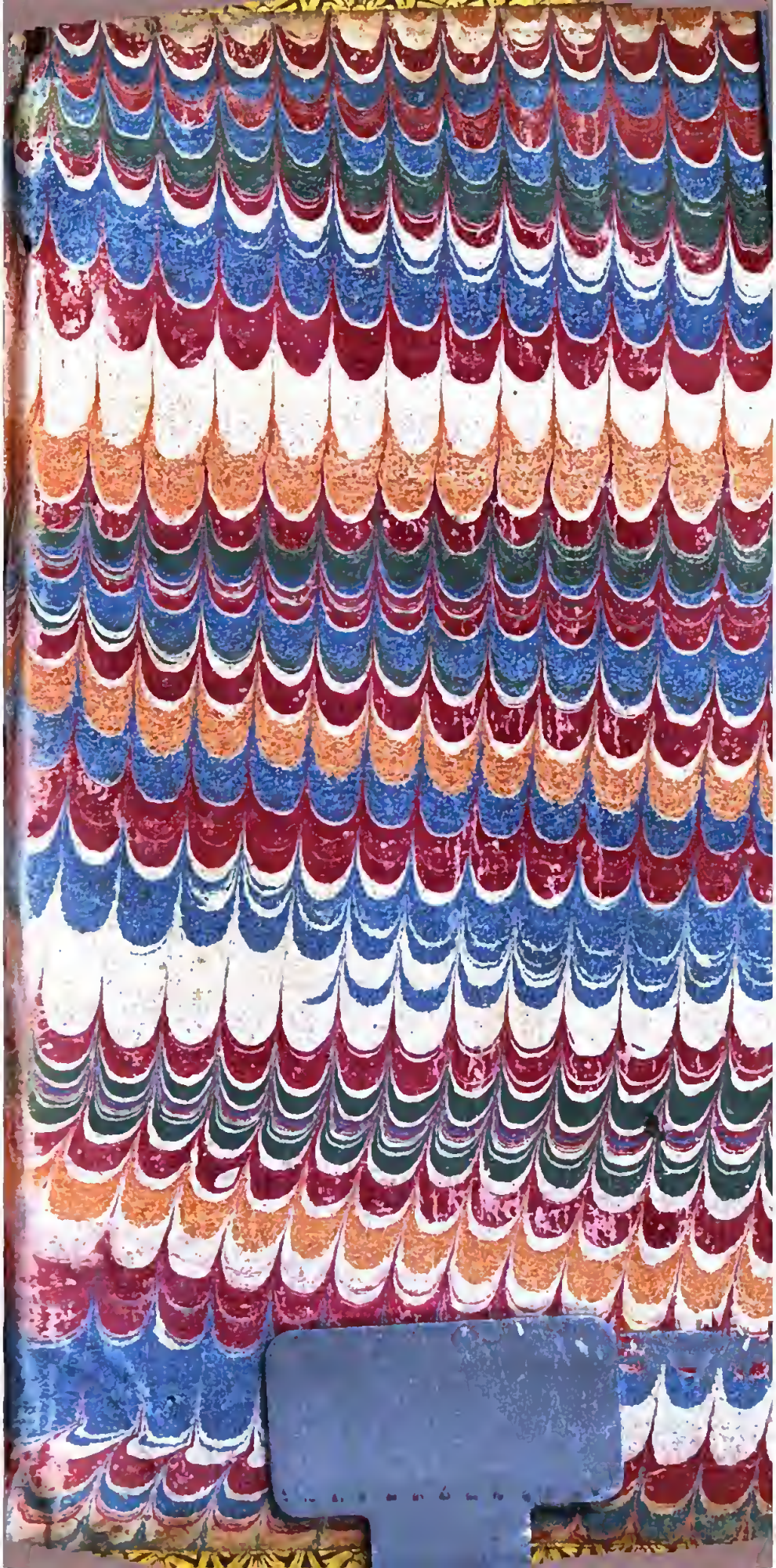
GEMELLI CARERI. 1697.

Ses réflexions à l'honneur des Voyageurs modernes.

GEMELLI CARERI. 1697.

» Qu'on faſſe revivre aujourd'hui les » Poétes & les Hiſtoriens de l'Antiquité; » & qu'on juge quelle ſeroit leur confu- » ſion, d'avoir épuiſé leurs expreſſions les » plus pompeuſes pour louer des actions » aſſez communes. Après les avoir trai- » tées de divines & de céleſtes, que » leur reſteroit-il à dire, pour le juſte » éloge de nos découvertes, & de tous » les grands hommes, auſquels ces » derniers ſiécles en ont eu l'obliga- » tion? Si les Anciens ont donné tant de » louanges à de moindres vertus, c'eſt » qu'étant rares autrefois, elles cau- » ſoient plus d'admiration; au lieu » qu'étant aujourd'hui fort communes, » à peine s'attirent-elles de l'atten- » tion (39).

(39) Tome VI. pages 7 & précédentes.

Fin du XLIIIe Volume.

551583